

Notes du mont Royal

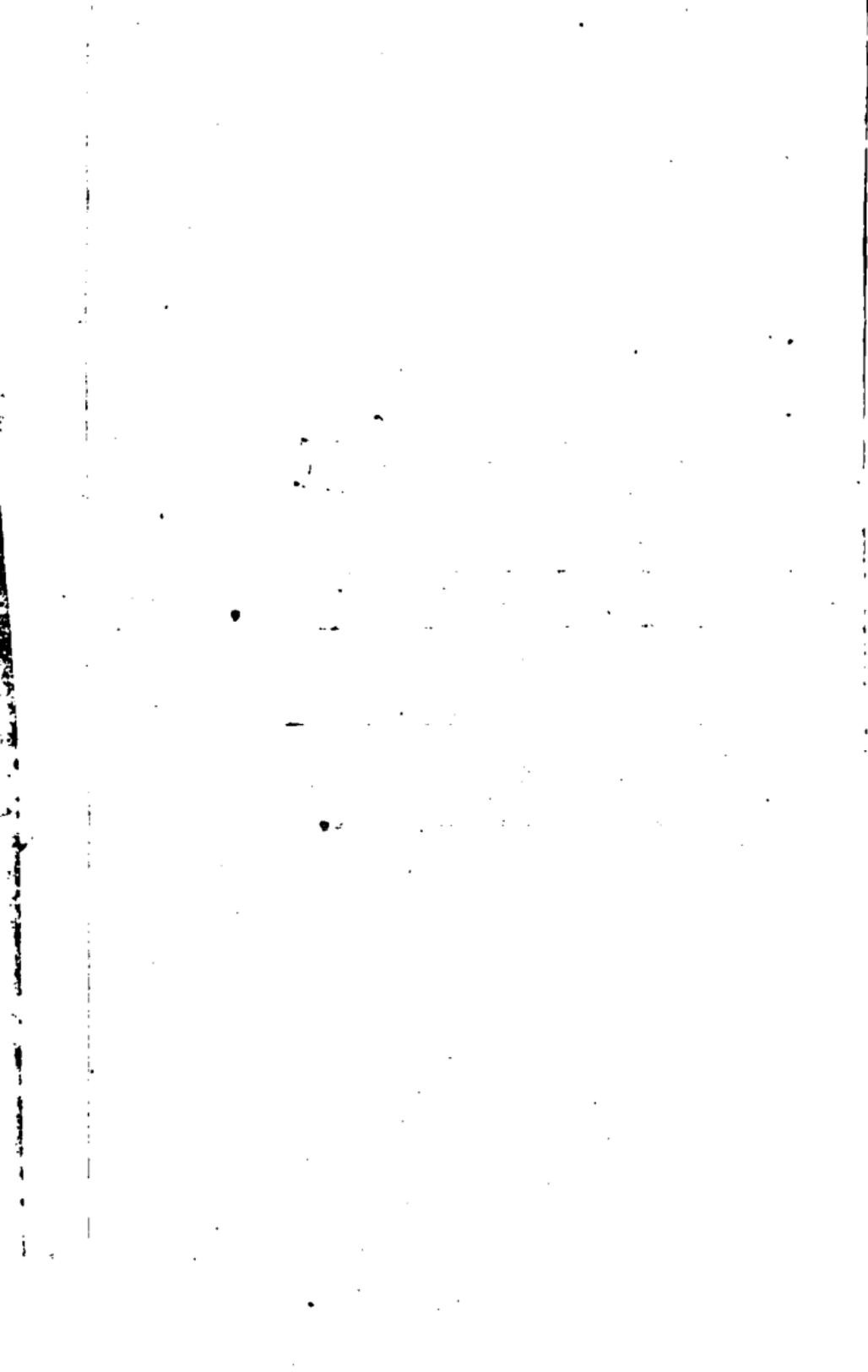
www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

L'ODYSSÉE
D'HOMÈRE.

TOME PREMIER.







A. Coypel inv.

Ben. Audran scul.

ΜΝΗΣΤΗΡΟΦΟΝΙΑ

31577

R. 192277

88

L'ODYSSÉE EN 8
D'HOMÈRE. - 13
TRADUITE EN FRANÇOIS, F
A V E C
DES REMARQUES.

PAR MADAME DACIER.

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée.



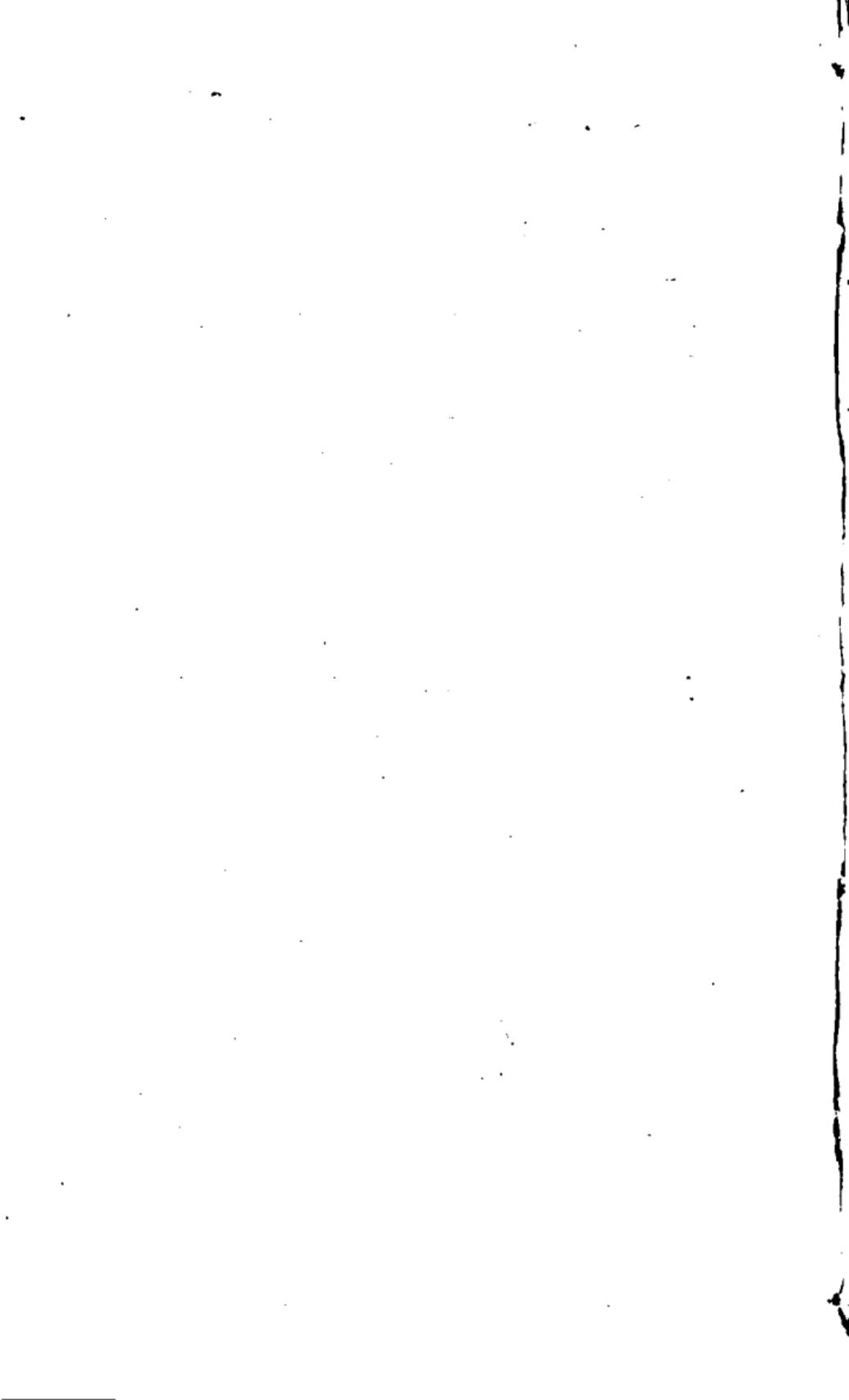
A PARIS,

Du Fonds de Messieurs Rigaud & Anisson.

Chez GABRIEL MARTIN, JEAN-BAPTISTE
COIGNARD, & les Freres GUERIN, Libraires.

M. D C C. X L I.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





P R E F A C E.

DANS ma Préface sur l'Iliade, je me suis particulièrement attachée à rendre raison des Fables, des Fictions, des Allégories d'Homere, des Mœurs, des Usages & des Caractères qu'il a imités; de ses Dogmes, de ses Idées & de son Style; & à montrer la conformité qu'il a dans la plupart de toutes ces choses avec nos Livres saints. Je n'y ai point parlé de l'art du Poëme Epique, parce que me contentant de développer dans les Remarques les grandes instructions qu'il donne, je me reservois à traiter cette matiere dans un Ouvrage particulier, où après avoir rassemblé les principales regles de ce Poëme, & en avoir découvert les raisons, je me proposois de les appliquer à quelqu'un de nos Romans, qu'on a voulu faire passer pour des Poëmes Epiques, & de faire voir que toutes ses regles les plus fondamentales y ont été violées, & que nos Romanciers ni nos Poëtes n'ont connu ni la pratique d'Homere, ni l'art qu'Aristote nous a si bien développé.

Quand je fis ce projet, j'esperois d'avoir du tems devant moi pour l'exécuter après l'impression de l'Odyssée, & je me prépa-

rois à ne faire dans cette Préface qu'expliquer le but du Poëte, qu'à parler des beautés de ce Poëme, & qu'à rendre compte de mon travail; mais des raisons, dont je n'informerai point le Public, de peur qu'il ne m'accusât de vanité, quelque exempte que je sois naturellement de ce vice, m'ont obligée à changer mon plan. On m'a fait voir que le lieu le plus naturel & le plus propre pour cette Dissertation, étoit la Préface même de l'Odyssée, afin que ceux qui liront Homere dans ma Traduction, aient sous la main tous les secours nécessaires pour le lire avec plus d'intelligence, & par conséquent avec plus d'utilité & plus de plaisir; & que sans recourir ailleurs ils puissent voir la différence qu'il y a entre des Poëmes sages & utiles, & des Poëmes informes & dangereux. J'ai obéi.

Les bornes trop étroites d'une Préface ne permettent pas de traiter cette matiere dans toute son étenduë, mais je me restreindrai de maniere que je n'oublierai rien de tout ce qu'il y a de principal. Je partagerai cette Préface en quatre Parties.

Dans la premiere, après avoir expliqué la nature du Poëme Epique & son origine, j'expliquerai ses Regles selon les principes d'Aristote & d'Horace; j'en ferai voir la sagesse, & l'utilité qui en est le but; je les appliquerai ensuite à un de nos Romans & à un de nos Poëmes Epiques, & je démontrerai que, ni nos Romanciers, ni nos Poëtes ne les ont connus, qu'ils se sont entièrement éloignés de cette constitution, en

un mot qu'ils ont entierement ignoré l'art du Poëme Epique.

Dans la seconde Partie , je ramasserai les objections les plus fortes que Platon a formées contre cette imitation ; je tâcherai d'y répondre , comme dans ma Préface de l'Iliade j'ai répondu aux objections qu'il a faites en particulier contre certains endroits de ce premier Poëme ; je justifierai cette imitation contre tous ses reproches ; je ferai voir que bien-loin d'être vicieuse & nuisible , elle est au contraire très-sage & très-utile ; je l'appuyérai sur l'exemple de Platon lui-même qui l'a suivie , & pour achever de la mettre hors de toute insulte , je la fonderai sur des exemples tirés du sein de la vérité même , & dont aucune Critique ne pourra ébranler les fondemens. Enfin je montrerai que toutes les censures de Platon , au-lieu de tomber sur les Poëmes d'Homere , tombent directement & avec toute leur force sur nos Romans & sur nos Poëmes Epiques , qui ne sont que des altérations grossieres de la vérité. Le Lecteur sera en état de juger par lui-même lequel avoit mieux pénétré la nature & le but du Poëme Epique , d'Aristote ou de Platon.

Dans la troisiéme Partie , j'examinerai le sentiment de Longin , qui sur ce que l'Odyssée a été faite après l'Iliade , a cru qu'elle portoit des marques certaines de l'affoiblissement de l'esprit du Poëte , & que dans ses narrations incroyables & fabuleuses , la vieillesse d'Homere étoit reconnoissable.

Ce reproche de Longin a prévenu jus-

qu'ici tous les esprits , au moins je n'ai vu personne qui l'ait combattu , ni ses Commentateurs ni ses Traducteurs n'ont cherché à défendre sur cela ce grand Poëte. J'ai l'audace d'être d'un sentiment tout opposé à celui de cet habile & sage Rhéteur, & j'espère de faire voir au contraire que l'Odyssée est un Poëme aussi soutenu que l'Iliade , & qui marque autant de force & de vigueur d'esprit.

Enfin dans la quatrième & dernière Partie , je rapporterai les jugemens que les plus grands maîtres ont porté de l'Odyssée , & je ferai voir qu'ils l'ont même préférée à l'Iliade. Je tâcherai de prouver la vérité de ce sentiment d'Aristote , que la Poësie d'Homere est plus grave & plus morale que l'Histoire , & de celui d'Horace , qui assure qu'elle est plus Philosophe que la Philosophie même ; je confirmerai ce que j'aurai dit dans la seconde Partie sur la beauté de cette imitation , & pour prouver que c'est la maniere la plus parfaite d'enseigner la Morale ; je parlerai des grandes connoissances dont l'esprit d'Homere étoit orné ; j'éclaircirai ses vuës ; je découvrirai les véritables fondemens de ses Fables par les anciennes Traditions , & je rendrai compte de mon travail.

I.
PARTIE.

Q Uand on pense à l'origine de ce Poëme , au tems où il est né , & à la corruption générale d'où il a été tiré , on ne peut assez admirer le genie qui lui a donné la naissance , & l'on est forcé d'avouer que c'est l'ouvrage

P R E F A C E.

d'un esprit très-sublime & très-sage, & d'un Philosophe né pour la réformation des mœurs.

Les hommes sont naturellement portés à l'Imitation & à la Musique. De ce penchant nâquit la Poësie dans les fêtes solennelles que les premiers hommes célébroient en certains tems de l'année, pour rendre grâces à Dieu des biens qu'ils avoient reçus de sa bonté. Elle eut ensuite chez les Payens la même origine qu'elle avoit eue chez les Hébreux. Car c'est un sentiment naturel à l'homme de remercier la Divinité des grâces qu'il en a reçues.

Si les hommes eussent persévéré dans cette sagesse, on n'auroit eu pour toute Poësie que des Hymnes & des Cantiques, comme parmi les anciens Hébreux; mais il étoit impossible que dans des assemblées Païennes la sagesse & la piété résistassent longtems à la licence de ces fêtes, où le vin & la joie excessive échauffant les esprits, pouissoient à toutes sortes de dissolutions & de débauches. Au lieu d'Hymnes & de Cantiques à l'honneur des Dieux, on n'eut bientôt plus que des chants où la louange des hommes étoit mêlée avec celle de la Divinité, & bientôt après, cela dégénéra encore en Poëmes très-licentieux, de sorte que la Poësie fut entièrement corrompue, & l'on n'y remarqua plus aucune trace de Religion.

Que pouvoit faire le plus grand Philosophe pour corriger un si grand désordre? donner des préceptes de sagesse dans des sentences courtes & vives comme celles qui

étoient en usage dans les premiers tems ? Cela auroit été inutile ; ni les passions ni les habitudes vicieuses ne cèdent aux paroles ni aux sentences ; elles résistent pour l'ordinaire aux raisonnemens les plus forts. Il n'y avoit d'autre moyen que d'étudier le penchant des hommes, pour les ramener à la sagesse par les mêmes choses qui avoient causé leur égarement.

C'est ce que firent les premiers Poètes qui vinrent ensuite ; car voyant d'un côté que l'homme est naturellement enclin à l'imitation, & de l'autre qu'il aime éperduement le plaisir, ils profiterent de ce penchant, & travaillèrent à les amuser & à les corriger insensiblement par des instructions cachées sous un apât agréable. C'est ce qui fit inventer les Fables, qui sont presque toujours plus propres à corriger les mœurs que les traités de Morale les plus suivis. Il est aisé de voir par-là que la Poësie a été la premiere espece de Philosophie ; Strabon l'a démontré dans son premier Livre, où en reprenant Eratosthene, qui soutenoit que les Poètes n'avoient point eu en vue d'instruire, mais seulement de plaire & de divertir, il fait voir que les Anciens ont été d'un sentiment contraire, & qu'ils ont écrit que la premiere Philosophie a été la Poësie, qui sous l'appât du plaisir invitoit à la vertu dès l'enfance, & enseignoit les mœurs, les actions, les passions. *Nos Philosophes même, ajoute-t-il, c'est-à-dire, les Stoiciens, avancent que le Sage seul est bon Poëte. Voilà pourquoi dans toutes les villes Grec-*

ques on commence l'éducation des enfans par la Poësie , non pour leur donner simplement du plaisir , mais pour leur enseigner la Sagesse.

Cette Poësie , dont parle Strabon , consistoit principalement dans les Fables ; car les Fables sont les plus propres pour l'instruction des enfans , & quelles qu'elles soient , en prose ou en vers , elles sont également de la Poësie.

L'utilité des Fables a été reconnuë dans toute l'Antiquité. Les Poëtes ne sont pas les seuls qui s'en sont servis ; longtems avant qu'il y eût des Poëtes , les villes & les Législateurs , comme le même Strabon l'assûre , les avoient appellées à leur secours à cause de l'utilité qu'ils y reconnoissoient , & en faisant reflexion au penchant naturel de l'animal raisonnable : *Car , dit-il , tout homme est avide d'apprendre quelque chose , & l'amour des Fables est la premiere qui marque cette inclination , & c'est par-là que les enfans commencent à entendre & à s'accoutûmer à apprendre. Et la raison de cela est que la Fable est une sorte de narration toute nouvelle qui ne dit pas simplement ce qui est , mais une chose toute différente qui sert d'enveloppe & de fiction pour faire entendre avec plus de plaisir ce qui est. Or tout ce qui est nouveau & inconnu plaît , & c'est cela même qui rend curieux & avide , & lorsqu'on mêle à ces Fables le merveilleux & l'extraordinaire , cela augmente infiniment le plaisir , qui est le philtre & l'appât de la science.*

Je me suis attachée à rapporter le passage

de Strabon , parce qu'il marque parfaitement la nature , l'antiquité & l'utilité des Fables. Il est impossible de ne pas convenir de tout ce qu'il dit. La nature des Fables est telle qu'il nous l'enseigne ; leur antiquité ne peut être révoquée en doute , puisque nous voyons dès les premiers tems que Dieu lui-même s'en est servi ; & leur utilité ne peut non plus être contestée , puisque l'Écriture Sainte nous rapporte des effets merveilleux de ces Fables employées à propos par les plus saints Personnages.

Homere trouva cet usage des Fables généralement établi , & il s'en servit admirablement pour former sur ce modèle le plan de ses deux Poèmes , qui ne sont que des Fables plus étendues , & auxquelles il a joint ce merveilleux & cet extraordinaire dont Strabon parle , & qui augmentent infiniment le plaisir.

Quand Aristote n'auroit pas démontré que le Poème Epique n'a été inventé que pour l'utilité des hommes , les deux Poèmes d'Homere suffiroient pour nous convaincre de cette vérité ; car il est aisé de voir qu'il les rapporte l'un & l'autre aux besoins de son pays. De son tems les Grecs étoient divisés en plusieurs Etats indépendans les uns des autres , & ces Etats étoient souvent obligés de se réunir contre un ennemi commun. Ce fut sans doute dans quelque-une de ces occasions qu'Homere , pour leur prouver la nécessité de demeurer unis & de ne pas donner lieu à un intérêt particulier de les diviser , leur remit devant les

P R E F A C E. ix

yeux la perte infaillible des peuples & des Princes mêmes , par l'ambition & la discorde de ces derniers. Voilà le but du Poëme de l'Iliade.

Il ne se contente pas de donner des instructions à tous ces Etats différens réunis en un seul corps , il leur en donne aussi à chacun en particulier après leur confédération finie. Il voyoit de son tems que les Princes quittoient facilement leurs villes pour aller faire des courses sur les terres de leurs ennemis , ou pour d'autres sujets. Il veut les corriger en leur faisant entendre qu'un Prince ne doit quitter ses Etats que par des raisons indispensables ; & que quand il les quitte par quelque raison légitime , il ne doit pas s'en tenir éloigné volontairement , mais faire tous ses efforts pour y retourner. Dans ce dessein il leur représente que l'éloignement d'un Prince absent par nécessité , cause chez lui de grands désordres , & que ces désordres ne finissent que par son retour. Et voilà le but de l'Odyssée.

On voit la Fable regner également dans ces deux Poëmes. Car qu'est-ce que la Fable ? C'est un discours inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action.

Il y a trois sortes de Fables. Les *raisonnables* , où l'on fait parler les Dieux & les hommes. Les *morales* , où l'on fait parler les bêtes & les plantes mêmes. Et les *mixtes* , qui tiennent des deux.

Le fond du Poëme Epique est une Fable

x P R E F A C E.

comme toutes les autres ; c'est une Fable de la premiere espece , une Fable raisonnable , mais qui ne laisse pas de pouvoir descendre dans la seconde ; car dans l'Iliade Homere a fait parler un cheval d'Achille , non seulement pour orner son Poëme d'un incident miraculeux , mais encore pour mieux marquer par cet incident la nature de la Fable , & pour faire entendre que par le droit qu'elle donne , un Poëte a la liberté de faire parler les brutes mêmes.

Le Poëme Epique est donc *un discours en vers , inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action generale , & des plus grands personnages.* Cette définition embrasse ce qu'il a de commun avec la Fable proprement dite , & ce qu'il a de particulier.

C'est un discours comme la Fable , mais un discours en vers. Les Fables étoient ordinairement en prose , comme nous voyons encore celles d'Esopé. Elles auroient pû aussi être en vers , de même que celles de Phedre , comme le Poëme Epique auroit pû être en prose ; car Homere en prose ne laisse pas d'être un Poëme Epique. Aristote ne dit-il pas que *le Poëme Epique se sert du discours en prose ou en vers.* Mais l'expérience a fait voir que les Vers lui conviennent davantage , parcequ'ils donnent plus de majesté & de grandeur , & qu'ils fournissent plus de ressources que la Prose.

C'est un discours inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action generale , tout

P R E F A C E. xj

comme la Fable ; la seule différence essentielle est que la Fable du Poëme Epique est l'imitation d'une action , non de gens du commun , mais des plus grands personnages. Il n'est pas nécessaire en effet que l'action du Poëme Epique soit illustre & importante par elle-même , puisqu'au contraire elle peut être simple & commune ; mais il faut qu'elle le soit par la qualité des personnages qu'on fait agir. Aussi Horace a-t-il dit après Aristote , *Res gesta Regumque Ducumque*. Cela est si vrai , que l'action la plus éclatante d'un simple bourgeois , ne pourra jamais faire le sujet d'un Poëme Epique , & que l'action la plus simple d'un Roi , d'un General d'armée , le fera toujours avec succès.

Pour faire voir que la Fable du Poëme Epique est la même que toutes les autres Fables , comparons , par exemple , la Fable de l'Iliade avec une Fable d'Esopé. Homere veut enseigner dans l'Iliade cette grande vérité , que la mésintelligence ruine les affaires d'un parti , & que la bonne intelligence les rétablit. Pour cet effet , voici ce qu'il feint : *Deux chefs d'une même armée se querellent , l'ennemi profite de leur dissension , & remporte sur leur parti de grands avantages ; les deux chefs se raccommodent , & étant réunis , ils chassent leur ennemi commun & remportent enfin la victoire*. Voilà la Fable de l'Iliade. C'est une action generale. Le Poëte , après en avoir dressé le plan , la met ensuite sous les noms qu'il lui plaît , non de gens du commun , mais des plus grands personnages , d'Achille ,

d'Agamemnon , &c. c'est la même chose que la Fable d'Esopé : *Deux chiens qui veilloient à la garde d'un troupeau se querellent , le loup vient , profite de leur querelle & enlève beaucoup de moutons ; les deux chiens se reconcilient & se réunissent contre le loup , ils se défont de cet ennemi.*

Il en est de même de la Fable de l'Odysée : *Un homme est absent de son pays. Son absence cause de grands désordres dans sa famille. Enfin après plusieurs années de travaux & de peines , il arrive chez lui , tue ses ennemis , & rétablit ses affaires.*

Esopé feindra de même : *Un berger s'étant éloigné de son troupeau , les loups y firent de grands ravages. Enfin le berger revient , fait cesser ces ravages , & avec le secours de ses chiens il tue les loups.*

C'est la même Fable. Voilà pourquoi Aristote a dit avec grande raison, que la Fable est ce qu'il y a de principal dans le Poëme , & qu'elle en est l'ame , parce qu'elle en fait le sujet , & que *la Fable est la composition des choses* , c'est-à-dire , comme M. Dacier l'a expliqué dans ses Commentaires sur la Poétique d'Aristote , que c'est la liaison que les causes & les incidens , qui concourent à former une action , doivent avoir les unes avec les autres pour faire un seul & même tout.

Voilà donc le Poëme Epique certainement une Fable comme les Fables d'Esopé. Elle est generale & universelle , & elle ne présente qu'une seule action qui est entiere , qui a un commencement , un milieu , & une

fin , & une grandeur juste & raisonnable.

Elle est generale & universelle , c'est-à-dire , qu'elle convient à tout le monde , qu'elle instruit tout le monde , petits & grands ; car les petits ne sont pas moins sujets que les grands à voir ruiner leurs maisons & leurs affaires , soit par la colere & par la division , soit par leur absence ; ils n'ont pas moins besoin de ces leçons d'Homere , & ils sont aussi capables d'en profiter , utilité qu'on ne sçauroit tirer des actions particulieres. Par exemple , qu'on fasse un Poëme sur une action de César , de Pompée , ou d'Alcibiade , quel bien cela pourra-t-il faire à un particulier ? De cent mille à peine y en aura-t-il un seul à qui cette action convienne , & qui puisse en profiter. Mais quoique cette Fable soit generale & universelle , il faut la rendre particuliere par l'imposition des noms , & l'attacher à une histoire connue , de maniere qu'elle en fasse un incident. C'est un des plus grands secrets du Poëme Epique , car de ces noms & de cette histoire , on tire des Episodes dont on fait les parties de l'action que l'on rend encore par-là plus vrai-semblable , & tout cela est au choix du Poëte ; par exemple , Homere pouvoit mettre la Fable de l'Iliade sous les noms de deux des sept chefs qui marcherent contre Thebes , & l'attacher à cette guerre des deux Freres ennemis. Il pouvoit donner de même sa Fable de l'Odyssée à d'autres personnages , & en faire une suite d'une autre Histoire connue , & en ce cas-là il est aisé de voir que selon

les noms & l'expédition , il auroit fallu changer les Episodes , & étendre chacune de ces Fables par ses Episodes différens.

Dans le Poëme Epique il faut que la vérité marche toujours avec la fiction. La Fable du Poëme n'est qu'un pur mensonge , mais c'est un mensonge toujours uni avec des vérités. Outre la vérité morale que la Fable renferme , il y a des vérités historiques que l'on tire des actions connues de ceux dont on a emprunté les noms , & que l'on accommode au fond de la Fable par le moyen des Episodes. Personne n'a jamais mieux connu ce secret qu'Homere , il fait un mélange admirable de la vérité & du mensonge dans tout le plan de son Poëme , comme Horace l'a fort bien expliqué :

Atque ita mentitur , sic veris falsa remis-
set ,

Primo ne medium , medio ne discrepet
imum.

Enfin il dresse de maniere le plan de son sujet , qui n'est qu'un ingénieux mensonge , & il y mêle par-tout ensuite avec tant d'adresse la vérité , que le milieu répond au commencement & la fin au milieu. Car par le moyen de ces Episodes tirés des actions véritables de ses Heros , on fait rentrer tout le reste dans la vérité de l'Histoire , & on ajuste le tout si bien ensemble , que la vérité paroît regner également par-tout. Bien plus , Homere mêle toujours des vérités dans ses mensonges même les plus étranges. Ce qu'il dit des Cyclopes , des Lestrigons , des Cimmeriens , de Charybde & de Scylla , ne

font que des embellissemens & des exagérations de la vérité, qui est toujours le fondement de ses fictions. Aussi Aristote lui donne-t-il cette louange, *Qu'il est celui qui a le mieux enseigné aux autres à faire comme il faut ces agréables mensonges.* Les faire comme il faut, c'est les rendre vraisemblables par le mélange de la vérité, & c'est ce que Strabon avoit bien compris. *Le Poëte Homere, dit-il, rapportant toujours ses Fables à l'instruction, a eu égard à la vérité dans la plupart des choses, mais il y a aussi mêlé le mensonge. Il a embrassé la vérité pour instruire, & il a associé le mensonge pour attirer par le plaisir & manier à son gré la multitude. Comme un habile ouvrier mêle avec adresse dans ses chef-d'œuvres l'or avec l'argent; de même Homere ajoute la Fable à des aventures vraies pour orner son discours & le rendre plus agréable.* Il a donc pris pour fondement la guerre de Troye, qui est un événement vrai, & il l'a orné par le mensonge des Fables. Il a fait de même des aventures d'Ulyse; car ce n'est pas la maniere d'Homere de n'attacher ses Fables les plus prodigieuses à aucune vérité, & c'est le mélange de la vérité qui rend les mensonges plus vraisemblables.

Voilà pourquoi Aristote a tant recommandé aux Poëtes, soit qu'ils travaillent sur un sujet déjà connu, ou qu'ils en inventent un nouveau, de dresser la Fable en general avant qu'ils pensent à l'épifodier & à l'étendre par ses circonstances, & qu'il leur

dit que la Fable étant faite , on donne les noms aux personnages & l'on épisodie l'action , c'est-à-dire , qu'on fait les parties de cette action , des circonstances & des aventures tirées de l'histoire des Héros : *Mais il faut bien prendre garde , ajoute-t-il , que les Episodes soient propres , comme dans Oreste , la fureur qui le fait prendre. C'est-à-dire , que les Episodes ne doivent faire avec la Fable qu'un seul & même tout.*

Dans la Tragédie d' Euripide , intitulée Iphigenie dans la Tau-ride.

Poëtiq. ch. 8.

L'action du Poëme Epique doit être *une* , & non pas comme plusieurs pensent , tirée d'une seule personne. C'est le précepte d'Aristote , qui en donne même une raison bien sensible. *Car , ajoute-t-il , comme on voit tous les jours une infinité d'accidens de la plupart desquels on ne peut rien faire qui soit un , il arrive de même que les actions d'un homme sont en si grand nombre & si différentes , qu'on ne sçauroit jamais les réduire à cette unité & en faire une seule & même action.* De sorte qu'à son compte il ne seroit pas plus ridicule de vouloir faire une seule action de tous les accidens qui arrivent dans le monde , que de vouloir réduire à cette unité toutes les aventures d'un homme seul. C'est pourquoi il blâme les Auteurs de l'Heracleide & de la Theseide , & de plusieurs autres Poëmes semblables , & il leur reproche d'avoir crû mal-à-propos que parce que Thesee est un , & qu'Hercule est un , toute leur vie ne devoit faire qu'un seul sujet , une seule Fable , & que l'unité du Heros faisoit l'unité d'action. Et il ajoute : *Homere , qui a excellé en tout sur les autres*

Poëtes, me paroît avoir parfaitement connu ce défaut, soit par les lumieres naturelles d'un heureux genie, soit par les regles de son art; car en composant son *Odyssée*, il n'y a pas fait entrer toutes les aventures d'*Ulysse*, mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une seule & même action, comme est celle de l'*Odyssée*. Il en a usé de même dans l'*Iliade*. Quoique la Fable Epique soit attachée à une Histoire connue dont elle fait un incident, cela n'empêche pas que cet incident ne soit un tout par lui-même, & qu'il ne présente une action entiere qui a un commencement, un milieu, & une fin. Le commencement de la Fable de l'*Iliade* & de celle de l'*Odyssée*, comme des Fables d'*Esope*, sont la querelle des deux chefs, & celle des deux chiens; l'absence d'*Ulysse* & celle du berger. Le milieu, c'est tous les maux que ces querelles & ces absences causent; & la fin, c'est la cessation de tous ces maux par la reconciliation des deux chefs & des deux chiens, & par le retour d'*Ulysse* & du berger, qui se vengent de leurs ennemis. Chacune de ces Fables est une action seule qui fait un tout entier & parfait. Elle a de plus une juste grandeur, car il faut que sa grandeur soit raisonnable & proportionnée à l'action qu'elle imite. *Aristote* dit que tout ce qu'il y a de beau parmi les hommes & parmi les autres êtres, doit avoir non seulement un ordre, mais encore une grandeur juste & raisonnable. Car le beau consiste dans l'ordre & dans la grandeur, c'est pourquoi rien

de trop petit ne peut être beau , parce que la vue se confond dans un objet qu'on voit en un moment presque insensible ; rien de trop grand ne peut être beau non plus , parce qu'on ne le voit pas d'un coup d'œil , & qu'en voyant ses parties successivement l'une après l'autre , le spectateur perd l'idée du tout , comme s'il voyoit un animal qui auroit dix mille stades de long. Il faut régler la grandeur de cette imitation , non par l'haleine du Poète , mais par la nature même du Poème , & il est certain que plus un Poème aura d'étendue , plus il sera beau dans sa grandeur , pourvû qu'il ne croisse que jusqu'à ce que le sujet puisse être vû tout ensemble sans que la vûe s'égaré ni se confonde.

Poëtiq. c. 25. Il marque ailleurs plus précisément les justes bornes que l'on doit donner au Poème Epique. *Il suffit , dit-il , qu'on puisse voir d'un coup d'œil son commencement & sa fin , & on le fera sans doute si l'on dresse des plans plus courts que ceux des Anciens , (il parle des Poètes des Cypriaques & de la petite Iliade , qui étoient des Poèmes très-longs ,) & si l'on fait en sorte que le recit d'un Poème Epique ne dure pas plus de tems que les représentations des différentes Tragédies que l'on jouoit dans un seul jour.*

Aristote enseigne par-là qu'il faut qu'on puisse parcourir ce Poème d'un coup d'œil , & que la memoire puisse l'embrasser & le retenir sans peine ; car si on a perdu l'idée du commencement quand on arrive à la fin , c'est une marque sûre que son étendue est

trop grande , & cette grandeur excessive ruine toute sa beauté ; & en donnant la règle , il donne le moyen de la pratiquer , il ne se contente pas de dire qu'il faut faire les plans plus courts que ceux des Poèmes des Cypriaques & de la petite Iliade , mais il marque très-précisément les bornes qu'on doit donner à ce Poème , en disant qu'il faut qu'un Poème Epique puisse être lû tout entier en un seul jour. Et il ne faut pas douter que ce précepte n'ait été fait sur l'Iliade & sur l'Odyssée , qui ne passent pas ces bornes. Ce précepte est même si essentiel , que Virgile n'a pas crû qu'il lui fût permis de s'en écarter.

Ce Philosophe ne parle ici que de la durée du Poème , & il n'a garde de vouloir régler celle de l'action , parce qu'il n'y a point sur cela de règles certaines , & que le Poème Epique embrasse plus ou moins de tems selon la nature de l'action qu'il représente. Si c'est une action violente & pleine d'emportement , sa durée est moins grande , car tout ce qui est violent ne peut durer longtems ; mais si c'est une action douce , elle peut durer autant que le Poète le juge à propos , pourvû que son Poème ne croisse que jusqu'à la mesure qui vient d'être marquée. L'action de l'Iliade est renfermée en peu de jours , & celle de l'Odyssée est poussée jusqu'à huit ans & quelques mois.

De ce qu'Aristote a dit que le Poète dresse premierement le plan de sa Fable , & qu'ensuite il impose le nom à ses person-

nages, il est aisé d'inferer que cette Fable doit être une action feinte, & que le Poëte doit être l'auteur de son sujet. Et sur cela on a demandé si la Poësie exclut les actions véritables. Aristote répond fort bien que quand il arrive au Poëte d'étaler des actions véritables, il n'en merite pas moins le nom de Poëte, car rien n'empêche que les incidens, qui sont arrivés véritablement, n'aient toute la vraisemblance & toute la possibilité que l'art demande, & qui font qu'il en peut être regardé comme l'auteur. En effet, que demande l'art du Poëte ? il demande qu'il donne à son sujet toute la vraisemblance qu'il est possible, or cette vraisemblance n'est point du tout incompatible avec la vérité, & ce qui est arrivé véritablement peut être aussi vraisemblable & aussi possible que ce qu'on pourroit feindre, & être tel qu'il seroit si on l'avoit feint. La vérité du fait ne peut détruire la nature de la Fable, l'auteur du Poëme est l'auteur de la Fable, il est donc Poëte. Il se peut faire même que l'Histoire présente des faits tournés de maniere qu'ils sont proprement des Fables dans le sens d'Aristote, c'est-à-dire, des Paraboles qui renferment un point de Morale dont tout le monde peut profiter. Un Poëte pourroit les étaler sans cesser d'être Poëte. Ce Philosophe s'est contenté de cette raison, qui est convainquante & qu'il a tirée du fond de la nature du sujet. Il auroit pû en ajouter une autre que M. Dacier a fournie dans ses Commentaires, & qui paroît très-solide, c'est que la vérité

du point d'Histoire, que le Poëte entreprend de traiter, n'exclud pas l'art du Poëte qui a toujours à disposer son sujet, & à en dresser le plan de maniere que la Fable soit toujours l'ame du Poëme. C'est cette œconomie & cette juste liaison des choses qui constitue proprement le Poëme Dramatique comme le Poëme Epique, & c'est ce qui ne coûte pas moins à faire dans les sujets véritables que dans ceux qui sont feints. M. Racine n'est pas moins Poëte dans Esther & dans Athalie, que dans Iphigenie & dans Andromaque.

Soit que le Poëte traite des sujets feints, mais déjà reçus, ou des sujets véritables, il est obligé de ne pas changer les Fables reçues. Il faut que Clytemnestre soit tuée par Oreste, & Eriphyle par Alcmeon. Mais quand il y a des choses trop atroces dans la maniere, alors il a la liberté d'inventer lui-même, en tirant de son esprit quelque nouveau moyen qui soit convenable pour les faire réussir, & en imaginant une conduite vraisemblable qui soit proportionnée à la nature de l'action, que l'on ne doit pas changer. C'est ce qu'Aristote appelle *se servir comme il faut des Fables reçues*. Poëtiq. c. 15.

De cette qualité de la Fable d'être generale & universelle, & de ce que le propre du Poëte est de dire les choses, non comme elles sont arrivées, mais comme elles ont pû ou dû arriver nécessairement ou vraisemblablement, Aristote tire cette conséquence très-sûre, *Que la Poësie est plus grave & plus morale que l'Histoire*, parce

que l'Histoire ne rapporte que les choses particulieres qui conviennent à peu de gens, & que la Poësie rapporte les choses generales qui conviennent à tout le monde. Et il ne faut pas s'imaginer qu'Aristote ait seulement en vûe de relever par-là l'excellence de cet art, il veut en même tems en faire connoître la nature. Mais ce point sera traité plus au long dans la quatrième Partie de cette Préface.

Comme la partie essentielle de la Fable, ce qui lui sert de fonds, & qui la rend proprement Fable, c'est la vérité morale qu'elle veut enseigner, & que le fondement de la Morale c'est la pieté, il est aisé de comprendre que le Poëte ne peut bien s'acquitter de son devoir, s'il n'introduit la Divinité dans son Poëme, non seulement pour autoriser & rendre vraisemblables les événemens miraculeux qu'il est obligé d'étaler, mais encore pour enseigner à ses Lecteurs que c'est Dieu qui préside à tout, qui conduit tout par sa Providence, & qui est l'auteur de tout ce que nous pouvons faire de bien; que c'est lui qui inspire les bons desseins, qui donne le courage d'entreprendre & la force d'exécuter, & enfin que c'est lui qui punit les méchans & qui récompense les bons. *Ainsi le Poëme Epique, dit excellemment le R. P. le Bossu, n'est une école ni d'impiété ni d'athéisme, ni d'oisiveté & de négligence, mais on y apprend à honorer Dieu, & à le reconnoître même comme le principe unique & nécessaire de tout ce que l'on peut faire de bien, & sans lequel les*

plus puissans Princes, & les Heros les plus parfaits ne peuvent achever heureusement aucun dessein, &c. Et voilà pourquoi les premiers Poëtes ont été honorés du nom de Theologiens.

La Fable étant l'imitation d'une action, & toutes les actions venant des mœurs & des sentimens, car ce sont les deux sources d'où viennent toutes les actions de la vie, il s'ensuit de-là nécessairement que les mœurs & les sentimens sont des parties essentielles du Poëme Epique : *Les mœurs sont ce qui découvre l'inclination de celui qui parle, & le parti qu'il prendra dans les accidens où il ne seroit pas aisé de le reconnoître. C'est pourquoi tous les discours qui ne font pas d'abord sentir à quoi se résoudra celui qui parle, sont sans mœurs.* Selon cette définition d'Aristote qui est très-vraie, il faut donc que les mœurs des personnages d'un Poëme soient si bien marquées, que le Lecteur puisse prévoir ce qu'ils feront dans les occasions les plus extraordinaires & les plus surprenantes avant même qu'on les voie agir.

Cette partie qui concerne les mœurs est très-essentielle. Il y a quatre choses à observer dans les mœurs.

La premiere & la plus importante, qu'elles soient bonnes, c'est-à-dire, qu'elles soient bien marquées, & qu'elles fassent connoître l'inclination ou la résolution des personnages telle qu'elle est, bonne, si elle est bonne ; & mauvaise, si elle est mauvaise. Car cette bonté des mœurs se trouve dans

toute sorte de conditions. Et comme le Poëme Epique ne reçoit pas moins les Héros vicieux , comme Achille , Mezence , Turnus , que les vertueux comme Ulyffe & Enée , il faut que leurs mœurs soient si bien marquées , que le Lecteur connoisse leurs bonnes ou leurs mauvaises inclinations , & le parti qu'elles leur feront prendre.

La seconde condition des mœurs , c'est qu'elles soient convenables. C'est-à-dire , qu'il faut donner à chaque personnage ce qui lui convient , le faire agir & parler selon son âge , son état , sa condition , son pays , & le relever , soit en augmentant les qualités brillantes qu'il peut avoir , soit en diminuant les mauvaises qui s'y trouvent & qui pourroient le deshonorer ; mais il faut que cela ne se fasse qu'autant qu'on le peut , en s'affujettissant toujours à la qualité principale qu'on lui a donnée , & qui fait son caractère.

La troisième condition des mœurs est , qu'elles soient semblables ; & il est aisé de voir que cette condition n'est que pour les caractères connus , car c'est dans l'Histoire ou dans la Fable qu'on va puiser cette ressemblance , & il faut les représenter tels que nous les y trouvons.

Enfin la quatrième condition des mœurs est , qu'elles soient égales , c'est-à-dire , qu'il faut que les personnages soient jusqu'à la fin tels qu'ils ont paru d'abord.

Dans les mœurs , comme dans la disposition du sujet , il faut toujours chercher ou le nécessaire ou le vraisemblable , de sorte

sorte que les choses arrivent les unes après les autres , ou nécessairement ou vraisemblablement. Il est évident par-là que le dénouement du sujet doit naître du sujet même. En effet , puisque les mœurs doivent produire les actions , & que les actions doivent naître les unes des autres , il s'ensuit de-là , par une conséquence incontestable , que le dénouement , qui est aussi une action , doit naître ou nécessairement ou vraisemblablement de ce qui précède & que les mœurs ont déjà produit.

Homere est sur cela , comme sur tout le reste , le plus excellent modèle. Les mœurs qu'il donne à ses personnages , ont ces quatre qualités au souverain degré. Elles sont *bien marquées , convenables , semblables , & égales*. Toutes les actions qu'elles produisent naissent les unes des autres ou nécessairement ou vraisemblablement , & par-là le dénouement de chacun de ses deux Poèmes naît du sujet même.

C'est cette juste observation des mœurs qui fait la bonté des caractères que le Poète forme. Et Aristote finit ses préceptes sur les mœurs par un avis très-important , c'est que comme le Poème Dramatique & le Poème Epique imitent les actions de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes , les Poètes doivent imiter les Peintres , qui en donnant à chacun sa véritable forme , & en les faisant semblables à l'original , les font toujours plus beaux.

En effet , un grand Peintre , en peignant une personne , n'oublie rien de tout ce qui

peut augmenter sa beauté en conservant la ressemblance. Les Poëtes doivent faire la même chose avec d'autant plus de raison, qu'ils imitent les personnes les plus illustres, les Princes & les Rois. Ils peuvent les faire d'autant plus beaux, qu'ils sont élevés au-dessus des autres hommes; car ces caractères sont susceptibles de toute la beauté qu'on veut leur donner, pourvû qu'elle convienne avec les véritables traits, & qu'elle ne détruise pas la ressemblance, & Aristote en donnant le précepte, enseigne le moyen d'y réussir; car il dit qu'il faut que le Poëte, qui veut imiter par exemple, un homme colere & emporté, se remette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vraisemblablement, que ce qu'elle fait; c'est-à-dire, qu'il doit plutôt consulter la nature, qui est le véritable original, que de s'amuser à copier une personne qui n'en est qu'une copie imparfaite & confuse, ou même vicieuse, ce que le Poëte doit éviter. La nature lui fournira des couleurs qui rendront son portrait plus beau sans corrompre ses véritables traits qu'il est obligé de conserver très-fidèlement. Elle lui fera voir que la vaillance répond admirablement à ce caractère, & par consequent il donnera à son Heros une valeur d'un très-grand éclat; c'est ainsi qu'Homere a fait Achille. Il a gardé dans ce caractère tout ce que la Fable y mettoit indispensablement, mais en ce qu'elle lui a laissé de libre, il en a usé tellement à l'avantage de son Heros, & l'a si fort embelli, qu'il a fait

presque disparoître ses grands vices par l'éclat d'une valeur miraculeuse, qui a trompé une infinité de gens. On peut voir cette matiere plus profondément traitée dans les Commentaires de M. Dacier sur la Poétique.

Après les mœurs viennent les sentimens. Aristote n'appelle point ici *sentimens*, les conceptions intérieures de l'esprit, mais les discours par lesquels on explique ces conceptions, soit qu'elles aient produit quelque action, ou qu'elles la préparent. *Les sentimens*, dit-il, *c'est ce qui explique ce qui est, ou ce qui n'est pas, en un mot ce qui fait connoître la pensée de celui qui parle.* Il ne suffit pas de donner des mœurs à ses personnages, il faut leur donner des sentimens conformes à ces mœurs, & les faire parler si convenablement à leur caractère, que le Lecteur ou le Spectateur connoisse leurs mœurs avant que d'avoir vû leurs actions.

Tout ce qui regarde le discours, continue Aristote, *dépend de la Politique ou de la Rhétorique.* Ce précepte est important. Aristote appelle *Politique*, l'usage commun & le langage ordinaire des Peuples qui parlent simplement & sans art, au lieu que la *Rhétorique* enseigne à parler avec art & à orner ses pensées de toutes les graces du discours recherché & soutenu. Quand une chose est par elle-même telle qu'on veut la faire paroître; l'usage commun suffit pour l'exposer telle qu'elle est naturellement. L'Histoire d'Oedipe, celle d'Ajax, celle d'Hecube, ne demandent aucun art pour nous paroître pitoyables ou terribles, il ne faut que les

Poëtiq. c. 29.

exposer simplement ; mais quand elles ne sont pas telles qu'on veut , qu'il faut changer leur forme , & faire passer pour terrible ce qui ne l'est point , ou déguiser ce qui l'est , cela dépend de l'art de celui qui parle , & qui par ses paroles donne aux choses la forme qu'elles nous paroissent avoir ; alors il faut avoir recours à la Rhétorique , car c'est par son moyen qu'on leur donne les couleurs qu'elles n'ont pas. Il n'y a point aujourd'hui de précepte plus violé que celui-là , & il n'y a jamais eu de Poëte qui l'ait mieux pratiqué qu'Homere ; jamais il ne cherche à orner une belle nature , il la rend telle qu'elle est ; mais quand elle est foible ou défectueuse , alors il rassemble tout ce que l'art peut fournir pour la corriger & pour en cachër les défauts.

Puisque la diction est nécessaire pour expliquer les sentimens , il est évident qu'elle fait partie du Poëme.

La vertu de la diction consiste dans la netteté & la noblesse. Elle est nette & claire par les mots propres , mais par-là aussi elle est souvent fort basse. Pour la rendre noble , il faut donc avoir recours aux figures & aux mots empruntés , sur-tout aux métaphores. Mais il ne faut les employer qu'à propos , car les expressions figurées ne donnent de la beauté à la diction que lorsqu'elles sont convenables , bien placées & mises avec mesure. Et s'il est beau de s'en servir convenablement & à propos , il est aussi très-difficile ; mais il est encore plus beau & plus difficile d'employer heureusement la

métaphore, car on ne peut la tirer que de son esprit, & il faut avoir beaucoup d'esprit & d'imagination pour trouver tout d'un coup une ressemblance entre des sujets très-différents, & pour faire heureusement ce transport de l'un à l'autre, car c'est ce qui fait la métaphore. Si Homere est un parfait modèle pour la Fable & pour les mœurs, il ne l'est pas moins pour les sentimens & pour la diction, & Aristote lui a donné cette louange, *Qu'il y a surpassé tous les autres Poëtes.*

Après avoir expliqué en general les quatre parties du Poëme Epique, qui sont les mêmes que celles du Poëme Dramatique, il est nécessaire de dire un mot des especes différentes qui en font le sujet. Elles sont simples ou implexes, morales ou pathétiques. Les simples sont celles qui étant continuës & unies, finissent sans reconnoissance & sans peripetie, c'est-à-dire, sans changement d'état extraordinaire. Les implexes sont celles qui ont la peripetie, ou la reconnoissance, ou toutes les deux. Les pathétiques, celles où regnent les combats, les blessures, la mort. Et les morales, celles où la morale regne particulièrement, & dont les Heros sont des modèles de vertu & de sagesse.

La conduite d'Homere est admirable dans la constitution de ses deux Poëmes. L'Iliade, où regnent la colere & la fureur, est simple & pathétique. Et l'Odyssée, qui est un Poëme plus rassis & plus lent, comme étant fait pour être un modèle de sagesse,

de modération & de constance , est implexe & moral ; par-tout il y a des reconnoissances , & la morale y regne depuis le commencement jusqu'à la fin , ce qu'elle ne fait pas dans l'Iliade , où elle est moins fréquente & plus cachée.

Je n'ajouterai plus qu'un seul précepte dont Aristote n'a point parlé , & dont il ne seroit pas même nécessaire d'avertir après la pratique d'Homere où il est très-sensible , si nous n'avions une infinité d'ouvrages dans lesquels il est absolument négligé , c'est que le Poëte doit d'abord faire connoître les personnages de son Poëme , ou du moins les principaux , & leurs differens interêts. Homere dans son premier Livre de l'Iliade introduit ses personnages , & fait connoître l'humeur , les interêts & les desseins d'Agamemnon , d'Achille , de Nestor , d'Ulyffe & de plusieurs autres , & même des Dieux ; & dans le Livre second il fait le dénombrement des troupes des Grecs & de celles des Troyens , afin que le Lecteur soit pleinement instruit des interêts de ceux qui entrent dans le Poëme.

Il a observé la même chose dans l'Odyssée. Dès le commencement il fait connoître Telemaque , Penelope & les amans de cette Princesse , & il nous montre Ulyffe tout entier.

Il y a une infinité d'autres choses que le Poëte doit observer dans la composition du Poëme Epique & de la Tragédie , & l'on peut s'en instruire dans la Poétique d'Aristote , dans celle d'Horace , & dans le *Traité*

du R. P. le Bossu. Mais voilà les principales, & les regles fondamentales sans lesquelles le Poëme ne peut subsister.

Appliquons présentement ces régles à un de nos Romans, & voyons si on a raison de les appeller *des Poëmes Epiques en prose*. Je choisirai un de ceux qui ont eu le plus de succès, c'est la *Cassandre* de M. de la Calprenede. On ne peut pas nier que l'Auteur n'ait beaucoup d'esprit, une imagination heureuse & fertile, & une grande facilité d'expression, & je louerois ses talens avec un grand plaisir, s'il en avoit fait un meilleur usage.

La premiere régle du Poëme Epique ; c'est que le sujet soit une Fable generale qui convienne à tout le monde, & dont tout le monde puisse profiter. Examinons donc quel est le sujet de *Cassandre*, pour voir si nous y trouverons cette Fable, qui est l'ame du Poëme. Orondate fils de Mathée Roi des Scythes, dans une bataille que son pere donne contre Darius Roi des Perses, l'ennemi mortel de sa maison, pousse si loin ses avantages, qu'il arrive aux tentes où sont la mere, la femme, & les filles de Darius. Il a ces Princesses en sa puissance, il peut les faire ses prisonnieres & les emmener, mais il est si frappé de la beauté de Statira, que par une generosité sans exemple, très-déplacée, & contraire même aux interêts de sa passion, il les laisse libres. Un moment après il sauve la vie au Prince Artaxerce fils unique de Darius, & au lieu de le faire son prisonnier, comme il le pouvoit, il le ren-

voye de même. L'hyver suivant, son amour devenu très-violent le porte à quitter la Cour de son pere pour aller à celle de son ennemi. Il va à Persepolis sous un faux nom; il est reconnu pour ce guerrier, qui a donné la liberté aux Reines & la vie au Prince, & il devient le favori de Darius. Il voit Statira tout à son aise, lui fait la cour & lui déclare sa passion. Statira en est un peu offensée, comme la bienséance le veut, mais Orondate s'étant découvert à Artaxerce pour le Prince des Scythes, Artaxerce le sert auprès de sa sœur, qui répond enfin à la passion du Prince. Son bonheur est traversé par divers obstacles, que les faiseurs de Romans imaginent sans peine; les Princesses deviennent prisonnières d'Alexandre, qui moins genereux qu'Orondate les retient, devient éperduëment amoureux de Statira, & l'épouse. Alexandre meurt quelque tems après, & de nouveaux obstacles traversent encore la passion d'Orondate, mais après une infinité d'aventures, toutes incroyables & sans la moindre vraisemblance, à la fin du dixième volume, *la veuve d'Alexandre se donne à son premier amant.*

Quelqu'un pourra-t-il trouver dans ce sujet la moindre idée de Fable? Osera-t-on dire que c'est un discours en prose, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action? Quel est donc le point de morale que cette action de Cassandre veut nous enseigner? Où est cette instruction qui est l'ame de la Fable? Peut-on regarder cela autrement

que comme une Histoire très-fausse , ou plutôt comme une indigne corruption de l'Histoire par des récits sans Fable , & où la Morale même est très-indignement violée ?

Ce que je dis de Cassandre doit s'étendre sur tous les autres Romans. Le sujet de Cleopatre , celui de Cyrus , celui de Clelie , ne sont pas plus des Fables morales que celui de Cassandre ; ils se ressemblent tous par ce fondement comme par beaucoup d'autres endroits. La seule chose qu'ils retiennent du Poëme Epique , c'est que leur action n'est pas l'action d'hommes du commun , mais des plus grands personnages , de Princes & de Rois.

Il est aisé de voir que les Auteurs de ces ouvrages ont suivi une voye toute opposée à celle des Poëtes. Aristote enseigne que les Poëtes doivent dresser d'abord le plan de leur Fable qui est generale , imposer ensuite les noms aux personnages , & l'attacher à une Histoire connue , afin de tirer de ces noms & de cette Histoire les circonstances qui doivent servir à amplifier cette action & à lui donner sa juste étendue , & qu'on explique sous le nom d'Episodes. Ces Auteurs ont fait tout le contraire , ils ont cherché dans l'Histoire des noms connus , ils en ont ajouté de feints , ils ont donné à ces noms des actions extravagantes & inouïes , & ont fait , non un Poëme Epique , mais un tissu d'aventures que le caprice seul produit , & qui ne naissent les unes des autres ni nécessairement , ni vraisemblablement ; aussi cette action , bien loin d'être generale ,

est aussi particuliere que toutes les actions de César, d'Alcibiade, de Pompée, &c. Pour ce qui est de la juste grandeur, l'Auteur est bien éloigné d'avoir observé les justes bornes qu'Aristote a prescrites sur la pratique d'Homere. On peut dire de ce Roman de Cassandre, comme de la plupart des autres, que c'est véritablement l'animal de dix mille stades de longueur dont parle Aristote. S'il est vrai que rien de trop grand ne puisse être beau, appellera-t-on beaux ces ouvrages monstrueux, qui sans rien enseigner de bon, poussent leurs fictions frivoles jusqu'au dixième volume, & demandent au moins dix jours pour être lus ?

La troisième & la quatrième regle du Poëme Epique sont, que l'action qu'il imite soit une, & qu'elle fasse un tout régulier & parfait. C'est ce que ne fait point l'action de Cassandre ; toutes ses parties ne concourent point à faire une seule & même action, & il est impossible d'en rien faire qui soit un & simple, car cette action est mêlée d'une infinité d'incidens qui en rompent l'unité, & elle tombe dans le défaut des Poëmes de l'Heracleïde & de la Theïde, car si elle ne renferme pas toute la vie de ces Heros, elle en contient la plus grande partie, à moins qu'on ne veuille dire qu'elle est *une*, parce que c'est toujours l'amour d'Orondate qu'elle traite ; & qu'elle fait un tout régulier & parfait, parce qu'elle embrasse cette passion depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce qui seroit très-ridicule.

Non seulement ces Romans pechent contre ces règles du Poëme Epique , en rassemblant plusieurs incidens de la vie de leur Heros , qui ne sçauroient faire une seule & même action , mais ils pechent encore en y mêlant les aventures d'autres Heros entierement étrangères , indépendantes & aussi éclatantes. L'amour & les aventures d'Artaxerce & de Berenice n'ont aucun rapport avec l'amour & les aventures d'Orondate & de Statira , & ne sont pas moins brillantes. Il y en a plusieurs autres de même , & cette multiplication d'aventures indépendantes est très-vicieuse , & ruine entierement cette unité d'action qui fait l'essence du Poëme Epique , où l'on peut bien faire entrer plusieurs Fables , plusieurs aventures différentes , mais il faut qu'elles soient toutes des parties , non entieres & non achevées , d'une seule & même action , qui est l'action principale.

On a vu que la vérité doit être mêlée avec le mensonge dans tout le Poëme. C'est ce que ceux qui ont fait des Romans ont si peu compris , qu'on ne trouve jamais dans leurs ouvrages la vérité mêlée avec la fiction. Non seulement il n'y a aucune vérité morale dans l'action du Roman : comment y en auroit-il , puisque ce n'est pas même une Fable ? Mais il n'y en a pas même dans toutes les autres parties dont le Roman est composé. Ce n'est pas qu'on n'y trouve quelquefois des vérités historiques : l'Auteur de Cassandre a pris beaucoup de choses des Historiens d'Alexandre , mais outre que ç

font presque toujours des vérités qu'il a altérées & corrompues, ce ne sont jamais des vérités mêlées avec la fiction pour la rendre plus vraisemblable & plus croyable, ce sont des vérités ajoutées à la fiction, & qui ne servent qu'à rendre son mensonge plus évident, plus plat, & plus méprisable.

Je serois bien étonnée si quelqu'un osoit donner au Roman la louange qu'Aristote donne au Poëme Epique, d'être plus grave & plus moral que l'Histoire; ou celle qu'Horace lui donne, en enchérissant sur celle d'Aristote, qu'il est plus Philosophe que la Philosophie même, & qu'il enseigne mieux que les Philosophes à fuir le vice & à pratiquer la vertu.

Homere sème dans ses Poëmes des maximes de pieté, & il introduit par-tout les Dieux pour instruire ses Lecteurs, & pour rendre croyable & vraisemblable ce qu'il avance de prodigieux. Les faiseurs de Romans ne s'amusent pas à ces bagatelles; non seulement les maximes de pieté sont bannies de leurs écrits, mais on y trouve souvent les plus grands blasphèmes que proferent ces amans insensés. Et pour la Divinité, elle n'entre pour rien dans tout ce qui s'exécute. Ils croiroient deshonorer leur Heros s'ils le faisoient assister par un Dieu. Ces Heros font des choses les plus prodigieuses & les plus incroyables par leurs propres forces. Les Historiens d'Alexandre remarquent qu'on étoit persuadé que ce Prince n'exécutoit de si grandes choses que par l'assistance particuliere des Dieux. Cela

est bon pour des Payens , mais nos Roman-
ciers n'ont garde de faire jamais entendre
cela de leurs Heros. Et peut-être est-ce une
des plus grandes marques qu'ils aient don-
nées de leur jugement & de leur prudence.
Il auroit été fort ridicule de faire interve-
nir la Divinité pour fortifier des hommes
uniquement possédés de l'amour , & qui ne
pensent , ne parlent , & n'agissent que pour
leur amour ; c'est un intérêt peu propre à
toucher la Divinité & à attirer son secours.
En un mot les Romans ne pechent pas
moins du côté de la Théologie , que de la
Morale.

Si ces Auteurs ont violé si ouvertement
toutes les conditions de la Fable , qui est
pourtant le fondement du Poëme Epique ,
ils n'ont pas mieux observé les conditions
des mœurs qui sont la source des actions.
Tout ce qu'ils touchent devient méconnois-
sable ; il semble qu'ils aient la baguette de
Circé , ou une baguette plus puissante en-
core , car ils changent non seulement les
hommes , mais les peuples entiers , & alté-
rent toute la face de la nature. C'est un
précepte de l'Art Poétique , d'étudier les
mœurs des siècles & des pays ; les Roman-
ciers les ont fort mal étudiées ; ils n'ont eu
pour but que de les altérer ou de les chan-
ger absolument. Par exemple , dans Cas-
sandre , l'Auteur nous représente les Scy-
thes comme des peuples aussi polis & aussi
magnifiques que les Perses , & des uns &
des autres il en fait , non des Barbares ,
mais des François. Cette faute est d'autant

plus étrange , sur-tout au sujet des Scythes , que tout le monde peut voir que cet Auteur renverse par-là tout ce que les anciens Historiens , comme Herodote , Strabon , & les autres rapportent de la simplicité de vie de ces peuples & de leur frugalité , & qu'il contredit manifestement ce que l'Historien de la vie d'Alexandre en écrit , & ce que leurs Ambassadeurs disent à Alexandre lui-même , *Que pour toutes richesses ils n'ont reçu du Ciel qu'un joug de bœuf , une flèche , un javelot , & une coupe , mais que leur pauvreté leur est utile contre leurs ennemis.* L'Auteur n'a pas crû que des peuples si sauvages & si pauvres pussent orner son Roman , c'est pourquoi par la vertu de sa magie , particuliere aux faiseurs de Romans , il en fait des peuples civilisés , polis , magnifiques. Quand je pense au plaisir que fait dans Quinte-Curce , la simplicité & la pauvreté des Scythes , opposées au luxe & à la pompe des Perses , je ne comprends pas comment cet Ecrivain n'a pas senti la beauté de ce contraste , & comment il a osé le changer.

Les mœurs des particuliers n'y sont pas mieux conservées. L'Auteur a rassemblé dans ce Roman tous les plus grands hommes & les plus connus qui se trouvent mêlés dans l'Histoire d'Alexandre , il n'y en a presque pas un qui ne soit changé , & qui ressemble au portrait qu'en a fait l'Histoire. Alexandre même avec toute sa valeur & toutes ses grandes qualités que l'Auteur n'a pû lui ôter , y devient un amoureux transi

fort ridicule. Pour le Héros du Poëme , le brave Orondate , c'est un Héros feint , qui n'a jamais existé , c'est pourquoi l'Auteur avoit la liberté de le faire tel qu'il vouloit. Mais après l'avoir fait , il étoit obligé de garder les conditions des mœurs que j'ai expliquées. D'abord il a assez bien marqué les mœurs , mais il change bientôt , & elles ne sont ni convenables , ni semblables , ni égales.

Il n'y a que trois moyens de former les mœurs & les caractères , c'est de faire les hommes tels qu'ils sont , ou tels que la Renommée les publie , ou tels qu'ils doivent être. Ce n'est pas l'usage de ceux qui font des Romans ; ils ne représentent leurs personnages ni tels qu'ils ont été , ni tels que la Renommée les a publiés , au contraire ils les font très-différents , & on ne peut pas dire qu'ils les ont fait *meilleurs* , c'est-à-dire , plus beaux , en les faisant tels qu'ils auroient dû être , car ils leur ont attribué tant de foiblesses , dont ils étoient incapables , & toutes opposées à leur véritable caractère , qu'on peut assurer qu'ils les ont fait beaucoup plus méchants , c'est-à-dire , plus laids & plus vicieux. Par exemple , le caractère d'Orondate & celui du Prince Artaxerce son ami , tous deux feints , car l'Histoire ne parle point d'un fils du Roi des Scythes , & Darius avoit bien un fils , mais il étoit encore petit enfant quand son pere fut vaincu par Alexandre ; ces deux caractères , dis-je , sont très vicieux. Orondate est à la Cour de Darius , lorsque son pere

entre en Perse avec une armée de deux cens mille hommes. Darius envoie contre lui une aussi puissante armée sous la conduite d'Artabase & de son propre fils Artaxerce. Que fait sur cela Orondate ? Retenu par son amour, il va avec son ami Artaxerce & combat contre son pere & son pays, & Artaxerce imite cette générosité très-insensée & très-dénaturée. Il commande un corps de reserve de quatre mille chevaux, mais au lieu de combattre il ne branle point, & retient l'ardeur & l'impatience de ses troupes; il est attaqué avec furie, & il ne peut encore se résoudre à se défendre, de peur de tremper son épée dans le sang des troupes de son ami; enfin blessé de deux coups, il combat pour sauver sa vie, & pour ne pas abandonner son cher Orondate qui fait des prodiges de valeur; ainsi ces deux Princes trahissent chacun leur pere & leur patrie, l'un par amitié & l'autre par amour. Peut-on imaginer deux choses plus insensées ? Et n'est-ce pas pecher manifestement contre le précepte renfermé dans ces vers d'Horace :

Dans l'Art
Poétique.

*Qui didicit patria quid debeat, & quid
amicis,*

*Quo sit amore parens, quo frater aman-
dus & hospes.*

En effet n'est-ce pas ignorer ce qu'on doit à sa patrie & à ses amis; quels sont les differens degrés d'amour que l'on doit avoir pour un pere & pour un frere, & jusqu'où s'étendent les droits de l'hospitalité? Il est vrai qu'Horace n'a pas marqué ce qu'on doit à sa maîtresse; il a eu grand tort de ne

pas enseigner qu'il faut étouffer pour elle tous les autres sentimens les plus naturels & les plus légitimes.

D'ailleurs Orondate est un fou , qui se passe son épée au travers du corps à la fausse nouvelle de la mort de sa maîtresse , & il tente la même chose une seconde fois lorsque cette Princesse , devenue femme d'Alexandre , veut par bienséance & par devoir l'éloigner de sa présence. Or il n'y a rien de plus ridicule que de faire de son Héros un fou , & de lui donner un caractère d'impieté & de foiblesse , selon le sentiment même des Payens. D'impieté , parce que , comme Socrate le prouve très-fortement , *De se tuer soi-même , c'est usurper sur sa vie un droit qui n'appartient qu'à Dieu.* Et de foiblesse , parce que , comme Aristote le décide formellement , *De se tuer soi-même , vaincu par la pauvreté , par l'amour , ou par quelque autre passion , c'est l'action , non d'un homme vaillant , mais d'un lâche.* Car il n'y a que la lâcheté qui porte à céder à ce qui paroît dur & difficile. Les Poètes payens ont été bien plus sages. Dans l'Iliade , quand Achille apprend la mort de Patrocle , une mortelle douleur s'empare de son esprit , il se jette à terre , répand sur sa tête de la cendre brûlante. Mais dans cette extrême affliction , tout violent , tout emporté qu'il est , il ne fait aucune action qui marque qu'il pense à se tuer. Homere s'est contenté de dire que le jeune Antiloque lui tient les mains , de peur que la violence de sa douleur ne le porte à attenter sur lui-même.

Dans le Phédon.

Dans le liv. 3. de ses Morales.

Dans le 18. livre de l'Iliade.

Quand Sophocle a représenté sur le Théâtre d'Athenes un Ajax qui se tuë lui-même, il a fait entendre auparavant qu'il étoit fou. Didon se tuë dans l'Eneïde, mais, outre que ce n'est pas l'Héroïne du Poëme, c'est une femme, & une femme que sa passion a rendu folle, c'est un exemple que Virgile donne pour le faire détester, & pour enseigner à quelle fin malheureuse conduisent ordinairement ces passions criminelles. Les Romains ont eu un homme qui passoit pour sage, qui s'est pourtant tuë lui-même; c'est Caton. Mais un Poëte ne pourroit le prendre pour le Héros d'un Poëme, à moins que de vouloir donner de l'horreur pour son action, autrement le Poëme Epique seroit vicieux selon les régles d'Aristote, qui sont ici les mêmes que celles des mœurs. On voit donc par-là que l'Auteur de Cassandre est bien éloigné d'avoir fait son Héros *meilleur* selon le précepte d'Aristote, & qu'il l'a fait plus mauvais sans nécessité. On dira peut-être qu'Orondate étoit Scythe, & qu'un Scythe peut se tuer, mais c'est une mauvaise dé faite; les Scythes de ces tems-là étoient encore si justes, & d'une simplicité de vie si grande, que cét attentat étoit inconnu parmi eux.

C'est encore une régle du Poëme Epique, que le Héros doit avoir un caractère supérieur qui regne sur tous les autres, c'est comme la principale figure d'un Tableau. Cette régle n'est nullement observée dans Cassandre, non plus que dans les autres Romains; les caractères.y sont tous égaux.

P R E F A C E. xliij

Il y a là vingt hommes , tous les plus vaillans du monde ; Orondate , Artaxerce , Lyfimachus , Demetrius , Memnon , &c. font tous les mêmes prodiges de valeur , & rien ne les distingue que leurs armes & que leur nom. Il n'en est pas de même dans Homere : Achille dans l'Iliade , & Ulyffe dans l'Odyssée sont les maîtresses figures auxquelles toutes les autres sont subordonnées , sans qu'aucune autre leur ressemble , & cela vient de ce que ces caractères ont chacun une qualité principale qui les distingue , qui est toujours la même & qui trouve sa place par-tout. Ce que le caractère d'Orondate n'a pas. Il est amoureux seulement & il est brave , mais les autres le sont comme lui ; il n'a rien de particulier qui le distingue , & tous les autres caractères sont aussi principaux & aussi dominans que le sien.

Cette valeur prodigieuse , que les Romanciers donnent gratuitement à leurs Héros , est encore un défaut considérable & qui rend tous les caractères faux , car le faux est ce qui n'est point dans la nature. Le Poème Epique est l'imitation d'une action ; une action , pour être imitée , doit être possible , l'impossible ne s'imité donc point ; ainsi par ces excès , qui viennent de peu de jugement & d'ignorance , le Roman cesse d'être une imitation , & par conséquent il n'est plus du tout un Poème Epique. Tout ce qu'Achille exécute de prodigieux dans l'Iliade devient possible & croyable par le secours des Dieux que le Poète fait intervenir.

E'πινον-
τικός.

Les sentimens sont l'expression des mœurs, ainsi c'est presque une nécessité que les sentimens des personnages Romanesques répondent aux mœurs que l'Auteur leur a données. On ne peut pas dire que l'Auteur de *Cassandre* ne marque pas beaucoup d'esprit & d'imagination dans cette partie; il est ce que Longin appelle *invenitif*, il trouve tout ce que le sujet qu'il traite, peut fournir; mais ses sentimens sont plus recherchés que naturels, & il a moins recours à l'usage ordinaire & commun, qu'à la Rhétorique; voilà d'où vient qu'il tombe si souvent, ou dans une affectation très-vicieuse, ou dans une enflure outrée, & que dans ses personnages on trouve toujours le Gascon & jamais le Perse, le Macédonien, ni le Scythe. Ces differens peuples devroient pourtant penser & s'exprimer differemment, & c'est le précepte d'Horace :

*Intererit multum Divus-ne loquatur, an
Heros;*

*Colchus an Assyrius, Thebis nutritus an
Argis.*

Comme les sentimens sont l'expression des mœurs, la diction est l'expression des sentimens, car c'est ce qui les explique. Le Poëme Epique reçoit la diction la plus noble & la plus figurée, parce que faisant intervenir tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, les Rois & les Dieux, il ne sçauroit employer un langage trop élevé. Le Roman étant écrit en prose, & ne faisant paroître que des Princes & des Rois, devroit se tenir dans les bornes d'un langage

noble , mais simple , ou modérément orné , & c'est ce qu'il ne fait pas ; pour l'ordinaire son style est comme les sentimens , c'est-à-dire , ou plein d'affectation , ou ridiculement enflé. C'est une chose étonnante qu'Homere & Virgile , qui ont écrit tant de siècles avant nous , soient encore des modèles à suivre pour les sentimens & pour l'expression , & que tant d'ouvrages écrits de notre tems ne soient , s'il est permis de parler ainsi , que des modèles à éviter. Il n'y a point d'homme sage qui ne fût ravi de penser & d'écrire comme Homere & comme Virgile , & qui ne fût honteux de penser & d'écrire comme les Auteurs de nos Romans. Si Achille , Ulyffe & Enée revenoient au monde , ils avoueroient volontiers tout ce qu'Homere & Virgile leur font dire & penser. Et si les Héros de l'Antiquité , que nos Romanciers introduisent , revenoient , je doute qu'ils pardonassent à ceux qui les ont si fort défigurés. Alexandre , qui avoit défendu qu'aucun autre Peintre qu'Apelle fit son portrait , & qu'aucun autre Sculpteur que Lysippe osât le faire en bronze , ne se seroit pas vû si barbouillé bien patiemment. Il déchireroit les lettres qu'on lui fait écrire dans Cassandre , & il seroit le premier à se mocquer des discours qu'on lui fait tenir. Le Roi des Scythes même redemanderoit le caractère dur & sauvage qu'on lui a ôté , & se plaindroit hautement de ce caractère doux & galant qu'on lui donne , il regarderoit cela comme un déguisement trop honteux pour lui. Franchement je ne con-

feillerois pas à l'Auteur, quoique Gascon; de se trouver devant ces grands personnages qu'il a si étrangement déguifés.

Homere a fait deux Poëmes Epiques, & ils font tous deux très-differens; mais nous avons grand nombre de Romans, & ils font tous semblables, ils font tous sur un même ton, toujours sur l'amour, & ils ont tous les mêmes peripeties, car après bien des traverses tous ces amans font heureux.

Un défaut encore très-considerable, c'est que ces peripeties font ordinairement communes à plusieurs. Cassandre finit par le mariage de six Princes avec leurs maîtresses. Ce qui fait voir que le Roman n'est pas, comme le Poëme Epique, l'imitation de l'action d'un Héros, mais le récit des aventures de plusieurs, ce qui ruine absolument l'idée qu'on en a voulu donner. En effet, si l'on ne peut faire un seul & même tout de la vie d'un seul homme, comme Aristote l'a fait voir, comment seroit-il possible de réduire à cette unité parfaite tant d'aventures différentes de plusieurs Héros que l'on conduit au même but?

Si la fin de Cassandre, & de presque tous les autres Romans, est si contraire, aux règles du Poëme Epique, le commencement ne leur est pas moins opposé. Homere & Virgile nous font d'abord connoître, non seulement leur Héros, mais encore presque tous les personnages qui ont part à la même action, & c'est ce que les Romans ne font point. Il faut lire trois ou quatre volumes de Cassandre, & des volumes aussi

gros que l'Iliade & l'Odyssée, avant que de connoître cette Cassandre, & que de sçavoir que c'est la Princesse Statira. Puis donc que les Romans violent en tout & par-tout les règles du Poëme Epique, qu'ils ne présentent ni Fable, & par conséquent point de vérité morale, ni mœurs ni sentimens convenables, j'ai eu raison de dire dans ma Préface sur l'Iliade, qu'ils sont très-différens du Poëme Epique, & par leur but & par leur maniere d'imiter, en un mot par toute leur constitution, & que ce sont des ouvrages frivoles que l'Ignorance & l'Amour ont enfantés, qui ne sont faits que pour ériger en vertus des foiblesses, où le bon sens & la raison sont ordinairement négligés, & les bienséances méprisées; où au lieu d'une fiction ingénieuse & utile, on ne présente qu'un mensonge plat qui heurte de front la vérité, & la vérité connue; où l'on métamorphose en fades amoureux les plus grands personnages de l'Antiquité, & les plus éloignés de ces sortes d'extravagances. En vérité il faut être dans l'imbécillité de l'enfance, pour se plaire à la lecture d'ouvrages si frivoles & si peu sensés, qui ne sont bons qu'à remplir l'esprit des jeunes personnes de choses vaines, & à les éloigner de toute bonne & solide occupation. Le Roman est si peu un Poëme Epique, que pour bien marquer sa nature, il faut en faire une définition toute contraire: *Le Roman est un discours en prose inventé pour gâter les mœurs, ou du moins pour amuser inutilement la jeunesse, par le récit de plusieurs*

aventures fausses sans aucune fiction ni allégorie, où l'on impute à des Héros des faiblesses & des extravagances opposées à toute vérité historique des tems, des lieux, des mœurs, & des caractères.

Je pourrois me dispenser d'appliquer ici ces mêmes règles à un de nos Poèmes Epiques, car ce que j'ai dit suffit pour convaincre ceux qui voudront prendre la peine de le faire eux-mêmes, que tous ces Poèmes péchent presque par tous les mêmes endroits que les Romans, & sur-tout par l'endroit principal qui en est le fondement, je veux dire, par la Fable, *Crimine ab uno disce omnes.* Aucun de nos Poètes François n'a connu l'art d'Homere. Ils ont tous choisi dans l'Histoire un point véritable dont ils ont bâti un récit sans Fable. Ils ont même si peu compris ce que c'est que la Fable, qui rend l'action generale & universelle, que l'Auteur de la Pucelle a écrit, qu'*Afin de réduire l'action à l'universel suivant les préceptes, & de ne la pas priver du sens allégorique par lequel la Poësie est faite un des principaux instrumens de l'Architectonique, il a disposé toute sa matiere de telle sorte, que la France représente l'ame de l'homme en guerre avec elle-même, & travaillée par les plus violentes de toutes les émotions. Le Roi Charles, la violence maîtresse absolue, & portée au bien par sa nature, mais facile à porter au mal. L'Anglois & le Bourguignon, sujets & ennemis de Charles, les divers transports de l'appetit irascible, qui altèrent l'empire legitime de la volonté;*
Amaury

*Dans sa
Préface.*

Amaury & Agnès, les differens mouvemens de l'appetit concupiscible ; le Comte de Dunois, la vertu qui a ses racines dans la volonté ; Tanegui, chef du conseil de Charles, l'entendement qui éclaire la volonté aveugle ; & la Pucelle qui vient assister Charles, c'est la grace Divine, &c. Voilà de quelle maniere M. Chappelain a entendu la définition d'Aristote, que le Poëme Epique est un discours en vers, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action generale. Je ne crois pas qu'en fait de Poësie on ait jamais rien avancé de si monstrueux, de si opposé à sa nature, & qui marque une ignorance plus profonde de l'art. Si après cela je prends le Clovis qu'un Poëte moderne trouve plus parfait qu'Homere, quoique pourtant très-ennuyeux à son gré, je n'y vois que des extravagances, des enchantemens pueriles entassés les uns sur les autres sans raison, & plus dignes des contes des Fées que du Poëme Epique, des fadeurs insupportables, des fautes grossieres contre le bon sens, des vers plus durs encore que ceux de la Pucelle, point de Fable, point de mœurs, nuls caractères, nuls sentimens raisonnables, nulle Poësie, & qu'une diction ridiculement enflée ou plate. Il n'y a personne qui ne fût honteux de parler un langage si bizarre & si inouï. Et pour ce qui est de l'intervention de la Divinité, si nécessaire au Poëme Epique, elle y est très-malheureusement dispensée. Peut-on souffrir un Poëte, qui pour arracher Clotilde aux charmes d'un Enchan-

P R E F A C E.

teur, fait que la sainte Vierge, après en avoir obtenu la permission de son Fils, descend du ciel accompagnée de chœurs d'AnGES qui portent les pans de sa robe :

L'enlève à l'art magique, & quittant les déserts,

Dans un nuage blanc l'emporte par les airs.

Voilà Homere bien mal imité. Je n'en dirai pas davantage ; nos Poèmes Epiques sont encore plus tombés que nos Romans, & rien ne fait tant d'honneur à la pratique d'Homere & aux règles qu'Aristote en a tirées, que tous ces ouvrages qui, quoique faits de nos jours, ont été aussitôt oubliés que connus, parce que ces règles y sont violées, & qu'au contraire les Poèmes d'Homere, faits il y a deux mille cinq ou six cens ans, parce que ces règles y sont admirablement pratiquées, ont vaincu l'effort des siècles, & paroissent toujours jeunes & toujours nouveaux, comme s'ils avoient en eux-mêmes un esprit vivifiant qui les rajeunît & qui leur inspirât une nouvelle vie. Nos Romans & nos Poèmes Epiques sont tombés dans un si grand décri, qu'un homme raisonnable rougiroit de les lire ; au lieu que les Poèmes d'Homere sont & ont toujours fait une des occupations sérieuses des personnes les plus graves & des âges les plus avancés, parce qu'ils donnent des préceptes pour tous les âges, & ils ont cette gloire que par leur moyen, l'éducation que l'on donne aux enfans par les Fables s'est continuée jusqu'à l'âge le plus parfait ;

P R E F A C E.

s'est Strabon qui nous le dit : * *Les Anciens ont continué jusqu'à l'âge le plus parfait l'éducation qu'ils donnoient aux enfans , car ils étoient persuadés que tout âge pouvoit être suffisamment instruit par la Poësie.* On vante après cela tant qu'on voudra la politesse de notre siècle , & les merveilles de nos Poëmes Epiques , il ne faut débiter ces contes qu'aux enfans ou aux ignorans.

On dira sans doute que les Poëmes d'Homere n'ont pas vaincu l'effort des siècles sans essuyer de grandes contradictions ; il n'y avoit pas plus de cent cinquante ans qu'ils étoient connus à Athenes par les soins de Pisistrate , lorsque Platon s'éleva hautement contre cette imitation , & qu'il chassa Homere de sa République , après l'avoir pourtant couronné à cause de l'excellente beauté de sa Poësie ; car il dit en propres termes : *S'il vient dans notre ville un Poëte assez habile pour se multiplier ainsi pour tout imiter , & qui veuille nous étaler ses Poëmes , nous lui témoignerons notre vénération comme à un homme sacré , admirable , & délicieux , mais nous lui dirons que nous n'avons point parmi nous d'homme qui lui ressemble , & qu'il n'est pas permis d'y en avoir , & nous le renvoyerons dans une autre ville après l'avoir parfumé & couronné.* Il est évident qu'Homere est compris dans

Dans le livre
3. de la Répu-
blique tome 2.
pp. 197. 198.

* Οἱ μὲν ἀρχαῖοι τὴν παιδικὴν ἀγωγὴν ἐπέλα-
ξαν μέχρι τῶν τελείων ἡλικιών, καὶ ἔτι ποιη-
τικῆς καὶ σφραγισθεὶς πίστει ἡλικίας
ἐπέλαβοι.

cette proscription si glorieuse ; elle est faite pour lui.

La critique qu'un grand Philosophe, comme Platon, fait des Poèmes d'Homere est bien d'un autre poids que celle qu'une personne comme moi, fait des Romans & de nos Poèmes Epiques. On aura raison si on ne juge que les personnes, mais si l'on juge la chose même, j'espère que l'on trouvera que les reproches que j'ai faits aux Romans & à nos Poèmes Epiques, sont sans réplique, & que ceux que Platon fait aux Poèmes d'Homere sont vains, qu'ils peuvent être solidement combattus, & qu'au lieu de tomber sur les Poèmes d'Homere, toute leur force tombe sur nos Romans & sur nos Poèmes Epiques, qui bien loin d'imiter la vérité, l'altèrent & la corrompent, & c'est ce qu'on va voir dans cette seconde Partie.

II.
PARTIE.

Dans le 10.
liv. de la Re-
publiq. tom. 2.
p. 595.

Plato n, avant que de combattre Homere, & de vouloir montrer que sa Poësie ne peut que corrompre les esprits, & qu'il ne faut pas le recevoir dans un Etat bien policé, lui fait une sorte d'excuse : *Il faut, dit-il, avoir le courage de le dire, quoique l'inclination & le respect que j'ai pour Homere depuis mon enfance, me lient la langue, car il est le premier maître & le chef de tous nos Poëtes Tragiques, mais il ne faut pas que cette inclination & ce respect nous le fassent préférer à la vérité.* Je dis la même chose à Platon, pour lui demander pardon de mon audace : *J'ai pour vous une inclination très-forte &*

P R E F A C E. liij

un grand respect ; je vous honore , je vous admire , & je vous regarde comme le pere de la Philosophie , & comme celui qui enseigne le mieux la vertu , & qui peut le mieux instruire les Rois & les rendre grands , c'est-à-dire justes. Mais j'honore , j'admire , & je respecte davantage la vérité. C'est la vérité seule qui me délie la langue & qui m'inspire le courage de dire & d'écrire que vos vûes politiques vous ont trompé , que vous n'avez pas assez approfondi la nature de cette Poësie que vous avez condamnée , & que votre disciple Aristote en a beaucoup mieux démêlé l'art que vous.

Le plus fort argument que ce Philosophe emploie contre Homere , il le tire de la nature même de sa Poësie , c'est une imitation , or toute imitation n'est que la copie de la copie de la vérité , car il n'y a que trois choses dans la nature. L'idée , qui est le véritable original ; l'ouvrier , qui travaille d'après cette idée ; & le Peintre , qui imite le travail de l'ouvrier , & qui par-là n'est que le troisième de la vérité , car il ne fait que la copie de la copie. Pourquoi avoir donc recours à cette imitation , qui n'est qu'une copie très-imparfaite ? Et pourquoi ne pas remonter tout d'un coup au véritable original ? Pourquoi s'arrêter à des imitations qui représentant le plus souvent des choses très-vicieuses en elles-mêmes , affoiblissent notre raison , & fortifiant notre imagination séduite , excitent en nous des mouvemens dont nous rougirions dans des occasions véritables ?

Tout le fort de ce raisonnement de Platon

roule sur cette distinction, Dieu, l'ouvrier, le Peintre. Le Peintre ne représente pas la vérité, mais une image de la vérité, comme un miroir ne représente pas un véritable objet, mais une image vaine de l'objet, & tel est le Poète.

Quand on accordera à Platon tout ce qu'il dit, on n'accordera rien qui détruise l'utilité de la Poësie. On peut même lui accorder que s'il étoit possible d'enseigner la Morale aux hommes par des vérités pures, qui les élevassent tout d'un coup à l'intelligence de ce qui est, il n'y auroit rien de si excellent. Mais malheureusement les hommes sont trop foibles pour pouvoir envisager les vérités pures, sans aucun milieu, il faut les leur représenter dans des images qui, quoique copies imparfaites, ne laissent pas d'en donner une idée qu'on peut appeller véritable.

Je ne puis contempler le Soleil dans son globe de feu, car il m'éblouit par le grand éclat de sa lumière, mais je puis le contempler dans l'eau qui me rend son image. Cette eau, non plus que le miroir, ne forme rien de réel, mais elle représente l'image de ce qui est réel.

Quand le Poète ne feroit que ce que font cette eau & ce miroir, il feroit une chose fort utile & qu'on ne sçauroit blâmer, mais il fait davantage; le miroir ne représente que les objets qui sont dans la nature, c'est le Peintre de ce qui est sorti des mains de l'ouvrier. Le Poète n'en demeure pas là, il remonte jusqu'au véritable original, car

P R E F A C E.

lv

il forme ses caractères , non sur les caractères qu'il voit devant ses yeux , mais sur ceux que la nature elle-même peut produire , ainsi il consulte la nature bien moins sur ce qu'elle fait que sur ce qu'elle est capable de faire , & par-là il devient copiste , non de la copie , mais du véritable original ; c'est de-là qu'il tire ses traits qui sont tous très-véritables.

Les caractères qu'Homere imite sont des caractères très-vrais , quoiqu'on n'en voye pas l'original dans les ouvrages de la nature. Je ne verrai pas dans la nature un homme si vaillant qu'Achille , si prudent qu'Ulyffe ; mais en consultant la nature elle-même , je verrai qu'elle peut produire des hommes tels que ceux qu'Homere a peints , & cela suffit pour rendre ces caractères véritables & cette imitation juste. Je dis plus encore : s'il falloit bannir les Poèmes d'Homere , parce qu'ils ne sont que des imitations , il faudroit aussi par la même raison bannir toutes sortes d'Histoires , ou du moins les regarder comme inutiles pour les mœurs & pour l'instruction de la vie. Car l'Histoire n'est que l'imitation des actions particulieres d'un homme , d'une ville , d'un Etat , comme la Poësie n'est que l'imitation d'une action generale & universelle , & de ce côté-là même tout l'avantage est du côté de la Poësie , que cette difference rend sans comparaison plus utile pour les mœurs que l'Histoire , comme je l'expliquerai dans la quatrième Partie de cette Préface.

Mais , dit Platon , un Poète doit savoir Livre 10 de

La République
tom. 2. pages
198. 199.

tous les arts ; il doit être instruit de tout ce qui regarde la vertu & le vice , en un mot il doit sçavoir toutes les choses divines & humaines. Et si on trouvoit un homme qui se piquât d'être tel , n'auroit-on pas raison de croire qu'il seroit tombé entre les mains de quelque enchanteur qui lui auroit renversé l'esprit , & qui lui auroit inspiré toutes ces folies ? En effet , ajoute-t-il , si un Poëte étoit si habile , s'amuseroit-il à être copiste , & n'aimeroit-il pas mieux devenir tout d'un coup original , en faisant lui-même la vérité qu'il imite ?

C'est là le raisonnement d'un Philosophe qui ne s'est pas donné la peine d'approfondir l'art de cette imitation. Il y a trois choses qui rendent l'homme sage & prudent ; la nature , l'habitude , ou l'instruction. L'instruction n'a pas beaucoup de force sur ceux qui sont dans une habitude vicieuse , ou accoutumés à suivre leurs passions , il faut travailler sur l'habitude. Comment y travailler ? C'est en tâchant de nous faire passer d'une mauvaise habitude à une bonne , & c'est par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action qu'on peut y mieux réussir , & c'est-là le but d'Homere. Voilà pourquoi même le Poëme Epique est plus long que le Poëme Dramatique , parce qu'on a besoin d'un tems considerable , pour donner le loisir aux habitudes de s'imprimer dans l'esprit & dans l'ame des Lecteurs , au lieu que le Poëme Dramatique , n'étant destiné qu'à purger les passions , ne demande qu'un tems fort court.

P R E F A C E. lvij

Pressons davantage le raisonnement de Platon. *Un Peintre, dit-il, peindra une bride & un mors, mais un ouvrier fera un véritable mors & une véritable bride. Ni l'ouvrier ni le Peintre ne savent pourtant pas comment il faut qu'une bride & un mors soient pour être bien, il faut qu'ils l'apprennent de l'Ecuyer même.* Ainsi pour chaque chose il y a trois arts differens, celui de la faire, celui de l'imiter & celui de s'en servir. Le dernier est le plus noble des trois, & doit commander aux deux autres, & celui de l'imitateur est le dernier, car il ne connoît ce qu'il imite, ni par l'usage qu'il ignore, ni par les avis des maîtres, qu'il n'a pas toujours sous la main pour les consulter. Il n'a donc ni la science ni la saine opinion, & par consequent il ne produit rien de véritable, & ne parle qu'à notre imagination qu'il séduit.

Qu'est-ce que cela fait au fond pour l'art du Peintre, & pour celui du Poëte qui est le même ? L'Epronier fait un mors, mais le Poëte & le Peintre l'imitent & le peignent fort bien & m'en donnent une véritable idée. C'est une chose fort singuliere de vouloir combattre la Poësie par cela même qui fait son essence & son merite. La Poësie est une peinture, & c'est par-là qu'elle est estimable & qu'elle se soutiendra toujours. La Peinture muette peut-elle être condamnée ? Et la peinture parlante, si supérieure à l'autre, & d'une utilité bien plus grande, comment la condamneroit-on ?

Mais, continue Platon, la Poësie peint Pag. 603, 604.

toûjours des hommes, qui par des actions volontaires ou forcées se plongent dans des excès de joie ou de tristesse, & comme ces états violens sont plus aisés à peindre qu'un état raffiné & tranquille, la Poësie est pleine de ces imitations violentes qui nous précipitent dans les mêmes passions. A cela il est aisé de répondre que le Poëte ne présente jamais de ces caractères vicieux qu'il n'en fasse sentir le défaut pour porter à l'éviter. Ainsi quand Homere peint la colere implacable d'Achille, il la rend odieuse par les traits dont il la marque & par les maux qu'elle produit. Quand il imite les excès des Amans de Penelope, il nous fait toûjours entendre combien ils sont vicieux, & toûjours il nous met en état de profiter de ces caractères, soit pour fuir le vice, soit pour embrasser la vertu.

Pourquoi Platon condamne-t-il ce qu'il pratique lui-même avec tant de succès ? Quand il nous peint l'ambition d'Alcibiade, si mal soutenue par son éducation, ou qu'il nous présente les égaremens des Sophistes, ou la sagesse & la constance de Socrate, ne sont-ce pas de véritables imitations tout comme celles d'Homere ? Et ces imitations ne sont-elles pas destinées à produire un effet, qui est de corriger nos habitudes vicieuses, & de nous porter à embrasser la vérité, à haïr ce qui est honteux, & à aimer ce qui est honnête ? N'est-ce pas même par-là qu'il a mérité la préférence qu'on lui a donnée sur tous les Philosophes, en disant que les autres reprennent les mœurs, &

que lui il les imite , & que par cette imitation il enseigne beaucoup mieux , & qu'en enseignant il plaît davantage ? N'est-ce pas encore parce qu'il a connu qu'un discours didactique ne pouvoit qu'être sans mœurs , & par conséquent moins agréable , & qu'au contraire l'imitation des mœurs & du naturel des hommes faisoit toujours un plaisir infini ; qu'il a renoncé à cette maniere sèche d'enseigner , & qu'il a si bien animé ses dialogues par cette imitation poétique , qu'Aristote même n'a pas fait difficulté de les comprendre sous le nom très-honorable d'*Epopée* ? Que Platon ne vienne donc pas condamner une imitation qu'il pratique lui-même , & qui l'a si fort distingué.

Les reproches que ce Philosophe fait à cette imitation , qui constitue le Poëme Epique , sont donc très-mal fondés. Il faut les attribuer au changement qui étoit arrivé de son tems. Comme la Philosophie étoit alors dans sa plus grande force , Platon croyoit qu'il falloit enseigner la Morale autrement que par des Fables & par des fictions ; mais sa censure des Poëmes d'Homere n'en est pas moins injuste. Nous sommes pourtant heureux qu'il l'ait faite , puisqu'elle a donné lieu à Aristote de faire l'excellent Traité de la Poétique , car il ne faut pas douter que ce ne soit uniquement pour combattre le sentiment de Platon qu'il a composé cet ouvrage admirable , où il développe si sensiblement toutes les règles de cet art & le but que le Poëte s'y propose , & où il fait valoir la Poësie par les mêmes endroits dont

Platon s'est servi pour la rabaisser & la condamner, car il fait voir le plaisir & l'utilité qu'on tire de l'imitation & de la Peinture; il montre l'avantage que la Poësie a sur l'Histoire; il fait voir qu'il ne faut pas juger de la Poësie comme de la Politique, c'est-à-dire, qu'il ne faut pas condamner la Poësie sous prétexte qu'elle s'éloigne des règles que les bons Politiques donnent pour la conservation des Etats & pour le bonheur des peuples, car ce sont deux arts très-différens, & qui par différentes voies ne laissent pas de concourir à la même fin, puisque la Morale est nécessaire à la Politique. Enfin il démontre que les fautes des Poëtes sont ou propres ou étrangères, qu'il n'y a que les propres qu'on puisse leur reprocher avec raison, ce sont celles qu'ils commettent contre la Poësie; & les étrangères, ce sont celles qu'ils commettent contre les autres arts, & ces dernières, pourvu qu'elles ne soient ni trop grossières ni trop visibles, sont très-pardonnables. Quand Homere, en parlant des pieces qui composent un char, ou en nous représentant Ulyse bâtissant lui-même sa nacelle, auroit péché contre l'art du charron ou du charpentier, il n'en seroit pas moins excellent Poëte. Tous ces differens passages que je viens de ramasser ici d'Aristote, sont autant de réponses expresses qu'il a faites aux objections de Platon, sans le nommer.

On ne peut pas douter qu'Aristote n'ait mieux connu & démêlé l'art du Poëme Epique, que Platon, & un grand préjugé contre

ce dernier, c'est qu'Horace, qui avoit tant d'estime & de vénération pour Platon, qu'il regardoit comme le plus grand maître & le maître le plus sûr de la Morale & de la vérité, l'a abandonné sur le Poëme Epique, & est entierement entré dans les vûes d'Aristote sur la nature de cette imitation, & sur l'utilité des Poëmes d'Homere.

Cette imitation est donc très-sage, très-bien imaginée & très-utile. Mais quand nous n'aurions pas l'ouvrage d'Aristote, qui le prouve si fortement, & le consentement d'Horace, nous avons des autorités bien plus fortes & plus respectables pour la justifier, c'est l'exemple de Dieu-même. La plupart des Histoires du Vieux Testament, quoique des faits très-véritables, sont pourtant de la nature de ces imitations d'Homere, c'est-à-dire, comme l'a fort bien remarqué le R. P. le Bossu, qu'on en pourroit faire des sujets de Poëmes, où l'on trouveroit cette Fable generale & universelle qui en fait l'ame. L'Histoire de Joseph, celle de Job, celle de Judith, celle de Tobie, quoique la vérité même, sont du même caractère que l'Histoire d'Achille & d'Agamemnon, d'Ulysse & de Penelope, on en peut faire des Fables generales & universelles, & elles fournissent les mêmes instructions à tout le monde, aux grands & aux petits. Je dis plus encore, toutes les Paraboles de l'Evangile ne sont que des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action, ou feinte, ou véritable. Ainsi les Fables ne sont que de véritables Paraboles. La Fable

du Poëme Epique n'est nullement différente des autres Fables, & n'est pas moins utile. Et quand bien l'étendue du Poëme auroit jetté dans la Fable quelque obscurité, & l'auroit rendu moins sensible que les Fables ordinaires, qui sont fort courtes, cette obscurité ne devoit pas être pour Platon. Ce genie si sublime devoit découvrir aussi-bien qu'Aristote le secret de cette imitation, & lui rendre plus de justice.

On voit par-là combien la critique de Platon est sans fondement ; mais cette censure, qui est sans force contre l'art d'Homere, peut facilement tomber toute entiere sur l'art de nos Romanciers. En effet si ce Philosophe a condamné l'imitation Epique, parce qu'il a crû qu'elle n'étoit que la copie de la copie, & qu'ainsi elle n'étoit que la troisieme d'après la vérité, c'est-à-dire, d'après le véritable exemplaire, avec combien plus de raison auroit-il condamné ces imitations vicieuses qui n'ont jamais la vérité pour objet, qui imitent ce qui n'a jamais été, ou plutôt qui altèrent & corrompent ce qui est, & qui attribuent aux plus grands personnages des extravagances plus dignes des petites-maisons que propres à être proposées pour des exemples utiles.

Voilà donc les règles du Poëme Epique expliquées, voilà nos Romans & nos Poëmes Epiques convaincus de ne rien tenir de cette constitution si raisonnable & si sage, & voilà l'art d'Homere justifié contre la critique de Platon. C'est Platon lui-même qui

P R E F A C E. lxiiij

m'a inspiré l'audace de m'opposer à son sentiment, car il fait voir qu'il n'y est pas si ferme qu'il ne soit tout prêt de l'abandonner, si on lui montre quelque sorte d'utilité dans cette imitation. Après avoir parlé d'une ancienne dissention qu'il prétend être entre la Philosophie & la Poësie, il ajoûte, *Disons cependant que si on nous fait voir que cette Poësie, cette imitation qui s'attache au plaisir, a quelque sorte de raison & d'utilité, & qu'elle doit être reçûe dans une ville bien policée, nous la recevrons de bon cœur, connoissant nous-mêmes par notre propre expérience combien elle a de force pour calmer & adoucir l'esprit, car il y a de l'impieté à trahir & à déguiser la vérité; & vous-même, mon cher Glaucon, n'êtes-vous pas charmé par cette Poësie, sur-tout quand vous la voyez dans Homere. Il est donc juste de lui permettre de se défendre & de se justifier, soit en vers soit en prose. Permettons donc aussi à ses partisans qui ne sont pas Poëtes, mais qui sont grands amateurs des Poëtes, d'entreprendre sa défense en prose, & de faire voir qu'elle est non seulement agréable, mais utile pour bien régler les Etats & la vie humaine, & nous les entendrons avec grand plaisir, car nous gagnerons beaucoup s'il se trouve qu'avec l'agrément elle a encore l'utile. Quel plus grand gain pourrions-nous faire? mais s'ils ne peuvent la soutenir, imitons la conduite des amans, qui venant à s'appercevoir que leur amour leur est très-préjudiciable, rompent enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine leurs liens; nous de même*

entraînés par cet amour de la Poësie qui est naturel , & que l'éducation que l'on donne dans les plus excellentes Républiques , a encore fortifié , écoutons favorablement ceux qui veulent la faire passer pour très-excellente & très-vraie. Que si elle ne peut se défendre & se soutenir , ne laissons pas de l'entendre , mais en rappelant toujours , comme un excellent préservatif ce que nous venons de dire , & en nous munissant par ces paroles toutes-puissantes , pour nous empêcher de tomber dans cet amour , qui est la passion des enfans & du peuple. J'ai profité de la permission que Platon donne ; j'ai défendu en prose la Poësie , & je crois avoir démontré qu'elle est utile , & qu'elle n'a appelé l'agrément à son secours que pour rendre l'utilité plus sûre.

Voyons présentement si je pourrai défendre l'Odyssée contre les attaques de Longin , qui , bien que rempli d'admiration pour elle , a pourtant crû , non seulement qu'elle a été faite dans la vieillesse d'Homere , mais encore qu'elle porte des marques de l'affoiblissement ou de la diminution de l'esprit de son Auteur. C'est ce que j'ai promis de traiter dans cette troisième Partie.

III.
PARTIE.

IL est constant que l'Odyssée a été faite après l'Iliade. Quand toute l'Antiquité ne l'auroit pas dit , la lecture seule de ces deux Poëmes le prouve suffisamment. En effet , comme Longin l'a fort bien remarqué , il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans

l'Iliade , & qu'Homere a transportées dans ce dernier ouvrage , comme autant d'épisodes de la guerre de Troye ; & ce Poëte rapporte dans ce Poëme des plaintes & des lamentations comme connues depuis longtems à ses Héros. On n'a qu'à lire le VIII. Livre.

Il est constant encore que le jugement de l'Antiquité sur ces deux Poëmes est , que celui de l'Iliade est d'autant plus beau que celui de l'Odyssée , que la valeur d'Achille est supérieure à celle d'Ulysse ; c'est ce que Platon nous apprend dans le second Hippias , où Socrate dit à Eudicus qu'il avoit souvent oüi porter ce jugement à son pere Apemantus.

Je suis persuadée que Longin a voulu chercher la preuve de cette dernière vérité , que l'Odyssée est moins belle que l'Iliade , dans la première , & qu'il a voulu faire voir que le Poëme de l'Odyssée n'est moins beau que parce qu'Homere l'a composé dans sa vieillesse.

De-là vient à mon avis , dit-il , que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit étoit dans sa plus grande vigueur , tout le corps de son ouvrage est Dramatique & plein d'action , au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations , qui est le genie de la vieillesse , tellement qu'on peut le comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il se couche , qui a toujours sa même grandeur , mais qui n'a plus tant d'ardeur & de force. En effet , il ne parle plus du même ton , on n'y voit plus ce sublime de

Chap. 7.

l'Iliade, qui marche par-tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arrête ni se repose; on n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres; il n'a plus cette même force, &, s'il faut ainsi parler, cette volubilité de discours si propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. &c.

En un mot, il veut prouver que comme les genies naturellement les plus élevés, tombent quelquefois dans la badinerie quand la force de leur esprit vient à s'éteindre, & que les grands Poètes & les Ecrivains célèbres, quand leur esprit manque de vigueur pour le pathétique, s'amuse à peindre les mœurs, Homere a fait l'Odyssée dans sa vieillesse, & que c'est par cette raison que ce Poème porte les marques de l'affoiblissement de son esprit. Mais après-tout, que cette vieillesse est la vieillesse d'Homere, c'est-à-dire, bien autrement vigoureuse que la jeunesse des autres Poètes, *Est cruda Deo viridisque senectus.*

Je suis honteuse d'oser opposer mes faibles lumières à celles de si grands hommes, qui ont produit de si excellentes choses, mais je ne puis m'empêcher de dire ce que je sens. Ce sentiment de Longin me paroît insoutenable. Ni l'Iliade n'est un Poème pathétique & plein d'action, parce qu'Homere l'a fait dans le feu & dans toute la vigueur de son âge, ni l'Odyssée n'est un Poème plein de mœurs, de Fables & de narrations, parce qu'il l'a fait dans sa vieillesse; mais ils sont l'un & l'autre ce qu'ils sont, parce

que chacun d'eux demande ce caractère, qui est le seul qui lui soit propre. L'Iliade représente les funestes effets de la colere d'Achille au milieu d'une sanglante guerre; il faut donc de toute nécessité que le Poëme soit plein d'action, & que le Poëte y montre toute la force & toute la vigueur de son esprit. L'Odyssée représente les maux que l'absence d'Ulyffe cause dans sa maison, & les remédes que ce Heros de retour y apporte par sa prudence; il faut donc que ce Poëme soit plus paisible & plus moral. Cela est si vrai, que si Homere avoit fait l'Odyssée dans sa jeunesse, & l'Iliade dans sa vieillesse, il auroit dû les faire l'un & l'autre tels qu'il les a faits, & j'applique à ce sujet ce précepte d'Horace:

Descriptas servare vices, operumque colores

Art Poëtiq.

Cur ego si nequeo ignoroque, Poëta salutor?

Si je ne sçais pas conserver les differens caractères & employer à propos les diverses couleurs que demandent les ouvrages, pourquoi m'honore-t-on du nom de Poëte?

L'Iliade, comme Poëme pathétique, doit avoir un caractère différent & d'autres couleurs que l'Odyssée, qui est un Poëme moral; & il n'y a pas moins de force & de vigueur à avoir conservé à l'Odyssée son véritable caractère, que d'avoir donné à l'Iliade le sien. La véritable marque de l'affoiblissement de l'esprit d'un Poëte, c'est quand il traite mal son sujet; on c'est ce qu'on ne sçauroit reprocher à Homere, le sujet de

l'Odyssée n'est pas moins bien traité que celui de l'Iliade.

Je dis plus encore, c'est que dans la conduite du Poëme de l'Odyssée; il y paroît d'autant plus de force & de vigueur d'esprit, que ce Poëme embrasse plus de matiere, & un tems bien plus long que celui de l'Iliade. L'Iliade ne contient que peu de jours, & l'Odyssée renferme huit années & quelques mois. L'Iliade est un Poëme continu sans reconnoissance, sans peripeties; il commence historiquement par la colere d'Achille, & finit par sa reconciliation; & l'Odyssée a des reconnoissances & des peripeties; elle commence par la fin des huit années, c'est-à-dire, qu'elle ouvre le plus près qu'il se peut de la catastrophe, & le Poëte tire ensuite de son art le moyen de nous remettre devant les yeux tout ce qui a précédé, de sorte que l'on peut dire que c'est de l'Odyssée, beaucoup plus que de l'Iliade, qu'on doit tirer les règles véritables & fondamentales du Poëme Epique. Or il me semble que plus la matiere d'un ouvrage est vaste & étendue, plus il faut d'art & de conduite pour la renfermer dans les justes bornes d'un Poëme, & que plus il faut d'art & de conduite, plus il faut aussi de force & de vigueur d'esprit. Cela me paroît incontestable.

Si l'on ôtoit de l'Odyssée tous les endroits qui paroissent manifestement des suites de ce que l'on a vû dans l'Iliade, que l'on en substituât d'autres, & que l'on mît ce Poëme sous un autre nom que celui d'Ulyse,

il n'y a point d'homme qui osât assurer qu'elle eût été faite après l'Iliade, tant il est vrai qu'elle ne porte aucune marque que l'esprit du Poëte commençât à vieillir & à décliner.

On peut rendre cela sensible par un exemple tiré de la Peinture. Qu'un grand Peintre ait fait deux grands Tableaux; que dans l'un il ait représenté tout ce que la colere accompagnée de valeur, peut faire exécuter à un homme inexorable & injuste, & que dans l'autre il ait imité tout ce que la prudence & la dissimulation peuvent faire attendre d'un homme juste & vaillant, on trouvera dans le premier une vivacité d'action & un éclat qui lui donneront un très-grand relief, & qui surprendront l'admiration; & dans ce dernier on trouvera des mœurs, une régularité, & une conduite qui se feront admirer des sages. Mais il n'y aura personne qui puisse tirer de l'exécution de ces deux sujets des argumens que ce dernier n'a été exécuté que dans la vieillesse du Peintre, & lorsque son esprit commençoit déjà à baisser, car rien n'empêche que le dernier n'ait été fait avant l'autre.

Si les mœurs, les Fables, & les narrations de l'Odyssée sont une preuve qu'Homere commençoit à s'affoiblir quand il la composa, il faudra dire par la même raison que Virgile ne fit la première partie de son Eneïde que dans sa vieillesse, & que la dernière il la fit dans la vigueur de son esprit, car l'Eneïde a deux parties. La première, comme le R. P. le Bossu l'a fort bien remar-

qué, est semblable à l'action de l'Odyssée, qui a pour caractère la froideur, la dissimulation & la prudence, & elle a comme l'Odyssée, des mœurs, des Fables & des narrations; & la seconde est comme l'Iliade, dans les horreurs de la guerre, qui entraînent naturellement avec elles la colere & la cruauté. Il n'est donc pas vrai que les mœurs, les Fables, les narrations & la tranquillité d'un ouvrage soient des marques certaines qu'il a été composé lorsque son Auteur manquant de force pour le pathétique, s'est laissé aller par la foiblesse de l'âge à faire des contes & à peindre les mœurs.

Longin s'attache à prouver ce prétendu affoiblissement de l'esprit d'Homere par la nature même de ces Fables, qu'il traite de badineries. *On peut mettre, dit-il, dans ce rang ce qu'il dit du sac où Eole enferma les vents; des Compagnons d'Ulysse changés en pourceaux; des colombes qui nourrirent Jupiter comme un pigeon; & de la disette d'Ulysse, qui porte sur le mât de son vaisseau brisé par la tempête, fut dix jours sans manger; & toutes les absurdités qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope.*

Ce grand Critique me paroît avoir mal choisi les preuves; ces Fables, qu'il donne comme des marques sûres que l'esprit d'Homere baïssoit, témoignent au contraire qu'il étoit fort éloigné de son déclin, car rien ne marque mieux la force & la vigueur de cet esprit, que le grand sens qu'elles renferment. Ces vents, qu'Eole enferma dans une peau de cuir, & dont les misérables Com-

P R E F A C E. lxxj

Compagnons d'Ulyffe voulurent sottement avoir leur part, croyant que ce fût quelque trésor, sont, comme l'a remarqué le R. P. le Bossu, pour donner cet excellent avis aux sujets, de ne point vouloir pénétrer dans les mystères du gouvernement que le Prince veut tenir secrets. Les Compagnons d'Ulyffe changés en pourceaux par Circé, sont pour avertir de ne se laisser pas abrutir par les voluptés comme ces malheureux qui furent changés en bêtes. Voilà les points de Morale nécessaires à toutes sortes de personnes, qui sont renfermés dans ces fictions. Les colombes qui nourrirent Jupiter, ne renferment pas un sens moins utile & moins instructif. Comme on le peut voir dans mes Remarques sur le commencement du XIII. Livre.

Ce qu'Homere dit d'Ulyffe, qui porté sur le mât de son vaisseau brisé par la tempête, fut dix jours sans manger, ne marque pas non plus le déclin de l'esprit de ce Poëte, car il est certain qu'on a vu des hommes qui ont été plus longtems sans prendre aucune nourriture, cela est arrivé souvent dans des naufrages. En voici une preuve tirée de la vérité même : nous lisons dans les Actes des Apôtres que le vaisseau sur lequel S. Paul s'étoit embarqué pour aller à Rome, étant parti de Crete, fut battu d'une rude tempête pendant quatorze jours, & que le quatorzième S. Paul dit à tous ceux qui étoient dans le vaisseau, *Il y a aujourd'hui quatorze jours que vous êtes à jeun & que vous n'avez rien pris en attendant la fin de la tempête.*

Chap. 17. v. 36

Ce n'est donc point une marque de radoterie à Homere d'avoir feint qu'Ulyffe fut dix jours sans manger.

Il n'y a non plus aucune absurdité dans le meurtre des Amans de Penelope , car ce qu'il y a d'incroyable devient croyable & possible par l'assistance que Minerve prête à Ulyffe , & le Poëte veut montrer par-là qu'il n'y a rien d'impossible à l'homme quand il plaît à Dieu de l'assister. Ce qu'Achille exécute dans l'Iliade est-il moins incroyable que cet exploit d'Ulyffe , si on l'examine sans aucun rapport à la Divinité ?

Je pourrois faire voir encore que les contes les plus incroyables de l'Odyssée , portent des marques de la force de l'esprit d'Homere , tant par leur beauté que par la vérité qui leur sert de fondement , & par les beaux préceptes qu'ils renferment. Horace les appelle *des miracles éclatans* , *speciosa miracula*. Et Longin lui-même qui les traite de songes , est forcé d'avouer *que ce sont des songes de Jupiter*. Or il faut qu'un homme ait bien de la force & de la vigueur d'esprit pour enfanter des miracles , & pour rêver comme rêveroit Jupiter. Je pourrois encore rapporter plusieurs endroits de l'Odyssée où l'imagination du Poëte est aussi vigoureuse que dans les endroits les plus forts de l'Iliade , & où il y a autant de feu de Poësie. Mais on pourra les voir dans les Remarques , & cela suffit.

Comment donc expliquer ce jugement de l'Antiquité , que j'ai rapporté , que le Poëme de l'Iliade est d'autant plus beau que celui

celui de l'Odyssée, que la valeur d'Achille est au-dessus de celle d'Ulyffe? C'est à quoi il ne me paroît pas beaucoup de difficulté. Toute l'Iliade n'est que violence & emportement, & toute l'Odyssée n'est que prudence, dissimulation, adresse. La colere d'Achille est la colere implacable d'un Prince injuste & vindicatif; & le caractère d'Ulyffe est la sage & prudente dissimulation d'un Roi dont la constance ne peut être ébranlée par quoi que ce puisse être. Ces deux caractères sont embellis & soutenus par les qualités guerrières. Mais comme la colere & l'emportement demandent plus de valeur que la dissimulation & la prudence, Homere a rehaussé le caractère d'Achille par une vaillance miraculeuse qui cache presque ses défauts essentiels, & qui a donné lieu à des actions vives & piquantes, & par conséquent à une foule de beautés dont l'Odyssée n'étoit pas susceptible, parce que c'est la prudence & la dissimulation qui y regnent particulièrement & qui constituent sa Fable. Voilà pourquoi les Anciens ont dit que le Poëme de l'Iliade est d'autant plus beau que celui de l'Odyssée, que la valeur d'Achille est au-dessus de celle d'Ulyffe. Car Homere, pour faire éclater la valeur d'Achille, a jetté dans son Iliade tous les ornemens de la Poësie, & toutes les plus brillantes couleurs, qu'il n'a pû employer pour la valeur d'Ulyffe qui ne le demandoit pas.

D'ailleurs il est constant que les caractères violens & emportés, donnent plus d'éclat aux actions qu'ils animent, & aux per-

*Le P. le Bossu,
Traité du Poë-
me Epiq. l. 4.
ib. 14.*

sonnes qui les ont, & au contraire que les caractères les plus doux & les plus modérés sont souvent sans éclat & sans gloire, quoiqu'ils soient beaucoup plus propres à la vertu. Ainsi tout contribue à faire paroître l'Iliade plus belle que l'Odyssée. Mais en accordant à l'Iliade cette supériorité de beauté, l'Antiquité n'a jamais voulu, à mon avis, faire entendre que l'Odyssée avoit été faite dans la vieillesse d'Homere, & lorsque son esprit commençoit à décliner.

Les beautés de l'Odyssée sont certainement moins éclatantes que celles de l'Iliade, mais elles n'en sont ni moins grandes ni moins solides pour ceux qui sçavent les estimer & leur donner leur véritable prix; voyons donc ce que les grands maîtres y ont découvert, & le jugement qu'ils en ont porté, & c'est ce qui fera la quatrième & dernière Partie de cette Préface.

IV. • **O**N ne voit point qu'Aristote dans sa Poétique ait donné aucune préférence marquée à l'un ou à l'autre de ces deux Poèmes. Il a parlé en général de la Poésie : *La Poésie, dit-il, est plus grave & plus morale que l'Histoire, parce que la Poésie a les choses générales, & l'Histoire les choses particulières. Une chose générale, c'est ce que tout homme d'un tel ou d'un tel caractère a dû dire ou faire vraisemblablement ou nécessairement, &c. Et une chose particulière, c'est ce qu'Alcibiade, par exemple, a fait ou souffert.* Ce jugement est très-certain, & il n'est pas possible de mieux faire connoître

la nature de la Poësie & l'avantage qu'elle a sur l'Histoire. En effet, comme cela a été fort bien expliqué dans les Commentaires sur cette Poëtique, l'Histoire ne peut instruire qu'autant que les faits qu'elle rapporte, lui en donnent l'occasion, & comme ces faits sont particuliers, il arrive rarement qu'ils soient proportionnés à ceux qui les lisent; il n'y en a pas un entre mille à qui ils puissent convenir, & ceux-mêmes à qui ils conviendront, ne trouveront pas en toute leur vie deux occasions où ils puissent tirer quelque avantage de ce qu'ils ont lû. Il n'en est pas de même de la Poësie; comme elle s'attache aux choses générales, & qu'elle fait des Fables générales & universelles, elle est d'autant plus morale & plus instructive, que les choses générales surpassent les particulières. Celles-ci ne conviennent qu'à un seul, & l'Historien est obligé de les rapporter telles qu'elles sont; & les autres conviennent à tout le monde, parce que le Poëte les créant lui-même, en est le maître; & qu'il les rend générales & universelles, en faisant agir les personnages, non pas véritablement comme s'il écrivoit une Histoire, mais nécessairement ou vraisemblablement, c'est-à-dire, en leur faisant faire tout ce que des gens d'un tel caractère doivent faire & dire en cet état, ou par nécessité, ou du moins selon les règles de la vraisemblance. D'ailleurs ce ne sont pas proprement les faits qui instruisent, ce sont les causes de ces faits. L'Historien explique rarement les causes des faits qu'il

raconte , car c'est ce qui est presque toujours caché , & s'il les explique , c'est plutôt comme des conjectures qu'il donne , que comme des certitudes & des vérités , au lieu que le Poète étant le maître de sa matiere , n'avance rien dont il ne rende raison exactement , il n'y a pas le moindre petit incident dont il n'explique les causes & les effets , & c'est par-là qu'il est instructif.

Voilà donc un avantage considerable & incontestable que la Poésie a sur l'Histoire. Horace va encore plus loin qu'Aristote , car il lui donne l'avantage sur la Philosophie même ; il assure que la Poésie d'Homere est plus philosophe que la Philosophie du Portique & que celle de l'Académie : *Homere , dit-il , enseigne beaucoup mieux & avec plus de suite que Chryssippe & que Crantor , ce qui est honnête & deshonnête , utile ou pernicieux.*

*Dans la 2.
épi. du liv. 1.*

Mais comment la Poésie peut-elle être plus philosophe que la Philosophie même ? Cela n'est pas malaisé à concevoir. La Poésie a sur la Philosophie les mêmes avantages qu'elle a sur l'Histoire , & elle a de plus le secours de l'action , puisqu'elle est une imitation , & le secours des passions. Or ce que l'on ne fait qu'entendre touche bien moins que ce que l'on voit de ses propres yeux ; il n'y a point de préceptes qui fassent tant d'impression sur l'esprit que les exemples vivans & animés que la Poésie étale. Un grand personnage qui enseigne parfaitement la pratique de la perfection chrétienne , a fort bien dit : *On sçait assez combien l'exemple a de force. Celui d'un bon Reli-*

Rodriguez.

gieux fait plus de fruit dans une maison que tous les sermons & toutes les exhortations du monde, parce qu'on est toujours beaucoup plus touché de ce qu'on voit que de ce qu'on entend, & que se persuadant aisément qu'une chose est faisable quand on la voit faire à quelqu'un, on est par-là beaucoup plus excitée à la pratiquer. Cela est également vrai dans la morale & dans l'imitation poétique. Il ne faut qu'entendre Horace qui prouve ce qu'il vient d'avancer. En effet, qu'est-ce que l'Iliade ? c'est un fidèle tableau des mouvemens insensés des Rois & des peuples :

Stultorum Regum & populorum continet æstus.

Pâris aveuglé par sa passion, refuse de rendre Helene; Nestor travaille inutilement à appaiser la querelle qui s'émeut entre Achille & Agamemnon; ces deux généraux sont maîtrisés par la colere, & Agamemnon est encore aveuglé par son amour. Ainsi, & dans la ville & dans le camp on ne voit que sédition, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur :

Seditione, dolis, scelere, atque libidine & ira

Iliacos intra muros peccatur & extra.

La Philosophie aura beau dire qu'il faut éviter ces excès, prouver même méthodiquement les malheurs qu'ils causent, cela ne touchera jamais si vivement que ces exemples vivans qu'on a devant les yeux. Voilà pour l'Iliade, qui nous instruit à fuir les vices.

D'un autre côté dans l'Odyssée, pour

Ixxviii P R E F A C E.

*Dans la 2.
epit. du liv. 1* nous apprendre ce que peuvent la vertu & la sagesse, Homere nous propose fort utilement l'exemple d'Ulyffe, qui après avoir saccagé Troye, fut porté dans plusieurs pays & s'instruisit des mœurs de plusieurs peuples; qui pendant qu'il travailloit à retourner chez lui, & à y remener ses Compagnons, souffrit sur la mer des maux sans nombre, & ne put jamais être submergé par les flots de l'adversité.

La Philosophie nous enseignera bien ce qu'il faut faire pour être sage & vertueux, mais elle n'enseignera pas comment il faut le faire, & c'est ce que l'exemple enseigne parfaitement. En un mot tous les préceptes ne feront jamais tant d'impression que cette imitation merveilleuse d'Homere, qui nous rend les spectateurs & les témoins de tout ce qu'Ulyffe fait pour surmonter les obstacles que les Dieux lui opposent, & des ressources que sa prudence lui fournit; qui nous représente les Sirenes; qui nous fait entendre leurs chants, & qui nous fait passer à la vûe de la prairie qu'elles habitent, où l'on ne voit que monceaux d'ossements & que cadavres que le soleil acheve de sécher; qui nous montre Circé & ses breuvages empoisonnés, & qui nous mene au milieu des Amans de Penelope qui ne pensent qu'à la débauche, & de cette folle jeunesse de la Cour d'Alcinoüs, toujours occupée de la bonne chere & des plaisirs, & qui ne trouve rien de plus beau que de dormir jusqu'à midy, & d'aller ensuite calmer ses ennuis par la danse & par la musique.

Voilà un léger crayon de l'Odyssée, qui nous apprend à pratiquer les vertus. Certainement il n'y a point de Philosophie qui nous enseigne tant de grandes choses, & qui les enseigne si efficacement, que les Poèmes d'Homere, où les exemples soutiennent & animent toujours les instructions.

La Poësie est donc certainement plus morale & plus philosophe que la Philosophie même, comme Aristote & Horace l'ont décidé; mais ne nous en rapportons pas absolument au sentiment de ces deux grands hommes, au Philosophe peripateticien & au Poëte. Le premier pourroit avoir été séduit par l'amour qu'on a naturellement pour ses découvertes, & l'autre par cette autorité & par la profession de Poëte. Cherchons quelque autre témoignage qui ne puisse être suspect, celui d'un homme sans intérêt & plein de gravité & de sagesse. Le voici, c'est celui d'un Philosophe, & d'un Philosophe Stoicien. Strabon, après avoir parlé de la Poësie, ajoute: * *Dans les derniers tems parurent l'Histoire & la Philosophie, telle que nous l'avons aujourd'hui. Mais la Philosophie même n'est utile qu'à peu de gens, au lieu que la Poësie est généralement utile à tout le monde. C'est elle qui remplit les théâ-*

* Χρόνις δ' ὕστερον ἢ τῆς ἱστορίας γραφῆ, καὶ ἡ νῦν φιλοσοφία παρελήλυθεν εἰς μείσον. αὐτὴ μὲν οὐκ ἔστιν ὀλίγου, ἢ δὲ ποιητικῆ δημοφιλεστάτη καὶ διατρεπτικῆ πληροῦν δυνάμειν. ἢ δὲ δὴ του Ὀμήρου ὑπερβαλλόντως. Liv. 1.

tres , & la Poësie d'Homere l'est infiniment davantage & au-dessus de tout.

Cette maniere d'enseigner la Morale est sans contredit la plus naturelle & la plus sûre , & une grande marque des avantages qu'elle a sur l'Histoire & sur la Philosophie , c'est que Dieu même a pris cette voie pour nous instruire. La plupart des faits de l'Écriture sainte sont mêlés de narration & d'imitation , comme le Poëme Epique , c'est-à-dire , que les Ecrivains sacrés , après avoir peu parlé eux-mêmes , introduisent , comme Homere , les personnages qui parlent , qui agissent. C'est ainsi que nous sont présentées l'Histoire de Noë , celle d'Abraham , celle d'Isac , celle de Jacob , celle de Joseph. On n'a qu'à ouvrir le Livre de la Genese , on y verra par-tout cette imitation dont je parle , elle fait même le caractère de plusieurs livres entiers du vieux Testament.

Par exemple , pour nous faire voir les benedictions qu'attirent la pieté , la charité , le soin des pauvres , l'Écriture sainte ne se contente pas de nous dire historiquement qu'il y avoit un Tobie , qui ayant obéi à la loi , fut beni de Dieu , & qu'un Ange conduisit son fils à un grand voyage , & le ramena heureusement ; mais elle nous représente Tobie lui-même parlant , agissant ; nous suivons le jeune Tobie à ce grand voyage , & nous en revenons avec lui.

Pour nous enseigner que l'innocence triomphe toujours de la calomnie par le secours de Dieu , elle ne se contente pas de dire historiquement qu'il y avoit une per-

sonne nommée Sufanne, qui fut calomniée par des vieillards, & que Dieu confondit ces calomniateurs par la sagesse de Daniel; elle introduit devant nous tous ces personnages, elle les fait parler & agir, nous les voyons, nous les entendons avec un plaisir inexprimable, & une merveilleuse instruction. Ce sont de véritables Poèmes.

La délivrance du peuple d'Israël par Judith, lorsque le Roi Nabuchodonosor envoya Holopherne pour assujettir les Royaumes & les nations; celle des Juifs, répandus dans les Provinces du Roi Assuerus, par Esther; les malheurs de Job & son rétablissement dans une fortune plus éclatante que la première, sont de pures imitations comme celles de la Poësie, mais plus admirables & plus merveilleuses, comme l'ouvrage de l'esprit de Dieu. Les Ecrivains sacrés ne nous rapportent pas historiquement ces miracles, mais ils font agir les personnages eux-mêmes. Bien plus, Salomon dans ses Proverbes & dans son Ecclésiaste, qui sont proprement des recueils de préceptes, quitte souvent le précepte pour recourir à l'imitation, en faisant tout d'un coup parler & agir ses personnages. Sur cela je dirai hardiment sans crainte d'être démentie par les sages, qu'Homere est peut-être beaucoup mieux entendu aujourd'hui qu'il ne l'a été par les Anciens, quoique grands Critiques, & que nous pouvons mieux juger de la beauté & de l'art de ses Poèmes. Pourquoi cela? parce que nous avons en main le véritable original & le parfait modèle de tout

bon ouvrage, je veux dire l'Écriture sainte, que ces anciens Critiques ne connoissoient pas, ou qu'ils ne connoissoient que très-peu. C'est le premier original & le souverain modèle de toute beauté, comme de toute sagesse, & rien ne peut être beau qu'à mesure qu'il en approche, & qu'il emprunte de-là ses traits.

De tous les Poètes & de tous les Écrivains, Homere est assurément celui qui approche le plus de cet original tout parfait, non seulement par les mœurs & par les caractères qu'il peint, par les idées & par les images qu'il donne, mais encore par le fonds de ses ouvrages qui sont des imitations, & c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. Et en cela j'ai eu en vûe, non d'égaliser les beautés d'Homere à celles de nos Livres saints, à Dieu ne plaise, j'en sens trop la différence, mais de faire voir seulement que comme dans les ouvrages de la nature tout ce qui est beau vient de Dieu, de même dans les ouvrages les plus parfaits de l'esprit humain, tout ce qui nous paroît le plus beau, le plus sublime, & le plus digne de notre admiration, n'est tel que parce qu'il est tiré ou imité de cet original tout divin, ou des traditions qui s'en étoient répandues. De sorte que cette imitation sert merveilleusement à confirmer l'Antiquité de cet original, & la vérité des faits qu'il rapporte, puisque ce que nous admirons le plus dans Homere en est visiblement emprunté. Je n'ai rien fait en cela dont les plus grands Critiques modernes ne m'aient donné l'exemple.

On n'a qu'à voir l'usage que Grotius a fait d'Homere dans ses Commentaires sur le vieux Testament ; le R. P. le Bossu , ce bon Religieux qui a fait l'excellent Traité du Poëme Epique , n'a pas crû blesser la pieté , au contraire il a crû la servir , en faisant voir la conformité d'Homere avec la sainte Ecriture , & en justifiant ce Poëte en beaucoup de choses par cette grande autorité. Et c'est par cette même autorité que l'on peut refuter aujourd'hui d'une maniere très-forte & très-solide tous les reproches que Platon a faits contre cette imitation.

Du passage d'Horace que j'ai rapporté , il me semble qu'on peut inférer que ce grand Critique décide ce qu'Aristote a laissé indécis , & que bien loin de croire que l'Odyssée ait été faite dans le déclin de l'esprit d'Homere , il lui donne au contraire la préférence sur l'Iliade. Cela paroît par le Tableau magnifique qu'il en fait , car il a pris bien plus de plaisir à détailler l'Odyssée que l'Iliade , & d'ailleurs il est très-sûr que ce qui enseigne à imiter la vertu , est toujours plus parfait que ce qui enseigne à fuir le vice ; car les originaux vicieux sont plus aisés à peindre que ceux qui sont des modèles de vertu & de sagesse. Je veux donc croire que c'est le sentiment d'Horace , pour autoriser le mien , car j'avoue que j'admire l'Iliade , mais que j'aime l'Odyssée , & que la solidité , la douceur , & la sagesse de celle-ci me paroissent l'emporter sur l'éclat , sur le fracas & sur les excès de l'autre.

Le Poëme de l'Iliade est plus pour les

Princes & pour les Rois que pour le peuple, car on voit que le peuple y périt, non par sa faute, mais par celle des Rois.

Quidquid delirant Reges, plebuntur Achivi.
Ainsi il n'y a presque point d'instruction à donner au peuple. Mais celui de l'Odyssée est pour le peuple comme pour le chef, car Homere nous avertit d'abord lui-même que le peuple y périt par sa propre faute; ainsi comme il faut des instructions pour le chef, afin qu'il conduise bien le peuple, il en faut aussi pour le peuple, afin que se laissant conduire, il évite les malheurs où la désobéissance précipite ordinairement; voilà pourquoi les instructions sont plus marquées & plus fréquentes dans l'Odyssée que dans l'Iliade, & ce Poème est plus moral. Tout est instruit dans l'Odyssée; les peres, les enfans, les maris, les femmes, les Rois, les sujets y trouvent les leçons qui leur sont nécessaires pour remplir les principaux devoirs de leur  tat.

C'est ce qui m'a obligée de m'attacher particulierement dans mes Remarques à bien développer & à bien faire sentir les instructions si nécessaires à tout le monde, & de tâcher de découvrir les sens cachés sous ces ingénieuses fictions & de l'Iliade, & de l'Odyssée. C'est là-dessus que doit rouler principalement le travail qu'on fait sur Homere. Car comme notre siècle néglige fort les allégories, les paraboles & toutes les connoissances qui ne sont pas de notre usage, cette négligence nous cache les plus grandes beautés de ce Poète, comme le

R. P. le Boſſu l'a très-judicieuſement remarqué, & au lieu de ſon adreſſe, elle ne nous laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple & trop groſſiere pour nous faire juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa conduite, ce qui l'expoſe à des cenſures où il y a ſouvent plus de notre ignorance que de ſa faute.

C'eſt donc cette écorce qu'il faut percer & entr'ouvrir, car pour bien juger d'Homere, & pour bien entendre les préceptes d'Ariſtote & d'Horace qui le louent d'une perfection, que ſouvent nous n'avons pas l'eſprit d'entrevoir, il faut avoir bien pénétré les allégories & les vérités morales & Phyſiques des Fables dont ſes Poèmes ſont remplis.

Si dans l'Iliade, Homere a fait voir qu'il avoit une parfaite connoiſſance de tous les lieux de la Grece & de ceux de l'Asie qui avoient fourni des troupes aux deux partis; dans l'Odyſſée il fait voir qu'il connoiſſoit auſſi parfaitement depuis le bout du Pont Euxin juſqu'aux Colomnes d'Hercule, tout le circuit de la mer méditerranée & les iſles, & qu'il étoit inſtruit des navigations des Phéniciens. C'eſt ce que j'ai taché d'éclaircir, en ſuivant les vûes du ſçavant Bochart, qui a fait ſur cela des découvertes très-heureuſes & très-vraies. Le témoignage qu'Homere rend à ces anciennes navigations, eſt très-ſignificatif, & ſert merveilleuſement à illuſtrer ce qu'il y a de plus caché dans l'Antiquité, & à découvrir le ridicule & le faux des Fables que les Grecs ont imaginées

pour expliquer l'origine des peuples. On ne peut s'empêcher d'admirer la vaste érudition d'Homere sur la Géographie. Il a non seulement connu tout ce que je viens de dire, & l'Océan Occidental, mais il a encore connu l'Océan Oriental, c'est-à-dire la mer pacifique, comme on le verra dans les Remarques sur le XIX. Livre.

Si ces connoissances paroissent admirables pour des tems si reculés, elles paroissent encore plus admirables quand on considère la profonde ignorance où l'on tomba après lui; plus de quatre cens ans après le siècle d'Homere, Herodote nie qu'il y ait aucun Océan, & il reprend les Géographes de son tems, qui, conformément à la tradition d'Homere, soutenoient que la terre étoit environnée de l'Océan: *Je ne connois point d'Océan*, dit-il, *mais je pense qu'Homere, ou quelqu'autre Poëte plus ancien, ayant trouvé ce nom, l'a employé dans sa Poësie.* Et ailleurs il dit: *Ces Anciens disent que l'Océan commençant par le côté Oriental coule tout autour de la terre, mais ils n'en rapportent aucune preuve.* J'espère que l'on verra avec quelque plaisir les vues d'Homere éclaircies, & ses Fables ramenées à la vérité par les anciennes Traditions.

Dans mes Remarques j'ai suivi la même méthode que dans celles de l'Iliade, & que j'ai assez expliquée dans ma Préface qui peut servir pour ce dernier travail.

Je m'étois flattée que la Traduction de l'Odyssée me donneroit moins de peine que celle de l'Iliade, mais j'ai été bien détrom-

*Herodot. l. 2.
sect. 23.*

Liv. 4. sect. 8.

pée à l'essay. Dans l'Iliade j'étois soutenue par la grandeur des choses & des images; & quoique je n'aye pu attraper le merveilleux & le sublime des expressions, j'ai conservé la grandeur qui est dans les faits & dans les idées, & cela remplit l'esprit du Lecteur; mais dans l'Odyssée tout est simple, & cependant le Poète a trouvé dans sa langue des richesses qui l'ont mis en état de s'expliquer noblement jusques dans les plus petits sujets. C'est ce que notre langue n'a pu me fournir, ou du moins ce que je n'y ai pu trouver. Il me paroît qu'il n'y a rien de si difficile pour elle que de relever la simplicité des choses par la noblesse des expressions; j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour donner aux jeunes gens le moyen de lire & de goûter Homere un peu mieux qu'on ne le lit & qu'on ne le goûte ordinairement, & de résister à la corruption du goût moderne qui cherche depuis quelque tems à se glisser à la faveur de l'ignorance, & qui menace d'infecter tous les esprits. Je voudrois avoir pu mieux faire pour ranimer le goût des Lettres, qui s'en va presque éteint, & pour exciter ceux qui se sentent quelque talent pour la Poésie à faire de plus heureux efforts, en leur développant les regles, en leur découvrant les véritables fondemens de cet art, & en leur faisant voir à quoi elle les oblige & ce qu'elle demande d'eux. Elle a pour but d'instruire les hommes en les corrigeant de leurs mauvaises habitudes, & en purgeant leurs passions, & c'est la dégrader horrible-

ment, ou plutôt la détruire, que de la faire servir à les corrompre, comme on fait aujourd'hui, en flattant leurs passions & en les confirmant dans leurs habitudes vicieuses.

Homere a rapporté ses deux Poèmes à l'utilité de son pays; il a cherché à rendre le vice odieux & la vertu aimable; quelle honte pour des Chrétiens de faire tout le contraire & de ne travailler qu'à empoisonner les esprits par une morale très pernicieuse!

Ce grand Poète a essuyé bien des contradictions dans ces derniers tems; mais j'ose dire que comme le soleil sort plus brillant des nuages qui le cachent, ce Poète de même est sorti avec un nouvel éclat de toutes ces querelles, & de ces guerres qu'on lui a faites. Je ne releverai donc point ici les critiques fades & insipides, & les impertinences que de méchants petits auteurs ont répandues. Elles ne meritent nulle attention. Je ne salirai pas mes mains à remuer ces balayures du bas Parnasse; la Poésie d'Homere, comme l'onde pure d'une claire fontaine, lavera & dissipera seule toutes ces ordures sans que je prenne davantage la peine de m'en mêler. Mais pour faire voir l'horrible travers où précipite l'envie aveugle de critiquer les Anciens, j'ai crû devoir profiter de l'exemple que fournit M. Perrault. C'étoit un homme d'esprit & d'une conversation agréable, & qui a fait quelques jolis petits ouvrages qui ont plu avec raison; il avoit d'ailleurs toutes les qualités qui forment l'honnête homme & l'homme de bien; il étoit plein de

piété, de probité & de vertu ; poli, modeste, officieux, fidelle à tous les devoirs qu'exigent les liaisons naturelles & acquises, & dans un poste considerable auprès d'un des plus grands Ministres que la France ait eus & qui l'honoroit de sa confiance, il ne s'est jamais servi de sa faveur pour sa fortune particuliere, & il l'a toujourn employée pour ses amis. Combien de bonnes qualités effacées ou offusquées par un seul défaut ! Cet homme d'esprit, cet homme si estimable, n'étoit plus le même dès qu'il s'agissoit des Anciens ; on ne trouvoit plus en lui qu'un très-méchant & très-ignorant Critique qui condamnoit ce qu'il n'entendoit point & ce que tout le monde a le plus estimé. Disciple de Desmaretz, il avoit entrepris de décrier Homere ; dans cette vue, il fit un volume de Critiques contre ce grand Poëte. Je me suis fait un devoir de le suivre pied à pied ; j'ai rapporté non seulement les critiques que M. Despreaux & M. Dacier ont refutées, mais aussi celles dont ils n'ont point parlé, & j'ai fait voir un miracle, que notre siècle seul a pu enfanter, un gros volume de critiques où il n'y en a pas une seule, je ne dirai pas qui soit raisonnable, mais qui ne soit très-fausse, & qui ne découvre une parfaite ignorance & un très-mauvais goût. Il est à craindre qu'on ne se souviendra plus de toutes les bonnes qualités de M. Perrault, & qu'on n'oubliera jamais ce défaut d'esprit qui l'a poussé contre ces heros de l'Antiquité, que tous les siècles ont admirés & consacrés. Grande leçon pour ceux qu'une pareille de-

mangeaison excite encore , & qui fera toujours suivie du même succès.

*A la fin du
Traité des
Causes de la
Corruption du
Goût.*

Je ne répondrai point aux deux gros volumes que M. l'Abbé Terrasson a faits contre Homere & contre moi. Avant que d'avoir vu son ouvrage , allarmée d'un tel adversaire , je m'étois écriée , *Quel fleau pour la Poësie qu'un Geometre !* Mais après l'avoir parcouru , j'ai vu que je m'étois trompée & que je dois dire au contraire , *Quel fleau pour un Geometre que la Poësie !* Car effectivement la Poësie d'Homere a bien dérangé la Geometrie de M. l'Abbé Terrasson. C'est là tout ce que j'en dirai. Comme il a de l'esprit , il faut esperer qu'il renoncera à une étude qui lui est étrangere , & qu'il s'appliquera à celle pour laquelle il a du talent. Je l'avertirai seulement d'être à l'avenir plus circonspect , & de ne pas ajouter foi si facilement à ce qu'on lui rapporte.

Dans la dernière partie de son ouvrage , après avoir dit que *ma Traduction de l'Iliade est très-exacte pour le fond des pensées , mais qu'à l'égard de la composition & du style , elle est la plus différente de l'original & la plus trompeuse qui ait jamais été , (c'est ainsi qu'il se connoît en originaux & en copies)* il ajoute , *Je sçai de plus que Madame Dacier , qui a travaillé à son Homere bien des années , en avoit fait d'abord une Traduction simple & nue comme l'original , mais le Poëme de Telemaque ayant paru vers ce tems-là , la grande réputation qu'il s'acquit dès sa naissance , mit Madame Dacier en crainte pour son Homere , & l'engagea à*

refondre sa Traduction pour mettre l'Iliade dans le style de Telemaque. Quoique je tiens cette anecdote d'un Ami de Madame Dacier, je ne me croirois pas autorisé à la reveler, si elle n'étoit à son avantage, car ce fait prouve qu'ayant senti son Auteur incorrigible pour le bon sens & pour les bonnes mœurs, elle a cru devoir lui donner quelque ressemblance, du moins par le style, avec le chef-d'œuvre de la raison & de la morale poëtique. Voilà un bel assemblage de faussetés & de faux jugemens qui donneroient lieu à beaucoup de reflexions, si on vouloit les approfondir.

Qu'y a-t-il de plus risible que de voir M. l'Abbé Terrasson trouver Homere incorrigible pour le bon sens & pour les bonnes mœurs ? Ce n'est pas la peine de répondre à ces reproches, le Lecteur y répondra pour moi ; je me contenterai de lui dire que ce qu'il dit sçavoir de si bonne part, il ne le sçait point du tout, & qu'aucun de mes amis ne peut lui avoir dit une pareille extravagance ; Dieu merci, je n'ai point de fou pour ami, & il n'y a qu'un fou qui puisse imaginer une chose si éloignée du bon sens & de la vraisemblance. Je n'ai jamais fait de Traduction simple & litterale de l'Iliade, & j'ai été si éloignée de concevoir un si monstrueux dessein, que j'ai été long-tems à balancer sur mon entreprise, parce que je ne me sentoie pas assez de force pour égaler par mes expressions la majesté des idées & des expressions d'Homere, qu'il étoit impossible de rendre en s'assujettissant aux mots. Je m'étois assez expliquée sur cela, dans ma Pré-

face de l'Iliade ; & il ne falloit que cette Préface seule pour détromper M. l'Abbé Terraffon , & pour le convaincre de la faufseté du rapport qu'on lui avoit fait , car il me semble que j'ai assez bien marqué dans cet ouvrage la différence infinie qu'il y a entre une Traduction fervile, & une Traduction genereufe & noble.

Comment M. l'Ab. T. a-t-il donc pu s'imaginer que j'avois fait une Traduction nue & fimple de l'Iliade : Quand cent personnes l'en auroient affuré , il auroit dû n'en rien croire & oppofer à ces mensonges ma Préface qui les détruit ; ou mes autres ouvrages encore où j'ai eu les mêmes vues & où je ne me fuis jamais affuëtie aux mots , que quand le génie de notre langue l'a permis.

Ce qu'il dit de l'effet que produifit fur moi la lecture du Telemaque de M. de Cambrai , n'est pas plus vrai que tout le refte. J'ai regardé cet ouvrage comme une fuite très-ingenieufe d'instructions données dans des themes à un grand Prince , qui avoit un goût merveilleux pour Homere , & qui fe plaiſoit infiniment aux aventures d'Ulyſſe & de Telemaque , mais je ne l'ai jamais regardé comme *le chef-d'œuvre de la raifon & de la morale Poétique*. Telemaque eft un excellent ouvrage en fon genre , & c'eſt un nouvel éloge pour Homere & un grand éloge , d'avoir M. de Cambrai pour imitateur , mais M. de Cambrai lui-même étoit bien éloigné d'avoir une idée fi grande de fon imitation , & il reconnoiſſoit la fupériorité infinie de fon original ; & puis , je n'aurois eu garde de

vouloir m'élever si haut ; je n'aurois fait que renouveler la Fable de la Grenouille , en prétendant m'égalier à ce génie vaste & noble & plein d'imagination & de feu. Je n'ai donc jamais eu la moindre pensée de donner à ma Traduction aucune ressemblance avec cet ouvrage. Ceux qui ont le goût du style & qui sçavent discerner les différens caractères, remarqueront , à mon desavantage sans doute , la différence qui se trouve entre celui de Telemaque & celui de ma Traduction. Du reste que M. l'Ab. T. trouve Homere sot, ridicule , extravagant , ennuyeux , c'est son affaire , le public jugera si c'est un défaut à Homere de déplaire à M. l'Ab. T. ou à M. l'Ab. T. de ne pas goûter Homere.

Voilà toute la réponse que ce grand Critique aura de moi. Un autre combat m'appelle , il faut réfuter l'Apologie que le R. P. Hardouin , un des plus sçavans hommes du siècle, vient de faire de ce Poëte. Qui l'auroit cru qu'après avoir combattu les Censeurs d'Homere , je dusse prendre les armes contre un de ses Apologistes ? C'est à quoi je vais travailler. Ma Réponse ne se fera pas long-tems attendre , & j'ose espérer que les amateurs d'Homere , ou plutôt les amateurs de la raison , la verront avec quelque plaisir. Je finis là ma carrière.

HIC CÆSTUS ARTEMQUE REPONO.

Argument du Livre I.

LEs Dieux tiennent conseil pour faire partir Ulyffe de chez Calypso, & pour le faire retourner à Ithaque. Après ce conseil Minerve se rend auprès de Telemaque sous la figure de Mentor Roi des Taphiens ; & dans une conversation qu'elle a avec lui, elle lui conseille d'aller chercher des nouvelles de son pere à Pylos chez Nestor, & à Sparte chez Menélas, après quoi elle disparoît, & en disparoissant, elle donne des marques visibles de sa Divinité. Les Poursuivans de Penelope font un grand festin. Le chantre Phemius chante devant eux le retour des Grecs. Telemaque parle à ces Princes, & indique une assemblée pour le lendemain.





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE I.

MUSE, contez-moi les aventures de cet homme prudent, qui après avoir ruiné la sacrée ville de Troye, fut errant plusieurs années en divers pays, visita les villes de differens peuples, & s'instruisit de leurs coûtumes & de leurs mœurs. Il souffrit des peines infinies sur la mer pendant qu'il travailloit à sauver sa vie & à procurer à ses Compagnons un heureux retour.

Mais tous ses soins furent inutiles. Ces malheureux périrent tous par leur folie, les insensés ! ils eurent l'impieté de se nourrir des troupeaux de bœufs qui étoient consacrés au Soleil, & ce Dieu irrité les punit de ce sacrilege. Déesse, fille de Jupiter, daignez nous apprendre aussi à nous une partie des aventures de ce Heros.

Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, étoient arrivés dans leurs maisons, délivrés des périls de la mer & de la guerre ; Ulysse étoit seul privé de ce plaisir ; malgré l'impatience qu'il avoit de revoir sa femme & ses Etats, il étoit retenu dans les grottes profondes de la Déesse Calypso, qui désiroit passionnément de l'avoir pour mari. Mais après plusieurs années revolues, quand celle, que les Dieux avoient marquée
pour

pour son retour à Ithaque , fut arrivée , ce Prince se trouva encore exposé à de nouveaux travaux , quoiqu'il fût au milieu de ses amis. Enfin les Dieux eurent pitié de ses peines. Neptune seul perseverant dans sa colere , le poursuivit toujours en implacable ennemi jusqu'à ce qu'il fût de retour dans sa patrie.

Un jour que ce Dieu étoit allé chez les Ethiopiens qui habitent aux extrémités de la terre & qui sont séparés en deux peuples , dont les uns sont à l'Orient & les autres à l'Occident , pendant qu'il assistoit avec plaisir au festin d'une hecatombe de taureaux & d'agneaux que ces peuples religieux lui avoient offerte , tous les autres Dieux s'assemblerent & tinrent conseil dans le Palais de Jupiter. Là le pere des Dieux & des hommes s'étant souvenu du

4 L' O D Y S S E E

fameux Egisthe , qu'Oreste avoit
tué pour venger la mort de son
pere , leur parla ainsi : » Quelle
» insolence ! les mortels osent ac-
» cuser les Dieux ! ils nous repro-
» chent que nous sommes les au-
» teurs des maux qui leur arrivent ,
» & ce sont eux-mêmes qui par
» leur folie se précipitent dans des
» malheurs qui ne leur étoient pas
» destinés. Comme Egisthe , car
» cet exemple est récent ; contre
» l'ordre des destinées il a épousé
» la femme d'Agamemnon après
» avoir assassiné ce Prince : il n'i-
» gnoroit pourtant pas la terrible
» punition qui suivroit son crime ;
» nous avons eu soin nous-mêmes
» de l'en avertir , en lui envoyant
» Mercure , qui lui défendit de no-
» tre part d'attenter à la vie du fils
» d'Atrée , & de s'emparer de son
» lit , qui lui déclara qu'Oreste ven-
» deroit cette mort & le puniroit

de ses forfaits dès qu'il seroit en ce
 âge , & que commençant à se
 sentir , il desireroit de rentrer ce
 dans ses Etats. Mercure l'avertit ce
 en vain ; ce scélérat aveuglé par ce
 sa passion , n'écouta point des ce
 avis si salutaires , aussi vient-il de ce
 payer à la justice Divine tout ce
 qu'il lui devoit. ce

La Déesse Minerve prenant la
 parole , répondit : » Fils du grand ce
 Saturne , qui êtes notre pere , & ce
 qui regnez sur tous les Rois , ce
 malheureux ne méritoit que trop ce
 la mort qu'il a soufferte ; périsse ce
 comme lui quiconque imitera ses ce
 actions. Mais mon cœur est en- ce
 flammé d'indignation & de co- ce
 lere quand je pense aux malheurs ce
 du sage Ulyssé , qui depuis long- ce
 tems est accablé d'une infinité ce
 de maux , loin de ses amis dans ce
 une isle éloignée toute couverte ce
 de bois , au milieu de la vaste ce

» mer , & habitée par une Déesse
» fille du sage Atlas , qui connoît
» tous les abyfmes de la mer , &
» qui fur des colonnes d'une hau-
» teur prodigieufe foutient la masse
» de la terre & la vaste machine
» des cieux. Cette Nymphé retient
» ce malheureux Prince qui passe
» les jours & les nuits dans l'amer-
» tume & dans la douleur. Elle
» n'est touchée ni de fes foupirs ni
» de fes larmes ; mais par des pa-
» roles pleines de douceur , & par
» les expressions de la plus vive
» tendresse , elle tâche de calmer
» fes chagrins & de lui faire ou-
» blier Ithaque. Ulyffe réfiste à
» tous fes charmes , il ne demande
» qu'à voir feulement la fumée de
» son Palais , & pour acheter ce
» plaisir , il est prêt de donner sa
» vie. Dieu tout-puissant , votre
» cœur n'est-il point touché ? ne
» vous laisserez-vous point fléchir ?

n'est-ce pas le même Ulyſſe qui
vous a offert tant de ſacrifices
ſous les murs de Troye ? Pour-
quoi êtes-vous donc ſi irrité con-
tre lui ?

Ma fille , lui répondit le maî-
tre du tonnerre , quelle parole
venez-vous de laiffer échapper ?
comment ſeroit-il poſſible que
j'oubliaſſe le divin Ulyſſe , qui
ſurpaſſe tous les hommes en pru-
dence , & qui a offert le plus de
ſacrifices aux Dieux immortels
qui habitent l'Olympe ? mais
Neptune eſt toujours irrité con-
tre lui à cauſe de ſon fils Poly-
pheme le plus grand. & le plus
fort des Cyclopes , qu'il a privé
de la vûë. Ce Dieu étant devenu
amoureux de la Nympe Thooffa,
fille de Phorcys l'un des Dieux
marins , & l'ayant trouvé ſeule
dans les grottes profondes & dé-
licieuſes du Palais de ſon pere ,

» eut d'elle ce fils qui est la cause
» de la haine qu'il conserve contre
» ce heros : & comme il ne peut
» lui faire perdre la vie , il le fait
» errer sur la vaste mer & le tient
» éloigné de ses Etats. Mais voyons
» ici tous ensemble , & prenons les
» mesures nécessaires pour lui pro-
» curer un heureux retour. Neptu-
» ne sera enfin obligé de calmer
» son ressentiment & de renoncer à
» sa colere , car il ne pourra pas
» tenir seul contre tous les Dieux.

La Déesse Minerve prenant la
» parole , dit : » Fils de Saturne ,
» pere des Dieux & des hommes ,
» si telle est la volonté des Immor-
» tels , qu'Ulysse retourne dans sa
» patrie , envoyons promptement
» Mercure à l'isle d'Ogygie porter
» à cette belle Nymphe vos ordres
» suprêmes , afin qu'elle laisse par-
» tir Ulysse ; cependant j'irai à Itha-
» que pour exciter son fils , & pour

lui inspirer la force dont il a be-
 soin , afin qu'appellant les Grecs
 à une assemblée , il ait le cou-
 rage de s'opposer à l'insolence
 des Princes qui poursuivent sa
 mere , & qui égorgent conti-
 nuellement ses bœufs & ses mou-
 tons pour faire des sacrifices &
 des festins. Je l'enverrai à Spar-
 te & à Pylos s'informer de son
 pere , afin qu'il tâche d'appren-
 dre des nouvelles de son retour,
 & que par cette recherche il ac-
 quiere un renom immortel parmi
 les hommes.

En finissant ces mots , elle at-
 tache à ses beaux pieds ses talon-
 nieres immortelles & toutes d'or,
 avec lesquelles , plus legere que
 les vents , elle traverse les mers
 & la vaste étendue de la terre.
 Elle prend sa pique armée d'un
 airain étincelant , cette pique for-
 te & pesante dont elle renverse

les escadrons des plus fiers héros quand ils ont attiré sa colere. Elle s'élançe du haut des sommets de l'Olympe , & arrive à Ithaque à la porte du Palais d'Ulyffe , & s'arrête à l'entrée de la cour tenant sa pique à la main , & ayant pris la figure de Mentès Roi des Taphiens. Elle trouve là les fiers Pourfuivans de Penelope , qui assis sur des peaux de bœufs qu'ils avoient tués eux-mêmes , se divertissoient à joüer. Des héraults & de jeunes hommes étoient autour d'eux & s'empressoient à les servir. Les uns méloient l'eau & le vin dans les urnes , & les autres lavoient & essuyoient les tables avec des éponges , & les couvroient ensuite de toutes sortes de mets.

Telemaque semblable à un Dieu apperçut le premier la Déesse , car il étoit assis avec ces Prin-

ces, le cœur triste & uniquement occupé de l'idée de son pere, & se le figurant déjà de retour qui chassoit ces insolens, qui se faisoit reconnoître pour Roi & pour maître, & qui se mettoit en possession de tous ses biens. L'esprit rempli de ces pensées, il apperçoit Minerve & s'avance vers elle, car il ne pouvoit souffrir qu'un étranger fût si longtems à sa porte. S'étant donc approché, il lui présente la main, prend sa pique pour la soulager, & lui parle en ces termes :

Etranger, foyez le bien venu. ce
 Vous serez reçu ici avec toute ce
 sorte d'amitié & de courtoisie, ce
 & avec tous les honneurs qui ce
 vous sont dûs. Quand vous au- ce
 rez pris quelque nourriture, vous ce
 nous direz le sujet qui vous ame- ce
 ne, & ce que vous désirez de ce
 moi. En même tems il marche. ce

le premier pour le conduire , & la Déesse le suit.

Dès qu'ils furent entrés , Telemaque alla poser la pique de Minerve à une grande colonne où il y avoit quantité de piques d'Ulyffe , & il mena la Déesse & la fit asseoir sur un siège qu'il couvrit d'un beau tapis de différentes couleurs , & qui avoit un marchepied bien travaillé. Il met près d'elle un autre siège pour lui , les deux sièges un peu éloignés des Pour suivans , afin que son hôte fût moins incommodé du bruit ; & que son repas fût plus tranquille que s'il le faisoit manger avec eux , & pour pouvoir aussi lui demander plus librement des nouvelles de son pere. En même tems une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent , pour donner à laver. Elle met

ensuite une table très-propre ; la someliere donna le pain & les autres mets qu'elle avoit sous sa garde , & le maître d'hôtel servit de grands bassins de viandes , & met devant eux des coupes d'or. Un Héraut leur versoit à boire.

Cependant les fiers Pour suivans entrèrent dans la sale & se placent sur differens sièges. Des hérauts leur donnent à laver. Des femmes portent le pain dans de belles corbeilles , & de jeunes hommes remplissent de vin les urnes. On se met à table dès qu'on eut servi , & quand la bonne chere eut chassé la faim & la soif , ils ne penserent qu'à la musique & à la danse , qui sont les agréables accompagnemens des festins. Un héraut présenta une lyre au chantre Phemius , qui la prit , quoiqu'avec répugnance , & se mit à chanter & à s'accompagner

avec sa lyre devant les Pourfui-
vans. Mais Telemaque ne pensa
qu'à entretenir Minerve , & pen-
chant la tête de son côté pour
n'être pas entendu des autres , il
» lui dit : Mon cher hôte , me par-
» donnerez - vous si je commence
» par vous dire que voilà la vie que
» menent ces insolens ; ils ne pen-
» sent qu'à la bonne chere , à la mu-
» sique , & à la danse , parce qu'ils
» ne vivent pas à leurs dépens , &
» qu'ils consomment le bien d'un
» Prince dont les os sont peut-être
» exposés aux vents & à la pluye
» sur quelque rivage , ou bien ils
» sont dans le sein de la vaste mer ,
» agités par les flots & par les tem-
» pêtes. Ah ! s'ils le voyoient un
» jour de retour dans Ithaque , qu'ils
» aimeroient bien mieux avoir de
» bonnes jambes que d'être char-
» gés d'or & de riches habits , com-
» me vous les voyez. Mais il n'en

faut plus douter , ce cher Prince ^{ce}
a péri malheureusement , il ne ^{ce}
nous reste aucune espérance dont ^{ce}
nous puissions nous flatter , quoi- ^{ce}
qu'il y ait des gens qui veulent ^{ce}
nous assûrer qu'il reviendra. Ja- ^{ce}
mais nous ne verrons luire le jour ^{ce}
de cet heureux retour. Mais di- ^{ce}
tes-moi , je vous prie , qui vous ^{ce}
êtes , & d'où vous venez , quelle ^{ce}
est la ville que vous habitez , qui ^{ce}
sont ceux qui vous ont donné la ^{ce}
naissance , sur quel vaisseau vous ^{ce}
êtes venu , comment vos mate- ^{ce}
lots vous ont amené , & quelle ^{ce}
sorte de gens ce sont ; car pour ^{ce}
arriver à une isle , il n'y a d'autre ^{ce}
chemin que la mer : apprenez- ^{ce}
moi aussi , je vous en conjure , ^{ce}
si c'est la première fois que vous ^{ce}
êtes venu à Ithaque ; ou si quel- ^{ce}
qu'un de vos ancêtres y est venu , ^{ce}
qui ait contracté avec nous le ^{ce}
droit d'hospitalité , car notre mai- ^{ce}

son a toujours été ouverte à tous
 les étrangers , parce qu'Ulyffe
 étoit l'ami des hommes.

La Déesse lui répondit : Je
 vous dirai dans la pure vérité tout
 ce que vous me demandez. Je
 suis Mentès , fils du prudent An-
 chialus , & je regne sur les Ta-
 phiens qui ne s'appliquent qu'à
 la marine. Je suis venu ainsi seul
 sur un de mes vaisseaux pour aller
 trafiquer sur mer avec les étran-
 gers , & je vais à Temése cher-
 cher de l'airain , & l'échanger
 contre du fer que j'y mene. Mon
 vaisseau est au bout de l'isle dans
 le port de Rethre sous la monta-
 gne de Née , qui est couronnée
 d'une épaisse forêt. Nous sommes
 liés par les liens de l'hospitalité
 de pere en fils , & vous n'avez
 qu'à le demander au sage & bel-
 liqueux Laërte. Mais on dit que
 ce bon vieillard ne revient plus à

la ville , & qu'accablé de cha-
grins , il se tient à la campagne
avec une esclave fort âgée qui lui
sert à manger après qu'il s'est bien
fatigué & bien lassé à se traîner
dans un enclos de vigne qu'il a
près de sa maison. Je suis venu ici
sur ce que j'avois ouï dire que
votre pere étoit de retour , mais
j'apprends avec douleur que les
Dieux l'éloignent encore de sa
chere Ithaque , car pour mort ,
assurément il ne l'est point ; le
divin Ulysse vit , & il est retenu
dans quelque isle fort éloignée ,
par des hommes inhumains & sau-
vages qui ne veulent pas le laisser
partir. Mais je vous prédis , selon
que les Dieux me l'inspirent pré-
sentement , & cela ne manquera
pas d'arriver , quoique je ne sois
point prophete , & que je ne sça-
che pas bien juger du vol des oi-
seaux , Ulysse ne sera pas encore

» longtems éloigné de sa chere pa-
» trie ; quand même il seroit char-
» gé de chaînes de fer , il trouvera le
» moyen de revenir , car il est fé-
» cond en expédiens & en ressour-
» ces. Mais dites-moi aussi à votre
» tour si vous êtes véritablement son
» fils ; vous lui ressemblez parfaite-
» ment, vous avez sa tête & ses yeux,
» car nous avons été souvent ensem-
» ble avant qu'il s'embarquât avec
» l'élite des héros de la Grece pour
» aller à Troye ; nous ne nous som-
» mes pas vûs depuis ce tems-là.

» Je vous dirai la vérité telle que
» je la sçai , répondit le prudent Te-
» lemaque , ma mere m'assure que
» je suis son fils , je n'en sçai pas
» davantage ; quelqu'un peut-il se
» vanter de connoître par lui-mê-
» me son pere ? Eh ! plût aux Dieux
» que je fusse fils de quelque heu-
» reux particulier que la vieillesse
» eût trouvé vivant paisiblement

dans son bien au milieu de sa fa-
 mille ! au lieu que j'ai un pere ,
 qui est le plus malheureux de tous
 les mortels.

Puisque Penelope vous a mis
 au monde , reprit Minerve , les
 Dieux ne vous ont pas donné une
 naissance obscure , & qui ne doi-
 ve pas être un jour fort célèbre.
 Mais dites - moi , je vous prie ,
 quel festin est-ce que je vois ?
 quelle est cette nombreuse assem-
 blée ? qu'est-ce qui se passe ici ?
 est-ce une fête ? est-ce une nôce ?
 car ce n'est pas un repas par écot.
 Assûrément c'est une débauche ?
 voilà trop d'insolence & d'empor-
 tement ; il n'y a point d'homme
 sage qui en entrant dans cette sale,
 ne fût étonné de voir tant de cho-
 ses contre l'honnêteté & la bien-
 féance.

Genereux étranger , répondit
 Telemaque , puisque vous vou-

lez sçavoir tout ce qui se passe
ici, je vous dirai qu'il n'y auroit
point eu de maison plus florissante
que la nôtre en richesses & en
vertu, si Ulyffe y avoit toujourns
été ; mais les Dieux, pour nous
punir, en ont ordonné autrement ;
ils ont fait disparoître ce Prince
sans que nul homme vivant sça-
che ce qu'il est devenu. La dou-
leur que nous aurions de sa mort,
quelque grande qu'elle fût, seroit
moins grande, s'il étoit péri avec
tous ses Compagnons sous les
murs de Troye ; ou si après avoir
terminé une si cruelle guerre, il
avoit rendu le dernier soupir en-
tre les bras de ses amis ; car tous
les Grecs lui auroient élevé un
magnifique tombeau, dont la gloi-
re auroit rejailli sur son fils ; au
lieu que présentement les har-
pyes nous l'ont enlevé ; il a dis-
paru avec toute sa gloire, nous

n'en sçavons aucunes nouvelles ,
& il ne m'a laissé en partage que
les regrets , les larmes & la dou-
leur. Et en le pleurant , ce n'est
pas sa mort seulement que je pleu-
re , je pleure encore d'autres mal-
heurs dont les Dieux m'ont acca-
blé. Car tous les plus grands
Princes des isles voisines , de Du-
lichium , de Samos , de Zacyn-
the , ceux-mêmes qui habitent
dans Ithaque , sont tous venus
s'établir ici pour rechercher ma
mere en mariage , & ruinent ma
maison. Ma mere les amuse , n'o-
fant ni refuser un mariage qu'elle
abhorre , ni se résoudre à l'accep-
ter. Cependant ils dissipent &
perdent tout mon bien , & dans
peu ils me perdront moi-même.

La Déesse touchée de compas-
sion , lui dit en soupirant : Helas ,
vous avez bien besoin qu'Ulysse
après une si longue absence ,

» vienne bientôt reprimer l'info-
» lence de ces Princes , & leur
» faire sentir la force de son bras.
» Ah ! vous verriez un beau chan-
» gement , si tout à coup il venoit
» à paroître aujourd'hui à la porte de
» votre Palais avec son casque , son
» bouclier & deux javelots , tel que
» je le vis dans le Palais de mon
» pere , lorsqu'il revint d'Ephyre ,
» de la cour d'Ilus fils de Merme-
» rus , car Ulyffe étoit allé sur un
» de ses vaisseaux demander à ce
» Prince un poison mortel pour en
» frotter ses dards dont il faisoit la
» guerre aux bêtes. Ilus refusa de
» lui en donner , parce qu'il avoit
» la crainte des Dieux. Mais lorf-
» qu'Ulyffe repassa à Taphos , mon
» pere qui l'aimoit , qui sçavoit l'u-
» sage qu'il en vouloit faire , & qui
» le connoissoit incapable d'en abu-
» ser , lui en donna. Si donc Ulyffe
» venoit à se mêler tout d'un coup

avec ces Pourfui vans , vous les
verriez tous bientôt livrés à leur
mauvaise destinée , & la joie de
leurs nœces convertie en un deuil
très-amer. Mais tout cela est en-
tre les mains des Dieux. Ils sça-
vent seuls s'il reviendra vous ven-
ger de leurs insolences. Pour vous
je vous exhorte de penser aux
moyens de les chasser de votre
Palais : écoutez-moi donc , &
faites attention à ce que je vais
vous dire. Dès demain appelez
tous ces Princes à une assemblée ,
là vous leur parlerez , & prenant
les Dieux à témoin , vous leur
ordonnerez de s'en retourner cha-
cun dans sa maison ; & la Reine
votre mere , si elle pense à se re-
marier , qu'elle se retire dans le
Palais de son pere , qui est si puis-
sant. Là Icarius & Peribée au-
ront soin de lui faire des nœces
magnifiques , & de lui préparer

» des présens qui répondent à la
» tendresse qu'ils ont pour elle. A-
» près avoir congédié l'assemblée,
» si vous voulez suivre mes con-
» seils, vous prendrez un de vos
» meilleurs vaisseaux, vous l'équi-
» perez de vingt bons rameurs, &
» vous irez vous informer de tout
» ce qui concerne votre pere, &
» voir si quelqu'un pourra vous dire
» ce qu'il est devenu, ou si la di-
» vine fille de Jupiter, la Renom-
» mée, qui plus que toute autre
» Déesse seme la gloire des hom-
» mes dans ce vaste univers, ne
» pourra point par quelque mot
» échappé au hazard vous en ap-
» prendre quelque nouvelle. Allez
» d'abord à Pylos chez le divin Ne-
» stor, à qui vous ferez des questions;
» de-là vous irez à Sparte chez Me-
» nelas, qui est revenu de Troye
» après tous les Grecs. Si par ha-
» sard vous entendez dire des cho-

ses qui vous donnent quelque espé-
rance que votre père est en vie
& qu'il revient , vous attendrez
la confirmation de cette bonne
nouvelle encore une année en-
tiere , quelque douleur qui vous
presse , & quelque impatience que
vous ayez de revenir. Mais si l'on
vous assure qu'il est mort & qu'il
ne jouït plus de la lumiere , alors
vous reviendrez dans votre pa-
trie , vous lui élevez un tom-
beau , vous lui ferez des funé-
railles magnifiques & dignes de
lui , comme cela est juste , &
vous donnerez à votre mere un
mari que vous choisirez vous-mê-
me. Quand tout cela sera fait ,
appliquez - vous entierement à
chercher les moyens de vous dé-
faire de tous les Poursuivans , ou
par la force ou par la ruse ; car à
l'âge où vous êtes il n'est plus
tems de vous amuser à des badi-

» nages d'enfant. N'entendez-vous
» pas quelle gloire s'est acquise le
» jeune Oreste pour avoir tué ce
» parricide, ce meurtrier de son il-
» lustre pere, le traître Egisthe ?
» Qu'une noble émulation aiguise
» donc votre courage ; vous êtes
» beau & bien fait & vous avez l'air
» noble. Armez-vous donc de for-
» ce pour mériter comme lui les
» éloges de la postérité. Pour moi
» je m'en retourne à mon vaisseau ;
» il est tems que j'aïlle retrouver
» mes compagnons qui sont sans
» doute bien fâchés que je les fasse
» si longtems attendre. Allez sans
» perdre tems travailler à ce que je
» vous ai dit, & que mes conseils
» ne vous sortent pas de la mémoire.
» Mon hôte, lui répond le sage
» Telemaque, vous venez de me
» parler avec toute l'amitié qu'un
» bon pere peut témoigner à son
» fils ; jamais je n'oublierai la moin-
» dre

dre de vos paroles : mais quelque
 pressé que vous soyez de partir ,
 je vous prie d'attendre que vous
 ayez pris quelques rafraîchisse-
 mens , & qu'ensuite vous ayez le
 plaisir d'emporter dans votre vais-
 seau un présent honorable , le plus
 beau que je pourrai choisir , & tel
 qu'on en donne à ses hôtes, quand
 on a pour eux les sentimens que
 j'ai pour vous. Il sera dans votre
 maison un monument éternel de
 mon amitié & de ma reconnois-
 sance.

La Déesse , prenant la parole ,
 lui dit : Ne me retenez pas , je
 vous prie , & ne retardez pas
 l'impatience que j'ai de partir ; le
 présent que votre cœur généreux
 vous porte à m'offrir, vous me le
 ferez à mon retour , & je tâcherai
 de le reconnoître.

En finissant ces mots , la Déesse
 le quitte & s'envole comme un

oiseau. Dans le moment elle remplit le cœur de Telemaque de force & de courage, & le porte à se souvenir de son pere beaucoup plus encore qu'il n'avoit fait. Le jeune Prince remarquant ces effets sensibles, est saisi d'étonnement & d'admiration, & ne doute point que ce ne soit un Dieu qui lui a parlé.

En même tems il rejoint les Princes; le célèbre musicien chantoit devant eux, & ils l'écoutoient dans un profond silence. Il chantoit le retour des Grecs que la Déesse Minerve avoit rendu si funeste. La fille d'Icarius entendit de son appartement ces chants divins & en fut frappée. Aussi-tôt elle descendit suivie de deux de ses femmes. Quand elle fut arrivée à l'entrée de la sale où étoient les Princes, elle s'arrêta sur le seuil de la porte, le visage couvert d'un voile

d'un grand éclat , & appuyée sur ses deux femmes ; là les yeux baignés de larmes , elle adressa la parole au chantre , & lui dit : Phe-
mius , vous avez assez d'autres chants propres à toucher & à divertir ; vous êtes instruits de toutes les actions les plus célèbres des grands hommes, vous n'ignorez pas même celles des Dieux. Et c'est de là que les plus grands musiciens tirent d'ordinaire les sujets de leurs chants merveilleux ; choisissez-en donc quelqu'un , celui qui vous plaira davantage , & que les Princes continuent leur festin , en vous écoutant dans un profond silence ; mais quittez celui que vous avez commencé , dont le sujet est trop triste & qui me remplit de douleur. Car je suis dans une affliction que je ne puis exprimer. De quel mari me vois-je privée ! J'ai toujours l'idée plei-

ne de ce cher mari, dont la gloire
est répandue dans tout le pays
d'Argos & dans toute la Grèce.

Le sage Telemaque prenant la
parole, répondit : Ma mere, pour-
quoi défendez - vous à Phemius
de chanter le sujet qu'il a choisi &
qui lui plaît davantage? Ce ne sont
pas les chantres qui sont cause de
nos malheurs, c'est Jupiter seul ;
c'est lui qui envoie aux miserables
mortels les biens ou les maux qu'il
lui plaît de leur départir. Il ne faut
pas trouver mauvais que celui-ci
chante le malheureux sort des
Grecs, car le goût de tous les hom-
mes est d'aimer toujours mieux les
chansons les plus nouvelles. Ayez
donc la force & le courage d'en-
tendre celle-ci. Ulyffe n'est pas le
seul qui ait péri à son retour de
Troye; plusieurs autres grands per-
sonnages sont périés comme lui.
Retournez donc dans votre appar-

tement , & ne pensez qu'à vos occupations ordinaires ; reprenez vos toiles , vos fuseaux, vos laines ; ayez l'œil sur vos femmes , & leur ordonnez de presser les ouvrages que vous leur avez distribués. Le silence est le partage des femmes , & il n'appartient qu'aux hommes de parler dans les assemblées. Ce soin là me regarde ici.

Penelope étonnée de la sagesse de son fils , dont elle recueilloit avec soin toutes les paroles , remonte dans son appartement avec ses femmes , & continue de pleurer son cher Ulyffe jusqu'à ce que la Déesse Minerve lui eût envoyé un doux sommeil qui suspendit sa douleur.

Dès que la Reine fut sortie , les Pourfuivans firent beaucoup de bruit dans cette sale spacieuse , tous également enflammés d'amour , & tous poussés d'un désir

égal d'être préférés par Penelope.
Telemaque prend la parole, &
leur dit : Princes, qui poussez l'em-
portement jusqu'au dernier excès,
ne pensons présentement qu'à fai-
re bonne chere ; que le tumulte
cesse, & qu'on n'entende plus
tous ces cris ; il est juste d'écouter
tranquillement un chantre com-
me celui-ci, qui est égal aux Dieux
par la beauté de sa voix & par les
merveilles de ses chants. Demain
à la pointe du jour nous nous ren-
drons tous à une assemblée que
j'indique dès aujourd'hui. J'ai à
vous parler pour vous déclarer
que sans aucune remise, vous n'a-
vez qu'à vous retirer. Sortez de
mon Palais. Allez ailleurs faire
des festins, en vous traitant tour
à tour à vos dépens chacun dans
vos maisons. Que si vous trouvez
qu'il soit plus à propos & plus utile
pour vous de manger impuné-

ment le bien d'un seul homme, «
 continuez , consumez tout , & «
 moi je m'adresserai aux Dieux im- «
 mortels , & je les prierai que si ja- «
 mais Jupiter fait changer la fortu- «
 ne des méchans , vous périssiez «
 tous dans ce Palais sans que vo- «
 tre mort soit jamais vengée. «

Il parla ainsi , & tous ces Prin-
 ces se mordent les lèvres , & ne
 peuvent assez s'étonner du cou-
 rage de ce jeune Prince & de la
 vigueur dont il vient de leur par-
 ler. Enfin Antinoüs , fils d'Eu-
 peïthes , rompt le silence , & dit :
 Telemaque , sans doute ce sont «
 les Dieux eux-mêmes qui vous «
 enseignent à parler avec tant de «
 hauteur & de confiance. Je sou- «
 haite de tout mon cœur que Ju- «
 piter ne vous donne pas si-tôt le «
 sceptre de cette isle qui vous ap- «
 partient par votre naissance. «

Antinoüs , reprit le sage Tele- «

» maque , ne soyez pas fâché si je
 » vous dis que je recevrois de bon
 » cœur le sceptre des mains de Ju-
 » piter. Mais vous paroît-il que la
 » Royauté soit un si mauvais pre-
 » sent ? ce n'est nullement un mal-
 » heur de regner pourvu qu'on re-
 » gne avec justice. Un Roi voit
 » bien-tôt sa maison pleine de richesses , & il est comblé de toutes sortes d'honneurs. Mais quand je ne serai pas Roi d'Ithaque , il y a dans cette isle plusieurs Princes jeunes & vieux , qui meritent de l'être , si le divin Ulysse ne jouit plus de la lumiere du jour. Pour moi je me contente de regner sur toute ma maison & sur tout ce grand nombre d'esclaves que mon pere m'a laissés & qu'il a faits dans toutes ses courses.

Eurymaque , fils de Polybe ,
 » prenant la parole , dit : Telema-
 » que , tout ce que vous venez de

'dire est entre les mains des Dieux, qui feront asseoir sur le trône d'Ithaque celui des Grecs qu'il leur plaira de choisir ; possédez votre bien en toute sûreté , regnez dans votre maison , & que jamais vous ne voyez arriver ici un homme qui vous dépouille par la force pendant qu'Ithaque sera habitée. Mais permettez-moi de vous demander qui est cet étranger qui vient de partir ? d'où est-il ? quelle est sa famille & quel est son pays ? vous apporte-t-il quelque bonne nouvelle du retour de votre père ? ou n'est-il venu que pour retirer le paiement de quelque dette qu'il ait ici ? Il est parti bien promptement & n'a pas voulu être connu ; à son air on voit bien que ce n'est pas un homme d'une naissance obscure.

Fils de Polybe , répond sagement Telemaque , je n'espere plus

de voir mon pere de retour , c'est
 pourquoi je n'ajoute plus foi ni
 aux nouvelles qu'on vient m'en
 apporter , ni aux prédictions que
 ma mere me debite , après les
 avoir recueillies avec soin des De-
 vins qu'elle appelle dans son Pa-
 lais. L'étranger qui excite votre
 curiosité , c'est un hôte de notre
 maison de pere en fils. Il s'appelle
 Mentès , fils d'Anchialus , & il
 regne sur les Taphiens , peuple
 fort appliqué à la marine. Ainsi
 parla Telemaque , quoiqu'il eût
 bien reconnu la Déesse sous la fi-
 gure de Mentès. Les Princes
 continuerent de se livrer au plai-
 sir de la danse & de la musique jus-
 qu'à la nuit : & lorsque l'étoile du
 soir eut chassé le jour , ils alle-
 rent se coucher chacun dans leur
 maison.

Le jeune Telemaque l'esprit
 agité de différentes pensées , mon-

ta dans son appartement , qui étoit au haut d'un pavillon qu'on avoit bâti au bout de la cour dans un lieu séparé & enfermé. La sage Euryclée, fille d'Ops & petite-fille de Peisenor , portoit devant lui deux flambeaux allumés. Le vieillard Laërte l'avoit autrefois achetée fort jeune le prix de vingt bœufs , & la consideroit comme sa propre femme ; mais pour ne pas causer de jalousie , il n'avoit jamais pensé à l'aimer. Euryclée donc éclairoit à ce jeune Prince , car de toutes les femmes du Palais , c'étoit celle qui avoit le plus d'affection pour lui , & elle l'avoit élevé depuis son enfance. Dès qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement , Telemaque s'assit sur son lit , quitta sa robe , la donna à Euryclée , qui après l'avoir nettoyée & pliée bien proprement , la mit près de lui. Elle sortit en-

suite de sa chambre, tira la porte par son anneau d'argent, & lâchant la courroye qui suspendoit le levier, qui tenoit lieu de clef, elle la ferma. Telemaque passa la nuit à chercher en lui-même les moyens de faire le voyage que Minerve lui avoit conseillé.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE PREMIER.

L'*Odyssée*] Ce mot signifie l'histoire, la fable d'Ulysse, le recit des aventures de ce Heros. Avant de commencer mes Remarques, il est nécessaire de faire quelque reflexion sur la nature de ce Poëme. J'en ai dit un mot dans ma Préface, mais il en faut un peu davantage pour instruire un jeune Lecteur, & pour le mettre en état de juger du but & de la conduite du Poëte. L'*Odyssée* n'a pas été faite, comme l'*Iliade*, pour instruire tous les Etats de la Grece confederés & réunis en un seul corps, mais pour donner des instructions à chaque Etat en particulier. Un Etat est composé du Prince & de ses sujets. Il faut donc des instructions pour la tête qui commande; & il en faut pour les membres qui obéissent. Deux vertus sont nécessaires au Prince, la prudence pour ordonner, & le soin de faire lui-même exécuter ses ordres.

La prudence d'un politique ne s'acquiert

que par un long usage de toutes sortes d'affaires & par la connoissance de diverses sortes de Gouvernemens & d'Etats ; il faut donc que le Prince soit long-tems absent pour s'instruire , & son absence causera chez lui de grands desordres , qui ne peuvent finir que par son retour. Et voilà les deux points qu'Homere a réunis dans son Poëme & dans le même Héros. Un Roi hors de ses Etats , par des raisons nécessaires , se trouve dans les Cours de plusieurs Princes où il apprend les mœurs de plusieurs nations ; de-là naissent naturellement une infinité d'incidens , de périls & de rencontres très-utiles pour une instruction politique ; & d'autre part , cette absence donne lieu à tous les désordres qu'elle doit naturellement causer , & qui ne peuvent finir que par sa présence. Voilà pour ce qui regarde le Prince.

Les sujets n'ont besoin que d'une maxime générale , qui est d'être fidèles à leur Prince , de se laisser gouverner , & d'obéir exactement , quelque raison qui leur semble contraire aux ordres qu'ils ont reçus. C'est ce qu'Homere a joint à sa fable avec beaucoup d'adresse , car il a donné à ce Roi prudent & laborieux des sujets dont les uns l'accompagnent dans ses courses , & les autres sont demeurés dans ses Etats. A l'égard de ces derniers , les uns manquent à la fidélité qu'ils lui doivent , & les autres demeurent dans leur devoir. Et pour les premiers , je veux dire pour ceux qui l'accompagnent , il arrive quelquefois que quand ils l'ont perdu de vue , ils veulent fuir ; non les ordres qu'ils

ont reçus, mais ce qui leur paroît plus raisonnable, & ils périssent malheureusement par leur folie, comme les derniers sont enfin punis de leur rébellion; montrant tous également par les malheurs, que leur révolte & leur désobéissance leur attirent, les mauvaises suites qu'ont presque toujours l'infidélité & ces conduites particulières détachées de l'idée générale de celui qui doit gouverner.

L'absence du Prince est donc nécessaire par les deux raisons que j'ai alléguées qui sont essentielles à sa fable, & qui en font tout le fondement. Mais il ne peut s'absenter de lui-même sans pécher contre cette autre maxime également importante, *qu'un Roi ne doit point sortir de ses Etats.*

C'est à quoi Homère a pourvu avec beaucoup de jugement, en donnant à l'absence de son Héros une cause légitime & nécessaire, qu'il a mise même hors du Poème. Mais si le Héros ne doit pas s'absenter volontairement, il ne doit pas non plus s'arrêter volontairement hors de ses Etats, pour profiter de cette occasion de s'instruire; car de cette façon son absence seroit toujours volontaire, & on auroit raison de lui imputer les désordres qui en arriveroient.

Voilà pourquoi le Poète dans la constitution de sa fable, n'a pas dû prendre pour son action & pour le fondement de son Poème la sortie d'un Prince hors de son pays, ni sa demeure volontaire en quelque autre lieu; mais son retour, & ce retour retardé contre sa volonté.

Et comme ce retardement forcé a quelque chose de plus naturel & de plus ordinaire dans les voyages qui se font par mer, Homere a judicieusement fait choix d'un Prince dont les Etats fussent dans une isle.

Après avoir donc composé sa fable & joint la fiction à la vérité, il a choisi Ulyffe, Roi de l'isle d'Ithaque, pour en soutenir le premier personnage, & il a distribué les autres à Telemaque, à Penelope, à Antinoüs & à d'autres, qu'il a nommés comme il lui a plü. On peut voir le chap. 10. du liv. 1. du Poëme Epique du R. P. le Bossu, qui a mis dans un très-grand jour le but du Poëte, le secret de son art & les admirables instructions qu'il y donne.

Page. 1. *Muse, contez-moi les aventures de cet homme prudent & habile, qui après avoir ruiné la sacrée ville de Troye*] Sur le premier vers de l'Iliade j'ai parlé de la bien-séance & de la nécessité de ces invocations qu'Homere a mises à la tête de ses deux Poëmes, & dont il a donné l'exemple à ceux qui sont venus après lui. Il ne me reste à parler ici que de la maniere dont cette invocation doit être faite. Et je ne sçauois mieux faire que de rappeler le précepte qu'Horace en a donné dans son Art poëtique, puisqu'il ne l'a formé que sur l'invocation de l'Odyssée. Il n'y a rien de plus difficile aux Poëtes, & sur-tout aux Poëtes heroïques, que de se tenir dans la modestie & dans la simplicité lorsqu'ils annoncent les sujets qu'ils vont traiter. Comme ils en ont conçu une gran-

de idée, & qu'ils veulent la communiquer aux autres, ils ne trouvent rien d'assez noble & d'assez fort; c'est pourquoi ils ont recours aux termes les plus empoulés & les plus fastueux, & ils s'expliquent avec emphase, ce qui est très-vicieux. Horace choqué de ces debuts trop éclatans, dit aux Poètes :

*Nec sic incipies, ut scriptor Cyclicus olim,
Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.*

*Ne commencez jamais vos Poèmes comme
ce Poète Cyclique,*

Je chante de Priam la fortune & la guerre.

Que produiront de grand ces magnifiques promesses? les montagnes seront en travail & n'enfanteront qu'une souris. O qu'il vaut bien mieux imiter la sagesse & la modestie du Poète qui ne fait jamais rien mal à propos, & qui commence ainsi son Poème: Muse, chantez-moi cet homme qui après la prise de Troye a voyagé dans plusieurs pays, & s'est instruit des mœurs de plusieurs peuples. Il ne cherche pas à allumer d'abord un grand feu, pour ne donner ensuite que de la fumée, mais au contraire il ne présente d'abord que de la fumée pour faire éclater ensuite un grand feu, & pour nous faire voir tous ces miracles surprenans, Antiphate, Scylla, le Cyclope & Charibde.

Malgré ce précepte si sensé & dont la vérité est si évidente, les Poètes n'ont pas laissé de donner dans cette enflure. Claudien entre d'abord dans une fougue qu'on peut appeler une véritable folie :

..... Audaci promere cantu
 Mens congesta jubet , gressus removete
 profani :

Jam furor humanos nostro de pectore
 sensus

Expulit , & totum spirant præcordia
 Phœbum.

Mon esprit me force d'annoncer dans un chant plein d'audace ce qu'il a conçu ; éloignez-vous de moi , profanes ; déjà la fureur poétique a chassé de mon ame tout ce qui sent l'homme mortel ; & tout ce qui est en moi ne respire plus que Phœbus. C'est-à-dire , que toute la divinité d'Apollon est enfermée dans sa poitrine.

Stace commence son Achilleïde avec un emportement presque aussi grand :

Magnanimum Aeacidem , formidatamque
 tonanti

Progeniem , & patrio vetitam succedere
 cœlo ,

Diva refer.

Déesse , chantez-moi le magnanime fils d'Eacus , ce heros qui fit peur au maître du tonnerre , & à qui on refusa l'entrée du ciel , quoiqu'il en tirât son origine.

Et pour nous rapprocher de notre tems , l'Auteur d'Alaric a commencé ainsi son Poëme.

Je chante le vainqueur des vainqueurs de
 la terre.

Que produisent ces grandes promesses, ces fougues, ces emportemens? Au lieu de faire paroître les Poètes grands, elles les rendent ridicules. Mais, dit-on, ne faut-il pas intéresser le Lecteur; & le rendre attentif en lui donnant dès le commencement une grande idée de ce qu'on va lui dire? Oui sans doute, mais la modestie & la simplicité le font mieux que cette pompe & ce faste. En effet, qu'on essaye d'enfler cette invocation & cette proposition d'Homere, les termes les plus empoulés n'y ajoûteront rien & ne feront que les corrompre. Dans cette simplicité & dans cette modestie Homere n'oublie rien de tout ce qui est le plus capable d'intéresser. Il nous promet les aventures d'un homme prudent, d'un homme qui a détruit la superbe Troye, d'un homme qui a été long-tems errant, qui a voyagé dans plusieurs pays, & qui s'est instruit des mœurs & des coûtumes de plusieurs peuples, qui a essuyé des perils & des travaux infinis, & qui enfin n'est retourné chez lui qu'après la perte de tous ses Compagnons qui périrent par leur folie, parce qu'ils avoient commis un sacrilege.

Il en est de même de la proposition & de l'invocation de Virgile dans son Eneïde. Je suis ravie de voir que la simplicité & la modestie sont aussi nécessaires dans les ouvrages que dans la vie civile & dans les mœurs.

De cet homme prudent] Le terme de l'original *πρόσοπος* ne signifie pas un homme

qui a différentes mœurs , & qui se revêt de vice & de vertu , selon que cela convient à ses intérêts & aux tromperies qu'il medite. Homere n'a jamais connu le mot *τέτοπος* pour les mœurs , comme Eustathe l'a fort bien remarqué , mais il signifie un homme qui se tourne en plusieurs façons , qui s'accommode à tous les états de sa fortune , qui imagine des expediens , qui est fertile en ressources. Πολύτροπον , dit Eustathe , *αυτόν ἐστὶ τῷ ἰουκίνηθον , ποικίλον , πολυμήτιν , πλύναν , ἐπιχειρηματικόν , πλύβυλον , πλύτροπον , &c.* après quoi il ajoute , *πολύτροπος οὖν ὁ ἄρα πλὴν ἰμπειρίαν πλύφραν.* Dans Homere polytropos signifie un homme qu'une grande experience a rendu prudent. La véritable signification de ce mot sera rendue plus sensible par cette judicieuse remarque du P. le Bossu , liv. 4. ch. 9. La fable de l'Odyssee , dit-il , est toute pour la conduite d'un état & pour la politique ; la qualité qu'elle exige est donc la prudence , mais cette vertu est trop vague & trop étendue pour la simplicité que demande un caractère juste & précis , elle a besoin d'être déterminée. Le grand art des Rois est le secret & la dissimulation. On sçait que Louis XI. pour l'instruction de son fils , réduisit toute la langue Latine à ces seules paroles ; Qui nescit dissimulare , nescit regnare : Le Roi qui ne sçait pas dissimuler , ne sçait pas regner. Ce fut aussi par la pratique de cette maxime que Saül commença son regne , quand il fut élu , étant alors rempli de l'esprit de Dieu. La première chose que nous lisons de lui dans la sainte Ecriture est qu'il faisoit semblant de ne pas

oir les discours que quelques seditieux tenoient contre lui ; Ille verò dissimulabat se audire. Reg. I. 10. 27. Voilà le caractère qu'Homere donne à Ulysse, il le nomme *πελύτης*, pour marquer cette prudente dissimulation qui le déguise en tant de manieres, & qui lui fait prendre tant de formes.

Qui après avoir ruiné la sacrée ville de Troye] Homere donne à Ulysse la gloire de la prise de Troye, parce qu'outre qu'il executa plusieurs choses, sans lesquelles on ne pouvoit réussir, ce ne fut qu'en suivant ses conseils qu'on vint à bout de cette grande entreprise. C'est pourquoi le Poëte lui donne ordinairement le surnom de *destructeur de villes*. Ulysse n'étoit pas le plus vaillant de l'armée, mais il étoit le plus sage & celui que Minerve aimoit le plus, comme nous l'avons vû dans l'Iliade. Qu'on examine bien les entreprises que les plus grands capitaines ayent faites, je suis persuadée qu'on trouvera le plus souvent que l'honneur du succès est plus dû à la sagesse & à la prudence, qu'au courage & à la valeur.

Fut errant plusieurs années en divers pays] Voilà ce qui fait proprement le sujet du Poëme, *les erreurs d'Ulysse*, c'est-à-dire, les travaux & les perils continuels de ses voyages qui durerent plusieurs années. Car c'est ce qu'il y a d'essentiel ici, comme Aristote l'a bien remarqué dans le plan qu'il donne de la fable de l'Odyssee : *Un homme,*

Le P. le Bof-
fu, liv. 2.
ch. 18.

dit-il, est absent de son pays plusieurs années, &c. Comme le dessein de l'Odyssée est différent de celui de l'Iliade, la conduite est aussi toute autre pour le tems. Le caractère du heros est la prudence & la sagesse. Cette moderation a laissé au Poète la liberté entière d'étendre son action autant de tems qu'il a voulu, & que ses instructions politiques en demandoient. Il ne s'est donc pas contenté de donner quelques semaines à cette action, comme il a fait à celle de l'Iliade, mais il y a employé huit ans & demi, depuis la prise de Troye, où elle commence, jusqu'à la paix d'Ithaque où elle finit. Comme la prudence ne se forme qu'avec un long-tems, le Poète a donné plusieurs années à une fable, où il expose les aventures d'un homme qui ne surmonte les obstacles que la fortune peut lui opposer, que par la prudence qu'il a acquise dans ses longues courses.

Qui visita les villes de differens peuples, & s'instruisit de leurs coûtumes & de leurs mœurs] Les anciens estimoient fort ceux qui avoient beaucoup voyagé; c'est pourquoi parmi les qualités de leurs heros les plus sages, ils ne manquoient pas de marquer celle d'avoir couru beaucoup de pays. L'histoire & la fable donnent à Hercule & à Bacchus de longs voyages. Mais Homere nous marque bien formellement quels voyages il faut estimer; il ne se contente pas de dire, *il visita les villes de plusieurs peuples*, en les visitant on peut n'y satis-

faire qu'une vaine curiosité, ce qui n'est ni utile ni digne d'une grande louange ; mais il ajoute, & il s'instruisit de leurs coutumes & de leurs mœurs, & comme dit le texte, il connut leur esprit, car l'esprit est la source des mœurs & des coutumes. Et voilà ce qui merite d'être estimé. Les voyages sont utiles ou pernicioeux ; ils sont pernicioeux, quand on n'en rapporte que de nouveaux vices qu'on ajoute à ceux de son pays, & ils sont utiles quand on en rapporte de nouveaux trésors de sagesse pour la police ou pour les mœurs. Voilà pourquoi Lycurgue ne permettoit pas à toutes sortes de personnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangères, des coutumes desordonnées & licencieuses, & plusieurs différentes idées de gouvernement. Et c'est ce qui donna à Platon l'idée du sage établissement qu'il fait sur les voyages. Dans son liv. 12. des Loix, il veut qu'on ne donne à aucun particulier la permission de voyager qu'il n'ait quarante ans accomplis ; & outre cela, il veut que sa ville envoie des hommes de cinquante ans pour s'informer & s'instruire de tout ce qu'il y a de bon dans les autres pays, & que ces hommes à leur retour fassent leur rapport dans un Conseil établi pour en prendre connoissance, & qui devoit être composé des prêtres les plus vertueux, des conservateurs des loix, & autres gens de bien, & d'une probité connue.

Pendant qu'il travailloit à sauver sa vie,

à procurer] Le Grec dit à la lettre , pour racheter sa vie & le retour de ses Compagnons. *Α'π'ο'υ'πε'ρ'ος* est un terme emprunté des anciens achats qui se faisoient par échange. Au reste Homere dès l'entrée de son poëme donne une grande idée de la vertu de son heros, en faisant entendre qu'il ne travailloit pas seulement à se sauver lui-même , mais à sauver ses Compagnons.

A ses Compagnons] Homere parle ici particulièrement des quarante-quatre Compagnons qu'il avoit dans son vaisseau ; car il n'y eut que ceux-là qui mangerent les bœufs du Soleil. Les autres perirent en d'autres occasions & de différentes manieres.

Page 2. *Ces malheureux perirent tous par leur folie*] Par ce seul trait Homere marque d'abord une difference essentielle entre l'Iliade & l'Odyssée, c'est que dans l'Iliade les peuples perissent par la folie des Rois ; car ce Poëte déclare qu'il chante la colere d'Achille, qui a été si funeste aux Grecs, & qui en a précipité une infinité dans le tombeau , ce qui a fait dire à Horace,

Quidquid delirant Reges plecluntur Achivi.

Et dans l'Odyssée ils perissent par leur propre folie , comme il le dit ici , après avoir assuré que leur Prince n'avoit rien oublié pour leur procurer un heureux retour. Voilà pourquoi l'Odyssée est plus pour le peuple , que l'Iliade.

Les

Les insensez ! ils eurent l'impieté de se nourrir] La Poësie doit être instructive, & la plus grande instruction & la plus utile est celle qui regarde la pieté. Homere ne perd aucune occasion de donner sur ce point-là d'excellents préceptes ; mais des préceptes indirects, qui sont les plus efficaces. Ici il enseigne que les impies & les sacrileges sont dignes de mort, & qu'ils attirent inmanquablement sur eux la vengeance divine.

Daignez nous apprendre aussi à nous] On demande pourquoi Homere dit à la Muse, *daignez nous apprendre aussi à nous*, pourquoi cet *aussi* ? Eustathe répond que c'est parce que cette matiere est si importante & si considerable, qu'on ne peut pas douter que la Muse ne l'apprenne à d'autres, & que d'autres Poëtes ne travaillent sur ce grand sujet. Ou peut-être qu'il a parlé ainsi pour faire entendre que ce sujet étoit connu, & qu'il avoit été divulgué en Egypte, d'où on prétend qu'Homere l'avoit pris. Mais la véritable raison, à mon avis, est que par-là Homere a voulu dire que cette histoire d'Ulysse étant véritable, il est impossible qu'elle soit ensevelie dans l'oubli & qu'elle ne soit scûe d'une infinité de gens. Beaucoup de peuples en ont déjà entendu parler. Daignez donc, divine Muse, l'apprendre aussi aux Grecs, comme vous l'avez déjà apprise à d'autres peuples.

Une partie] C'est ce que signifie *ἀπόθε*
Tome I. C

Ce mot, dit Hesychius, *signifie une certaine partie telle que vous voudrez.* Ἀμόδιον ἀπὸ πρὸς μέρος ὁπόδιον θέλεις. Par-là le Poète annonce qu'il ne chantera pas toutes les aventures de ce héros, & qu'il se retranchera à n'en chanter qu'une partie. Car il n'y a qu'une partie qui soit le véritable sujet du Poème Epique. Il ne traite qu'une seule action, mais par le moyen des épisodes il rapporte toutes les aventures qui peuvent être liées avec cette action principale, & ne faire avec elle qu'un même tout.

Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, étoient arrivés dans leurs maisons] Comme mon dessein n'est pas seulement d'expliquer le texte d'Homere, pour donner le vain plaisir de lire en notre langue les aventures d'Ulyffe comme on lit un Roman, mais aussi d'expliquer l'artifice du Poème Epique, & l'adresse du Poète dans la conduite de ses sujets, je suis obligée de faire d'abord remarquer ici que l'ordre qu'Homere suit dans l'Odyssée, est bien différent de celui qu'il a suivi dans l'Iliade. L'Iliade est le recit des maux que la colere d'Achille a faits aux Grecs; l'action est courte, ainsi il commence par le commencement de l'action même, & il la raconte dans l'ordre naturel, tout comme elle est arrivée. Mais l'action de l'Odyssée étant longue, & ne pouvant être continue, parce que dans ce long tems il se passe beaucoup de choses qui ne sont pas propres au Poème, le Poète a recours à l'ordre artificiel; il jette d'abord ses lecteurs au milieu de sa matiere, & com

hence son action le plus près qu'il peut de sa fin, trouvant ensuite par son art le secret de rappeler les choses les plus considérables qui ont précédé, & de faire une narration continue où il n'y a aucun vuide, & où la curiosité du lecteur est toujours excitée par le desir & par l'espérance d'apprendre les incidents que le Poëte n'a pas expliqués. Horace a fort bien expliqué cette methode dans son Art poëtique, v. 42 & 43. on peut voir là les remarques. Ulysse a déjà été un an avec Circé & sept ans avec Calypso dans l'isle d'Ogygie, quand les Dieux ordonnent à Mercure d'aller commander de leur part à cette Déesse de laisser partir ce Prince, & de lui fournir tout ce qui étoit nécessaire pour son retour à Ithaque. Voilà le commencement de l'Odyssée. Dans la suite le Poëte nous développe tout ce qui a précédé l'ouverture de son action, en faisant un choix noble & judicieux de tous les incidents qui peuvent composer le tissu du Poëme Epique.

Malgré l'impatience qu'il avoit de revoir sa femme & ses Etats.] Homere est toujours moral, il ne veut pas que nous perdions un seul moment de vue la sagesse de son heros; il est auprès d'une Déesse, & bien-loin d'être captivé par ses charmes, il soupire toujours après sa femme & ses Etats. Et par ce même moyen, Homere se hâte de nous apprendre que l'absence d'Ulysse & son séjour loin de son pays n'étoient pas volontaires, & que son retour étoit

retardé malgré lui. Cela étoit très-nécessaire : car, comme on l'a vu dans la première remarque, le Poëte dans la constitution de sa fable n'a pas dû prendre pour son action & pour le fondement de son Poëme, la sortie libre d'un Prince hors de son pays, ni sa demeure volontaire hors de chez lui, mais son retour après une absence nécessaire, & son retour retardé contre sa volonté. Aussi le Poëte insiste-t-il particulièrement sur cette absence forcée, & sur les obstacles apportés à son retour. Il va nous dire dans ce même Livre, *Que la Nymphe Calypso retient ce malheureux Prince, qui passe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur.* Et dans le Livre v. il nous le représente assis sur le bord de la mer, qu'il considère les larmes aux yeux, comme un obstacle qui s'oppose depuis long-tems à son retour. *Il étoit assis, dit-il, sur le rivage de la mer, où il alloit ordinairement exhaler sa douleur & soupirer ses déplaisirs, &c.*

Il étoit retenu dans les grottes profondes de la Déesse Calypso.] Le nom de cette Déesse est tiré du secret, car il vient de *καλύπτειν* cacher. La Déesse Calypso est donc la Déesse secrète, la Déesse du secret. C'est chez elle que les lecteurs trouvent d'abord Ulysse qui y a été sept ans entiers ; & ce n'est pas sans raison que le Poëte fait demeurer si long-tems chez une Déesse, dont le nom marque le secret, un heros qui doit être un grand Politique, dont tout l'art consiste dans le secret & dans la dissimula-

tion. Aussi a-t-il si bien profité de ses leçons, qu'il ne perd pas une occasion de les mettre en pratique, & qu'il ne fait rien sans déguisement. Il prend toutes sortes de formes, il dissimule, il se cache jusqu'au dernier jour. C'est une remarque du R. P. le Bossu, liv. 4. chap. 9. qui m'a paru fort ingénieuse & digne d'être rapportée. Cependant on pourroit dire, & c'est la pensée d'un de mes amis, homme très-sçavant, d'un goût exquis, & très-judicieux Critique, qu'il n'est pas bien clair qu'Ulysse prenne de grandes leçons de dissimulation & de politique chez cette Déesse Calypso. Il est arrivé chez elle si fin & si dissimulé, qu'il n'avoit guère besoin de maître dans un art où il surpassoit déjà les plus habiles. En tout cas, la Déesse n'a pas de quoi s'applaudir beaucoup d'avoir formé un élève si parfait. Il y auroit donc peut-être autant d'apparence à dire qu'Homere a retenu sept ans entiers Ulysse dans les grottes de Calypso, pour dire poétiquement, qu'il fut sept ans caché sans qu'on sçût ce qu'il étoit devenu, & ce qu'il faisoit, & sans que ces sept années pussent être employées dans la narration du Poëme.

M. l'Abbé
Fraguier.

Quand celle que les Dieux avoient marquée pour son retour à Ithaque fut arrivée]
Si les Poëmes d'Homere sont pleins de maximes de morale, ils sont aussi remplis de maximes de religion. Dès le commencement de l'Iliade il a fait voir, comme je l'ai remarqué, que la querelle d'Achille & d'Agamemnon étoit une suite des decrets de

Jupiter qui conduit tout par sa providence ; ainsi, dit-il, *les décrets de Jupiter s'accomplissoient*. Dès l'entrée de l'Odyssée il insinue la même vérité, en faisant connoître que le séjour d'Ulyssé dans l'isle d'Ogygie étoit l'effet de la providence, & qu'il n'en devoit sortir que dans le tems qu'elle avoit marqué.

Page 3. *Quoiqu'il fût au milieu de ses amis*] C'est pour relever encore les malheurs d'Ulyssé & sa grande prudence ; car il n'y a rien de plus triste que d'essuyer de nouvelles peines de la part de ses amis, & rien qui demande tant de sagesse & de prudence pour s'en tirer.

Neptune seul perseverant dans sa colere] Ulyssé s'étoit attiré la colere de ce Dieu, parce qu'il avoit aveuglé le Cyclope qui étoit son fils.

Un jour que ce Dieu étoit allé chez les Ethiopiens] J'ai expliqué dans l'Illiade ce qui avoit donné lieu à cette fiction, que tous les Dieux alloient tous les ans chez les Ethiopiens à un festin que ces peuples leur donnoient. Le fondement en est moral & historique. On peut le voir, tom. 1. p. 85. & 86. comme ces peuples religieux avoient des fêtes générales qu'ils celebroyent à l'honneur de tous le Dieux, ils en avoient aussi de particulieres pour chaque Dieu. C'est ici la fête de Neptune, c'est pourquoi ce Dieu y est allé seul.

Chez les Ethiopiens qui habitent aux extrémités de la terre, & qui sont séparés en deux peuples, dont les uns sont à l'Orient]
 Ce passage, qui marque la profonde connoissance qu'Homere avoit de la Geographie, a donné de l'exercice aux anciens Géographes qui ont voulu l'expliquer. Strabon en a fait une assez ample dissertation dans son premier livre: Mais ce qui est nécessaire dans un traité de Geographie, seroit déplacé dans des remarques sur un Poëme Epique. Je n'entrerai donc point dans la discussion des sentimens de ces Anciens, & je me contenterai de suivre ici l'explication de Strabon, qui après avoir refuté les opinions de Crates & d'Hipparque, établit solidement la sienne, la seule veritable, qui est que les Ethiopiens habitent le long de l'Océan meridional; c'est pourquoi Homere dit avec beaucoup de raison qu'ils habitent aux extrémités de la terre, & que le Nil les sépare les uns des autres, comme il sépare l'Égypte. Le Poëte ajoute avec beaucoup de verité qu'ils sont séparés en deux peuples, dont les uns sont au Soleil levant, & les autres au Soleil couchant. Ce sentiment s'accorde avec nos cartes modernes, où l'on voit le Nil couper l'Ethiopie, & en faire une partie Orientale & l'autre Occidentale. Cela nous suffit. Ceux qui seront curieux de voir les opinions anciennes & ce qu'on leur oppose, n'ont qu'à lire ce premier livre de Strabon.

Là le pere des Dieux & des hommes s'est

souvenu du fameux Egisthe, qu'Oreste avoit tué pour venger la mort de son pere] Homere accompagne ici le nom d'Egisthe d'une épithete que je n'ai pû ni dû conserver, *le pere des Dieux & des hommes*, dit-il, *s'étant souvenu du sage Egisthe : ἀμύμωνος*, c'est-à-dire, *irréprehensible, à qui on ne peut rien reprocher*. Comment ce Poëte peut-il dire cela d'un scelerat qui a assassiné son Roi pour en épouser la femme & se rendre maître de ses États? Il seroit difficile de rendre cela supportable dans notre maniere de penser & de nous exprimer. Ce n'est pourtant pas une raison de condamner Homere, qui sans doute n'a pas employé cette épithete legerement & sans quelque dessein de nous apprendre une verité importante. Eustathe, pour le sauver, dit qu'il a grand soin de ne paroître ni médisant ni railleur dans son Odyssée, non plus que dans son Iliade, que par cette raison il donne cette épithete à Egisthe, épithete prise, non du mal qui étoit en lui, mais du bien, car il étoit noble, bien fait, il avoit beaucoup d'esprit, & qu'ainsi il regarde Egisthe par le bon côté. Mais cela ne me satisfait point & ne satisfera personne. Je croi qu'il y a une raison plus profonde & plus digne d'un grand Poëte. Homere donne ici à Egisthe cette épithete pour disculper Jupiter du crime que ce scelerat avoit commis, il veut faire voir que Dieu n'est point la cause des forfaits des hommes, & qu'il les a créés tous sages & capables de faire le bien, mais que par leur intempérance, par leurs débauches

& par le mauvais usage qu'ils font de leur liberté, ils corrompent ces semences de vertu, & se précipitent dans le mal. C'est comme s'il disoit, *Jupiter s'étant souvenu d'Egiste, de cet Egiste, qu'il avoit créé prudent & sage, & capable de se bien conduire.*

Page 4. *Quelle insolence ! les mortels osent accuser les Dieux*] Quand le Jupiter d'Homere tient ce discours dans le Conseil, il y avoit déjà près de huit ans qu'Egiste avoit assassiné Agamemnon, mais il n'y avoit que très-peu de tems qu'Oreste avoit vengé son pere en punissant ce meurtrier. Ainsi c'est fort à propos que Jupiter rappelle cette action d'Egiste.

Ils nous reprochent que nous sommes les auteurs des maux qui leur arrivent, & c'est leur folie] Voici un passage très-remarquable & digne d'un chrétien. Les payens avoient donc déjà connu dès le tems d'Homere que Dieu étant souverainement bon, ne pouvoit être l'auteur des maux, & qu'étant aussi souverainement juste, il recompensoit le bien & punissoit le mal; & par conséquent que les malheurs que les hommes s'attirent, ne viennent point de lui, mais uniquement de leur désordre & de leur folie, puisqu'ils se privent volontairement du bien qu'ils pouvoient acquerir, & qu'ils se précipitent dans les maux qu'ils pouvoient éviter.

Ils se précipitent dans les malheurs qui ne

leur étoient pas destinés.] Dans le livre XVII. de l'Iliade nous avons vu qu'Apollon, pour exciter Enée, lui dit, qu'on a vu autrefois de vaillans hommes qui par leur force & par leur courage ont forcé les destinées, & que les Troyens perdent le superbe Ilium contre les décrets du ciel. Et j'ai fait voir que cette Théologie d'Homere est très-conforme à la saine Théologie, qui nous enseigne que Dieu révoque quelquefois ses décrets. L'écriture sainte est pleine d'exemples qui prouvent cette vérité. Mais d'un autre côté aussi il est certain que rien n'arrive contre les ordres de la Providence. Il semble qu'il y ait là quelque contradiction, il n'y en a pourtant aucune. Il y a une double destinée, c'est-à-dire, deux destinées contraires. Si je fais telle chose, je tombe dans les ordres de l'une, & si je fais le contraire, je tombe dans les ordres de l'autre. Ainsi je suis toujours sous les loix de la Providence, quoiqu'il dépende toujours de moi de les changer, & ni la Providence ne nuit jamais à ma liberté, ni ma liberté ne fait obstacle à la Providence. Rien n'arrive à l'avanture, car tout arrive en conséquence des ordres de Dieu; mais comme notre volonté influe sur tout, elle fait changer ces ordres. Dieu n'a point destiné à Egisthe, par exemple, tels & tels malheurs, c'est Egisthe qui par sa corruption toute volontaire se les attire contre la volonté même de Dieu. Voilà pourquoi Homere dit fort bien qu'il s'est attiré tous ses maux contre les ordres de la destinée. Dieu le punit selon

les loix de sa justice , mais c'est lui qui s'attire par ses crimes cette punition qu'il dépendoit de lui d'éviter. Cela accorde parfaitement le soin de Dieu , qui préside & qui juge , avec la liberté & le pur mouvement de l'ame qui choisit , & qui par son mauvais choix se précipite dans ce qui ne lui étoit pas destiné. Cela suffit , à mon avis , pour éclaircir tout cet endroit qui me paroît très-important. J'avoue que je suis étonnée de voir de si grandes vérités connues par des payens qui ont une Théologie si grossière & si informe , qui croient que Jupiter est le souverain être , le pere des Dieux & des hommes , qu'il dispose de tout , & que ses décrets sont la Destinée , & qui cependant le disent né , & qui racontent sa généalogie. Il y en avoit même qui parloient de sa mort , car on monroit son tombeau à Crete. Il est vrai que Callimaque se mocque sur cela des Cretois qui monroient ce prétendu tombeau de Jupiter. *Les Cretois , dit-il , sont toujours menteurs , car , grand Roi , ils montrent votre tombeau : mais vous n'êtes pas mort , vous êtes éternellement.* Mais ce même Poëte qui regarde comme un blasphême de dire que Jupiter soit mort , dit tout de suite qu'il est né , & que Rhée l'avoit enfanté sur une montagne d'Arcadie. Il y a bien de l'apparence que cette naissance étoit quelque enveloppe , quelque figure que les sçavans seuls pénétroient. Comment accorder sans cela des idées si contraires ?

Car cet exemple est récent] En effet la puni-

dition d'Egiste ne venoit que de s'exécuter quand ce conseil des Dieux fut tenu. Car, comme je l'ai déjà dit, il y avoit près de huit ans qu'Agamemnon avoit été assassiné. Oreste fut emporté fort jeune des Etats de son pere, ainsi il lui fallut tout ce tems-là pour se fortifier & pour se mettre en état de punir cet assassin.

Il n'ignoroit pourtant pas la terrible punition qui suivroit son crime] Car il n'y a point de méchant qui ne sçache ce qui est dû à ses crimes, & Homere va nous dire comment il le sçait.

Nous avons eu soin nous-mêmes de l'en avertir, en lui envoyant Mercure] Voici une grande vérité revêtue d'une Poësie bien admirable. Dieu est si bon qu'il ne se lasse jamais d'avertir les hommes. Jupiter dit ici formellement qu'il avoit averti Egiste. Comment l'avoit-il averti ? en lui envoyant Mercure. Qui est Mercure ? c'est ici la loi naturelle que Dieu a gravée dans le fond de tous les cœurs, & qui, comme dit Cicéron, est non seulement plus ancienne que le monde, mais aussi ancienne que le maître même du monde. Car, ajoûte-t-il, il y avoit une raison émanée du sein même de la nature, qui portoit au bien & qui détournoit du mal. Raison qui ne commença pas à devenir loi, quand elle commença à être écrite, mais qui le fut dès qu'elle exista, & elle exista en même tems que l'entendement Divin. C'est pourquoi la loi véritable & pri-

inordiale propre à ordonner & à défendre, c'est la raison du grand Jupiter. Voilà cette raison du grand Jupiter, que Jupiter lui-même appelle ici Mercure; cette raison émanée de Dieu, & qui crie incessamment dans les cœurs les plus corrompus, cela est bien, cela est mal. C'est sans doute sur ce passage que fut fait cet ancien proverbe dont parle le Philosophe Simplicius, la raison est le Mercure de tous les hommes. Ce passage me fait souvenir d'un passage d'Épictète tout semblable, & qui est parfaitement beau. Ce Philosophe dit dans le livre 3. d'Arrien, Apollon sçavoit bien que Laïus n'obéiroit pas à son oracle; Apollon ne laissa pas de prédire à Laïus les malheurs qui le menaçoient. La bonté de Dieu ne se laisse jamais d'avertir les hommes; cette source de vérité coule toujours, mais les hommes sont toujours incredules, desobéissans, rebelles. Je dois cette remarque à M. Dacier.

Page 5. *Aussi vient-il de payer à la justice Divine tout ce qu'il lui devoit*] Voici encore un passage bien important. Il y a deux choses qui me paroissent très-dignes de remarque: la première, c'est qu'Homère regarde les crimes, les péchés, comme des dettes qu'il faut payer à la justice Divine. C'est la même idée que nous a donné la Religion Chrétienne; notre Seigneur lui-même leur a donné ce nom dans l'admirable prière qu'il nous a enseignée, *dimitte nobis debita nostra: remettez-nous nos dettes.* Et il regarde les pécheurs comme des débiteurs qui

doivent satisfaire leur créancier : S. Matth. 18. 27. S. Luc 6. 41. Et l'autre qui n'est pas moins digne de considération , c'est que Dieu ne punit pas toujours les crimes dès qu'ils sont commis , & qu'il donne souvent aux pécheurs un long délai jusqu'à ce qu'ils aient comblé la mesure de leurs iniquités , & qu'alors il leur fait payer tout à la fois *αὐτῶν πάντα* toutes leurs dettes.

La Déesse Minerve , prenant la parole ; répondit] C'est la conjoncture présente qui a fourni à Jupiter le sujet du discours qu'il vient de tenir ; Egisthe vient d'être puni de ses crimes ; Minerve qui est la sagesse même , profite fort bien de cette occasion pour favoriser Ulysse. Car si les méchants sont punis , les bons doivent être récompensés , protégés. Ulysse est homme pieux , il est persecuté injustement , il est donc tems que tous ses malheurs finissent. Il y a dans tout cela un naturel charmant , on ne peut y soupçonner ni préparation ni art , tout naît sur le champ , & c'est une grande adresse.

Perisse comme lui quiconque imitera ses actions] Minerve étant la sagesse même , ne peut point ne pas vouloir que les forfaits soient punis , sur-tout les forfaits comme ceux d'Egisthe , l'adultere , l'homicide , &c. car c'est par ses ordres même qu'ils sont punis. Mais autant qu'elle veut la punition des méchants , autant veut-elle la récompense des bons. C'est le même principe,

Dans une isle éloignée toute couverte de bois au milieu de la vaste mer, & habitée par une Déesse] Strabon nous apprend qu'Apollodore avoit repris Callimaque de ce que contre la foi due au témoignage d'Homere qui fait entendre que cette isle de la Déesse Calypso étoit dans l'Océan , & que par conséquent les *erreurs* d'Ulyffe avoient été jusques dans l'Océan , veut que ce soit l'isle appelée *Gaulus* , qui est au milieu de la mer entre la Sicile & l'Afrique , un peu au-dessus de l'Isle de Melite , Malte. Mais Callimaque avoit raison & Apollodore avoit tort. Homere a voulu parler de cette isle de *Gaulus* ; mais pour rendre la chose plus admirable , il dépayse cette isle , s'il est permis de parler ainsi , & il la transporte au milieu de l'Océan , & en fait l'isle Atlantique dont il avoit oui parler.

Page 6. *Et habitée par une Déesse*] Cela n'est pas ajoûté inutilement , c'est pour augmenter les malheurs d'Ulyffe. Il est dans une isle éloignée , au milieu de l'Océan & au pouvoir d'une Déesse , & par conséquent hors d'état & hors de toute espérance de sortir jamais de ses mains sans une protection de Dieu toute particulière.

Fille du sage Atlas] L'épithete *δλοόφρονος* , dont Homere se sert , est un de ces termes très-fréquens dans la langue Grecque , qui signifient des choses entièrement opposées ;

car elle signifie *qui n'a que de méchantes choses dans l'esprit, qui ne pense qu'à des choses nuisibles, funestes, qui est terrible, dangereux.* Ολίθρια φρονοῦντες, κακόφρονος, δεινοῦ, Hesych. Et il peut signifier aussi, *qui a une connoissance infinie, qui sçait tout, qui étend ses vues sur tout.* Ως πᾶ ὑπὲρ ὅλων φρονοῦντα, ἤσθουν πᾶν ὅλων φρονητικόν. Dans quel sens Homere l'a-t-il employé ? a-t-il voulu blâmer Atlas ? l'a-t-il voulu louer ? Eustathe l'a pris dans le dernier sens après Cleanthes. Pour accorder les deux, ne pourroit-on pas croire qu'Homere avoit entendu quelque chose de l'ancienne tradition, qui disoit qu'Atlas étoit le même qu'Enoch, & qu'Enoch étoit un grand Astrologue, qui ayant prévu & prédit le déluge universel, ne cessoit d'exhorter les hommes à se repentir & à tâcher de détourner ce fleau par leurs larmes. Et pour mieux aslurer la chose, il avoit appelé son fils *Methusela*, pour faire entendre qu'après sa mort les eaux couvriroient toute la face de la terre. Ses prédictions & ses lamentations continuelles le firent appeller le *pleureur*. Car le monde est toujours ennemi de ces sortes de prédictions ; ses larmes mêmes passerent en proverbe. Ainsi Homere sur la foi de cette tradition, a pu fort bien dire d'Atlas qu'il *pensoit des choses funestes, & que sçachant tout, il étendoit ses soins & ses pensées sur tout.* Je ne donne ma pensée que comme une conjecture fort incertaine, mais qui ne laisse pas d'avoir quelque fondement ; car il paroît qu'Homere étoit très-bien instruit des traditions les plus ancien-

SUR L'ODYSSE'E. Livre I. 67
nes, & l'on voit très-souvent qu'il y fait
allusion par un seul mot. Cette remarque &
celle qui suit sont de M. Dacier.

Qui connoît tous les abîmes de la mer, & qui sur des colonnes d'une hauteur prodigieuse soutient la masse de la terre & l'immense étendue des cieux] On peut croire que c'est pour dire poétiquement qu'Atlas n'ignoroit rien de tout ce qui étoit dans le ciel, dans la terre, & dans la mer, & c'est ainsi qu'on l'a expliqué ; mais pour moi je crois qu'il y a plus de mystere dans ces paroles, & qu'elles peuvent servir à appuyer la pensée que je viens d'expliquer. Car sur ce qu'Enoch, ou Atlas, avoit prédit le déluge, & que l'on croyoit que cette prédiction étoit l'effet de la profonde connoissance qu'il avoit de l'Astrologie, on dit de lui qu'il connoissoit les abîmes de la mer & qu'il soutenoit le ciel sur des colonnes, pour faire entendre qu'il avoit sçu que les abîmes de la mer & les cieux fourniroient toutes les eaux pour inonder la terre, comme s'il en avoit disposé : *Rupti sunt fontes abyssi magna, & cataractæ cæli apertæ sunt.* Toutes les digues des grandes sources de l'abîme furent rompues, & les cataractes du ciel furent ouvertes. Voilà à quoi Homere peut avoir fait allusion. Mais il ne suffit pas de découvrir les sens cachés sous les expressions de ce Poëte, il faut encore tâcher de pénétrer d'où il a pu tirer ces images & ce qui a pu lui fournir ces expressions. Ceux qui expliquent tout ce passage par une alle-

gorie physique, disent que toute cette belle Poësie, qu'Homere étale ici, n'est qu'un emblème de l'axe du monde, qui est supposé passer par le milieu de la terre & s'étendre depuis un pôle jusqu'à l'autre. Que cet axe est considéré quelquefois comme une seule colonne qui soutient la terre & les cieux, c'est pourquoi Eschyle, & Platon après lui, l'ont appelé *κόλα* au singulier; tantôt il est considéré comme deux colonnes, l'une qui va depuis le centre de la terre jusqu'à l'un des poles, & l'autre depuis le même centre, jusqu'au pôle opposé, & c'est ainsi qu'Homere l'a partagé. Voilà pourquoi il a dit *des colonnes* au pluriel, mais cela me paroît plus subtil que solide. J'ai déjà dit qu'Homere a placé l'isle d'Ogygie dans l'Océan Atlantique; cela étant le voisinage de l'Afrique & du bas de l'Espagne, & le mont Atlas ont pû donner à Homere l'idée de ces colonnes qui soutiennent les cieux. Avant lui l'écriture sainte avoit dit *les colonnes des cieux*, pour les plus hautes montagnes, comme dans ce passage de Job 26. 11. *Columnæ cœli contremiscunt & pavent ad nutum ejus. Les colonnes des cieux tremblent & sont effrayées à la moindre de ses menaces.* Mais il y a encore ici quelque chose de plus particulier, & qui a pu fournir à Homere l'image de ces colonnes qui soutiennent les cieux, je veux dire les colonnes mêmes qu'Hercule avoit élevées sur le détroit, pour marquer la fin de ses expéditions, selon la coûtume des voyageurs & des conquérans, Car on ne peut pas douter que ces co-

l'omnes ne fussent encore du tems d'Homere; & quand elles n'auroient plus existé, les lieux où elles avoient été placées avoient sans doute retenu leur nom, comme cela arrive d'ordinaire selon la judicieuse remarque de Strabon. Voilà comme la Poësie sçait profiter de tout ce que la nature présente, & de tous les bruits que la renommée répand.

Cette Nymphé retient ce malheureux Prince qui passe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur] Je ne sçaurois m'empêcher de faire remarquer ici le grand relief qu'Homere donne à la vertu par le contraste admirable de la passion de la Déesse Calypso, & de la sagesse d'Ulyssé qui résiste à tous ses charmes.

Il ne demande qu'à voir seulement la fumée de son Palais] Il y a une grande douceur dans cette idée, & rien ne peint mieux l'ardent désir qu'on a naturellement de revoir sa patrie après une longue absence. Ulyssé souhaite passionnément de revoir Ithaque; mais si les Dieux lui refusent cette satisfaction, il demande au moins d'en approcher, & pourvu qu'il puisse voir la fumée qui sort de ses toits, il est prêt de donner sa vie. Cela est encore plus fort que ce que Cicéron a relevé en deux ou trois endroits de ses ouvrages, qu'Ulyssé préfera de revoir Ithaque à l'immortalité que Calypso lui offroit. Il demande d'acheter au prix de ses jours, le plaisir, non de retourner à

Ithaque, mais seulement de voir de loin la fumée de son Palais.

Page 7. *Qui vous a offert tant de sacrifices sous les murs de Troye*] *Sous les murs de Troye*, n'est pas ajouté inutilement selon la remarque d'Eustathe. Car ce n'est pas une chose bien admirable qu'un Prince offre beaucoup de sacrifices dans son pays, où il a tout en abondance, mais d'en offrir beaucoup à l'armée dans un pays ennemi, voilà une marque éclatante & certaine d'une véritable piété.

Quelle parole venez-vous de laisser échapper ?] Jupiter regarde le discours de Minerve comme un reproche injurieux à sa Providence, & il fait entendre que c'est un blasphème non seulement de dire que Dieu persécute les gens de bien, mais de s'imaginer même qu'il les oublie, comment cela seroit-il possible?

Qui surpasse tous les hommes en prudence, & qui a offert le plus de sacrifices aux Dieux] Homere fait bien sentir ici que la véritable prudence consiste à honorer les Dieux. Plus un homme est prudent, plus il offre de sacrifices. Comme Moïse disoit au peuple qu'il conduisoit. *Hæc est enim vestra sapientia & intellectus coram populis. Car c'est là toute votre sagesse & toute votre prudence d'observer ces loix devant les peuples.*

Page 8. *Et comme il ne peut lui faire per-*

dre la vie] Car la vie des hommes ne dépend que du seul Dieu qui l'a donnée.

Mais voyons ici tous ensemble, & prenons les mesures nécessaires] Jupiter dit, *voyons ici tous ensemble* ; quoiqu'il soit le Dieu suprême & le seul sage, il n'exclut pourtant de ses conseils aucun des Dieux, pour apprendre aux Princes que quelque sagesse qu'ils aient, ils ne doivent jamais délibérer seuls des affaires importantes de leurs Etats, & qu'ils doivent appeler à leurs conseils tous les sages; car, comme dit le plus sage des Rois, *le salut est dans la multitude des conseils. Salus ubi multa consilia*, proverb. 11. 14. *Et là sera le salut où se trouvera la multitude des conseils. Et erit salus ubi multa consilia sunt*, ibid. 24. 6.

Si telle est la volonté des Immortels qu'Ulysse retourne dans sa patrie, envoyons promptement Mercure] Homere ne s'amuse pas à faire opiner tous les Dieux ; Minerve, qui est la sagesse, voit que tous les Dieux consentent au retour d'Ulysse, elle propose d'abord les moyens qu'il faut prendre pour le procurer.

Et moi j'irai à Ithaque pour exciter son fils, & lui inspirer la force dont il a besoin] Homere commence dès ici à préparer la merveille de la défaite des Poursuivans, & dès ici il jette les fondemens de la vraisemblance dont il a besoin pour rendre cette action croyable ; car comme c'est le prin-

principal but du Poëte & l'unique sujet de son Poëme, tout doit tendre là, & tout doit s'y rapporter comme à la fin principale. C'est là une remarque d'Eustathe, qui est pleine de sens. En effet, puisque Minerve inspirera à Telemaque encore très-jeune, & qui n'a encore rien vu ni rien fait, le courage & la force de s'opposer à ce grand nombre de Princes, de leur résister & de les menacer, que ne doit-on pas attendre d'Ulysse, qui a déjà executé tant de grandes choses, qui s'est tiré si heureusement de tant de perils, & qui avec de plus grands secours aura encore celui de la même Déesse ? C'est une grande leçon pour les Poëtes. Ils ne sçauroient commencer de trop bonne heure à fonder les merveilles qui doivent enfin s'exccuter. Autrement le lecteur, qui n'y sera ni accoutumé ni préparé, les regardera comme incroyables. Et l'on peut étendre à ce qui n'est pas bien amené, le precepte qu'Horace donne sur les choses atroces & monstrueuses qu'il veut qu'on éloigne des yeux du spectateur :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Page 9. *Je l'envoyerai à Sparte & à Pylos s'informer de son pere*] Ce voyage de Telemaque à Pylos & à Sparte est naturellement & nécessairement imaginé. Il n'est pas naturel que ce Prince à l'âge où il est, car il a au moins dix-neuf ans, se tienne enfermé dans son Palais à souffrir les insolences des Poursuivans, il faut qu'il se donne quelque

mouvement pour tâcher d'apprendre quelques nouvelles de son pere. Homere tire de ce voyage de grandes beautés ; car outre qu'il étend sa fable par des épisodes agréables & par des histoires anciennes, qui font un véritable plaisir, il travaille à embellir & à rendre vraisemblable le caractère de Telemaque, qui sans cela n'auroit pû ni dû être si beau. Ce jeune Prince, s'il étoit demeuré toujours enfermé dans son isle, auroit été un pauvre personnage ; au lieu que dans ce voyage il apprend de grandes choses de son pere, qu'il auroit toujours ignorées, & qui lui élèvent le courage & l'esprit, & le rendent capable de le seconder dans les occasions les plus difficiles.

Et que par cette recherche il acquiere un renom immortel parmi les hommes] La bonne réputation est sur-tout nécessaire aux Princes, & ils ne sçauroient commencer de trop bonne heure à en jeter les fondemens. L'empressement que Telemaque témoigne pour aller apprendre des nouvelles de son pere lui acquerra un renom immortel, au lieu que sa négligence sur un devoir si important l'auroit deshonoré dans tous les siècles.

Elle attache à ses beaux pieds ses talonnières immortelles] Mercure n'est pas le seul qui ait des talonnières, Homere en donne aussi à Minerve, & c'est une remarque que les Peintres ne doivent pas oublier.

Avec lesquelles, plus legere que les vents ; elle traverse] Je parle ma langue, mais pour suivre la lettre, il auroit fallu traduire *qui la portent sur la mer & sur la terre aussi vite que les souffles des vents*. Sur quoi Eustathe veut que l'on remarque cette expression poétique, comme une expression qui renferme un miracle, ces talonnières au lieu d'être portées portent la Déesse comme des ailes qui la rendent aussi legere que les vents. Mais j'avoue que je n'apperçois dans cette expression rien d'extraordinaire ni de miraculeux. Rien n'est plus naturel, & je croi qu'il n'y a point de langue où l'on ne puisse dire que les ailes portent les oiseaux. Les ailes en appuyant sur une quantité d'air les soutiennent, les portent, & par leur mouvement qui pousse l'air, comme les rames poussent l'eau, elles leur donnent la facilité d'avancer. On peut dire la même chose des talonnières, puisqu'elles font le même effet que les ailes.

Elle prend sa pique armée d'un airain étincelant] J'ai déjà remarqué dans l'Illiade que les Anciens se servoient de l'airain plutôt que du fer pour leurs armes défensives & offensives. Cependant on ne peut pas douter qu'ils n'eussent du fer puisqu'il en est si souvent parlé dans Homere, & que dans ce même livre nous voyons que Menestes mène à Temese en Italie un vaisseau chargé de fer pour l'échanger contre de l'airain, & qu'ils l'employoient à plusieurs ouvrages. Nous lisons dans nos Livres saints
que

que le fer étoit anciennement aussi estimé que l'airain. David dit lui-même, qu'il avoit préparé un poids infini de fer & d'airain pour bâtir la maison du Seigneur : *Æris verò & ferri non est pondus, vincitur enim numerus magnitudine.* Cependant ils employoient plus communément l'airain pour toutes les armes. Nous trouvons bien dans l'Écriture quelques armes de fer. L'épée dont Aod tua Fglon, Roi de Moab, étoit de fer. La pique de Goliath étoit armée d'un fer qui pesoit six cens sicles. La pique de ce Philistin qui pensa tuer David, avoit aussi un fer du poids de trois cens onces. Il est encore parlé d'armes de fer & de cuirasses de fer, comme dans Homere on ne laisse pas de trouver une massue de fer, des javelots de fer, des épées de fer : mais cela est plus rare, & pour l'ordinaire les armes étoient d'airain. Peut-être avoient-ils trouvé le secret de préparer l'airain, & qu'ils n'avoient pas celui de préparer le fer aussi bien & de lui donner une bonne trempe. Mais il faut plutôt croire qu'ils préféreroient l'airain, parce qu'il est plus brillant, plus éclatant que le fer.

Jug. 3. 22.

1. Rois 17. 7.

Job. 20. 24.

Apocal. 9. 9.

Page 10. *Et ayant pris la figure de Mentès, Roi des Taphiens*] La tradition nous apprend qu'Homere a été si sensible à l'amitié, qu'il a voulu faire honneur à ses amis, en consacrant leurs noms dans ses Poèmes. J'ai déjà remarqué dans sa vie, que dans son Iliade il a marqué sa reconnoissance à Tychius, & qu'il la marque de même dans son Odyssée à Mentor, à Phemius & à Mentès. Ce

Mentes étoit un celebre négociant de l'isle de Leucade. Il prit Homere à Smyrne, le mena avec lui & lui fit faire tous ses voyages. C'est à ce Mentes que nous devons les deux Poëmes d'Homere, car ce Poëte ne les auroit apparemment jamais faits sans les lumieres qu'il avoit acquises dans ses courses, & sans les découvertes qu'il y avoit faites. Homere pour lui faire honneur ne se contente pas de donner son nom au Roi de l'isle de Taphos, une des isles Echinades, il feint encore que Minerve prend sa figure préféralement à celle de tous les autres Rois voisins d'Ithaque. Pouvoit-il le mieux louer ? Eustathe ne laisse pas de dire qu'il se peut faire qu'il y eût alors à Taphos un Roi, ami d'Ulysse, qui s'appelloit Mentes. Cela peut être, mais j'aime mieux m'en tenir à la tradition, qui est honorable à l'amitié.

Elle trouve là les fiers Poursuivans de Penelope] Homere commence bientôt à mettre devant les yeux l'indignité de ces Princes qui passaient leur vie dans les jeux & dans la débauche. Rien n'est plus sensé : cependant c'est de ce début que se mocque l'Auteur du *Parallele* : *Ce Poëme est fort comique, dit-il, à le regarder par rapport à nos mœurs. Minerve trouve les amants de Penelope qui jouoient aux dez devant sa porte, assis sur des peaux de bœufs qu'ils avoient tués eux-mêmes.* N'est-ce pas bien entrer dans le sujet du Poëme, & bien pénétrer les vues du Poëte dans les caractères qu'il a formés ?

Eustathe fait remarquer que le Poëte représente ces Princes jouant dans la cour du Palais, parce que la timidité & la poltronnerie les empêchoient de s'en éloigner, ils assiegeoient l'entrée pour voir tout ce qui entroit ou qui sortoit, de peur qu'on ne prît contre eux quelques mesures.

Se divertissoient à jouer] Je n'ai pu exprimer le jeu auquel ils jouoient, car nous n'avons rien en notre langue qui y réponde; & nous ne sçavons, ni ce que c'étoit que le *παιρία* des Grecs, ni comment on y jouoit; on dit seulement qu'on y jouoit sur un damier marqué de chaque côté de cinq lignes & chacun des joueurs avoit cinq marques qui étoient comme nos dames, ou comme nos pions des échecs; mais d'autres prétendent que c'étoit un jeu bien plus varié. En effet, Athenée raconte qu'Apion d'Alexandrie disoit qu'il avoit appris d'un homme d'Ithaque, appelé Cteson, que ce jeu des Pour suivans étoit de cette manière: Ils étoient cent huit, ils se partageoient en deux bandes, cinquante-quatre de chaque côté; ils plaçoient chacun leur marque ou leur pion dans un damier sur des quarrés vis-à-vis des uns des autres. Entre ces rangées de marques paralleles, il y avoit un espace vuide; au milieu de cet espace on plaçoit la maîtresse marque, & comme nous dirions la Reine, & elle servoit de but à tous les joueurs. Celui qui avec sa dame frappoit & déplaçoit cette dame, mettoit la sienne à sa place, & s'il frappoit encore cette dame sans

toucher à aucune des autres , il gaignoit le jeu ; & celui qui gaignoit le plus de coups dans les tours dont on étoit convenu , gaignoit la partie , & il tiroit de là un augure que sa maîtresse lui seroit favorable , & qu'elle le préféreroit à ses rivaux. La maîtresse dame avoit tous les noms que les jouëurs vouloient lui donner. Les Poursuivans l'appelloient *Penelope*.

On prétend que ce jeu avoit été inventé par Palamede à la guerre de Troye , pour amuser les Grecs & pour les empêcher de sentir la longueur de ce siège , & Sophocle le disoit en propres termes dans sa piece intitulée *Palamede*. On avoit donc apporté ce jeu à Ithaque , ou dans les isles voisines , avant le retour des Grecs. Platon en donne l'invention aux Egyptiens. *Les Egyptiens*, dit-il, *ont inventé l'Arithmeique, la Geometrie & l'Astronomie ; ils ont encore inventé πρῆλια & κροβῖον, le jeu des marques & celui des dez.* Mais ce jeu des marques étoit bien différent de celui que jouoient les Grecs. Comme les Egyptiens ne souffroient aucun jeu inutile , & qui n'eût d'autre but que le plaisir , ils avoient imaginé un jeu que l'on jouoit sur un échiquier où étoit marqué le cours du soleil , celui de la lune & les éclipses. Mais on ne sçait ni la manière ni les regles de ce jeu.

Et les autres lavoient & essuyoient les tables avec des éponges] Car ni les Grecs ni les Romains ne connoissoient l'usage des napes.

Page II. *Et uniquement occupé de l'idée de son pere & se le figurant déjà de retour*] Homere donne ici une grande idée de Telemaque , en le representant uniquement occupé de ces pensées. Mais ces pensées si sages, & qui percent même l'avenir, c'est l'approche de la Déesse qui les inspire. La sagesse ne nous rend pas seulement attentifs aux devoirs de notre état, & ne regle pas seulement nos sentimens & nos pensées, mais elle éclaire encore souvent l'ame, & lui donne des pressentimens de ce qui doit arriver.

Car il ne pouvoit souffrir qu'un étranger fût si long-tems à sa porte] On peut remarquer ici la politesse de ces tems heroïques. Telemaque n'envoye personne pour faire entrer cet étranger, il y va lui-même, il le prend par la main droite, ce qui étoit alors & une marque & un gage de fidélité. Il soutient sa pique & lui parle avec toute sorte d'honnêteté.

Et après que vous aurez pris quelque nourriture] C'étoit le diner; les Poursuivans commençoient dès le matin à se divertir & à jouer pendant qu'on préparoit leur repas. Au reste les Anciens auroient cru commettre une grande impolitesse de demander d'abord à un étranger qui arrivoit chez eux, le sujet qui l'amenoit, il falloit commencer par le regaler. Et on le gardoit quelquefois neuf jours avant que de lui rien demander, comme nous l'avons vu dans l'Iliade.

En même tems il marche le premier pour le conduire.] C'étoit alors un respect & un honneur qu'on rendoit à ses hôtes que de marcher devant eux dans sa propre maison, & cela se pratiquoit avec tout le monde avec les petits comme avec les grands, par les plus grands Princes mêmes, & c'étoit une marque de politesse & d'humilité; cela est même fondé en raison, car il est certain que la liberté est plus grande pour celui qui marche le dernier. C'est pourquoi on voit dans l'Electre de Sophocle qu'Oreste, qui vouloit faire entrer Egisthe dans son Palais pour le tuer dans la même chambre où cet assassin avoit tué Agamemnon, le fait entrer le premier comme un vil esclave dont il faut s'affurer : *Il faut*, lui dit-il, *que tu marches le premier.* Aujourd'hui c'est tout le contraire, la politesse veut qu'on suive au lieu de précéder. Il n'y a que les grands qui se sont persuadés que pour conserver leur dignité, ils devoient marcher chez eux devant tout le monde. Que diroient les Heros d'Homere, s'ils voyoient ce raffinement de vanité ?

Page 12. *Sur un siège qu'il couvrit d'un beau tapis de différentes couleurs*] Cet art de faire des tapis & des voiles de différentes couleurs est fort ancien, puisque nous en voyons déjà dès le tems de Moyse; le voile de l'Arche étoit d'une admirable variété, *pulchra varietate contextum*, Exod. 26. 31. On faisoit aussi des étoffes de même pour les habits : les habits d'Aaron & de ses fils

étoient d'une étoffe de différentes couleurs. Les Princesses & les grandes Dames s'habilloient de ces sortes d'étoffes. C'est pourquoi David dit : *Astitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate. Et circummicta varietatibus.*

Et qui avoit un marchepied bien travaillé] Les sièges que l'on donnoit aux personnes de distinction, étoient toujours accompagnés d'un marchepied. J'en ai déjà parlé sur l'Iliade.

Il met près d'elle un autre siège pour lui] Il est bon de remarquer jusqu'au bout la politesse de Telemaque. Il donne à Minerve un siège honorable qui a son marchepied, qu'Homere appelle *θρόνον throne*, & il prend pour lui un siège inférieur, plus commun & sans marchepied, qu'il appelle *κλισιδιον siège*. On ne peut pas douter que ces sièges ne soient différens. Les Poursuivans mêmes observent entre eux la même différence : les uns prennent des sièges communs *κλισιδιους*, & les autres des sièges de distinction *θρόνους*, selon leur dignité & leur puissance.

En même tems une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent] On ne peut pas douter que dans cette maniere de service Homere ne peigne les mœurs de son tems ; & dans ces mœurs on voit un mélange admirable de simplicité & de magnificence.

Page 13. *Et la sommeliere donne le pain & les autres mets qu'elle avoit sous sa garde, & le maître d'hôtel, &c.*] Ce passage a fourni une grande matiere de critique aux anciens Grammairiens. Ils disoient que puisque la sommeliere fournit le pain & la viande, *ἰδαῖα*, qu'ils prétendent être des restes, des reliqs des jours précédens, il n'est pas nécessaire d'ajouter que le maître d'hôtel sert de grands bassins de viandes. C'est pourquoi ils retranchent ces deux vers *δαίτῃς*, &c. Mais ce sont de vaines subtilités de gens qui abusent de leur loisir. Il n'y a rien ici que de très-naturel ; & chacun y fait ce qu'il doit faire & ce qui est de son emploi. La sommeliere fournit le pain & les viandes *qu'elle avoit sous sa garde*, & que l'on servoit froides, comme aujourd'hui les pâtés, les jambons, les langues ; & le maître d'hôtel, *δαίτηρ*, c'est-à-dire, l'officier qui découpoit les viandes & qui faisoit les portions, servoit sur table ce que le cuisinier venoit d'appréter, les viandes chaudes. Les viandes froides que la sommeliere fournit, peuvent fort bien être appellées *παριόνται* ; parce qu'on les servoit plus d'une fois, comme cela se pratique encore aujourd'hui, & que la sommeliere les reprenoit quand on avoit desservi ; & c'est dans ce sens-là qu'Eustathe l'a pris, *παριόντα βράμματα λέγουσι τὰ ἐν τῷ παρείῳ ἀπαθῆναι ἢ τοὶ ἰωλαί.* Homere appelle *παριόντα* les mets que la sommeliere avoit sous sa garde & qu'elle réservoir dans l'office, c'est-à-dire, des mets des jours précédens ; mais qui ne peuvent pourtant pas être appel-

lés proprement des reliefs, parce que les reliefs sont tout ce qu'on dessert froid ou chaud. Et à propos de ces reliefs, Eustathe rapporte une chose assez curieuse, que Demetrius de Phalere ayant donné à Moschion, les reliefs de sa table; ce Moschion, qui les vendoit, amassa en deux ans assez d'argent pour acheter trois terres.

Des herauts leur donnent à laver] Eustathe fait remarquer ici une bienséance d'Homere, une femme donne à laver à Mentès & à Telemaque, mais aux Pourfuivans ce sont des herauts qui font cette fonction, il n'auroit pas été honnête qu'une femme eût servi des gens si insolens & si débauchés.

Un heraut présenta une lyre au chantré Phemius] Dans les anciens tems les Princes entretenoient chez eux des hommes sages, qui étoient philosophes & musiciens, & qui travailloient non seulement à entretenir la joie dans leur maison, mais à y faire fleurir la sagesse. Ils avoient un soin particulier des mœurs. Ulysse en partant pour Troye en avoit laissé un à Penelope. Et Homere lui donne le nom de Phemius, pour faire honneur à un de ses amis qui portoit ce nom, & qui avoit été son précepteur.

Quoiqu'avec répugnance] Homere ajoûte cela pour faire voir la sagesse de ce musicien; il ne chantoit qu'à regret devant ces Princes qui étoient incapables de profiter de ses leçons.

Page 14. *Me pardonnerez-vous si je vous dis d'abord que voilà la vie de ces insolens*] Voilà un trait de politesse très-digne d'être remarqué, Telemaque croit que c'est bleffer le respect dû à son hôte que de commencer par blâmer ces Princes, & de se plaindre des désordres qu'ils commettent chez lui.

Que d'être chargés d'or & de riches habits comme vous les voyez] Homere a toujours soin de faire entendre qu'il n'y avoit que les débauchés & les lâches, en un mot les gens méprisables, qui aimassent la richesse & la magnificence outrée des habits. J'en ai déjà fait une remarque dans l'Iliade.

Page 15. *Il ne nous reste aucune espérance dont nous puissions nous flatter*] Il y a dans le Grec οὐδέ τις ἡμῖν θαλπωρή. Et Eustathe nous avertit que d'autres ont lû οὐδέ τις ἡμῖν ἰλπωρή. Mais la première leçon est à mon avis la seule bonne, ἰλπωρή veut dire simplement *espérance*, *attente*; & θαλπωρή signifie non seulement *espérance*, mais une *espérance*, qui par la joie qu'elle inspire, communique au sang & aux esprits une douce chaleur, source de vie, ce qui convient bien ici.

Car pour arriver à une isle, il n'y a d'autre chemin que la mer] Comment pourroit-on aller par terre dans une isle? Il semble donc que Telemaque dise ici une simplicité trop grande. Eustathe l'excuse, en disant que cela sied bien dans la bouche d'un jeune Prince qui n'a encore rien vu, & que la

SUR L'ODYSSÉE. Livre I. 85
conversation ne demande pas toujours des
choses serieuses & soutenues.

Page 16. *Parce qu'Ulysse étoit l'ami des hommes*] Le Grec dit encore plus fortement; *il étoit le tuteur des hommes*, *ἐπίτροφος*, c'est-à-dire, qu'il étendoit ses soins sur tous les hommes. Et voilà la plus grande louange qu'on puisse donner aux Rois. Les enfans des Dieux ne doivent pas seulement étendre leurs soins sur leurs sujets, sur ceux qui les environnent, mais sur tous les hommes généralement, ils doivent être les bienfaiteurs de tous les hommes. Mais ce mot *ἐπίτροφος*, comme Eustathe l'a remarqué, n'a pas seulement une signification active, il en a encore une passive, c'est-à-dire, qu'il signifie *celui qui aime & celui qui est aimé*, & la dernière signification est une suite de la première, qu'un Prince aime tous les hommes, il sera infailliblement aimé de tous les hommes.

Et je regne sur les Taphiens, qui ne s'appliquent qu'à la marine] Taphos est une île entre Leucas & Ithaque vis-à-vis de l'Acarmanie; elle est aussi appelée *Taphiusa*. Les Taphiens ne s'appliquoient qu'à la marine, & ils ne s'y appliquoient que pour le commerce; ils n'allèrent point à la guerre de Troye avec les autres Grecs des îles voisines. Il en sera parlé dans le Livre XIV.

Je suis venu ainsi seul sur un de mes vaisseaux] Eustathe nous avertit fort bien que dans le vers Grec *ἄδης* ne signifie pas ici,

mais *ainfi*, *ούτως*, c'est-à-dire, sans façon, sans appareil, non pas comme un Prince, mais comme un negociant, car il ajoûte qu'il ne va que pour trafiquer. Ως n'est jamais topique dans Homere.

Et je vais à Temese chercher de l'airain, & l'échanger contre du fer] Dans le pays des Brutiens au bas de l'Italie, il y avoit une ville appellée *Temese*; il y en avoit une de même nom dans l'isle de Cypre. Et l'une & l'autre étoient célèbres par l'airain qu'elles produisoient. Strabon & les anciens Géographes prétendent avec raison qu'il est ici question de la premiere, de celle d'Italie, parce que pour aller de Taphos à cette *Temese*, le chemin est de passer par Ithaque, au lieu que pour aller à celle de Cypre, on ne sçauroit passer par Ithaque sans s'écarter. Le sçavant Bochart a fort bien conjecturé que les Pheniciens avoient donné à ces deux villes le nom de *Temese*, à cause de l'airain que leur terroir produisoit, car *Temes* en leur langue signifie *fusion*. Et les Pheniciens s'appliquoient beaucoup à la fonte des métaux.

Mais on dit que ce bon vieillard ne revient plus à la ville] La douleur, que Laërte avoit du malheureux sort de son fils qu'il croyoit perdu, l'avoit jetté dans une si noire mélancolie, qu'il s'étoit retiré à la campagne où il vivoit pauvrement avec une seule servante. Ce caractère est très-naturel & très-touchant. Il a pourtant déplu à un Critique

SUR L'ODYSSÉE: Livre I. 87
moderne, à l'auteur du *Parallele*. Le Poète qu'a suivi Terence en a fait plus de cas, car il paroît qu'il a formé sur Laërte le caractère de ce bon Menedeme, qui pour se punir d'être cause de l'absence de son fils, se retire de même, se tourmente, renonce à toutes les douceurs de la vie & s'accable de travail.

Page 17. *Et il est retenu dans quelque isle fort éloignée par des hommes inhumains & sauvages*] Voilà un mélange de vérité & de fausseté. Il est vrai qu'Ulysse est retenu dans une isle éloignée, mais il est faux qu'il le soit par des hommes inhumains & sauvages, puisque c'est une Déesse qui le retient, & qui ne le retient que parce qu'elle l'aime. Minerve veut bien ici parler en homme, car telles sont ordinairement les conjectures des hommes. Ils devinent en partie, & se trompent en partie; il est rare qu'ils penetrent toute la vérité.

Page 18. *Ma mere m'a dit que je suis son fils*] Voici un passage dont on a fort abusé contre les femmes, comme si Telemaque avoit voulu faire ici une satire contre elles, ce qui est très-faux. Comment a-t-on pu s'imaginer que ce jeune Prince, plein de respect & d'admiration, comme il étoit, pour sa mere, dont il connoissoit la vertu, ait voulu douter & faire douter de sa sagesse & de sa fidélité? Ce n'est nullement le sens de ses paroles. Telemaque vient de promettre de dire la vérité telle qu'il la sçait; il la dit, & ce qu'il dit est de très-bon sens. Les

Jurisconsultes mêmes sont entrés dans cette pensée qui est celle de la nature. La mere est appelée *certa*, certaine, comme elle l'est en effet, mais on n'a pas la même certitude sur le pere. *Mater certa esse dicitur, dit Grotius, quia inveniuntur qui quæve partui & educationi adfuerint. At de patre hujus gradus certitudo haberi non potest.* Cela est si vrai & si generalement reconnu, qu'Euripide tire de cette certitude de la mere la raison pourquoi les meres ont naturellement plus d'amour pour leurs enfans que les peres. La mere sçait que l'enfant est à elle, & le pere ne fait que croire qu'il est à lui :

Ἡ μὲν γὰρ αὐτῆς οἶδεν ὄντα, ὁ δὲ οἶσται.

Et après lui Menandre a dit, *Personne n'est assuré de connoître son pere, nous le soupçonnons, nous le croyons, & voilà tout.* Mais ce soupçon & cette croyance deviennent des certitudes & des vérités constantes, lorsque les meres menent, comme Penelope, une vie très-sage & très-reglée. Quand cela n'est pas, les doutes ne sont que trop bien fondés.

Pag. 19. *Puisque Penelope vous a mis au monde]* Cette réponse de Minerve est fondée sur ce que la gloire de Penelope étoit déjà fort celebre, & que la bonne réputation des peres & des meres est un flambeau qui éclaire les enfans, & qui les rend illustres quand ils marchent à sa lumiere.

Est-ce une fête ? est-ce une nôce ? ce n'est

pas un repas par écot] Il n'y a naturellement que trois sortes de réjouissances, de festins. Le repas par écot, *ἔρανος*, où chacun paye sa part. La nôce, *γάμος*, & la fête, *ἑλλάπινη*, c'est-à-dire, un grand festin qu'un seul donne à tous les autres. Minerve, par le bruit, par le désordre & par l'insolence qui regnoient dans ce repas, dit que ce n'est pas un écot. Dans un repas par écot on est plus sobre, plus modéré, car chacun y est pour soi. Ce n'est pas une nôce, car il n'y a ni marié ni mariée, ni rien de tout ce que la nôce attiroit. Enfin, dit-elle, ce n'est pas une fête, car le maître de la maison bien-loin d'y prendre part, s'en afflige; voilà pourquoi elle ajoute, *assurément c'est une débauche*. Il faut toujours se souvenir que cette Déesse parle en homme, pour faire parler Telemaque, & pour lui donner les conseils dont il avoit besoin.

Page 20. *En ont ordonné autrement*] *Ἐπίρωσ ἰβάλλοντο*, comme s'il disoit, *en ont jeté autrement les dez*. Pour faire entendre que les Dieux ont joué la fortune de cette maison, comme nous dirions, à trois dez, qu'ils l'ont laissé aller au hazard avec la dernière indifférence.

Les Harpyes nous l'ont enlevé] J'ai déjà remarqué dans l'Iliade Livre xvi. que les Anciens appelloient *Harpyes* certains monstres ailés, que ce nom a été donné à tout ce qui court ou qui vole avec rapidité, & qu'ainsi les tempêtes & les tourbillons de

vents ont été fort bien nommés *Harpyes*. De-là quand quelqu'un venoit à disparoître sans qu'on sçût ce qu'il étoit devenu, on disoit que les *Harpyes* l'avoient enlevé.

Page 21. *Sont venus s'établir ici pour rechercher ma mere en mariage, & ruinent ma maison*] Voilà ce qu'il y a de bien extraordinaire, que des Princes qui recherchent une Princesse en mariage, s'établissent chez elle, & ruinent sa maison, qu'ils devroient plutôt enrichir, en faisant tous les jours de nouveaux présens. Mais ce n'est pas là ce qui paroît de plus surprenant; on s'étonne davantage de voir que parce qu'un Prince est absent, les Princes ses sujets & autres aillent s'établir chez la Reine malgré elle, & consomment son bien. Ne peut-elle pas les chasser? non elle ne le peut, & on a tort de s'étonner. Le gouvernement des Etats de la Grece étoit Royal, mais il n'étoit pas despotique. Les grands du Royaume, quoique sujets, avoient de grands privilèges & beaucoup d'autorité. Penelope, qui étoit seule, qui n'avoit qu'un beaupere accablé d'années, qui même s'étoit retiré, & qu'un fils encore fort jeune, ne pouvoit résister à cette foule de Princes très-fiers & très-insolens, qui avoient gagné presque tout le peuple. Et la crainte même qu'ils n'attentassent à la vie de son fils, l'obligeoit à garder avec eux de grandes mesures. D'ailleurs il faut regarder la situation où la Reine & son fils se trouvoient alors, comme une minorité, & une minorité très-foible. Quels

troubles ne cause pas une minorité de cette nature dans les Etats même dont le gouvernement est le plus despotique & le plus absolu ! Il n'y a donc rien contre la vraisemblance dans cette partie de la fable qui fait le sujet du Poëme.

Ma mere les amuse, n'osant ni refuser un mariage qu'elle abhorre, ni, &c.] Homere releve bien la sagesse de Penelope, en peignant la terrible situation où elle se trouvoit. Elle n'osoit refuser le mariage qu'on lui proposoit, de peur d'y être forcée ; & elle ne pouvoit l'accepter, car elle attendoit toujours son cher Ulyffe. Il falloit donc trouver tous les jours de nouveaux menagemens pour differer & pour amuser ces Princes.

Page 22. *Ah, vous verriez un beau changement, si tout d'un coup il venoit à paroître aujourd'hui*] Homere ne perd pas de vue son sujet, & il continue de préparer le meurtre des Pour suivans pour le rendre vraisemblable. Voici Minerve elle-même qui dit que si ce Prince paroïssoit seul à la porte de son Palais avec ses armes, on verroit les affaires changer de face, & les Pour suivans punis. Qui est-ce donc qui pourra s'étonner qu'Ulyffe exécute cette grande vengeance, quand il sera aidé de son fils & de deux fidèles serviteurs, & qu'il attaquera ces Princes à table déjà noyés de vin ?

Lorsqu'il revint d'Ephyre, de la cour d'Ilus fils de Mermerus] Les Géographes mar-

quent six différentes villes appellées *Ephyre*. Mais Homere ne peut parler ici que de celle qui étoit de la Thesprotie dans l'Epire. Car c'est la seule Ephyre dont ceux qui en revenoient pour aller à Ithaque, fussent obligés de passer par l'île de Taphos, qui n'étoit nullement sur le chemin des autres. Cette Ephyre n'étoit pas moins celebre par ses poisons, que l'Ephyre de la Theffalie. Medée y avoit fait quelque sejour, & avoit sans doute enseigné son art à ses habitans. Et l'on veut même que leur Roi Ilus fût arriere-petit-fils de cette Princesse & de Jason, car voici sa genealogie :

Jason ,
Pheres ,
Mermerus ,
Ilus.

Mais je doute que l'on pût accorder cette filiation avec la saine Chronologie.

Demander à ce Prince un poison mortel pour en froter ses dards] Les Anciens étoient quelquefois si accablés de bêtes qui désoloient leur pays, que pour s'en délivrer ils étoient obligés de leur faire la guerre avec des dards empoisonnés. C'est dans une semblable nécessité qu'Ulyffe va demander des poisons au Roi d'Ephyre.

Ilus refusa de lui en donner, parce qu'il avoit la crainte des Dieux] Il ne faut pas douter qu'Ulyffe ne dit à Ilus l'usage qu'il vouloit faire de ces poisons, & ce qui l'obligeoit à les demander. Mais comme Ilus ne

le connoissoit pas sans doute, & qu'il ne sçavoit pas s'il ne seroit point capable d'en abuser; il les lui refusa parce qu'il avoit la crainte des Dieux, & qu'on se rend criminel quand on fournit aux autres des moyens de faire des crime.

Mon pere, qui l'aimoit extrêmement] Mentès dit que la crainte des Dieux empêcha Ilus de donner des poisons à Ulyssè, mais que son pere lui en donna; veut-il donc dire que son pere ne craignoit pas les Dieux? non, sans doute. Il ajoûte la raison pourquoi Anchialus lui en donna, c'est qu'il aimoit extrêmement Ulyssè; voulant faire entendre qu'il ne l'aimoit que parce qu'il le connoissoit & qu'il l'estimoit. Les gens de bien n'aiment que les vertueux, & l'on peut tout confier à ceux qui ont la vertu en partage. Voilà quelle est l'idée d'Homere, mais j'ai cru être obligée d'en développer le véritable sens dans ma Traduction. Il ne faut rien laisser d'indéterminé sur une matiere si délicate, de peur que la corruption n'en profite, & qu'elle n'empoisonne ce qu'il y a de plus innocent.

Si donc Ulyssè venoit à se mêler tout d'un coup avec ces Poursuivans] C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage, car le mot *ὀμιλήσιον*, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, est un terme de guerre, comme notre terme, *se mêler avec les ennemis*. Homere ne sçau-roit être bien traduit, si l'on ne conserve toute la propriété des termes dont il se sert,

car c'est ce qui conserve & qui fait voir la justesse des idées.

Page 23. *Et la joie de leurs noces convertie en un deuil très-amer*] Le Grec dit cela tout en un mot *πικρόγαμοι*, c'est-à-dire, *des gens qui se marient malheureusement, qui font des noces qui leur sont funestes, & dont ils ont tout sujet de se repentir.*

Et la Reine votre mere, si elle pense à se remarier, qu'elle se retire dans le Palais de son pere] Il y a dans l'expression d'Homere un désordre, ou plutôt une espece de solecisme qui vient d'une ellipse, & qu'il est bon de remarquer, parce qu'il renferme une bienséance digne de la Déesse qui parle. Elle commence par l'accusatif *μητέρα*, *matrem*, & elle employe ensuite le verbe *ἴτω*, *eat*, *aille*. On voit bien qu'il n'y a pas là de construction. D'où vient cela ? Il vient de ce que Minerve vouloit dire d'abord *votre mere, renvoyez-la* : *μητέρα, ἀπόπιμψον*. Mais après avoir dit *μητέρα*, le terme *ἀπόπιμψον* lui a paru trop dur, & laissant l'accusatif seul par une ellipse, il a continué par le nominatif *ἴτω* qui n'a rien que de doux. Telemaque est incapable de renvoyer sa mere, mais sa mere peut fort bien prendre le parti de se retirer.

Là Icarus & Peribée auront soin] Après avoir dit *qu'elle se retire dans le Palais de son pere*, il ajoute, *ils auront soin* : pourquoi ce pluriel après le mot *pere* qui est au sin-

gulier ? c'est que le pere comprend aussi la mere. C'est pourquoi j'ai mis dans la Traduction, *Icarius & Peribée auront soin, &c.* Car on ne peut pas douter qu'il ne parle ici du pere & de la mere de Penelope, puisqu'il dit *πίοχοι γάμον*, qu'ils feront la nôce.

Page 24. *Ou si la divine fille de Jupiter, la Renommée, qui plus que toute autre Déesse*] Ce passage est un peu différent dans l'original, & il est nécessaire de l'expliquer, car il ne laisse pas d'être difficile. Homere dit, *Ou si vous entendrez quelque parole (échappée) de la part de Jupiter, & qui souvent apporte aux hommes le bruit de ce qu'ils cherchent.* Le Poëte appelle *ἄσκη*, quelque parole échappée par hazard, comme celles que les Latins appelloient *omina*. Il dit que cette parole vient *ἐκ Διός*, de Jupiter, parce que c'est par un effet de sa Providence que cette parole arrive jusqu'à nous, & il ajoute qu'elle porte aux hommes *κλίος*, c'est-à-dire, le bruit de ce qui doit arriver ; car, comme Eustathe l'a remarqué, *κλίος* dans Homere signifie *φήμη*, le bruit. En effet il arrive tous les jours qu'on entend des nouvelles confuses dont on ne connoit ni la source ni les auteurs, & qui enfin se trouvent véritables. Voilà le sens de l'original, j'ai tâché de le conserver dans la Traduction, mais en la rendant plus sensible.

Chez le Divin Nestor] Homere donne ici à Nestor l'épithete de *Divin*, & ne donne à Menelas que celle de *ξανθός*, blond. Il ho-

nore beaucoup plus la sagesse que la naissance.

De-là vous irez à Sparte chez Menelas qui est revenu de Troye après tous les autres] Menelas étant revenu le dernier pourra lui donner des nouvelles plus fraîches & plus sûres de son pere que tous les autres.

Page 25. Vous lui élevez un tombeau] C'est donc un vain tombeau, *σημα τὸ κενόν*, comme dit Eustathe. C'est-à-dire, un tombeau vuide qui ne renferme pas le corps.

Et vous donnerez à votre mere un mari que vous choisirez vous-même] Ce passage me paroît remarquable, qu'une Princesse qui veut se remarier doive recevoir ce nouveau mari de la main de son fils. Il y a à cela bien de la raison & de la bienséance.

Page 26. N'entendez-vous pas quelle gloire s'est acquise le jeune Oreste] La situation de Telemaque n'est nullement semblable à celle d'Oreste. Mais comme Oreste a acquis une grande gloire en tuant le meurtrier de son pere, Minerve veut faire entendre à ce jeune Prince qu'il en acquerra une pareille, en tuant les Princes qui persecutent sa mere & qui ruinent sa maison.

Page 27. La Déesse le quitte & s'envole comme un oiseau & disparoît] Il y a dans le Grec, *ὄπισ ἀ' αἰ ἀρόπουα διέπτατο*, & l'on a expliqué ce mot *ἀρόπουα* bien différemment.

Les uns veulent que ce soit le nom propre de l'oiseau, une espèce d'aigle appelée *αἰθέριον*, la Déesse s'envole comme l'oiseau qu'on appelle *αἰθέριον*. Les autres veulent que *αἰθέριον* signifie par le trou de la porte, les autres par la cheminée; & d'autres enfin prétendent que *αἰθέριον* est la même chose que *ἀφανής*, invisible, & c'est le sens que j'ai suivi, parce qu'il me paroît le plus naturel & le seul véritable. *La Déesse s'envola comme un oiseau & disparut.* Le Poète compare le vol de Minerve à celui d'un oiseau, qui dans un moment disparoît à notre vue.

Page 28. *Il chantoit le retour des Grecs*] Et voilà la grande raison du silence des Princes & de l'attention qu'ils donnoient à son chant, ils s'attendoient que ce chantre leur apprendroit peut-être la mort d'Ulysse, car ils regardoient ces chantres comme une espèce de prophètes, & ils étoient persuadés qu'ils étoient véritablement inspirés.

Que la Déesse Minerve leur avoit rendu si funeste] A cause de l'insolence d'Ajax le Locrien, qui avoit profané son temple par la plus impie de toutes les actions.

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte] Homère ne fait pas faire un seule action à Pénélope, ni une seule démarche qui ne soit dans toutes les règles de la sagesse & de la retenue la plus scrupuleuse. La douleur la fait descendre de son appartement pour ordonner à Phémios de chanter autre chose que le

retour des Grecs. Elle n'entre pas dans la sale, elle n'approche point de ces insolens, plus redoutables encore dans la débauche, elle ne se découvre pas le visage, & ses yeux sont baignés de pleurs.

Page 29. *Vous êtes instruit de toutes les actions les plus, &c.*] Homere veut dire que Phemius étoit très-sçavant dans l'Histoire & qu'il étoit grand Philosophe, car la véritable définition de la Philosophie, c'est qu'elle est la connoissance des choses divines & humaines. Homere est donc le premier auteur de cette définition. C'est une remarque d'Eustathe qui m'a paru digne d'être rapportée.

Et c'est de-là que les plus grands musiciens tirent d'ordinaire les sujets de leurs chants] Cela est vrai, & c'est pourquoi Virgile feint que le chantre Jopas chante à la table de Didon, non les aventures particulieres de quelques Princes, mais les secrets les plus profonds de l'Astronomie :

*A la fin du
liv. 1. de l'E-
néide.*

Hic canit errantem lunam solisque labores.

Au reste, par tout cet endroit il est aisé de voir que les chants de ces musiciens étoient de grands ouvrages. Les chants que nous appellons aujourd'hui *des cantates* en approchent beaucoup, & bien-loin de s'étonner qu'on les ait introduits parmi nous dans ce dernier siècle, on doit être surpris qu'on ne l'ait pas plutôt fait. Car ils sont très-conformes à la raison, & donnent lieu à une grande

grande variété de musique ; on pourroit seulement désirer que les sujets y fussent aussi sagement traités, que la manière est sagement imaginée.

Mais quittez celui que vous avez commencé, dont le sujet est trop triste, & qui me, &c.] Penelope n'explique pas ici la véritable raison, elle en a une plus solide & plus profonde. Elle ne veut pas que Phemius continue ce chant, de peur qu'enfin il n'apprenne aux Pour suivans des choses qui seroient fort contraires à ses intérêts ; car, ou il fera entendre qu'Ulysse est mort, & alors ils useront de violence pour l'obliger à se déclarer & à choisir un mari ; ou il les menacera qu'il est prêt de revenir, & alors, ils prendront des mesures contre sa vie. D'ailleurs, ajoute Eustathe, ce n'est point au chantre Phemius à chanter le retour d'Ulysse, c'est à Homere. Ainsi c'est fort à propos que Penelope l'empêche de continuer, & Homere fait tirer du sujet les raisons nécessaires & plausibles.

Page 30. *Dont la gloire est répandue dans tout le pays d'Argos & dans toute la Grece*] Mais la gloire d'Ulysse n'avoit pas seulement rempli la Grece, elle étoit parvenue en bien d'autres climats. Ulysse étoit connu en Italie, en Espagne, en Afrique. D'où vient donc que Penelope lui donne des bornes si étroites ? c'est qu'elle ne sçavoit pas alors tous ses travaux, & qu'elle croyoit qu'il avoit péri dans quelque une des îles de la Gre-

ce, & qu'il n'y avoit que les Grecs qui fussent informés de ses grandes actions & de ses malheurs. Car je ne sçauois goûter la raison qu'Eustathe ajoute, que Penelope ne faisoit cas que de la gloire que l'on acquerroit parmi les Grecs, & qu'elle méprisoit l'estime des barbares.

Ma mere, pourquoi défendez-vous] Telemaque ne dit jamais la *Princesse*, ni la *Reine* en parlant de Penelope, & en lui parlant, il dit toujours *ma mere*. Ces termes de *pere* & de *mere* sont si respectables & si saints, qu'on ne doit jamais en substituer d'autres à leur place. Cependant une malheureuse délicatesse a introduit de nos jours une pernicieuse coutume; on regarde ces mots *mon pere, ma mere*, comme des mots ignobles; il n'y a pas jusqu'au petit bourgeois qui ne se croie obligé de dire *Monsieur, Madame*, en parlant à ceux qui lui ont donné le jour. Qu'arrive-t-il de-là? Il arrive qu'en perdant ces noms naturels, nous perdons les sentimens qu'ils inspirent, & que les familles ne sont plus des familles, mais des sociétés d'étrangers. Je n'ai pû laisser passer cette occasion de marquer l'extrême aversion que j'ai pour une vanité si mal entendue.

Ce ne sont point les Chantres qui sont cause de nos malheurs] Telemaque croit que c'est par une superstition assez ordinaire aux femmes, que Penelope ne veut pas que Phe-mius chante le retour des Grecs, & sur cela il lui dit fort bien que ce ne sont pas les Chantres qui sont cause des malheurs qu'ils

SUR L'ODYSSE'E. Livre I. 101
chantent ; car ces malheurs n'arrivent pas
parce qu'ils les chantent , mais ils les
chantent parce qu'ils sont arrivés.

Aux miserables mortels] Le Grec dit ,
ἀιδράσι ἀλφεῖσι , aux hommes laborieux ,
industrieux , dont les besoins aiguës l'in-
dustrie. C'est-à-dire , aux hommes qui par
la misère de leur condition , sont forcés de
travailler continuellement à imaginer , à
trouver des remèdes contre les malheurs
qui les accablent , car c'est cette nécessité
qui est la mère des arts. De là le mot *ἀλφεῖς*
a été pris pour des gens d'esprit , comme au
commencement du Livre iv. & pour des
gens habiles , & qui ont acquis de la répu-
tation dans leur art , comme dans le Livre xi.
Il est formé du verbe *ἀλφῆν* , qui signifie *ima-
giner , trouver*.

*Car le goût de tous les hommes , c'est d'ai-
mer toujours mieux les chansons les plus nou-
velles]* Ce goût est général. Pindare a dit
sur cela dans l'od. 19. des Olympioniques :

..... Ἄνει δὲ παλαιόν
Μέν οἶνον , ἄνεα δὲ ὕμνων
Νεωτέρων.

*Loüez le vin vieux & les fleurs des chan-
sons nouvelles.*

Page 31. *Et ne pensez qu'à vos occupations
ordinaires , reprenez vos toiles , vos fuseaux]*
C'est la même chose que ce qu'Hector dit à

Andromaque dans le Livre VI. de l'Iliade. Il n'y a qu'un mot de changé, Hector parle de la guerre. & Telemaque parle des discours. Ainsi Homere est le premier qui ait enseigné à parodier des vers, comme Eustathe l'a remarqué.

Penelope étonnée de la sagesse de son fils] Cette Princesse ne doute point que quelque Dieu n'inspire Telemaque, & ne lui mette dans le cœur tout ce qu'il doit faire dans cette occasion. C'est pourquoi elle obéit sans repliquer.

Jusqu'à ce que la Déesse Minerve lui eût envoyé un doux sommeil] Ce n'est pas l'emploi de Minerve d'envoyer le sommeil, mais Homere veut dire seulement que la sagesse & la raison firent comprendre à Penelope qu'il falloit suspendre ses déplaîsirs & ses larmes, & que ce fut ce qui l'endormit.

Page 32. *Un Chantre comme celui-ci, qui est égal aux Dieux*] Car étant inspiré par les Muses, il chante comme les Muses mêmes.

Page 33. *Antinoüs rompt le silence, & dit*] Parmi ces Poursuivans il y en avoit deux qui étoient les premiers Princes d'Ithaque, parens d'Ulysse, Antinoüs & Eurymaque. Antinoüs est un homme violent & plein de fiel, & Eurymaque un homme plus doux & plus modéré, & qui sçait s'accommoder au tems & aux occasions. Ce discours d'Antinoüs est une raillerie fine & une impréca-

tion, car il veut lui dire que n'ayant pas même été bien élevé & bien instruit par des hommes, il veut parler comme s'il étoit inspiré par les Dieux. Il souhaite qu'il ne regne jamais; car puisqu'il parle si fierement n'étant que Prince, que ne feroit-il point s'il étoit Roi, & qu'il fût en possession d'un Etat qui ne lui appartient que par succession, & auquel il ne sçauroit prétendre par son mérite? Telemaque l'entend fort bien, mais inspiré par Minerve il dissimule & prend cette imprécation pour une priere qu'Antinoüs fait en sa faveur.

Page 34. *Je recevrois de bon cœur le sceptre des mains de Jupiter*] C'est comme s'il lui disoit, je suis persuadé que c'est par amitié pour moi que vous souhaitez que je ne regne point ici, car vous regardez sans doute la Royauté comme un état plein d'embaras & d'inquietudes qui doivent le faire fuir. Je vous suis bien obligé de ces sentimens; je vous avoue pourtant que je recevrois volontiers le sceptre, si Jupiter me l'accordoit.

Mais vous paroît-il que la Royauté soit un si mauvais présent] Mais examinons pourquoi vous trouvez la Royauté un état si dangereux. Ce n'est pas la Royauté qui est mauvaise, c'est la tyrannie. C'est le mot βασιλεύς Roi, qui fonde tout le raisonnement de Telemaque. Et pour le faire entendre, je l'ai étendu dans ma Traduction.

Un Roi voit bientôt sa maison pleine de richesses. Un Prince comme Telemaque,

instruit par Minerve , ne fait pas confister la fin de la Royauté dans les richesses & dans les honneurs; mais il veut faire entendre que les richesses & les honneurs sont la récompense de la justice des Rois. Un Roi , c'est-à-dire, un Roi juste. Les autres ne sont pas des Rois.

Mais quand je ne serai pas Roi d'Ithaque , il y a dans cette île plusieurs autres Princes] Quoique Telemaque dissimule , il ne laisse pas de piquer Antinoüs à son tour , car il veut lui faire entendre que quand bien il ne regneroit pas, le Royaume ne regarderoit pas Antinoüs , ni aucun des Poursuivans , parce qu'il y a d'autres Princes plus dignes de cet honneur. Il appelle βασιλεῖς Rois , les Princes, les Grands qui ne sont pas Rois , mais qui peuvent l'être. Dans l'Écriture sainte nous voyons que les fils de David sont appelés Rois. Et que David lui-même appelle Roi son fils Absalon qui venoit de se faire déclarer Roi par une conjuration horrible.

Pour moi je me contente de regner sur toute ma maison] Telemaque ajoute cela pour endormir les Princes , en leur faisant croire qu'il ne pense à prendre aucunes mesures pour conserver le Royaume qui lui appartient.

Et qu'il a faits dans toutes ses courses] Car , comme je l'ai déjà dit , le métier de pirate étoit honorable , & les heros même ne le dédaignoient pas.

Telemaque, tout ce que vous dites là est entre les mains des Dieux, qui feront asseoir sur le thrône d'Ithaque celui, &c.] C'est le discours d'un homme plus doux & plus modéré en apparence qu'Antinoüs, mais qui sous cette modération apparente, ne laisse pas de cacher beaucoup de venin. Telemaque vient de dire deux choses : la premiere, que quand bien il ne regneroit pas dans Ithaque, il y avoit dans cette île plusieurs Princes dignes de cet honneur, pour faire entendre que ce ne seroit pas une nécessité qu'on choisit pour Roi un de ces Poursuivans ; & la seconde, que pour lui il se contenteroit de regner sur sa maison. Eurymaque répond à ces deux choses : à la premiere il répond que c'est Jupiter qui donnera le Royaume à celui qu'il voudra choisir, & que ce n'est pas à Telemaque à en décider ; & à la seconde il répond par un souhait qui renferme une sorte d'imprécation, ou du moins qui est plus favorable aux Poursuivans qu'à Telemaque, *Regnez dans votre maison, lui dit-il, & que jamais vous ne voyez arriver ici un homme qui vous dépouille.* C'est-à-dire, jouïssiez paisiblement de votre bien comme un particulier, & que jamais aucun étranger ne vienne vous dépouiller, & chasser l'usurpateur qui sera assis sur le thrône d'Ithaque, qui vous étoit dû.

Page 35. *Ou n'est-il venu que pour retirer le payement de quelque dette qu'il ait ici ?*] Selon la coûtume de ces tems-là, où les plus

grands Seigneurs alloient eux-mêmes retirer le paiement de ce qui leur étoit dû chez les étrangers. C'est ainsi que le jeune Tobie fut envoyé par son pere à Ragés dans la Medie pour se faire payer de dix talens qu'il avoit prêtés à Gabelus. Tob. 18. 21. 22. .

Je n'espere plus de voir mon pere de retour] Le but de Telemaque est de persuader à ces Princes qu'il a perdu toute esperance de revoir son pere , & par consequent qu'il ne pense pas à lui succeder. Mais en même tems il ne laisse pas d'entretenir leur inquietude , & de les tenir en respect , en leur faisant entendre qu'il y a des nouvelles & des prédictions même qui promettent son retour.

Ni aux prédictions que ma mere me débite après les avoir recueillies avec soin des Devins] Qu'Homere peint bien ici le caractere des femmes qui attendent impatiemment le retour de quelqu'un qui leur est cher ! Toutes les nouvelles , tous les bruits qu'on fait courir sont recueillis avec soin , les Devins sont consultés , toute l'Astrologie est employée à les servir , & par ce grand secours des prédictions ordinairement flatueuses , leur esprit se remplit d'esperance & goûte quelque tranquilité. Tous les tems se ressemblent.

Page 36. *Et lorsque l'étoile du soir*] Le Grec dit, *mais lorsque le noir Vesper* , &c.

peut-être que par cette épithete Homere fait voir qu'il a connu ce que Pythagore a le premier publié que l'étoile du soir qu'on appelle *Venus & Vesper*, est la même que l'étoile du matin appelée *Lucifer & Phosphore*.

Page 37. *Monta dans son appartement qui étoit au haut d'un pavillon*] Telemaque ne loge point dans le palais, dans le corps de logis qu'habitoit la Reine. Il n'auroit pas été honnête qu'un jeune homme eût logé au milieu de tant de femmes. Voilà pourquoi Homere dit qu'il avoit son appartement au haut d'un pavillon qui avoit été bâti au bout de la cour dans un lieu séparé & enfermé, afin qu'il n'y eût point de communication. Eustathe nous fait remarquer ici *thalamus* pour l'appartement d'un homme, au lieu que ceux qui ont écrit après Homere, ont toujours appelé de ce nom l'appartement des femmes.

Euryclée fille d'Ops & petite-fille de Peisenor] Homere s'arrête à nous expliquer ici la naissance & la fortune de cette Esclave de Laërte, parce qu'elle jouera un rôle considerable dans la reconnoissance d'Ulysse, & que d'ailleurs une femme aussi affectionnée qu'elle étoit à la maison de son maître, est digne qu'on la distingue.

Portoit devant lui deux flambeaux allumés] Le Grec dit, *des torches allumées*. Il est bon de remarquer ici la modestie de ces

tems heroïques. Un jeune Prince comme Telemaque allant se coucher, n'est conduit que par une des femmes de sa mere & la plus âgée, qui porte devant lui des torches, c'est-à-dire, des morceaux de bois dont on se servoit pour éclairer. Elle lui sert de valet de chambre, elle nettoye la robe qu'il vient de quitter, & la met, non sur un beau siege couvert d'étoffe magnifique, ou dans une corbeille, mais à une cheville qui étoit dans le mur près de son lit. La bassesse de notre mot *cheville* m'a empêché de l'employer dans ma Traduction. Il auroit trop déplu aux yeux de notre siecle, à ces yeux *corruptis vanis rerum*, & qui ne voyent pas que cette simplicité, mêlée avec la magnificence qui paroît d'ailleurs dans ces Poëmes, n'est pas une simplicité de pauvreté & de bassesse; mais une simplicité de mœurs; & que c'est une preuve qu'Homere a peint véritablement les usages de ces anciens tems.

Mais pour ne pas causer de jalousie, il n'avoit jamais pensé à l'aimer] Le Poëte relève ici la sagesse de Laërte, pour instruire toujours son lecteur, & pour faire honneur à son Heros, car c'est un grand avantage d'être né de gens sages & vertueux.

Page 38. *Tire la porte par son anneau d'argent, & lâchant la courroye*] Voilà comme étoient faites les portes de ces

tems-là. Il y avoit au milieu un anneau qui servoit à les tirer , & qui s'appelloit *κοράνη*, *κρίκος*, *ἐπιαναστήρ* & *ρόπιρον*. Et il y avoit tout auprès un trou d'où sortoit une courroye qui levoit ou lâchoit une barre ou un levier qui étoit derrière , & qui fermoit quand elle étoit lâchée , & ouvroit quand on la tiroit.

Telemaque passa la nuit à chercher en lui-même les moyens] Telemaque ne passe pas la nuit à dormir , il l'employe à penser à ses affaires comme un homme sensé.



Argument du Livre II.

T Elemaque tient une assemblée dans laquelle il se plaint hautement des Princes qui recherchent sa mere ; & il leur déclare qu'ils n'ont qu'à sortir du Palais d'Ulysse. Il conjure ses peuples de l'assister, & de se déclarer contre ces insolens. Ces Princes veulent se justifier & l'obliger à renvoyer Penelope à son pere Icarius. Telemaque fait voir l'injustice de cette demande. Sur ce moment Jupiter envoie deux aigles. Un Devin explique ce prodige, & un des Princes fait tous ses efforts pour décrediter sa prédiction. Telemaque demande un vaisseau pour aller à Sparte & à Pylos chercher des nouvelles de son pere. L'assemblée rompuë, Telemaque va faire ses prieres à Minerve sur le bord de la mer. Cette Déesse lui apparoit sous la figure de Mentor, & l'assûre de son secours. On prépare un navire ; Euryclée donne les provisions nécessaires, & Telemaque s'embarque à l'entrée de la nuit.





L'ODYSSÉE

D'HOMERE.

LIVRE II.

L'AUORE commençoit à peine à dorer l'horizon, que le fils d'Ulyſſe ſe leva & prit un habit magnifique, mit ſur ſes épaules un baudrier, d'où pendoit une riche épée, & après avoir couvert ſes beaux pieds de riches brodequins, il ſortit de ſa chambre ſemblable à un Dieu. Sans perdre un moment il donne ordre à ſes hérauts d'appeller les Grecs à une aſſemblée, les hérauts obéiſſent, & auſſi-tôt

les Grecs s'assemblent. Dès qu'ils font arrivés & qu'ils ont pris leur place , Telemaque se rend au milieu d'eux , tenant au lieu de sceptre une longue pique , & suivi de deux chiens , ses gardes fidelles , Minerve avoit répandu sur toute sa personne une grace toute divine. Les peuples le voyant entrer font saisis d'admiration ; il se place sur le thrône de son pere , & les vieillards s'éloignent par respect. Le héros Egyptius parla le premier. Il étoit courbé sous le poids des ans , & une longue experience l'avoit instruit. Son fils , le vaillant Antiphus , s'étoit embarqué avec Ulysse & l'avoit suivi à Ilioupolis , mais le cruel Cyclope le dévora dans le fond de son antre , & ce fut le dernier qu'il devora. Il lui restoit encore trois fils , l'un , appelé Eurynome , étoit un des Pour suivans de Penelope , & les

deux autres avoient soin des biens de leur pere. Cette consolation n'empêchoit pas ce malheureux pere de se souvenir de son aîné, il en conservoit toujours l'idée & passoit sa vie dans l'amertume & dans l'affliction. Et alors le visage baigné de larmes, il dit :

Peuples d'Ithaque, écoutez-moi, nous n'avons vû tenir ici d'assemblée ni de conseil depuis le départ du divin Ulysse. Qui est donc celui qui nous a rassemblés? quel pressant besoin lui a inspiré cette pensée? est-ce quelqu'un de nos jeunes gens? est-ce quelqu'un de nos vieillards? a-t-il reçu de l'armée quelque nouvelle dont il veuille nous faire part? ou veut-il nous instruire de quelque chose qui regarde le public? Qui que ce soit, c'est sans doute un homme de bien, puisse-t-il réussir dans son entreprise, & que Jupiter le favo-

riſe dans tous ſes deſſeins.

Il parla ainſi, & le fils d'Ulyſſe charmé de ce bon augure, ne fut pas long-temps aſſis, mais plein d'impatience il ſe leva au milieu de l'aſſemblée, & après que le héraut Peiſenor plein de prudence & de ſageſſe, lui eut mis dans les mains ſon ſceptre, il parla ainſi, en adreſſant la parole à Egyptius :

Sage vieillard, celui qui a aſſemblé le peuple n'eſt pas loin, vous le voyez devant vos yeux. Et c'eſt la douleur dont je ſuis accablé qui m'a fait prendre ce parti; je n'ai reçu aucune nouvelle de l'armée dont je puiſſe vous faire part, & je n'ai rien à vous propoſer pour le public. C'eſt une affaire particulière qui me regarde. Un grand malheur, que diſ-je ! deux malheurs épouvantables ſont tombés en même tems ſur ma maiſon.

L'un, j'ai perdu mon pere, la gloire de nos jours, qui regnoit sur vous avec tant de bonté & de justice, que vous trouviez en lui bien moins un maître qu'un pere plein de douceur; & l'autre, qui met le comble au premier, & qui va renverser mes États & me ruiner sans ressource; une foule de Princes s'attachent à rechercher ma mere sans son consentement, & ce sont les principaux de mon Royaume. Ils refusent tous de se retirer auprès de mon grand pere Icarius, qui donneroit une grosse dot à sa fille, & l'accorderoit à celui d'entre eux qui lui seroit le plus agréable. Mais ils s'opiniâtrent à demeurer chez moi, où ils égorgent tous les jours mes bœufs, mes agneaux & mes chevres, font continuellement des festins & épuisent mes celliers, & tout mon bien se dissipe, parce qu'il n'y a

point ici d'homme comme Ulyffe
 qui puisse éloigner ce fleau , &
 que je ne suis pas encore en état
 de m'y opposer , (mais il viendra
 un jour que je leur paroîtrai terri-
 ble) je n'ai pas encore appris à
 manier les armes. Certainement je
 me vengerois s'il étoit en mon
 pouvoir. Tout ce qui se passe ici
 ne peut être supporté , & ma mai-
 son périt avec trop de honte. Con-
 cevez-en donc enfin une juste in-
 dignation ; respectez les peuples
 voisins ; évitez leurs reproches ,
 & sur-tout redoutez la colére des
 Dieux , de peur qu'irrités de tant
 d'actions indignes , ils n'en fassent
 tomber sur vos têtes la punition
 qu'elles méritent. Je vous en con-
 jure au nom de Jupiter Olym-
 pien , & de Themis , qui préside
 aux assemblées , & qui dissipe ou
 fait réussir tous les conseils & tous
 les projets des hommes ; mes a-

mis , opposez-vous à ces injusti-
 ces , & que je n'aye qu'à me livrer
 tout entier à l'affliction que me
 cause la perte de mon pere. Que si
 jamais le divin Ulyssé avec un
 cœur ennemi vous a accablés de
 maux , vengez-vous-en sur moi ,
 je me livre à toute votre haine ;
 excitez encore ces insolens , &
 suivez leur exemple. Il me seroit
 beaucoup plus avantageux que ce
 fût vous qui devorassiez mes biens
 & mes troupeaux & tout ce que
 j'ai de plus précieux ; je pourrois
 au moins esperer que vous m'en
 dédommageriez un jour , car je
 n'aurois qu'à aller par toute la vil-
 le représenter le tort qu'on m'au-
 roit fait , & redemander mon bien
 jusqu'à ce qu'on m'eût rendu ju-
 stice. Au lieu que présentement
 vous me précipitez dans des maux
 qui sont sans remède.

Il parle ainsi , animé par la co-

lère, & le visage baigné de pleurs,
 & il jette à terre son sceptre. Le
 peuple est rempli de compassion.
 Tous les Princes demeurent dans
 le silence sans ofer répondre : An-
 tinouïs fut le seul qui eut la har-
 dieffe de repartir :

» Telemaque , qui témoignez
 » dans vos discours tant de hauteur
 » & tant d'audace , que venez-vous
 » de dire pour nous deshonorer ?
 » vous voulez nous exposer à d'éter-
 » nels reproches. Ce ne sont point
 » les Amans de la Reine votre mere
 » qui sont cause de vos malheurs ,
 » c'est la Reine elle-même qui n'a
 » recours qu'à des artifices & à des
 » subtilités. Il y a déjà trois années
 » entieres , & la quatrième va bien-
 » tôt finir , qu'elle élude toutes les
 » Pourfuites des Grecs. Elle nous
 » amuse tous de belles esperances ;
 » elle promet à chacun de nous en
 » envoyant messages sur messages ,

& elle pense tout le contraire de ce qu'elle promet. Voici le dernier tour dont elle s'est avisée : Elle s'est mise à travailler dans son appartement à une toile très-fine & d'une immense grandeur , & nous a dit à tous : *Jeunes Princes , qui me poursuivez en mariage , puisque le divin Ulysse n'est plus , attendez , je vous prie , & permettez que je ne pense à mes nopces qu'après que j'aurai achevé cette toile que j'ai commencée ; il ne faut pas que tout mon ouvrage soit perdu. Je la prépare pour les funerailles de Laërte , quand la Parque cruelle l'aura livré à la mort , afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches , si j'avois laissé sans drap mortuaire fait de ma main , un homme si cher & qui possédoit tant de biens.* C'est ainsi qu'elle parla , & nous nous laissâmes amuser par ses paroles. Le jour elle travailloit avec

beaucoup d'affiduité , mais la nuit,
dès que les torches étoient allu-
mées, elle défaisoit ce qu'elle a-
voit fait le jour. Cette ruse nous a
été cachée trois ans entiers : mais
enfin la quatrième année étant ve-
nue & presque finie, une de ses
femmes , qui étoit de la confiden-
ce , nous a avertis de ce complot ;
nous-mêmes nous l'avons surprise
comme elle défaisoit cet ouvrage
admirable , & nous l'avons forcée
malgré elle de l'achever. Voici
donc la réponse que tous ses Pour-
suivans vous font par ma bouche ,
afin que ni vous ni aucun des Grecs
n'en prétendiez cause d'ignorance :
Renvoyez votre mere , &
obligez-la à se déclarer en faveur
de celui que son pere choisira , &
qu'elle trouvera le plus aimable.
Que si elle prétend nous amuser
ici , & nous faire languir encore
long-tems , jusqu'à ce qu'elle ait

mis en œuvre toutes les instru-
ctions que Minerve lui a données,
en lui enseignant tant de beaux
ouvrages, en ornant son ame de
tant de sagesse & de vertu, & en
lui inspirant des finesse qui ne sont
jamais venues dans l'esprit des
femmes les plus célèbres, de Ty-
ro, d'Alcmene & de la belle
Mycene; car aucune de ces Prin-
cesses n'a eû les ruses de Penelo-
pe, elle prend là un parti qui ne
vous est pas fort avantageux, car
nous confumerons ici tout votre
bien, tandis qu'elle persistera dans
le dessein que les Dieux lui ont
inspiré. Il est vrai que par cette
conduite elle acquerra beaucoup
de gloire, mais elle achevera de
vous ruiner; car pour nous, nous
n'irons vacquer à aucune de nos
affaires, & nous ne desemparerons
point d'ici, que Penelope n'ait
donné la main à celui qui lui fera le
plus agréable.

Le sage Telemaque répondit :
 Antinoüs , il n'est pas possible que
 je fasse sortir par force de mon
 Palais celle qui m'a donné le jour
 & qui m'a nourri elle-même. Peut-
 être que mon pere vit dans une
 terre étrangere , peut-être aussi
 qu'il ne vit plus : suis-je en état de
 rendre à Icarius toutes ses richesses ,
 comme il faudra le faire nécessairement ,
 si je renvoye ma mere sans autre raison que ma
 volonté ? mon pere enfin de retour
 ne manqueroit pas de m'en punir.
 Et quand je n'aurois rien à craindre
 de sa part , me mettrois-je
 à couvert des vengeances des
 Dieux, après que ma mere chassée
 de ma maison auroit imploré les
 redoutables Furies ? & pourrois-je
 éviter l'indignation de tous les
 hommes qui s'éleveroient contre
 moi ? Jamais un ordre si injuste &
 si cruel ne sortira de ma bouche.

Si

Si vous en êtes fâchés , & que vous soyez si rebutés de la conduite de ma mere , sortez de mon Palais , allez ailleurs faire des fêtes en vous traitant tour à tour à vos dépens chacun dans vos maisons. Que si vous trouvez plus utile & plus expédient pour vous de consumer impunément le bien d'un seul , achevez ; j'invoquerai les Dieux immortels , & je les prierai qu'ils fassent changer la fortune des méchans , & que vous périssiez tous dans ce Palais , sans que votre mort soit jamais vengée.

Ainsi parla Telemaque ; en même tems Jupiter fait partir du sommet de la montagne deux aigles qui s'abandonnant au gré des vents , ne font d'abord que planer en se tenant toujours l'un près de l'autre ; mais dès qu'ils sont arrivés au dessus de l'assemblée où

l'on entendoit un bruit confus ; alors faifant plusieurs tours & battant des aîles , ils marquent par leurs regards toutes les têtes des Pourfuivans , & leur prédifent la mort. Car après s'être enfanglanté avec leurs ongles la tête & le cou, ils prennent leur vol à droite , & traversant toute la ville , ils regagnent tranquillement leur aire.

Les Grecs n'eurent pas plutôt apperçû ces oifeaux de Jupiter , qu'ils furent faifis de frayeur ; car ils prévoyoit ce qui devoit s'accomplir. Le fils de Maftor , le vieillard Halitherfe , qui furpaffoit en expérience tous ceux de fon âge pour difcerner les oifeaux & pour expliquer leurs présages , prenant la parole , leur dit avec beaucoup d'affection & de prudence :

Peuples d'Ithaque , écoutez ce que j'ai à vous annoncer ; Je m'a-

dressé sur-tout aux Pourſuivans de Penelope , car c'est particulière-
ment sur leur tête que va tomber ce malheur. Ulyſſe ne fera pas encore long-tems éloigné de ses amis , il est quelque part près d'ici & porte à tous ces Princes une mort certaine ; mais ils ne sont pas les seuls , plusieurs d'entre nous qui habitons la haute ville d'Ithaque , nous sommes menacés du même sort. Avant donc qu'il tombe sur nos têtes , prenons ensemble des mesures pour l'éviter. Que ces Princes changent de conduite, ils gagneront infiniment à prendre bientôt ce parti. Car ce n'est point au hazard & sans expérience que je leur prédis ces malheurs , c'est avec une certitude entière fondée sur une science qui ne trompe point. Et je vous dis que tout ce que j'avois prédit à Ulyſſe lorsque les Grecs monterent à

» Ilion , & qu'il s'embarqua avec
» eux , est arrivé de point en point.
» Je lui avois prédit qu'il souffriroit
» des maux sans nombre , qu'il per-
» droit tous ses Compagnons , &
» que la vingtième année il arrive-
» roit dans sa patrie inconnu à tout le
» monde. Voici la vingtième année,
» & l'événement va achever de ju-
» stifier ma prédiction.

Eurymaque , fils de Polybe ,
lui répondit en se mocquant de ses
» menaces : Vieillard , retire - toi ,
» va dans ta maison faire tes prédi-
» ctions à tes enfans, de peur qu'il ne
» leur arrive quelque chose de fu-
» neste. Je suis plus capable que toi
» de prophétiser & d'expliquer ce
» prétendu prodige. On voit tous
» les jours une infinité d'oiseaux
» voler sous la voute des cieux , &
» ils ne sont pas tous porteurs de
» présages. Je te dis , moi , qu'U-
» lyssé est mort loin de ses États ,

& plût aux Dieux que tu fusses
péri avec lui, tu ne viendrois pas
nous débiter ici tes belles prophé-
ties, & tu n'exciterois pas contre
nous Telemaque déjà assez irrité,
& cela pour quelque présent que
tu espères qu'il te fera pour re-
compenser ton zele. Mais j'ai une
chose à te dire, & qui ne manque-
ra pas d'arriver, c'est que si en te
servant des vieux tours que ton
grand âge t'a appris, tu surprends
la jeunesse du Prince pour l'irriter
contre nous, tu ne feras qu'aug-
menter ses maux, & tu ne vien-
dras nullement à bout de tes per-
nicieux desseins, nous nous ven-
gerons si cruellement de toi, que
tu en conserveras long-tems une
douleur cuisante. Le seul conseil
que je puis donner à Telemaque,
c'est d'obliger la Reine sa mere à
se retirer chez son pere; là ses pa-
rens auront soin de lui faire des

» nôces magnifiques & de lui pré-
» parer des présens qui répondront
» à la tendresse qu'ils ont pour elle.
» Car je ne pense pas que les Grecs
» renoncent à leur poursuite , quel-
» que difficile qu'elle soit ; nous ne
» craignons ici personne , non pas
» même Telemaque , tout grand
» harangueur qu'il est , & nous nous
» mettons peu en peine de la pro-
» phetie que tu viens nous conter ,
» qui ne sera jamais accomplie , &
» qui ne fait que te rendre plus
» odieux. Nous continuerons de
» consumer les biens d'Ulysse , &
» jamais ce désordre ne cessera tan-
» dis qu'elle amusera les Grecs en
» différant son mariage. Tous tant
» que nous sommes ici de rivaux ,
» nous attendrons sans nous rebu-
» ter , & nous disputerons la Reine à
» cause de sa vertu , qui nous em-
» pêche de penser aux autres partis
» auxquels nous pourrions prétendre.

Le prudent Telemaque prenant la parole, répondit : Eurymaque, & vous tous, fiers Pourfuivans de la Reine ma mere, je ne vous fais plus la priere que je vous ai faite, je ne vous en parle plus, les Dieux & tous les Grecs ſçavent ce qui ſe paſſe & cela ſuffit. Donnez - moi ſeulement un vaiſſeau avec vingt rameurs qui me mènent de côté & d'autre ſur la vaſte mer. J'ai réſolu d'aller à Sparte & à Pylos chercher ſi je ne découvrirai point quelque choſe des aventures de mon pere, qui eſt abſent depuis tant d'années ; ſi je ne pourrai rien apprendre ſur ſon retour ; ſi quelque mortel pourra me dire ce qu'il eſt devenu ; ou ſi la fille de Jupiter, la Renommée, qui plus que toute autre Déeſſe fait voler la gloire des hommes dans tout l'univers, ne m'en donnera point quelque nouvelle. Si je

« suis assez heureux pour entendre
 « dire qu'il est en vie & en état de
 « revenir , j'attendrai la confirma-
 « tion de cette bonne nouvelle une
 « année entiere avec toute l'inquié-
 « tude d'une attente toûjours dou-
 « teuse. Mais si j'apprends qu'il ne
 « vit plus , & qu'il ne jouit plus de
 « la lumiere du soleil , je reviendrai
 « dans ma chere patrie , je lui éle-
 « verai un superbe tombeau , je lui
 « ferai des funerailles magnifiques ,
 « & j'obligerai ma mere à choisir
 « un mari.

Après qu'il eut parlé de la sorte,
 il s'assit , & Mentor se leva. C'é-
 toit un des plus fidelles amis d'U-
 lyffe , & celui à qui , en s'embar-
 quant pour Troye , il avoit confié
 le soin de toute sa maison , afin
 qu'il la conduisît sous les ordres
 du bon Laërte. Il parla en ces ter-
 mes qui faisoient connoître sa
 grande sagesse :

Ecoutez-moi , peuples d'Itha-
 que , qui est le Roi qui désormais
 voudra être modéré , clement &
 juste ? qui est celui au contraire
 qui ne sera pas dur , emporté , vio-
 lent , & qui ne s'abandonnera pas
 à toutes sortes d'injustices ? lors-
 que nous voyons que parmi tant
 de peuples qui étoient soumis au
 divin Ulyffe , & qui ont toujours
 trouvé en lui un pere plein de
 douceur , il n'y a pas un seul hom-
 me qui se souviene de lui & qui
 n'ait oublié ses bienfaits. Je n'en
 veux point ici aux fiers Pour sui-
 vans qui commettent dans ce Pa-
 lais toutes sortes de violences par
 la corruption & la dépravation de
 leur esprit , car c'est au péril de
 leur tête qu'ils dissipent les biens
 d'Ulyffe , quoiqu'ils espèrent qu'ils
 ne le verront jamais de retour.
 Mais je suis véritablement indi-
 gné contre son peuple , de voir

que vous vous tenez tous dans un
 honteux silence , & que vous n'a-
 vez pas le courage de vous oppo-
 ser , au moins par vos paroles , aux
 injustices de ses ennemis, quoique
 vous soyez en très-grand nombre,
 & qu'ils soient bien moins forts
 que vous.

Leocrite , fils d'Evenor , lui
 répondit : Imprudent , insensé
 Mentor , que venez-vous de dire
 pour nous exciter à nous opposer
 à tant de désordres ? Il n'est pas
 facile de combattre contre des
 gens qui sont toujours à table ,
 quoique vous soyez en plus grand
 nombre qu'eux. Si Ulyffe lui-mê-
 me survenoit au milieu de ces fes-
 tins , & qu'il entreprît de chasser
 de son Palais ces fiers Pourfui-
 vans , la Reine sa femme ne se
 réjouiroit pas long-tems de ce
 retour si désiré , elle le verroit
 bientôt périr à ses yeux , parce

que, quoique supérieur, en nombre, il combattroit avec désavantage. Vous avez donc parlé contre toute sorte de raison. Mais que tout le peuple se retire pour vaquer à ses affaires. Mentor & Halithersé, qui sont les plus anciens amis d'Ulysse, prépareront à Télémaque tout ce qui est nécessaire pour son départ. Je pense pourtant que ce voyage aboutira à attendre à Ithaque les nouvelles dont on est en peine, & qu'on ne partira point.

Il parla ainsi, & en même tems il rompit l'assemblée. Chacun se retire dans sa maison; les Pourfui-vans reprennent le chemin du Palais d'Ulysse, & Télémaque s'en va seul sur le rivage de la mer, & après s'être lavé les mains dans ses ondes, il adresse cette prière à Minerve :

Grande Déesse, qui daignâtes

hier vous apparoître à moi dans
 mon Palais , & qui m'ordonnâtes
 de courir la vaste mer , pour ap-
 prendre des nouvelles du retour
 de mon pere , qui est depuis si
 long-tems absent , écoutez - moi.
 Les Grecs , & sur-tout les Pour-
 suivans , s'opposent à l'exécution
 de vos ordres , & retardent mon
 départ avec une insolence qu'on
 ne peut plus supporter. Il parla
 ainsi en priant ; aussi-tôt Minerve
 prenant la figure & la voix de
 Mentor , s'approcha de lui , & lui
 adressant la parole ;

Telemaque , lui dit-elle , dé-
 formais vous ne manquerez ni de
 valeur ni de prudence , au moins
 si le courage & la sagesse d'Ulyffe
 ont coulé dans vos veines avec
 son sang ; & comme il étoit hom-
 me qui effectuoit toujours , non
 seulement tout ce qu'il avoit en-
 trepris , mais aussi tout ce qu'il

avoit dit une fois, vous ferez de
même ; votre voyage ne sera pas
un vain projet, vous l'executerez.
Mais si vous n'étiez pas fils d'U-
lyffe & de Penelope, je n'oserois
me flatter que vous vinssiez à
bout de vos desseins. Il est vrai
qu'aujourd'hui peu d'enfans res-
semblent à leurs peres ; la plû-
part dégènerent de leur vertu,
& il y en a très-peu qui les sur-
passent. Mais, comme je vous l'ai
déjà dit, vous marquez de la va-
leur & de la prudence, & la sa-
gesse d'Ulyffe se fait déjà remar-
quer en vous ; on peut donc es-
perer que vous accomplirez ce
que vous avez résolu. Laissez-là
les complots & les machinations
de ces Princes insensés. Ils n'ont
ni prudence ni justice, & ils ne
voyent pas la mort qui par l'or-
dre de leur noire Destinée est déjà
près d'eux & va les emporter tous

» dans un même jour. Le voyage
» que vous méditez ne sera pas long-
» tems differé ; tel est le secours que
» vous trouverez en moi qui suis
» l'ancien ami de votre pere ; je
» vous équiperai un navire & je
» vous accompagnerai. Retournez
» donc dans votre Palais, vivez
» avec les Princes à votre ordinai-
» re , & préparez cependant les
» provisions dont vous avez besoin.
» Remplissez-en des vaisseaux bien
» conditionnés , mettez le vin dans
» des urnes , & la farine , qui fait la
» force des hommes , mettez - la
» dans de bonnes peaux , & moi
» j'aurai soin de vous choisir parmi
» vos sujets des compagnons qui
» vous suivront volontairement. Il
» y a dans le port d'Ithaque assez de
» vaisseaux tant vieux que nouvelle-
» ment construits , je choisirai le
» meilleur , & après l'avoir équipé ,
» nous nous embarquerons ensem-
» ble.

La fille de Jupiter parla ainsi. Et Telemaque ne s'arrêta pas plus long-tems après avoir entendu la voix de la Déesse. Il reprit le chemin de son Palais, le cœur plein de tristesse ; il trouva dans la cour les fiers Pourfuivans qui dépouilloient des chevres, & qui faisoient rotir des cochons engraiſſés. Antinouïs le voyant arriver, s'avance au-devant de lui en riant, le prend par la main, & lui adresse ces paroles :

Telemaque qui tenez des propos si hautains & qui faites voir un courage indomptable, ne vous tourmentez plus à former des projets & à préparer des harangues ; venez plutôt faire bonne chere avec nous, comme vous avez fait jusqu'ici. Les Grecs auront soin de préparer toutes choses pour votre départ ; ils vous donneront un bon vaisseau & des rameurs

« choisis, afin que vous arriviez plus
« promptement à la délicieuse Py-
« los, pour y apprendre des nou-
« velles de votre illustre pere.

Le prudent Telemaque lui ré-
« pondit : Antinoüs, je ne sçauois
« me résoudre à manger avec des
« insolens comme vous, avec des
« impies qui ne reconnoissent ni les
« loix humaines ni les loix Divines,
« je ne goûterois pas tranquillement
« le plaisir des festins. Ne vous suf-
« fit-il pas d'avoir jusqu'ici consumé
« tout ce que j'avois de plus beau
« & de meilleur, parce que j'étois
« enfant; présentement que je suis
« devenu homme, que l'âge a au-
« gmenté mes forces, & que les
« bonnes instructions ont éclairé
« mon cœur & mon esprit, je tâ-
« cherai de hâter votre malheureuse
« destinée, soit que j'aille à Pylos
« ou que je demeure ici. Mais je
« partirai malgré vous, & mon

voyage ne sera pas de ces vains
projets qui ne s'exécutent point ;
je partirai plutôt sur un vaisseau de
rencontre comme un simple passa-
ger , puisque je ne puis obtenir
ni vaisseau , ni rameurs , parce que
vous jugez plus expédient pour
vous de me les refuser.

En finissant ces mots , il arrache sa main des mains d'Antinoüs. Les Princes continuent à préparer leur festin , & cependant ils se divertissent à railler & à brocarder Telemaque. Parmi cette troupe insolente , les uns disoient , Voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal. Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes qui l'aident à se venger ? car il a cette vengeance furieusement à cœur. Ou veut-il aller dans le fertile pays d'Ephyre , afin d'en rapporter quelques drogues pernicieuses qu'il mé-

lera dans notre urne pour nous faire tous périr ? Que sçait-on , disoient les autres , si après être monté sur la vaste mer , il ne sera pas errant & vagabond comme son pere , & n'aura pas une fin aussi malheureuse que lui ? C'est-là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine , car nous aurions celle de partager tous ses biens , & pour son Palais nous le laisserions à sa mere , ou à celui qu'elle choisiroit pour mari.

Ainsi parloient les Pour suivans , & le jeune Prince descend dans les celliers spacieux & exhausés du Roi son pere , où l'on voyoit des monceaux d'or & d'airain , des coffres pleins de riches étoffes , des huiles d'un parfum exquis , & des vaisseaux d'un vin vieux digne d'être servi à la table des Immortels. Toutes ces richesses étoient rangées par ordre

autour de la muraille en attendant Ulyſſe, ſi jamais délivré de ſes travaux, il revenoit heureuſement dans ſon Palais. Ces celliers étoient fermés d'une bonne porte avec une double ferrure, & les clefs en étoient confiées à une ſage gouvernante qui veilloit nuit & jour ſur ces thréſors avec beaucoup de fidélité & de prudence, c'étoit Euryclée fille d'Ops & petite-fille de Peiſenor. Telemaque l'ayant fait appeller, lui parla en ces termes :

Ma nourrice, tirez-moi de ce vin vieux dans des urnes, & donnez-moi du plus excellent après celui que vous gardez pour le plus malheureux de tous les Princes, pour le divin Ulyſſe, ſi jamais échapé à la cruelle Parque, il ſe voit heureuſement de retour chez lui ; bouchez avec ſoin les urnes : mettez dans des peaux

» bien préparées vingt mesures de
 » fleur de farine : que personne que
 » vous ne le sçache, & que tout
 » soit prêt cette nuit, je viendrai le
 » prendre après que ma mere sera
 » montée dans son appartement
 » pour se coucher, car je suis réso-
 » lu d'aller à Sparte & à Pylos tâ-
 » cher d'apprendre quelques nou-
 » velles du retour de mon pere.

Euryclée entendant cette ré-
 solution, jette de grands cris, &
 les yeux baignés de larmes, elle
 » lui dit : Mon cher fils, pourquoi
 » ce dessein vous est-il entré dans
 » la tête ? où voulez-vous aller ?
 » voulez-vous aller courir toute la
 » vaste étendue de la terre ? vous
 » êtes fils unique & fils si tendre-
 » ment aimé. Le divin Ulysse est
 » mort loin de sa patrie, dans quel-
 » que pays éloigné. Vous ne ferez
 » pas plutôt parti, que les Pursui-
 » vans de la Reine votre mere vous

dresseront mille embûches pour vous faire périr, & ils partageront entre eux tous vos biens. Demeurez donc ici au milieu de vos sujets; pourquoi iriez-vous vous exposer aux perils de la mer qui sont infinis? que l'exemple de votre pere vous instruisse.

Telemaque, touché de sa tendresse, lui répond: Ayez bon courage, ma chere nourrice, ce dessein ne m'est pas venu dans l'esprit sans l'inspiration de quelque Dieu. Mais jurez-moi que vous ne le découvrirez à ma mere que l'onzième, ou le douzième jour après mon départ, de peur que dans les transports de sa douleur, elle ne meurtrisse son beau visage. Que si avant ce terme elle a d'ailleurs quelque nouvelle de mon absence, & qu'elle vous ordonne de lui dire la vérité, alors vous serez quitte de votre serment.

Il parla ainsi, & Euryclée prenant les Dieux à témoin, fit le plus grand de tous les sermens. Quand elle eut juré, & expliqué ce qu'elle promettoit, elle remplit de vin les urnes, mit de la farine dans des peaux, & Telemaque remontant dans son Palais, alla rejoindre les Princes.

La Déesse Minerve, qui ne perdoit pas de vue ce qu'elle vouloit exécuter, prend la figure de Telemaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre, les oblige à se rendre sur le rivage à l'entrée de la nuit, & demande au celebre fils de Phronius, à Noëmon, son navire. Il le promet volontiers & avec grand plaisir. Le soleil cependant se couche, & la nuit répand ses noires ombres sur la terre, Minerve fait lancer à l'eau le navire, l'équipe de tout ce qui est nécessai-

se pour bien voguer, & le tient à la pointe du port. Les compagnons du jeune Prince s'assemblent pressés par la Déesse, qui pour assurer encore davantage le succès de son entreprise, va au Palais d'Ulysse & verse un doux sommeil sur les paupieres des Poursuivans. Les fumées du vin font leur effet, ils ne peuvent plus se soutenir, les coupes leur tombent des mains; ils se dispersent dans la ville & vont à pas chancelans chercher à se coucher, n'ayant plus la force de se tenir à table, tant ils sont accablés de sommeil.

Alors Minerve prenant la figure & la voix de Mentor, appelle Telemaque pour le faire sortir de son Palais. Telemaque, lui dit-elle, tout vos compagnons sont prêts à faire voile, ils n'attendent plus que vos ordres, allons donc

» & ne différons pas davantage no-
 » tre départ.

En achevant ces mots elle marche la première & Telemaque la suit. A leur arrivée ils trouvent sur le rivage leurs compagnons tout prêts , & Telemaque leur adressant la parole , leur dit : Al-
 » lons , mes amis , portons dans le
 » vaisseau toutes les provisions né-
 » cessaires ; je les ai fait préparer
 » dans le Palais , ma mere n'en sçait
 » rien , & de toutes les femmes il
 » n'y en a qu'une seule qui soit du
 » secret. En même tems il se met à
 les conduire lui-même ; ils le suivent. On porte toutes les provisions & on les charge sur le vaisseau , comme le Prince l'avoit ordonné. Tout étant fait , il monte le dernier. Minerve qui le conduit se place sur la poupe , & Telemaque s'assit près d'elle. On délie les cables , les rameurs se met-
 tent

tent sur leurs bancs. Minerve leur envoie un vent favorable, le Zephyre, qui de ses souffles impetueux fait mugir les flots. Telemaque hâtant ses compagnons, leur ordonne d'appareiller. Pour seconder son empressement, ils dressent le mât, l'assurent par des cordages & déploient les voiles : le vent soufflant au milieu les enfile, & les flots blanchis d'écume gémissent sous les avirons. Le vaisseau fend rapidement le sein de l'humide plaine. Les rameurs quittant leurs rames, couronnent de vin les coupes & font des libations aux Immortels, sur-tout à la fille de Jupiter, & voguent ainsi toute la nuit, & pendant le lever de l'aurore.



R E M A R Q U E S
S U R
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

L I V R E I I.

Page 111. *M* *It sur ses épaules un baudrier*] Le Grec dit, *il mit sur ses épaules une épée*, ce qui marque certainement que c'étoit un baudrier & non pas un ceinturon, comme on l'a déjà vu dans l'Iliade.

Page 112. *Tenant au lieu de sceptre une pique*] Il prend une pique, parce qu'il alloit à une assemblée où il sçavoit bien qu'il seroit au milieu de ses ennemis.

Et suivi de deux chiens, ses gardes fidèles] Dans ces tems heroïques on se servoit beaucoup de chiens. Nous avons vu dans l'Iliade qu'Achille en nourrissoit de fort grands, & qu'il s'en servoit pour la garde de son camp. Mais, dit-on, voilà une belle circonstance à marquer dans une grande Poësie, *Telemaque ne marchoit pas seul, il étoit suivi de deux chiens*. Il seroit bon que ces grands critiques se souyinsent que la

Poësie est comme la Peinture , qui tire de grandes beautés des coûtumes les plus simples. Et que non seulement dans la Poësie , mais dans la Prose même , on prend plaisir à voir relever les moindres choses qui marquent les usages des anciens tems. Ce qu'Homere dit ici de Telemaque n'est pas différent de ce que la sainte Ecriture nous dit de Tobie , cent cinquante ans ou environ après Homere , *Profectus est autem Tobias , & canis secutus est eum* , Tob. 6. 1. Virgile n'a pas dédaigné la même circonstance , car dans le liv. 8. en parlant d'Evandre , il dit :

*Necnon & gemini custodes limine ab alto
Procedunt , gressumque canes comitantur
herilem.*

Et c'est ce que les plus grands Peintres ont imité.

Et les vieillards s'éloignent par respect]
Les vieillards , c'est-à-dire , les Princes & les Principaux d'Ithaque ; c'est un mot de dignité qui ne marque pas toujours un grand âge. D'ailleurs tous ceux qui étoient à cette assemblée étoient plus vieux que Telemaque. Ils s'éloignent par respect , autant les ennemis que les autres ; Dieu imprime sur les Princes un caractère de majesté qui se fait toujours sentir , & qui leur attire les respects qui leur sont dûs.

Le heros Egyptius parla le premier] Voilà à Ithaque un Prince appelé *Egyptius*. Cela se pratiquoit souvent ; des noms patronymi-

ques ou empruntés des lieux, devoient des noms propres. Cet Egyptius pouvoit être d'une famille originaire d'Egypte, ou bien il pouvoit avoir eu ce nom pour y avoir trafiqué.

- *Et il fut le dernier qu'il dévora*] Il y a dans le Grec, & *il en fit son dernier repas*. Les anciens ont remarqué qu'Homere s'exprime ici d'une maniere amphibologique, & que ces paroles, *en fit son dernier repas*,

..... πῦματι δ' ἀπὸ τοῦ δέπνου,

présentent trois sens. Le premier, *Que cet Antiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulysse que le Cyclope devora*; Le second, *Que ce fut lui dont il fit le dernier repas de la journée, c'est-à-dire, le souper*; & le troisième, *Que ce fut effectivement le dernier repas de ce monstre, qui après avoir perdu son œil, renonça à la vie & mourut*. Car il y avoit une tradition que le Cyclope n'avoit pû survivre à son infortune. Le dernier sens n'est nullement fondé dans Homere. Le second est froid, car il n'est pas question ici s'il dévora Antiphus à diner ou à souper. Le premier sens me paroît le seul véritable; Antiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulysse que ce Cyclope dévora.

Page 113. *Cette consolation n'empêchoit pas ce malheureux pere*] Homere n'explique pas si ce pere étoit instruit du malheureux sort de son fils. Il y a bien de l'apparence qu'il l'ignoroit; d'où l'auroit-il sçu? Son affliction ve-

SUR L'ODYSSÉE. Livre II. 15
noit sans doute de l'opinion où il étoit, qu'il
avoit péri avec Ulyffe.

*Nous n'avons vu tenir ici d'assemblées ni de
conseil depuis le départ du divin Ulyffe]* Ho-
mere veut peindre par là le grand désordre
qui regnoit dans Ithaque. Telemaque n'a-
voit pas été en âge de tenir des Conseils. Pe-
nelope ne le pouvoit, car outre que ce
n'étoit pas l'emploi des femmes, elle ne l'au-
roit pu quand elle l'auroit voulu; Laërte
étoit trop vieux, il s'étoit même retiré, &
les amis qui restoit à Ulyffe n'auroient osé
l'entreprendre, de peur de s'attirer les Pour-
sui vans.

Qui est donc celui qui nous a assemblés ?]
Egyptius n'ignoroit pas sans doute que c'é-
toit Telemaque, mais il fait semblant de l'i-
gnorer pour tirer de cette ignorance un pré-
texte de parler le premier, & pour faire en-
tendre adroitement à ce jeune Prince qu'il
a encore des amis, sans s'attirer la haine
des Pursuivans, qui pouvoient prendre
pour eux ses paroles. Cette adresse produit
un très-bon effet, car elle encourage Tele-
maque & le remplit d'espérance, & elle lui
épargne l'embarras où il auroit été s'il lui
avoit fallu ouvrir l'assemblée & parler le
premier. Un jeune homme qui n'a point
d'expérience a besoin d'être aidé.

*Qui que ce soit, c'est sans doute un homme
de bien]* Il en jugé ainsi, parce que dans
ce désordre il n'y avoit qu'un homme de

bien qui pût avoir le courage d'assembler un Conseil.

Page 114. *Et le fils d'Ulysse charmé de ce bon augure*] Telemaque comprend fort bien le tour qu'a pris Egyptius, & prenant pour lui toutes ses paroles, il en tire un bon augure, c'est pourquoi Homere dit, *καὶρὸν δὲ φησὶν. Φήμην* signifie ici *omen*.

Et après que le héraut Peisenor lui eut mis dans les mains son sceptre] Les Rois & les Princes portoient ordinairement leur sceptre quand ils alloient aux assemblées, aux conseils, & quand ils ne le portoient pas, ils avoient près d'eux des hérauts qui le portoient, & qui le leur mettoient entre les mains quand ils vouloient parler, parce qu'alors ils avoient besoin de cette marque de leur dignité. Il en étoit de même des Juges; ils n'avoient pas le sceptre quand ils étoient assis pour écouter les parties, mais quand ils se levoient pour aller aux opinions, ils le prenoient de la main des herauts, comme Homere nous l'a expliqué dans le liv. XIII. de l'Iliade. *Leurs sceptres sont entre les mains des hérauts qui les tiennent près d'eux, & quand ils se levent l'un après l'autre pour aller aux opinions, ils prennent chacun de la main d'un heraut ces sceptres, caractère sacré de la justice.* Il en est ici de même de Telemaque, il ne porte pas son sceptre, mais quand il va parler, il le prend de la main de son héraut.

Un grand malheur, que dis-je? deux malheurs épouvantables] C'est le sens de ces paroles, Telemaque commence d'abord par κακόν, un grand malheur, & ensuite se reprenant, il dit, δειά, deux malheurs. Ce discours est plein de force & d'adresse.

Page 115. *Que vous trouviez en lui bien moins un maître qu'un pere plein de douceur*] Car les Rois qui sont seulement maîtres & qui ne sont pas peres, ne sont pas de bons Rois. Herodote semble avoir pris d'ici ce qu'il dit de Cambyse & de Cyrus. Καμβύσιος πῶν δισπόρης, Κύρος δὲ πατήρ. *Cambyse étoit un maître, & Cyrus un pere.*

Et l'autre, qui met le comble au premier] Le Grec dit, & l'autre qui est beaucoup plus grand. Et j'ai vu des gens qui étoient choqués de cet endroit, comme s'il y avoit trop de dureté à Telemaque, de dire que les désordres de sa maison étoient un plus grand malheur que la mort de son pere. Mais c'est une délicatesse sans raison. Il est naturel qu'un fils perde son pere, c'est le cours de la nature, & ce malheur, quoique grand, est sans comparaison moindre pour un Prince, que de voir des étrangers s'emparer de sa maison, s'attacher à sa mere malgré elle, dissiper son bien, & vouloir le chasser du throne.

Et ce sont les principaux de mon Royaume] C'est-à-dire, de ceux qui devoient être les plus fidèles à Ulysse & à moi. Telemaque

parle ainsi pour augmenter l'indignation du peuple, car de cent huit Pourfuivans, il n'y en avoit que douze d'Ithaque.

Qui donneroit une grosse dot à sa fille] Car la première dot, qu'il lui avoit donnée en la mariant à Ulyffe, devoit demeurer à son fils. Une femme donc en se remariant ne portoit point à son second mari le bien qu'elle avoit porté au premier dont elle avoit des enfans, à moins que ses enfans ne l'eussent maltraitée; cela me paroît remarquable.

Et tout mon bien se dissipe] Καταίνεται, c'est-à-dire, se perd, se consume, ἔνεται, ὀλιγοται, ἀναλίσκονται.

Mais il viendra un jour que je leur paroîtrai terrible] Il m'a paru qu'on a toujours mal expliqué ce vers.

..... Ἡ δὲ ἔπειτα
Λευγαλίοι τ' ἐσόμεθα.

Car on l'a expliqué, & je suis encore foible. Mais ce n'est point du tout là le sens. C'est une parenthese. Après que Telemaque a dit, & que je ne suis pas encore en âge de m'y opposer, il ajoûte comme par une espece d'inspiration, *mais il viendra un jour que je leur paroîtrai terrible.* Λευγαλίοι signifie foible, exposé aux injures, mais il signifie aussi, terrible, pernicieux, & il est ici dans cette dernière signification; le mot ἔπειτα seul le prouve. Cela donne beaucoup de force au

SUR L'ODYSSE'E. Livre II. 155
discours de Telemaque, & est très-propre à
encourager ses sujets.

Page 116. *Je n'ai pas encore appris à manier les armes*] Homere dit, *je n'ai pas encore appris la valeur*. Ce Poëte croyoit donc que la valeur s'apprenoit, & que c'est une science comme toutes les autres vertus. C'est ce que Socrate a démontré. On peut voir le dialogue de Platon intitulé *Lâches* ou *de la valeur*.

Respectez les peuples voisins, évitez leurs reproches] Car les peuples qui abandonnent leurs Princes, sont inmanquablement regardés comme infames, par tous ceux qui apprennent leur lâcheté.

Ils n'en fassent tomber sur vos têtes la punition qu'elles méritent] Car Dieu ne punit pas seulement ceux qui commettent ces actions si indignes, mais encore ceux qui les voyent commettre & qui n'ont pas le courage de s'y opposer.

Et de Themis qui préside aux assemblées, & qui assure ou renverse tous les conseils] Il y a seulement dans le Grec, & de Themis qui forme ou dissipe les assemblées des hommes. Eustathe fait entendre qu'Homere parle ainsi par rapport à une coutume qu'on avoit alors de porter aux assemblées une statuë de Themis, & de la remporter quand les assemblées étoient finies. Et de cette maniere c'étoit Themis qui formoit les

assemblées & qui les congédioit. Mais outre que je n'ai vu nulle part aucun vestige de cette coutume, & que je ne crois pas qu'elle ait aucun fondement dans l'Antiquité, je suis persuadée qu'Homere dit ici quelque chose de plus profond & de plus utile. Assurément il veut faire entendre qu'il n'y a que la justice qui assure les délibérations qu'on prend dans les conseils; elle les fait réussir quand elles sont justes, & elle les renverse & les dissipe quand elles sont opposées à ses loix.

Page 117. *Que si jamais le divin Ulysse avec un cœur ennemi vous a accablés de maux, vengez-vous-en sur moi*] Les peuples ne peuvent sans injustice & sans impiété conserver du ressentiment, ni se venger des injustices de leur Roi legitime, beaucoup moins encore s'en venger sur son fils innocent; mais il faut qu'un Prince soit bien assuré que ses sujets n'ont aucun sujet de se plaindre de son pere, pour oser reveiller ainsi leur ressentiment, & se livrer à toute leur haine, sur-tout dans le désordre qui regnoit à Ithaque. Il y a là beaucoup de grandeur & de confiance; cela confirme bien l'éloge qu'il a donné à Ulysse, qu'il étoit doux à ses peuples comme un pere à ses enfans.

Il me seroit beaucoup plus avantageux que ce fût vous] Telemaque prévient ici une réponse que ses sujets pouvoient lui faire, *ce n'est pas nous qui dissipons votre bien*. Et il leur dit qu'il seroit plus avantageux pour lui qu'ils le dissipassent eux-mêmes, que de souffrir,

SUR L'ODYSSÉE. Livre II. 157
comme ils font , que d'autres le dissipent , &
il en donne une fort bonne raison.

Vous me précipitez dans des maux sans remede] Car comment retirer de tous ces Princes ce qu'ils auront dévoré , consumé ? il faut donc leur déclarer la guerre. Mais comment le faire quand on est ruiné ? L'Auteur du *Parallele* a si peu compris le sens de ces paroles de *Telemaque* , qu'il en tire occasion de se moquer d'*Homere* selon sa bonne coûtume. *Dès le matin* , dit-il , *Telemaque* sort après avoir chauffé ses beaux souliers : il assemble son conseil où il représente que les *Amans* de sa mere mangent ses bœufs , ses moutons & ses chevres grasses ; qu'il ne se soucieroit pas que d'honnêtes gens , tels que sont ceux de son conseil , les mangeassent , parce qu'il sçait qu'ils les payeroient bien , ce qu'il ne peut pas esperer des *Amans* de sa mere. Et tout cela il le dit en pleurant. N'est-ce pas là un judicieux Critique ?

Page 118. *Et il jette à terre son sceptre]* Pour mieux marquer son indignation , & comme pour mieux dire qu'il ne se soucioit pas de regner sur des peuples qui trahissoient ses interêts , & qui n'avoient pas pour lui les sentimens qu'ils devoient avoir. Dans le 1. liv. de l'*Iliade* *Achille* dans son emportement contre *Agamemnon* , jette de même son sceptre , & j'en ai expliqué les raisons.

Telemaque , qui témoignez dans vos discours tant de hauteur & tant d'audace]

Eustathe a pris ici le mot *ὕψαρῶπις* pour un homme qui exagere. Mais je ne crois pas qu'Homere l'ait employé dans ce sens-là, car il n'est pas même vrai que Telemaque exagere. Il signifie, *qui parle avec hauteur & avec fierté*, & Antinoüs a égard à ce qu'il a dit, *qu'il viendra un jour qu'il leur paroitra terrible*; & cela confirme l'explication que j'ai donnée à ce vers.

C'est la Reine elle-même] Ce discours d'Antinoüs est le discours d'un insolent, à qui la passion ôte l'usage de la raison. Comment Penelope peut-elle être cause de tous ces désordres? parce qu'elle refuse de se remarier, les Princes sont-ils en droit de vivre à discretion chez elle & de la ruiner?

Qu'elle élude toutes les poursuites des Grecs] J'ai tâché de rendre toute la force de ce mot *ἀντιπαύω* *ἀπαύω*; *ἀντιπαύω* signifie proprement *priver*. Au reste ce discours d'Antinoüs ne fait qu'augmenter l'amour & la reconnoissance que Telemaque a pour sa mere. Car quelle sagesse dans cette conduite, & quel amour Penelope ne marque-t-elle pas à son fils & à son mari?

Page 119. *A une toile très-fine & d'une immense grandeur*] La finesse & la grandeur marquent le grand travail, & par conséquent la longueur du tems que cet ouvrage demandoit. Au reste j'ai conservé ici le mot de *toile*, parce que notre langue l'a consacré à cette histoire, & qu'on dit *la toile de Penelope*, ce qui a même fait un proverbe. Je

me contente d'avertir que *φάρος* n'est point une toile, mais un voile, une de ces riches étoffes dont les Princesses & les grandes dames faisoient provision, & qu'elles prodiguoient dans les funérailles des personnes qui leur étoient cheres; c'est pourquoi Andromaque dans la frayeur qu'elle a que le corps de son mari ne soit déchiré sur le rivage & en proye à la corruption, dit: *Helas à quoi nous servent tant de riches & belles étoffes que nous avons dans le Palais & qui sont l'ouvrage de mes femmes!* A la fin du Livre XXII.

Je la prépare pour les funeraillles de Laërte] Quoique ce ne soit ici qu'un prétexte, & que Penelope ne cherche qu'à amuser ses amans par un ouvrage qu'elle a dessein de ne pas finir, cela n'empêche pas que ce choix ne lui fasse honneur & ne marque sa grande sagesse, d'avoir préféré à tout autre amusement une occupation convenable & pieuse. C'étoit la coûtume des Princesses & de toutes les dames vertueuses & appliquées à leurs devoirs, de faire des étoffes pour l'usage de leur maison & pour avoir de quoi honorer les funeraillles des personnes qui leur étoient cheres.

Afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches, si j'avois laissé sans drap mortuaire] C'étoit sans doute une partie de la piété des femmes de faire de leurs propres mains des étoffes pour honorer les funeraillles de leurs peres, de leurs beau-

peres, de leurs maris, & celles qui y manquoient étoient exposées aux reproches des autres. La décence & le grand sens des paroles de Penelope n'ont pas empêché l'Auteur du Parallele de s'en mocquer. *Penelope, dit-il, disoit à ses amans qu'ils attendissent qu'elle eût achevé sa toile, dont elle vouloit faire un drap pour ensevelir son pere, ne voulant pas que ses voisines lui reprochassent qu'un homme aussi riche que son pere n'eût pas un drap pour l'ensevelir. Quelle misere, quelle pauvreté!*

Page 120. *Une de ses femmes, qui étoit de la confiance, nous a avertis*] Homere prépare déjà le Lecteur à ce qu'il lui apprendra enfin du mauvais commerce que les Pourfuiivans avoient avec les femmes de Penelope, & du châtiment qu'Ulysse en fit.

Et obligez-la à se déclarer en faveur de celui que son pere choisira. & qu'elle trouvera le plus aimable] Homere joint fort bien l'autorité du pere avec le consentement de la fille. Icarius n'auroit pas marié Penelope sans son consentement, & Penelope étoit trop sage pour se remarier sans l'autorité de son pere.

Page 121. *Tandis qu'elle persistera dans le dessein que les Dieux lui ont inspiré*] Ils reconnoissent que ce sont les Dieux qui ont inspiré ce dessein à Penelope, ils sont donc de leur propre aveu des impies de s'y opposer. Tous ces traits meritent d'être remar-

sur l'ODYSSE'E. Livre II. 167
qués, car ils font beaucoup pour la beauté
& la justesse des caractères.

Il est vrai que par cette conduite elle acquerra beaucoup de gloire, mais elle achevera de vous ruiner] Antinoüs veut insinuer par là à Telemaque que Penelope ne tient pas cette conduite par amour pour Ulyffe & pour lui, mais par vanité, pour s'acquérir un renom par cette longue résistance, & qu'elle sacrifie à cette vanité toute la fortune de son fils.

Que Penelope n'ait donné la main à celui qui lui sera le plus agreable] Voici un de ces passages qui ont un sens prophétique, qui n'est pas celui de l'auteur, & ces passages font un véritable plaisir au Lecteur instruit. Il arrivera que les Poursuivans ne sortiront véritablement du Palais qu'après que Penelope sera mariée à celui qui lui sera le plus agreable, car leurs cadavres ne seront emportés qu'après que Penelope sera réunie à son cher Ulyffe. *Remarquez*, dit Eustathe, *cet augure enveloppé, caché.* Σημείωσιν δ' ἐν τούτοις φήμην ἐσχηματισμένην, &c. Et il ajoûte, *ἐπιμνηστὸς οὖν καὶ τῶν τοιούτων ὁ ἀξιόλογος ποιητής.* Ce Poëte très-gracieux merite d'être loué encore par ces endroits. Il y en a un semblable dans le ix. Liv. de l'Iliade. On peut voir là ma Remarque, tom. 2. pag. 446.

Page 122. *Antinolis il n'est pas possible*] Eustathe a fort bien senti que cette réponse de Telemaque est serrée, concise & pleine de force.

Celle qui m'a donné le jour, & qui m'a nourri elle-même] Telemaque témoigne ici sa reconnoissance à sa mere, non seulement de ce qu'elle lui a donné la naissance, mais encore de ce qu'elle l'a nourri, c'est-à-dire, allaité, car les femmes, & sur-tout les Princesses & les Reines avoient déjà commencé à se soulager de ce pénible devoir que la nature semble imposer, & à donner leurs enfans à des nourrices, ce qu'Eustathe appelle fort ingenieusement *une sorte d'exposition*. Nous en voyons des exemples frequens dans l'Escriture sainte : Ulyssé même avoit été allaité par Euryclée. Penelope n'avoit pas imité cette délicatesse, elle avoit nourri son fils.

Mais suis-je en état de rendre à Icarus toutes ses richesses, comme il faudra le faire nécessairement si je renvoye ma mere sans autre raison que ma volonté] C'est à mon avis le véritable sens de ce passage. Il paroît que telle étoit la coutume de ces tems-là. Un fils qui chassoit sa mere de chez lui contre droit & raison, étoit obligé de lui rendre sa dot & tout ce qu'elle avoit apporté à son mari; car il étoit bien juste que cette ingratitude fût punie. Mais si la mere se retiroit d'elle-même pour se remarier, ou autrement, tout le bien qu'elle avoit eu en mariage, demouroit à son fils, qui étoit son heritier legitime. Malgré cet usage, un scrupule très-mal fondé a donné fort mal à propos la torture à ces deux vers. Eustathe rapporte qu'il y a eu des Critiques qui se sont

imaginé que cette raison de Telemaque, que s'il renvoyoit sa mere, il faudroit rendre à Icarius tous les biens qu'il avoit donnés à sa fille en la mariant, marque un interêtro p. fordide, & jette sur ce Prince une note d'avarice qu'il est bon de lui épargner, & pour en venir à bout, ils ont ponctué autrement ce passage :

..... Κακὸν δὲ μὲ πᾶσι ἀποτίειν ,
 Ἰκαρίῳ οὐκ αὐτὸς ἐκὰ ἀπὸ μητρὸς πέμψω.

Et par cette ponctuation ils lui ont donné un sens très-different; car ils ont prétendu que ce πᾶσι ἀποτίειν ne doit pas s'entendre des richesses, mais des peines que la justice divine impose aux méchans : ils veulent donc qu'on traduise, *Quel malheur pour moi de payer à la justice Divine tout ce que je lui devois, si je renvoyois volontairement ma mere à son pere Icarius ?* Mais encore une fois, ce sens est insoutenable, & n'est fondé que sur un scrupule très-faux. Quand Telemaque dit que s'il renvoyoit sa mere, il faudroit lui rendre sa dot, il ne parle pas ainsi par avarice, mais il prend les Poursuivans par leur foible pour les refroidir; car ces Princes recherchant Penelope plus pour ses richesses que pour sa beauté, n'auroient plus tant d'empressement s'ils voyoient qu'il la renvoyât : car il ne pourroit la renvoyer qu'à son pere Icarius, & en la renvoyant il seroit obligé de lui rendre tous les biens qu'elle avoit apportés. Ce qui n'étoit nullement l'intention des Poursuivans; ils vouloient

que Telemaque l'obligeât de se retirer chez son pere, afin que cette Princesse plutôt que de se résoudre à retourner chez lui, se déterminât enfin à se donner à l'un d'eux, & ils n'avoient garde de vouloir qu'on rendît à Icarius la dot qu'il avoit donnée; car ils sçavoient bien qu'il ne la rendroit point à un second mari qu'elle auroit épousé par force & sans son consentement. Il y a dans ce passage plus de finesse que ces Anciens n'ont cru. Je pourrois ajouter d'autres raisons, mais celles-là suffisent.

Après que ma mere chassée de ma maison auroit invoqué les redoutables Furies] Nous avons vu dans le ix. Livre de l'Iliade tom. 2. pag. 379. que Phoenix dit que son pere fit contre lui les plus noires imprécations, & qu'il invoqua les terribles Furies. Dans le même Livre, pag. 389. nous avons vu que la Furie qui erre dans les airs & qui a toujours un cœur implacable & sanguinaire entendit du fond des Enfers les imprécations qu'Althée avoit faites contre son fils Meleagre. Et enfin nous avons vu encore dans le XXI. Liv. tom. 3. pag. 234. que Pallas après avoir renversé Mars sous une pierre qu'elle lui avoit jettée, lui dit: *Les Furies vengeresses ont donc exécuté les imprécations que ta mere a proferées contre toi.* Tous ces passages font voir que les payens ont eu une si grande idée de l'honneur & du respect que les enfans doivent à leurs peres & meres, qu'ils croyoient que les Furies étoient particulièrement commises pour punir les enfans qui

manquoient à ce respect, & pour accomplir les imprécations que ces peres offensés auroient faites contre eux. Cette idée est grande & bien capable d'imprimer de l'horreur aux enfans. Car qu'y a-t-il de plus terrible que d'être la proie des Furies? C'est dans ce sens qu'Iris dit à Neptune dans le xv. Liv. de l'Iliade tom. 3. pag. 345. *Vous n'ignorez pas que les noires Furies suivent toujours les aînés pour venger les outrages que leur font leurs freres.* Car les aînés sont respectables aux cadets comme les peres. On peut voir là les Remarques pag. 395. Telemaque veut donc se mettre à couvert d'un pareil malheur.

Page 123. *Sortez de mon Palais, allez ailleurs*] Telemaque repete ici sept vers qu'il a déjà dit, dans le premier Livre, & il n'y change pas un mot. Homere ne s'amuse pas à changer ce qu'il a bien dit une fois. Il seroit à désirer que son exemple nous donnât le courage de repeter à propos ce qui a déjà été bien dit à propos; mais la délicatesse trop superbe de nos oreilles ne s'accommodera jamais de ces redites dont elle est si blessée, & il faut obéir à ce goût.

Page 124. *Ils marquent par leurs regards toutes les têtes des Poursuivans & leur prédisent la mort*] Pour s'appercevoir que ces aigles marquent par leurs regards les têtes de chacun de ces Princes, il faut, comme dit fort bien Eustathe, l'œil de la Muse même;

mais voilà le merveilleux, & puisque la Muse le voit, il faut l'en croire.

Car après s'être ensanglanté avec leurs ongles la tête & le cou] Eustathe nous avertit qu'il y avoit des gens qui faisant violence à ce texte, lui donnoient cette explication très-incroyable, *Car après avoir ensanglanté avec leurs ongles la tête & le cou des Pour-suivans*, comme si ces aigles se fussent rabatus sur ces Princes, & leur eussent déchiré le visage & le cou avec leurs serres. Mais cela est trop éloigné de la vraisemblance, & le premier sens est le seul naturel. Jamblique dit même qu'il a vu de ces oiseaux qui se déchirent eux-mêmes pour prédire des choses qui doivent arriver.

A droite] C'est-à-dire, du côté de l'Orient qui étoit le côté heureux.

Car ils prévoyoit ce qui devoit s'accomplir] Comme on n'est pas aujourd'hui si éclairé sur le vol des oiseaux, & que bien des gens n'entendront pas comment ces deux aigles marquent ce qui doit arriver, je crois qu'il n'est pas inutile d'en donner ici une explication circonstancié. *Les deux aigles*, sont Ulysse & Telemaque. *Jupiter les fait partir*, car ils sont tous deux inspirés & conduits par ce Dieu. *Ils viennent de la montagne*, car ils viennent tous deux de leur maison de campagne, où ils ont tout concerté. *D'abord ils ne font que planer*, car d'abord ils ne font pas grand bruit & paroif-

sent tranquilles. Ils se trouvent toujours l'un près de l'autre, car le pere & le fils se soutiennent & courent au même but. Mais lorsqu'ils sont arrivés au dessus de l'assemblée, dès qu'Ulysse & son fils sont arrivés dans la sale où les Pour suivans sont à table, alors ils font un grand bruit, & par les regards ils marquent les têtes des Pour suivans, car ils les tuent les uns après les autres. Après s'être ensanglanté la tête & le cou, car ils immolent à leur ressentiment ceux de leurs sujets qui étoient coupables, & pour des Princes c'est se déchirer & se saigner eux-mêmes que d'immoler leurs sujets. Ils traversent la ville & regagnent leur aire, car après cette terrible execution, ils vont à la maison de campagne de Laërte, où ils sont chez eux. Voilà l'explication naturelle de ce prodige qui est très ingénieux. Grotius trouve que cet augure ressemble fort au songe du grand Pannetier, qui songea qu'il portoit sur sa tête trois corbeilles de farine, que dans celle qui étoit au dessus il y avoit toutes sortes de pains & de pâtisseries, & que les oiseaux des cieux venoient en manger. *Genes.* 40. 16. 17. Comme dans ce songe ces oiseaux présagent la mort du grand Pannetier en allant manger le pain qu'il portoit sur sa tête, de même dans Homere ces aigles présagent la mort des Princes, en marquant leurs têtes par leurs regards. C'est peut-être sur un passage comme celui-ci & autres semblables, qu'on a fondé la science de la divination par le vol des oiseaux.

Page 125. *Plusieurs d'entre nous qui habitons la haute ville d'Ithaque : nous sommes menacés du même sort*] Halitherse ſçait bien qu'il n'a rien fait contre Ulyſſe , mais pour mieux perſuader la vérité qu'il annonce, il ſe met du nombre de ceux qui ſont menacés. Cela eſt plus fort. Si Halitherse craint pour lui , que ne doivent pas faire les autres ?

Prenons enſemble des meſures pour l'éviter] Voici donc un prophete qui eſt perſuadé qu'on peut éviter les maux dont on eſt menacé , & que Dieu a déclaré par des ſignes certains & indubitables, & qu'on n'a qu'à changer de conduite pour changer les decrets du ciel. Cela ſ'accorde fort bien avec la ſaine Théologie.

Lorsque les Grecs monterent à Iliou] Je crois avoir remarqué ailleurs qu'on diſoit *monter* de tous les voyages qu'on faiſoit vers le Levant, parce qu'on regardoit les parties Orientales du monde comme les plus élevées.

Page 131. *Je lui avois prédit*] Dans ces deux vers & demi Halitherse remet devant les yeux tout le ſujet de l'Odyſſée. Homere inſinué par-là fort adroitement que ce ſujet n'eſt pas un ſujet feint, mais une hiſtoire très-véritable , puisſque tout ce qui arrive à Ulyſſe avoit été prédit même avant le départ des Grecs. Cela eſt dit ſi naturellement & avec tant de vraieſemblance , qu'il eſt preſque impoſſible de n'y être pas trompé.

On voit tous les jours une infinité d'oiseaux voler sous la voute des cieux, & ils ne sont pas tous porteurs de présage] Eurymaque n'ose pas nier & détruire tous les augures, tous les présages qui se tiroient du vol des oiseaux, car cet art étoit trop généralement reçu & trop accredité, & il avoit vû même que toute l'assemblée avoit été frappée du prodige qui venoit d'arriver, les Grecs n'eurent pas plutôt apperçu ces oiseaux de Jupiter, qu'ils furent saisis de frayeur. Que fait-il donc ? il se jette sur le général ; il y a une infinité d'oiseaux qui volent sur nos têtes sans rien signifier. Oui ; mais est-il bien ordinaire de voir deux aigles, & de leur voir faire tout ce qu'ils font ici ? Ce qu'ils font d'extraordinaire n'est-ce pas une marque sûre de leur mission ? Il est bon de remarquer qu'Homere est si religieux, qu'il appuie & confirme toujours la Religion reçûe. Dans le XII. Liv. de l'Iliade, tom. 3. p. 128. Hector pour éluder la prédiction que Polydamas tiroit de cet aigle, qui venant à paroître tout-à-coup, tenant en ses serres un dragon épouvantable, jettoit la frayeur dans tous les esprits, lui dit : *Vous nous exhortez d'obéir à des oiseaux, qui d'une aîle inconstante & legere fendent les airs, à des oiseaux dont je ne fais nul compte, &c.* Mais la suite justifie Polydamas. Il en est de même ici. Sophocle, qui est le plus grand imitateur d'Homere, se sert de la même adresse pour confirmer les oracles & les augures. Dans l'Oedipe, Jocaste, pour consoler ce malheureux Prince, lui dit : *Sachez que les hom-*

mes n'ont nullement l'art de prophetiser , & je vais vous en donner des preuves. Et ces preuves ne font que confirmer la verité des propheties qu'elle veut nier. Quand elle dit ensuite pour se moquer, *Oracles des Dieux, qu'êtes-vous devenus ?* Ils sont devenus veritables. Et quand Oedipe lui-même dit : *Qui voudra désormais se donner la peine d'écouter la voix des oiseaux ?* Il le dit quand ce qu'on lui rapporte fait voir que tout ce qui lui avoit été prédit , étoit accompli , & je ne sçaurois mieux finir cette Remarque que par cette reflexion que je tire de celles de M. Dacier sur cette piece. *Tout ce que ces Poètes font dire contre les oracles & les augures , est une leçon excellente qu'ils donnent aux hommes de respecter tout ce qui vient de Dieu , lors même qu'ils ne peuvent le comprendre , & qu'il paroît le plus opposé à ce qu'ils voyent devant leurs yeux. On voit tous les jours que les libertins voulant nier & combattre la Religion, ne font que la prouver & la confirmer.*

Page 127. *Et tu n'exciterois pas contre nous] A'mins , a'mins est un terme de chasse qui se dit proprement quand on découple les chiens pour les lâcher sur la bête.*

Et cela pour quelque present que tu espères qu'il te fera pour récompenser ton zèle] Eurymaque veut décrier la prophetie d'Halitherse , en faisant soupçonner qu'il est gagné par Telemaque , & que c'est un homme qui ne parle que par intérêt. Et cela est fondé

dé sur ce qu'il y avoit souvent de ces sortes de prophètes à qui les presens ouvroient la bouche ; c'est pourquoi le Roi de Moab offroit tant de presens à Balaam, pour le porter à maudire le peuple d'Israel. Mais les véritables prophètes disent aux Princes qui veulent les corrompre & les porter à leur prédire des choses agréables, ce que Daniel dit au Roi Baltazar, *Gardez vos presens & les donnez à d'autres, je vous lirai cette écriture, & vous en donnerai l'explication.* Dan. vers. 17.

Là ses parens auront soin de lui faire des noces magnifiques, & de lui préparer des presens] J'ai expliqué ce passage dans le premier Livre. Eurymaque a bien senti la finesse cachée dans ce que Telemaque vient de leur dire : *Suis-je en état de rendre à Icarius toutes ses richesses ?* C'est pourquoi il répond, *Renvoyez votre mere à son pere, qui lui fera des presens, &c.* comme s'il disoit, ce n'est point notre intention que vous rendiez à Icarius tout le bien que sa fille a apporté à Ulysse, gardez-le ; celui qu'elle choisira la prendra avec les presens que son pere lui fera ; nous n'en demandons pas davantage.

Page 128. *Quelque difficile qu'elle soit*] Il appelle leur poursuite difficile, parce qu'elle ne finissoit point : il y avoit près de quatre ans qu'ils recherchoient cette Princesse, & ils n'étoient pas plus avancés que le premier

Et jamais ce desordre ne cessera] Il y a dans le texte, οὐδέ ποτ' ἴσθι ἰσότηαι, Eustathe l'a expliqué, & *jamais leurs biens ne seront égaux*, pour dire qu'ils diminueront toujours davantage; car il est bien sûr qu'ils n'augmenteront pas. Mais je trouve cela froid. Eurymaque dit, & *jamais les choses ne seront égales*, pour dire *jamais l'ordre ne sera rétabli*. Car l'ordre est designé par l'égalité, qui fait que chacun a ce qui lui appartient.

Tandis qu'elle amusera les Grecs en différant son mariage] L'expression est remarquable, ὄψεσθαι διαρπίβησθαι Ἀχαιοὺς ἐν γάμοις. Διαρπίβην signifie proprement *se divertir, jouer*, dit Hesychius. Mais dans Homere il signifie *retarder, traîner, differer*. Et ce qu'il y a de singulier, il le met avec l'accusatif de la chose & celui de la personne.

A cause de sa vertu] Eurymaque veut toujours effacer de l'esprit de Telemaque le soupçon qu'ils ne poursuivent la Reine que pour ses richesses & pour le dépouiller des biens qu'elle a apportés à son pere. Il tâche de lui persuader que ce n'est que pour sa vertu.

Page 130. *Et Mentor se leva: c'étoit un des plus fidèles amis d'Ulysse*] Ce Mentor est un des amis d'Homere qui l'a placé ici par reconnaissance, parce qu'étant abordé à Ithaque à son retour d'Espagne, & se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui

l'empêcha de continuer son voyage, il fut reçu chez ce Mentor, qui eut de lui tous les soins imaginables.

Afin qu'il la conduisit sous les ordres du bon Laërte] Παιδαίει τὴν γέροντα, pour obéir au vieillard. C'est-à-dire à Laërte. Ulysse en partant pour Troye, laisse la conduite de sa maison à Mentor ; toute la maison doit obéir à cet ami fidèle, mais cet ami fidèle est sous les ordres de Laërte. Il y a là une grande bienséance, & Homere ne perd aucune occasion d'enseigner aux enfans l'amour qu'ils doivent avoir pour leurs peres, & les égards qu'ils sont obligés de conserver toujours pour eux.

Page 131. *Qui est le Roi qui voudra désormais être modéré, clement & juste ?]* Ce discours de Mentor est très-fort & très-digne d'un homme plein d'affection pour son maître. Si les sujets n'ont pas plus d'amour & d'attachement pour un bon Roi que pour un méchant, où est le Prince qui voudra être clement & juste ? Ces méchans sujets ne meritent pas de bons Rois. Mais c'est parler en homme, car rien ne peut dispenser les Rois de la justice qu'ils doivent à leurs peuples, ni les peuples de l'amour, de la fidélité & du respect qu'ils doivent à leurs Rois.

Page 132. *Leocrite, fils d'Evenor, lui répondit]* Ce Leocrite étoit un des principaux d'Ithaque & un des Poursuivans. Il veut justifier le peuple des reproches que Mentor

lui a faits , de ce qu'il ne s'opposoit pas aux desordres & aux violences des Pourfui vans. Et toute la force de son raisonnement roule sur ce que des gens qui sont toujours ensemble à table , sont capables de resister à un plus grand nombre qui vient les attaquer; car outre que le vin donne des forces , ils combattent dans un lieu avantageux , & maîtres des avenues , ils s'en servent comme de défilés. Voilà une méchante raison à mon avis , & c'est le langage d'un poltron , mais son but est d'intimider le peuple encore davantage & de le contenir.

Page 133. *Mais que tout le peuple se retire pour vacquer à ses affaires*] Homere est fertile en traits qui marquent l'audace & l'insolence de ces Princes: Telemaque a convoqué l'assemblée , & Leocrite qui n'a ni droit ni autorité la congedie. Quand la violence regne , la justice peut bien quelquefois former des assemblées, mais l'injustice les rompt bien-tôt.

Je pense pourtant que ce voyage aboutira] Il parle ainsi , parce qu'il ne doute pas que les Pourfui vans ne s'y opposent , & par ces paroles il veut même les y exciter.

Page 134. *Desormais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence*] Ce discours de Minerve est très-propre à encourager un jeune homme, & à le porter à imiter la vertu de son pere , sans se laisser rebuter par les difficultés que peuvent lui opposer ou la fortune ou ses ennemis.

Et comme il étoit homme qui effectuoit toujours] Voilà une grande louange d'Ulyffe, il n'y avoit point d'obstacles qu'il ne surmontât ; la terre, la mer, les vents, & les tempêtes, les Dieux mêmes s'opposoient à lui & lui faisoient la guerre, & il triomphoit de tout. Telemaque se rebutera-t-il donc pour quelques difficultés que les Princes lui opposent ? cela seroit trop honneur & il marqueroit par-là, ou qu'il n'est pas fils d'Ulyffe, ou qu'il a dégénéré de sa vertu.

Non seulement tout ce qu'il avoit entrepris, mais aussi tout ce qu'il avoit dit une fois] Cet éloge est grand ; il égale presque Ulyffe à la Divinité même, & en même tems c'est une grande instruction pour les Princes. Il n'y a point d'obstacles qui doivent les empêcher d'exécuter tout ce qu'ils ont entrepris de juste & de raisonnable, & même tout ce qu'ils ont dit ; car d'avoir entrepris ou dit une chose juste, & de se rebuter ensuite pour des difficultés, cela est indigne d'une âme noble & généreuse. Cela me fait souvenir d'une merveilleuse louange que Callimaque donne au Roi Ptolomée à la fin de son hymne à Jupiter. *Il accomplit tout ce qu'il a pensé. Il exécute le soir toutes les grandes choses qu'il a pensées le matin, & les moindres il les exécute sitôt qu'il les a pensées.* En cela bien différent des Princes qui sont des années entières à exécuter les moindres choses, ou qui ne les exécutent jamais.

d'enfans ressemblent à leurs peres] Elle prévient l'objection qu'on pourroit faire, qu'on peut être fils d'un homme vertueux sans lui ressembler; car il n'est rien de plus ordinaire que de voir des enfans qui n'héritent point de la vertu de leurs peres : cela ne peut être nié, les exemples en sont trop fréquens. Mais la Déesse fait voir qu'il n'en sera pas de même de Telemaque qui fait déjà paroître les grandes qualités de son pere : il exécutera donc comme lui tout ce qu'il a résolu.

Page 136. *Des compagnons qui vous suivront volontairement]* Et par conséquent de l'affection desquels il sera plus assuré. Le mot Grec est beau, ἑθελοντῆρας. On ne pourroit pas mieux dire aujourd'hui ce que nous appellons des volontaires.

Page 137. *Ne vous tourmentez plus à former des projets & à préparer des harangues]* Ces insolens se moquent des discours de ce Prince & du voyage qu'il médite.

Les Grecs auront soin de vous préparer toutes choses pour votre départ] C'est une ironie, mais les hommes ont beau se moquer, la sagesse accomplit tout ce qu'elle a résolu.

Page 138. *Avec des insulens comme vous, avec des impies qui ne reconnoissent ni loix humaines, ni loix Divines]* C'est la force de ce seul mot, ἰσχυφιάλοισι.

Présentement que je suis devenu homme]
 Il y a dans le grec : *présentement que je suis devenu grand.*

Que l'âge a augmenté mes forces] Mot-à-mot : *Et que mon esprit est augmenté au dedans de moi.* Et l'on dispute beaucoup sur cette expression ; les uns veulent que par l'esprit Homère entende ici le cœur, la faculté irascible ; & les autres, que ce mot esprit soit pour *ame*, & qu'Homère explique ici une grande vérité, qu'à mesure que le corps croît, les facultés de l'ame augmentent de-même. Ma Traduction renferme tout ce qu'Homère peut avoir dit.

Et que les bonnes instructions ont éclairé mon cœur & mon esprit] Homère pensoit donc que la nature toute seule ne suffit pas, & qu'il faut qu'elle soit aidée par l'éducation. Dans la phrase d'Homère il y a une inversion, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, *καὶ ἄλλων μῦθον ἀκούων πυνθάνομαι*, est dit pour *πυνθάνομαι τὸν ἄλλων μῦθον ἀκούων*. Car c'est en écoutant les préceptes des autres, & en les interrogeant, que l'on s'instruit, & que l'on devient capable d'entendre.

Page 139. *Comme un simple passager]*
 Dans Homère *ἑμπαρος* signifie un passager qui s'embarque sur le vaisseau d'un autre. Ceux qui sont venus après Homère ont affecté ce terme aux marchands, à ceux qui trafiquent ; & pour dire un passager, ils ont dit *ἑμπαρῆς*.

Puisque je ne puis obtenir] Le mot ἰπιβόλος dont Homere se sert ici est un mot heureux, pour dire ἔπιτυχός, qui obtient. Les plus anciens & les meilleurs Auteurs s'en sont servis après lui, Sophocle, Platon, Xenophon, Hyperide, Archippe, dont Eustathe rapporte les exemples. Ceux qui sont venus après eux ont négligé ce terme & l'ont laissé périr.

Prétend-il donc amener de Pylos & de Sparte des troupes] Tous ces expédients, que le Poète imagine, servent à faire voir qu'il ne manquoit pas de dénouemens pour finir sa fable. Mais il refuse les uns, parce qu'ils étoient honteux, & les autres parce qu'ils n'auroient pas eû de fondement dans l'Histoire, & que l'histoire de Pylos & de Sparte les auroit démentis. Il en choisit un qui étoit beaucoup plus difficile & en même tems plus noble, & que l'Histoire ne contrediroit point.

Où veut-il aller dans le fertile pays d'Ephyre] J'ai déjà dit dans le premier Livre que c'est ici l'Ephyre de la Thesprotie qui fait partie de l'Epire, & qui s'étend depuis les monts Cerauniens jusqu'au golphe d'Ambracie. Il l'appelle terre grasse, πικρὸν ἄρβρον, parce que le pays est fort bon. C'est pourquoi Strabon l'appelle χείρα ἰουδαίονα, heureuse contrée. Livre 7.

Page 140. *C'est-là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine*] C'est-là l'ironie

la plus amère que pouvoient faire ces Princes, comme si tous les efforts de Telemaque ne pouvoient enfin aboutir qu'à leur donner la peine de partager entr'eux tous les biens. Mais dans l'expression Grecque il y a une finesse que je n'ai pû conserver. Les premiers qui ont parlé, ont dit pag. 325. *voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal*, φόνον ἡμῶν μερμερῆσει. Et ceux-ci disent, *il nous va faire bien de la peine*, ἐφίδειν, πόνον ἡμῶν. Ces derniers par ce mot πόνον font allusion au mot φόνον des premiers, & pour détourner l'augure ils disent, tout le mal qu'il va nous faire, c'est de nous donner la peine de partager son bien, ce qui sera pour nous une grande fatigue. Cette remarque n'est que pour faire sentir l'art de la composition. Cela peut n'être pas inutile.

Car nous aurions celle de partager entre nous tous ses biens] Cette expression, comme dit Eustathe, marque que les biens d'Ulyssé étoient encore fort grands, puisque ç'auroit été un travail, une peine même de les partager. Et Homère insinue en même tems que ces Princes étoient convenus que s'ils pouvoient être défaits de Telemaque, ils partageroient entr'eux tous ses biens par égales portions, afin que ceux que Penelope n'auroit pas choisis eussent quelque sorte de consolation.

Le jeune Prince descend dans les celliers spacieux du Roi son pere, où l'on voyoit des monceaux d'or & d'airain, &c.] Homère

donne ici un trait de l'œconomie de ces tems héroïques. Les Princes avoient dans leurs Palais de vastes celliers où ils faisoient de grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, & de toutes sortes de provisions des choses nécessaires à la vie. C'est pourquoi nous avons vû si souvent dans l'Iliade les Princes dire, *mon pere a chez lui des amas d'or, d'airain, de fer, &c.*

Des huiles d'un parfum exquis] On peut entendre ici, dit Eustathe, des huiles naturelles tirées des olives, & on peut entendre aussi des huiles préparées, des essences dont les Princes & les Princesses se parfumoient.

Page. 141. *Ma nourrice*] Euryclée n'avoit pas nourri Telemaque, comment l'auroit-elle nourri? elle avoit nourri Ulyffe, comme cela paroît par le XIX. Livre, où Ulyffe même lui dit, *vous m'avez allaité.* Si ce jeune Prince lui donne ce nom, c'est que le mot Grec *μαῖνα* est une appellation honorable dont les jeunes gens se servoient lorsqu'ils parloient à des femmes âgées qui étoient leurs inférieures, *μαῖνας αἰετῆρας*, dit Hesychius.

Et donnez-moi du plus excellent après celui que vous gardez] Telemaque témoigne son amour & son respect pour son pere jusques dans les moindres choses. Il ne veut pas qu'on lui donne le plus excellent vin, il veut qu'on le garde pour son pere, quei-

Page 143. *Mais jurez-moi que vous ne le découvrirez à ma mere que l'onzième, ou le douzième jour*] On demandera ici sans doute comment il est possible ou vrai-semblable que ce départ soit caché onze ou douze jours à une mere aussi tendre que Penelope. Ce qui ne seroit ni possible ni vrai-semblable dans un autre tems, le devient à cause des désordres des Poursuivans. La Reine se tenoit enfermée dans son appartement avec ses femmes, & ne paroissoit que rarement ; ainsi elle pouvoit très bien être dix ou douze jours, & plus encore, sans être informée du départ de son fils.

Que si avant ce terme elle a d'ailleurs quelque nouvelle de mon absence] Car elle pouvoit l'apprendre par quelqu'une de ses femmes qui alloient & venoient, & qui avoient commerce avec ces Princes.

Page 144. *Fit le plus grand de tous les sermens*] Il est bon de remarquer la propriété des termes dont Homere se sert ici, il dit ἀπομύσει. Les Anciens, qui écrivoient correctement, mettoient cette différence entre ἐπομύσει & ἀπομύσει, qu'ἐπομύσει servoit pour l'affirmative, c'étoit *jurer qu'on feroit telle chose*, & ἀπομύσει servoit pour la négative, c'étoit *jurer qu'on ne feroit pas telle chose*. Avec le premier on mettoit ordinairement νῆ τ. ε. ou ναι μὰ τῶν. Et avec le dernier on mettoit μή τῶν, ou bien οὐ μή τῶν. Homere dit

d'Euryclee *εὐρυκλέω*, parce qu'elle jure de ne pas découvrir ce secret.

Et expliqué ce qu'elle promettoit] Le Grec dit : *Et qu'elle eut achevé son serment*, c'est-à-dire, quand elle eut achevé d'expliquer en termes formels & précis ce qu'elle juroit; car c'étoit la coutume, afin qu'il n'y eût point d'équivoque, l'on faisoit expliquer nettement les choses que l'on faisoit jurer.

Prend la figure de Telemaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre] Voilà une idée bien poétique. Mais sur quoi est-elle fondée? voici son fondement, comme Eustathe l'a fort bien expliqué. On venoit de sortir du Conseil, tous ceux d'Ithaque étoient pleins de ce que Telemaque venoit de dire, ils le trouvoient très-juste & l'image de ce Prince étoit gravée dans leur esprit. Pour rendre cela poétiquement, Homere dit que c'est Minerve elle-même qui prend la figure de Telemaque & qui parle à chacun. C'est ainsi que la belle Poésie convertit en miracles les choses les plus naturelles & les plus simples.

Et demande au célèbre fils de Phronius, à Noëmon, son navire] Ce Poète donne des préceptes jusques dans les noms mêmes de ceux qu'il fait agir. Voici un homme d'Ithaque qui est assez fidèle à son Prince pour lui donner un vaisseau, & pour ne pas craindre de s'exposer au ressentiment des Princes. Que fait Homere pour louer cette action in-

directement ? Il appelle ce sujet fidèle *Noëmon*, c'est-à-dire *prudent*, & il ajoute qu'il étoit fils de *Phronius*, c'est-à-dire, fils du *sensé*. Il n'y a pas de plus grande marque de sens & de prudence que d'être fidèle à son Prince.

Et la nuit répand ses noires ombres sur la terre] Le vers d'Homere fait entendre qu'il a connu que la nuit n'est que l'ombre de la terre, qui cache le soleil pendant qu'il passe au-dessous.

L'équipe de tout ce qui est nécessaire pour bien voguer] Le Grec dit : Il y met toutes les armes que les bons vaisseaux portent ordinairement. Il appelle donc *armes* tout l'équipement d'un navire, le mât, les rames, les voiles, car il n'est point ici question d'instrumens de guerre. C'est pourquoi il dit plus bas, *que les rameurs prennent les armes*, pour dire qu'ils commencent à appareiller.

Pag. 145. *Et verse un doux sommeil sur les paupières des Poursuivans*] Comment peut-on attribuer ceci à Minerve ? & comment peut-on dire que la sagesse même porta ces Princes à boire cette nuit-là plus qu'à l'ordinaire ? Homere veut faire entendre sans doute que la gouvernante, pour favoriser le dessein de son maître, avoit fourni ce soir-là le vin plus abondamment.

Page 146. *On delie les cables*] Les cables qui étoient attachés au rivage pour arrêter les vaisseaux.

Page 147. *L'assurent par des cordages*]
Par des cordages qui tiennent à la poupe &
à la proue.

Et déployant les voiles] Le Grec ajoute
blanches. Ce qui fait conjecturer, dit Eusta-
the, qu'elles étoient de lin ; & qu'elles
étoient blanches à cause du bon augure.



Argument du Livre III.

T Elemaque arrive à Pylor conduit par Minerve. Il trouve Nestor qui fait un sacrifice à Neptune sur le rivage de la mer, Nestor le reçoit avec toute sorte de politesse, quoiqu'il ne le connût pas. Il le fait placer au festin du sacrifice; le mene ensuite dans son Palais; lui raconte tout ce qui étoit arrivé aux Grecs pendant la guerre & leur départ de Troie. Et ayant appris de lui l'histoire des Poursuivans de Penelope & reconnu Minerve comme elle se retiroit, il fait un sacrifice à cette Déesse, & donne à Telemaque un char pour le mener à Lacedemone, & son fils pour le conduire. Ces deux Princes se mettent en chemin à la pointe du jour & vont coucher à Pheres dans la maison de Diocles; ils en partent le lendemain & arrivent à Lacedemone.



L'ODYSSÉE
D'HOMÈRE.

LIVRE III.

LE soleil sortoit du sein de l'onde , remontoit au ciel & commençoit à dorer l'horison , portant la lumière aux Dieux immortels & aux hommes qui sont répandus sur la surface de la terre, lorsque Telemaque arriva à la ville de Nelée , à la célèbre Pyllos. Les Pyliens offroient ce jour-là des sacrifices sur le rivage de la mer , & immoloient des taureaux noirs à Neptune. Il y avoit neuf bancs , chacun de cinq cens hommes , & chaque banc avoit pour sa part neuf bœufs. Ils

avoient déjà goûté aux entrailles & brûlé les cuisses des victimes sur l'autel, lorsque le vaisseau arriva dans le port. On plie d'abord les voiles, on approche du rivage, & Telemaque descend le premier, conduit par Minerve, qui lui adresse ces paroles.

Telemaque, il n'est plus tems d'être retenu par la honte; vous n'avez traversé la mer que pour apprendre des nouvelles de votre pere, & pour tâcher de découvrir quelle terre le retient loin de nous, & quel est son sort. Allez donc avec une hardiesse noble & modeste aborder Nestor; sachez s'il n'a point quelque nouvelle à vous apprendre, ou quelque conseil à vous donner; prions-le de vous dire la vérité avec sa franchise ordinaire. Il hait naturellement le mensonge & la moindre dissimulation; car c'est un homme

• plein de probité & de sagesse.
 • Telemaque lui répondit : Men-
 • tor, comment irai-je aborder le
 • Roi de Pylos ? comment le sa-
 • lueraï-je ? Vous savez que je n'ai
 • aucune expérience du monde, &
 • que je n'ai point la sagesse néces-
 • faire pour parler à un homme
 • comme lui ; d'ailleurs la bienféan-
 • ce ne permet pas qu'un jeune
 • homme fasse des questions à un
 • homme de cet âge.

• Telemaque, repartit Minerve ;
 • vous trouverez de vous-même
 • une partie de ce qu'il faudra dire,
 • & l'autre partie vous sera inspirée
 • par quelque Dieu ; car les Dieux,
 • qui ont présidé à votre naissance
 • & à votre éducation, ne vous a-
 • bandonneront pas en cette ren-
 • contre.

En achevant ces mots elle mar-
 che la première, & Telemaque
 la suit. Etant arrivés au lieu de

l'assemblée , ils trouverent Nestor assis avec ses enfans , & autour de lui ses compagnons qui préparoient le festin , & faisoient rôtir les viandes du sacrifice. Les Pyliens ne les eurent pas plutôt apperçus , qu'ils allerent au-devant d'eux , les saluèrent & les firent asseoir , & Pisistrate , fils aîné de Nestor , fut le premier , qui , s'avançant , prit ces deux étrangers par la main , & les plaça à table sur des peaux étendues sur le sable du rivage entre son pere & son frere Thrasymede. D'abord il leur présenta une portion des entrailles des victimes , & remplissant de vin une coupe d'or , il la donna à Minerve , fille de Jupiter , & lui dit :

Etranger , faites vos prières au Roi Neptune , car c'est à son festin que vous êtes admis à votre arrivée. Quand vous lui aurez

adressé vos vœux & fait vos liba-
 tions, selon la coûtume, & com-
 me cela se doit, vous donnerez
 la coupe à votre ami, afin qu'il
 fasse après vous ses libations &
 ses prières; car je pense qu'il est
 du nombre de ceux qui recon-
 noissent des Dieux, & il n'y a
 point d'homme qui n'ait besoin
 de leur secours. Mais je vois qu'il
 est plus jeune que vous & à-
 peu-près de mon âge, c'est pour-
 quoi il ne fera pas offensé que je
 vous donne la coupe avant lui.

En même tems il lui remet la
 coupe pleine de vin. Minerve
 voit avec plaisir la prudence &
 la justice de ce jeune Prince, qui
 lui avoit présenté à elle la pre-
 miere la coupe, & la tenant en-
 tre ses mains, elle adresse cette
 priere au Dieu des flots :

Puissant Neptune, qui envi-
 ronnez la terre, ne refusez pas

à nos prières ce que nous vous
demandons ; comblez de gloire
Nestor & les Princes ses enfans ;
répandez sur tous les Pyliens ses
sujets la gracieuse récompense de
leur piété & le prix de la magni-
fique hecatombe qu'ils vous of-
frent , & accordez-nous , à Tele-
maque & à moi , un prompt re-
tour dans notre patrie , après avoir
beni les desseins qui nous ont fait
traverser la mer.

Elle fit elle-même ces prières ,
& elle-même les accomplit. Elle
donne ensuite la double coupe à
Telemaque , qui fit les mêmes
vœux.

Après que les chairs des victi-
mes furent roties , & qu'on les
eut tirées du feu , on fit les por-
tions & on servit. Quand la bon-
ne chère eut chassé la faim , Ne-
stor dit aux Pyliens : Présente-
ment que nous avons reçu ces é-

.. trangers à notre table , il est plus
 .. décent de leur demander qui ils
 .. sont & d'où ils viennent , & leur
 .. adressant en même tems la parole,
 .. Etrangers , leur dit-il , qui êtes-
 .. vous? & d'où ces flots vous ont-ils
 .. apportés sur ce rivage ? Venez-
 .. vous pour des affaires publiques
 .. ou particulières ? ou ne faites-vous
 .. qu'écumer les mers comme les
 .. pirates , qui exposent leur vie pour
 .. aller piller les autres nations ?

Le sage Telemaque répondit
 avec une honnête hardiesse que
 Minerve lui avoit inspirée , afin
 qu'il demandât à ce Prince des
 nouvelles de son pere , & que
 cette recherche lui acquît parmi
 les hommes un grand renom :
 .. Nestor , fils de Nelée , & le plus
 .. grand ornement des Grecs , lui
 .. dit-il , vous demandez qui nous
 .. sommes ; je vous satisferai ; nous
 .. venons de l'Île d'Ithaque , & ce

n'est point une affaire publique
qui nous amène dans vos Etats ,
mais une affaire particulière. Je
viens pour tâcher d'apprendre des
nouvelles de mon pere , du di-
vin Ulyffe , qui a essuyé tant de
travaux , qui a rempli l'univers du
bruit de son nom , & qui , com-
me la Renommée nous l'a appris ,
combattant avec vous , a saccagé
la superbe ville de Troye. Le
sort de tous les Princes qui ont
porté les armes contre les Troyens
nous est connu ; nous savons com-
ment & en quel endroit une mort
cruelle les a emportés : Ulyffe est
le seul dont le fils de Saturne nous
cache la triste destinée ; car per-
sonne ne peut nous dire certaine-
ment où il est mort ; s'il a succom-
bé sous l'effort de ses ennemis
dans une terre étrangère , ou si
les flots d'Amphitrite l'ont en-
glouti. J'embrasse donc vos ge-

• noux pour vous supplier de m'ap-
 • prendre le genre de sa mort , si
 • vous l'avez vue de vos yeux, ou si
 • vous l'avez apprise par les rela-
 • tions de quelque voyageur. Car
 • il n'est que trop certain que sa
 • naissance l'avoit destiné à quelque
 • fin malheureuse. Que ni la com-
 • passion , ni aucun ménagement
 • ne vous portent à me flatter. Dites-
 • moi sincérement tout ce que vous
 • en avez ou vû ou appris. Si jamais
 • mon pere vous a heureusement
 • servi ou de son épée ou de ses
 • conseils devant les murs de Troye,
 • où les Grecs ont souffert tant de
 • maux , je vous conjure de me faire
 • paroître en cette occasion que
 • vous n'en avez pas perdu la mé-
 • moire , & de me dire la vérité.
 • Nestor lui répondit : Vous me
 • faites resouvenir des maux infinis
 • que nous avons soufferts avec tant
 • de constance , soit en courant

les mers sous la conduite d'A-
chille pour fourager les villes des
Troyens , soit en combattant de-
vant les murs du superbe Ilion.
Là ont trouvé leur tombeau nos
plus grands Capitaines : là gît
Ajax , ce grand guerrier , sem-
blable à Mars ; là gît Achille ; là
gît Patrocle , égal aux Dieux par
la sagesse de ses conseils ; là gît
mon cher fils , le brave & sage
Antiloque , qui étoit aussi léger à
la course que ferme dans les com-
bats de main. Tous les autres maux
que nous avons endurés , sont en
si grand nombre , qu'il n'y a point
de mortel qui pût les raconter. Plus-
ieurs années suffiroient à peine à
faire le détail de tout ce que les
Grecs ont eû à soutenir dans cette
fatale guerre , & avant que d'en
entendre la fin , l'impatience vous
porteroit à regagner votre patrie.
Neuf années entières se passèrent

• de notre part à machiner la ruine
 • des Troyens par toutes sortes de
 • ruses de guerre , & encore après
 • ces neuf années le fils de Saturne
 • ne nous en accorda qu'à peine une
 • heureuse fin. Dans toute l'armée
 • il n'y avoit pas un seul homme qui
 • osât s'égalier à Ulyssé en prudence,
 • car il les surpassoit tous , & per-
 • sonne n'étoit si fécond en ressour-
 • ces & en stratagèmes que votre
 • pere ; je vois bien que vous êtes
 • son fils , vous me jetez dans l'ad-
 • miration , je crois l'entendre lui-
 • même , & il ne seroit pas possible
 • de trouver un autre jeune homme
 • qui parlât si parfaitement comme
 • lui. Pendant tout le tems qu'a du-
 • ré le siege , le divin Ulyssé & moi
 • n'avons jamais été de différent a-
 • vis , soit dans les assemblées , soit
 • dans les conseils ; mais animés
 • tous deux d'un même esprit , nous
 • avons toujors dit aux Grecs tout

ce qui pouvoit assûrer un heureux succès à leurs entreprises. Après que nous eûmes renversé le superbe Iliou, nous montâmes sur nos vaisseaux, prêts à faire voile; mais quelque Dieu ennemi divisa les Grecs: & dès ce moment-là il étoit aisé de voir que Jupiter leur préparoit un retour funeste, parce qu'ils n'avoient pas tous été prudens & justes. Voilà pourquoi aussi la plûpart ont eû un sort si malheureux; car ils avoient attiré l'indignation de la fille de Jupiter, de la grande Minerve, qui jetta la dissention entre les deux fils d'Atrée. Ces deux Princes ayant sans nécessité & contre la bienséance convoqué tous les Grecs à une assemblée à l'entrée de la nuit, les Grecs arriverent tous chargés de vin. Là Agamemnon & Menelas commencerent à leur expliquer le su-

» jet qui les avoit fait assembler.
» Menelas étoit d'avis que l'on
» s'embarquât sans attendre davan-
» tage; mais cet avis ne plut pas à
» Agamemnon, car il vouloit re-
» tenir les troupes jusqu'à ce qu'on
» eût offert des hecatombes pour
» défarmer la terrible colere de
» Pallas. Insensé qu'il étoit, il
» ignoroit qu'il ne devoit pas se flat-
» ter d'appaiser cette Déesse, &
» que les Dieux immortels juste-
» ment irrités ne se laissent pas si
» facilement fléchir par des sacrifi-
» ces. Les deux Atrides en vinrent
» à des paroles d'aigreur. Les Grecs
» se lèvent avec un grand bruit &
» une confusion épouvantable, car
» ils étoient tous partagés. Nous
» passâmes la nuit en cet état, tout
» prêts à nous porter aux plus gran-
» des extrémités les uns contre les
» autres, car Jupiter avoit donné
» le signal de notre perte. Dès que

le jour eut paru, la moitié des Grecs mettant leurs vaisseaux à la mer, y chargent le butin & y font monter leurs belles captives. L'autre moitié demeure avec Agamemnon. Nous, qui étions embarqués, nous faisons route & nos vaisseaux fendoient rapidement les flots que Neptune avoit aplanis devant nous. Etant abordés à Tenedos, nous descendîmes pour faire des sacrifices aux Dieux, afin de nous les rendre favorables, & que notre retour fût heureux. Mais Jupiter n'avoit pas résolu de nous en accorder un si prompt. Ce Dieu irrité jetta entre nous une nouvelle discorde; nous nous séparâmes encore; les uns reprenant le chemin de Troye, s'en retournerent avec le prudent Ulysse retrouver Agamemnon pour plaire à ce Prince. Mais moi, je continuai ma route

» avec mes vaisseaux , parce que je
 » prévoyois les maux que Dieu
 » nous préparoit. Le fils de Tydée,
 » le grand Diomède , vint avec
 » nous , & porta ses compagnons
 » à le suivre. Menelas nous joignit
 » le soir à l'île de Lesbos , com-
 » me nous deliberions sur le che-
 » min que nous devions prendre.
 » Car il y avoit deux avis. Les uns
 » vouloient qu'en cotoyant la peti-
 » te île de Pfyria , nous prissions au-
 » dessus de Chio que nous laisse-
 » rions à gauche ; & les autres pro-
 » posoient de prendre au-dessous
 » entre Chio & le mont Mimas.
 » Dans ce doute nous demandâmes
 » à Dieu un signe qui nous déter-
 » minât , il nous l'accorda , & nous
 » obligea de tenir le milieu de la
 » mer & de faire route tout droit
 » vers l'Eubée , pour nous déro-
 » ber plutôt aux malheurs qui nous
 » menaçoient. Un petit vent frais



commence à souffler , nos vais-
seaux volent aisément sur l'humide
plaine , & le lendemain avant
le jour ils arrivent à Gereste.
Nous mettons pied à terre , &
nous faisons des sacrifices à Neptune ,
pour le remercier du grand
trajet que nous avons fait. Le
quatrième jour après notre départ
Diomede & ses compagnons ar-
riverent à Argos ; & moi je con-
tinuai ma route vers Pylos ; le
même vent frais , que Dieu nous
avoit envoyé , ne cessa point de
souffler pendant tout mon voya-
ge. Ainsi , mon cher fils , j'arri-
vai heureusement à Pylos , sans
avoir pû apprendre la moindre
nouvelle des Grecs. Je ne sçais
pas même encore certainement
ni ceux qui se sont sauvés ,
ni ceux qui ont péri. Mais pour
tout ce que j'ai appris dans mon
Palais depuis mon retour , je

» vous en ferai part fans vous en
 » rien cacher. On m'a dit que les
 » braves Myrmydons sont arrivés
 » heureusement chez eux, conduits
 » par le célèbre fils du vaillant A-
 » chille ; que le grand Philoctete
 » fils de Pœan, est aussi arrivé chez
 » lui ; qu'Idomenée a ramené à
 » Crete tous ceux de ses compa-
 » gnons que le Dieu Mars avoit é-
 » pargnés à Troye, & qu'il n'en a
 » pas perdu un seul sur la mer. Pour
 » le sort du fils d'Atrée, quelque
 » éloigné que vous soyez, il ne se
 » peut qu'il ne soit parvenu jusqu'à
 » vous. Vous sçavez comment ce
 » Prince est arrivé dans son Palais,
 » comment Egisthe l'a traîtreuse-
 » ment assassiné, & comment ce
 » malheureux assassin a reçu le châ-
 » timent que méritoit son crime.
 » Quel grand bien n'est-ce point
 » de laisser en mourant un fils plein
 » de courage ! Ce fils d'Agamem-

non s'est glorieusement vengé
 de ce traître qui avoit tué son
 pere. Et vous , mon cher fils ,
 imitez cet exemple : vous êtes
 grand , bien fait & de bonne mi-
 ne ; que le courage réponde donc
 à ce dehors , afin que vous rece-
 viez de la posterité le même éloge.

Telemaque répondit : Sage Ne-
 stor , l'ornement & la gloire des
 Grecs , ce jeune Prince a fort
 bien fait de punir l'assassin de son
 pere , & les Grecs relevent fort
 justement la gloire de cette ac-
 tion ; la posterité ne lui refusera
 jamais les louanges qu'elle méri-
 te. Je ne demanderois aux Dieux
 pour toute grace que de pouvoir
 me venger de même de l'insolen-
 ce des Pour suivans de ma mere ,
 qui commettent tous les jours
 dans ma maison des excès infinis
 & qui me deshonnorent , mais les
 Dieux n'ont pas résolu de nous

» accorder à mon pere & à moi un
 » si grand bonheur. C'est pourquoi
 » il faut que je devore cet affront
 » quelque dur qu'il me paroisse.
 » Mon cher fils , repartit Nestor ,
 » puisque vous me faites resouve-
 » nir de certains bruits sourds que
 » j'ai entendus. J'ai oui dire qu'un
 » grand nombre de jeunes Princes
 » amoureux de votre mere , se tien-
 » nent dans votre Palais malgré
 » vous & consomment votre bien.
 » Apprenez-moi donc si vous vous
 » soumettez à eux sans vous oppo-
 » ser à leurs violences , ou si ce
 » sont les peuples d'Ithaque qui ,
 » pour obéir à la voix de quelque
 » Dieu , se déclarent contre vous.
 » Qui sçait si votre pere , venant un
 » jour sans être attendu , ne les pu-
 » nira pas lui seul de leurs injustices ,
 » ou même si tous les Grecs ne s'u-
 » niront pas pour vous venger. Si
 » Minerve vouloit vous protéger ,

comme elle a protégé le célèbre
 Ulyffe pendant qu'il a combattu
 sous les murs de Troye, où nous
 avons souffert tant de maux; car
 je n'ai jamais vû les Dieux se dé-
 clarer si manifestement pour per-
 sonne comme cette Déesse s'est
 déclarée pour votre pere, en l'af-
 sistant en toute occasion : si elle
 vouloit donc vous témoigner la
 même bienveillance, & avoir de
 vous le même soin, il n'y auroit
 assurément bientôt aucun de ces
 Poursuivans qui fût en état de
 penser au mariage.

Grand Prince, repartit Tele-
 maque, je ne pense pas que ce
 que vous venez de dire s'accom-
 plisse jamais; vous dites-là une
 grande chose; la pensée seule me
 jette dans l'étonnement. Je n'ai
 garde d'oser me flatter d'un si
 grand bonheur; car mes espe-
 rances seroient vaines, quand mê-

» me les Dieux voudroient me fa-
» vorifer.

» Ah ! Telemaque , repartit Mi-
» nerve , que venez-vous de dire ?
» quel blasphême venez-vous de
» proferer ? Quand Dieu le veut ,
» il peut facilement sauver un hom-
» me & le ramener des bouts de la
» terre. Pour moi , j'aimerois bien
» mieux , après avoir effuyé pen-
» dant long-tems des travaux infi-
» nis , me voir enfin heureusement
» de retour dans ma patrie , que
» d'avoir le sort d'Agamemnon ,
» qui après un trop heureux voya-
» ge , s'est vû assassiner dans son
» Palais par la trahison de sa femme
» & d'Egiste. Il est vrai que pour
» ce qui est de la mort , terme fatal
» ordonné à tous les hommes , les
» Dieux ne sçauroient en exempter
» l'homme qui leur seroit le plus
» cher , quand la Parque cruelle
» l'a conduit à sa dernière heure.

Telemaque , reprenant la parole , dit : Mentor , quittons ces discours , quelque affligés que nous soyons , il n'est plus question de retour pour mon pere , les Dieux l'ont abandonné à sa noire destinée & l'ont livré à la mort. Présentement je veux parler d'autre chose au fils de Nelée & prendre la liberté de lui faire une question , car je vois qu'en prudence & en justice il surpasse tous les autres hommes , aussi dit-on qu'il a régné sur trois generations. Et véritablement quand je le regarde , je crois voir une image des Immortels. Dites-moi donc , je vous prie , sage Nestor , comment a été tué le Roi Agamemnon ? où étoit son frere Menelas ? quelle sorte de piège lui a tendu le perfide Egisthe ? car il a tué un homme bien plus vaillant que lui. Menelas n'étoit-il point à Argos ? étoit-

» il errant dans quelque terre étran-
» gère ? c'est fans doute son absen-
» ce qui a inspiré cette audace à
» cet assassïn.

» Mon fils , lui répond Nestor ,
» je vous dirai la vérité toute pure ;
» les choses se sont passées comme
» vous l'avez fort bien conjecturé.
» Si Menelas à son retour de Troye
» eût trouvé dans son Palais Egif-
» the encore vivant , jamais on n'au-
» roit élevé de tombeau à ce traî-
» tre ; son cadavre gifant sur la terre
» loin des murailles , auroit servi
» de pâture aux chiens & aux oi-
» seaux ; & pas une des femmes
» Grecques n'auroit honoré sa mort
» de ses larmes ; car il avoit com-
» mis le plus horrible de tous les
» forfaits.

» Il faut que vous sçachiez , mon
» fils , que pendant que nous étions
» devant Troye à livrer tous les
» jours de nouveaux combats , ce

malheureux , qui vivoit dans une lâche oïſiveté dans un coin du Peloponneſe , conçut une paſſion criminelle pour la femme d'Agamemnon , pour la Reine Clytemneſtre qu'il ſollicitoit tous les jours de répondre à ſes deſirs. La Reine réſiſta long-tems & refuſa de conſentir à une action ſi infame ; car outre que ſon eſprit étoit encore ſain & entier , elle avoit auprès d'elle un chantre qu'Agamemnon lui avoit laiffé en partant pour Troye & qu'il avoit chargé particulièrement du ſoin de la garder & de veiller à ſa conduite. Mais quand l'heure marquée par les Deſtins fut arrivée où ce malheureux Egifthe devoit triompher de ſa chaſteté , il comença par éloigner d'auprès d'elle ce chantre , il le mena dans une île déferte & l'abandonna en proie aux oiſeaux des cieux , &

» retournant à Mycenes , il se vit
» enfin maître de la Reine , qui le
» suivit volontairement dans son
» Palais. Alors il offrit sur les au-
» tels une infinité de victimes , &
» consacra dans les temples les of-
» frandes les plus précieuses , de
» l'or , de riches étoffes , pour re-
» mercier les Dieux d'avoir réussi
» dans une entreprise si difficile ,
» & dont il avoit toujours déses-
» peré.

» Cependant Menelas & moi ,
» étroitement unis par les nœuds
» de l'amitié , nous étions partis de
» Troye sur nos vaisseaux. Quand
» nous fûmes abordés à Sunium , sa-
» cré promontoire d'Athenes, là A-
» pollon tua tout d'un coup par ses
» douces fleches le Pilote Phrontis
» fils d'Onetor, qui conduisoit la ga-
» lere capitaineffe de Menelas, com-
» me il étoit au gouvernail. C'étoit le
» plus habile de tous les pilotes , le

D'HOMERE. *Liv. III.* 211

plus expérimenté , & celui qui
ſçavoit le mieux gouverner un
vaisseau pendant les plus affre-
ſes tempêtes. Quelque preſſé que
fût Menelas de continuer ſa rou-
te , il fut retenu là pour enterrer
ſon compagnon & pour faire ſur
ſon tombeau les ſacrifices ordi-
naires. Quand il ſe fut rembarqué
& que ſa flotte eut gagné les hau-
teurs du promontoire de Malée ,
alors Jupiter , dont les yeux dé-
couvrent toute l'étendue de la ter-
re , mit de grands obſtacles à ſon
retour. Il déchaîna contre lui les
vents les plus orageux , excita les
flots les plus terribles , les amon-
cela & les éleva comme les plus
hautes montagnes , & ſéparant
ſes vaiſſeaux , il pouſſa les uns à
l'île de Crete du côté qu'habitent
les Cydoniens ſur les rives du
Jardan. Là vis-à-vis de Gortyne
ſ'avance dans la mer toujours

» couverte d'un brouillard épais un
» rocher appelé *Lifsé*, c'est le pro-
» montoire Occidental de l'île du
» côté de Pheste. Le vent de midi
» pousse les flots contre ce rocher,
» qui les arrêtant & brisant leur im-
» pétuosité, couvre le port & assû-
» re la plage. Ce fut contre ce ro-
» cher que donnerent ses vaisseaux,
» qui furent brisés, les hommes ne
» se sauverent qu'avec beaucoup de
» peine. Il y avoit encore quatre
» navires avec celui que montoit
» Menelas, ils avoient été séparés
» des autres; les vents & les flots
» après les avoir fort maltraités, les
» porterent à l'embouchure du fleu-
» ve Egyptus. Ce Prince amassa
» quantité d'or & d'argent en par-
» courant ce fleuve, & en visitant
» sur ses vaisseaux les nations qui ha-
» bitent les contrées les plus éloi-
» gnées.
» Pendant ce tems-là Egisthe

exécuta ses pernicieux desseins ,
& assassina Agamemnon ; le peu-
ple se soumit à ce meurtrier , &
le tyran regna sept années entières
à Mycene ; mais la huitième an-
née le divin Oreste revint d'A-
thenes pour le punir ; il tua le
meurtrier de son pere , le traître
Egiste , & après l'avoir tué , il
donna aux peuples d'Argos le fe-
stin des funerailles de son abomi-
nable mere & de ce lâche assassin.
Et ce jour-là même le vaillant Me-
nelas arriva à Lacedemone avec
des richesses infinies ; car il en
amenoit autant qu'il en avoit pû
charger sur ses vaisseaux. Vous
donc , mon fils , ne vous tenez
pas long-tems éloigné de vos E-
tats en abandonnant ainsi tous
vos biens à ces fiers Pour suivans ,
de peur qu'ils n'achèvent de vous
ruiner , en partageant entr'eux
votre Royaume , & que vous

» n'avez fait un voyage inutile &
» ruineux. Mais avant que de vous
» en retourner , je vous confeille
» & je vous exhorte d'aller voir
» Menelas. Il n'y a pas long-tems
» qu'il est de retour de ces régions
» éloignées dont tout homme , qui
» y auroit été poussé par les tempê-
» tes au travers de cette mer im-
» mense , n'oseroit jamais esperer
» de revenir , & d'où les oiseaux
» mêmes ne reviendroient qu'à pei-
» ne en un an , tant ce trajet est
» long & penible. Allez donc , par-
» tez avec votre vaisseau & vos
» compagnons. Que si vous aimez
» mieux aller par terre , je vous
» offre un char & des chevaux , &
» mes enfans auront l'honneur de
» vous conduire eux-mêmes à La-
» cedemone dans le Palais de Me-
» nelas. Vous prierez ce Prince de
» vous dire sans déguisement ce
» qu'il sçait de votre pere : il vous

dira la vérité ; car étant sage & prudent il abhorre le mensonge.

Ainsi parla Nestor. Cependant le soleil se coucha dans l'Océan, & les ténébres se répandirent sur la terre. Minerve prenant la parole , dit à ce Prince : Nestor , vous venez de parler avec beaucoup de raison & de sagesse ; présentement donc que l'on offre en sacrifice les langues des victimes, & que l'on mêle le vin dans les urnes , afin qu'après avoir fait nos libations à Neptune & aux autres Dieux immortels , nous pensions à aller prendre quelque repos , car il en est tems. Déjà le soleil a fait place à la nuit , & il ne convient pas d'être si long-tems à table aux sacrifices des Dieux , il est heure de se retirer.

La fille de Jupiter ayant ainsi parlé , on obéit à sa voix. Les hérauts donnent à laver , & de jeu-

nes hommes remplissent les urnes & présentent du vin dans les coupes à toute l'assemblée. On jette les langues dans le feu de l'autel. Alors tout le monde se leve & fait ses libations sur les langues.

Quand les libations furent faites & le repas fini , Minerve & Telemaque voulurent s'en retourner dans leur vaisseau ; mais Nestor , les retenant , leur dit

» avec quelque chagrin : Que Ju-
» piter & tous les autres Dieux ne
» permettent pas que vous vous en
» retourniez sur votre vaisseau , &
» que vous refusiez ma maison com-
» me la maison d'un homme néces-
» siteux , qui n'auroit chez lui ni
» lits , ni couvertures , ni robes
» pour donner aux étrangers. J'ai
» chez moi assez de lits , de cou-
» vertures & de robes ; & il ne sera
» jamais dit que le fils d'Ulyffe s'en

aille coucher sur son bord pen-
 dant que je vivrai, & que j'aurai
 chez moi des enfans en état de
 recevoir les hôtes qui me feront
 l'honneur de venir dans mon Pa-
 lais.

Vous avez raison, sage Nes-
 tor, répondit Minerve, il est
 juste que Telemaque vous obéif-
 se, cela sera plus honnête; il vous
 suivra donc & profitera de la gra-
 ce que vous lui faites. Pour moi
 je m'en retourne dans le vaisseau,
 pour rassûrer nos compagnons,
 & pour leur donner les ordres;
 car dans toute la troupe il n'y a
 d'homme âgé que moi seul: tous
 les autres sont de jeunes gens de
 même âge que Telemaque, qui
 ont suivi ce Prince par l'attache-
 ment qu'ils ont pour lui. Je passe-
 rai la nuit dans le vaisseau, & de-
 main, dès la pointe du jour, j'irai
 chez les magnanimes Caucons,

» où il m'est dû depuis long-tems u-
 » ne assez grosse somme , & puisque
 » Telemaque a été reçû chez vous ,
 » vous lui donnerez un char avec
 » vos meilleurs chevaux , & un des
 » Princes vos fils pour le conduire.

En achevant ces mots la fille
 de Jupiter disparut sous la forme
 d'une chouette. Tous ceux qui
 furent témoins de ce miracle fu-
 rent saisis d'étonnement , & Ne-
 stor rempli d'admiration , prit la
 main de Telemaque , & lui dit :

» Je ne doute pas , mon fils , que
 » vous ne soyez un jour un grand
 » personnage ; puisque si jeune
 » vous avez déjà des Dieux pour
 » conducteurs , & quels Dieux ! ce-
 » lui que nous venons de voir ,
 » c'est Minerve elle-même , la fille
 » du grand Jupiter , la Déesse qui
 » préside aux assemblées. Elle prend
 » de vous le même soin qu'elle a
 » pris du divin Ulysse votre pere ,
 qu'elle

qu'elle a toujours honoré entre
 tous les Grecs. Grande Déesse,
 foyez-nous favorable, accordez-
 nous une gloire immortelle, à moi,
 à ma femme & à mes enfans; dès
 demain j'immolerai sur votre au-
 tel une génisse d'un an qui n'a ja-
 mais porté le joug, & dont je ferai
 dorer les cornes pour la rendre
 plus agréable à vos yeux.

Ainsi pria Nestor, & la Déesse
 écouta favorablement sa priere.
 Ensuite ce vénérable vieillard,
 marchant le premier, conduisit
 dans son Palais ses fils, ses gen-
 dres & son hôte, & quand ils y
 furent arrivés & qu'ils se furent
 placés par ordre sur leurs sieges,
 Nestor fit remplir les urnes d'un
 excellent vin d'onze ans, que
 celle qui avoit soin de sa dépense
 venoit de percer; il présenta les
 coupes aux Princes, & commen-
 ça à faire les libations en adressant

ses prières à la Déesse Minerve. Après les libations ils allèrent tous se coucher dans leurs appartemens. Nestor fit coucher Telemaque dans un beau lit sous un portique superbe, & voulut que le vaillant Pisistrate, le seul de ses enfans qui n'étoit pas encore marié, couchât près de lui pour lui faire honneur. Pour lui, il alla se coucher dans l'appartement le plus reculé de son magnifique Palais, où la Reine sa femme lui avoit préparé sa couche.

Le lendemain dès que l'aurore eut doré l'horison, Nestor se leva, sortit de son appartement & alla s'asseoir sur des pierres blanches, polies & plus luisantes que l'essence. Elles étoient aux portes de son Palais. Le Roi Nélée, égal aux Dieux par sa sagesse, avoit accoutumé de s'y asseoir, mais la Parque l'ayant précipité dans

le tombeau , son fils Nestor , le plus fort rempart des Grecs , s'y assit après lui , tenant en sa main son sceptre. Tous ses fils se rendirent près de lui , Echephron , Stratius , Persée , Aretus & Thrasymede semblable à un Dieu. Le heros Pisistrate vint le dernier avec Telemaque , qu'ils placèrent près de Nestor. Quand ils furent tous autour de lui , ce vénérable vieillard leur dit : Mes chers enfans , exécutez promptement ce que je désire & que je vais vous brdonner , afin que je puisse me rendre favorable la Déesse Minerve qui n'a pas dédaigné de se manifester à moi , & qui a assisté au sacrifice que j'ai fait à Neptune. Que l'un de vous aille donc à ma maison de campagne pour faire venir une génisse , qu'un pasteur aura soin de conduire ; qu'un autre aille au vaisseau

„ de Telemaque pour avertir tous
 „ ses compagnons ; il n'en laissera
 „ que deux qui auront soin du vais-
 „ seau. Vous , continua-t-il en s'a-
 „ dressant à un autre , allez ordon-
 „ ner au doreur Laërce de venir
 „ promptement pour dorer les cor-
 „ nes de la génisse ; & vous , dit-il
 „ aux autres , demeurez ici avec
 „ moi , & donnez ordre aux fem-
 „ mes de ma maison de préparer
 „ le festin , & d'avoir soin d'appor-
 „ ter les sieges , l'eau & le bois pour
 „ le sacrifice.

Il parla ainsi , & les Princes
 obéirent. La génisse vint de la
 maison de campagne ; les com-
 pagnons de Telemaque vinrent
 du vaisseau ; le doreur vint aussi
 en même tems , portant lui-mê-
 me les instrumens de son art , l'en-
 clume , le marteau & les tenail-
 les dont il se servoit à travailler
 l'or. La Déesse Minerve vint auf-

D'HOMERE. *Livre III.* 223
si pour assister au sacrifice. Nestor
fournit l'or au doreur , qui le ré-
duisant en feuilles , en revêtit les
cornes de la génisse , afin que la
Déesse prît plaisir à voir la victime
si richement ornée. Stratius & le
divin Echephron la présenterent
en la tenant par les cornes ; Are-
tus vint du Palais portant d'une
main un bassin magnifique avec
une aiguiere d'or , & de l'autre
une corbeille où étoit l'orge sacré
nécessaire pour l'oblation ; le vail-
lant Thrasymede se tint près de
la Victime la hache à la main tout
prêt à la frapper , & son frere Per-
sée tenoit le vaisseau pour rece-
voir le sang. Aussitôt Nestor lave
ses mains , tire du poil du front de
la victime , répand sur la tête l'or-
ge sacré , & accompagne cette
action de prières qu'il adresse à
Minerve. Ces prières ne furent
pas plutôt achevées , & la victi-

me consacrée par l'orge , que Thrasymede levant sa hache , frappe la génisse , lui coupe les nerfs du cou & l'abat à ses pieds. Les filles de Nestor , ses belles-filles & la Reine son épouse , la vénérable Eurydice , l'aînée des filles de Clymenus , la voyant tomber , font des prières accompagnées de grands cris. Aussitôt les Princes la relevent , & pendant qu'ils la tiennent , Pisistrate tire son poignard & l'égorge. Le sang sort à gros bouillons , & elle demeure sans force & sans vie. En même tems ils la dépouillent & la mettent en pieces. Ils séparent les cuisses entieres selon la coutume , les enveloppent d'une double graisse , & mettent par dessus des morceaux de toutes les autres parties. Nestor lui-même les fait brûler sur le bois de l'autel & fait des aspersions de vin.

Près de lui de jeunes hommes tenoient des broches à cinq rangs toutes préparées. Quand les cuisses de la victime furent toutes consumées par le feu, & qu'on eut goûté aux entrailles, on coupa les autres pieces par morceaux & on les fit rôtir. Cependant la plus jeune des filles de Nestor, la belle Polycaeste met Telemaque au bain, & après qu'il fut baigné & parfumé d'essences, elle lui donne une belle tunique & un manteau magnifique, & ce Prince sortit de la chambre du bain semblable aux Immortels. Nestor s'avancant, le fit asseoir près de lui.

Quand les viandes furent rôties, on se mit à table, & de jeunes hommes bien faits présentoient le vin dans des coupes d'or. Le repas fini, Nestor adressant la parole à ses enfans, leur

» dit : Allez , mes enfans , allez
 » promptement atteler un char pour
 » Telemaque ; choisissez les meil-
 » leurs chevaux , afin qu'ils le me-
 » nent plus vite.

Il dit , & ces Princes obéissent.
 Ils eurent attelé le char dans un
 instant. La femme , qui avoit soin
 de la dépense , y met les provi-
 sions les plus exquisés , qu'elle
 choisit comme pour des Rois. Te-
 lemaque monte le premier , &
 Pisistrate , le fils de Nestor , se
 place près de lui , & prenant les
 rênes , il pousse ses généreux cour-
 siers , qui plus légers que les
 vents , s'éloignent des portes de
 Pylos , volent dans la plaine , &
 marchent ainsi tout le jour sans
 s'arrêter. Dès que le soleil fut cou-
 ché , & que les chemins commen-
 cerent à être obscurcis par les té-
 nèbres , ces Princes arriverent à
 Pheres dans le Palais de Diocles,

D'HOMERE. *Livre III.* 227
fils d'Orsiloque , qui devoit sa
naissance au fleuve Alphée ; ils y
passerent la nuit , & Diocles leur
présenta les rafraîchissemens qu'on
donne à ses hôtes. Le lendemain
dès que l'aurore annonce le jour ,
ils remontent sur leur char , sor-
tent de la cour au-travers de
grands portiques & poussent leurs
chevaux , qui dans un moment
eurent traversé la plaine grasse &
fertile. Ils continuent leur che-
min avec une extrême diligence ,
& ils arrivent dans le Palais de
Menelas , lorsque la nuit com-
mençoit à répandre ses sombres
voiles sur la surface de la terre.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE III.

Page 186. **L**orsque Telemaque arriva à la ville de Nélée, à la célèbre Pylos] Telemaque part d'Ithaque fort tard & long-tems après le coucher du soleil, & le lendemain il arrive à Pylos après le lever de l'aurore. Ce trajet fait en moins d'une nuit peut servir à prouver que cette Pylos de Nestor n'étoit ni la Pylos d'Elide sur le fleuve Selseis, car elle est trop voisine d'Ithaque, & il n'auroit pas fallu quatre heures pour y arriver; ni la Pylos de Messene au bas du Peloponèse, car celle-ci est trop éloignée, & il auroit fallu plus de tems. C'est donc celle qui est au milieu des deux autres sur le fleuve Amathus, & qui est éloignée d'Ithaque de huit ou neuf cens stades. À la fin du xv. Livre nous voyons que Telemaque arrive de bonne heure de Pheres au port de Pylos fort long-tems avant le coucher du soleil, & qu'il arrive le lendemain matin à Ithaque; il est quelques heures de plus à faire ce trajet,

parce qu'il a pris le chemin le plus long pour arriver au côté septentrional de l'île, & pour éviter par-là les embûches des Pourfuians. Homere est toujours parfaitement d'accord avec lui-même.

Les Pyliens offroient ce jour-là des sacrifices] Strabon dans son 6. livre nous apprend que ces sacrifices, dont parle Homere, se faisoient dans un temple de Neptune *Samien*, qui étoit entre la ville de *Lepreum* & celle d'*Annum* ou de *Samicum*, & pour lequel les Pyliens avoient une veneration singuliere:

Et immoloient des taureaux noirs à Neptune] Car le taureau étoit la victime consacrée à Neptune, à cause du mugissement des flots qu'on vouloit marquer par-là.

Il y avoit neuf bancs, chacun de cinq cens hommes] Pour marquer que c'étoit un sacrifice solennel, non seulement de la ville de *Pylos*, mais de toutes les villes de sa dépendance, Homere dit qu'il y avoit neuf bancs, parce que Nestor avoit sous lui neuf villes, qui sont nommées dans le dénombrement des vaisseaux, Livre II. de l'Iliade page 145. Il y avoit donc un banc pour chaque ville, & chaque ville avoit envoyé à ce sacrifice cinq cens hommes, comme elle avoit fourni cinq cens hommes à Nestor quand il partit pour Troye, car on prétend qu'il commandoit quatre mille cinq cens hommes. Chaque ville avoit fourni neuf taureaux pour ce

sacrifice , comme c'étoit la coutume que chaque ville fournit sa part.

Page 187. *Ils avoient déjà goûté aux entrailles & brûlé les cuisses des victimes*] Homere ne s'amuse pas ici à décrire tout le détail du sacrifice , l'occasion ne le souffre pas. Il le fera plus à propos au sacrifice que l'on verra à la fin de ce même Livre. Quand les cuisses étoient consumées par le feu , tous les assistans goûtoient aux entrailles , dont on donnoit à chacun un petit morceau , & c'est par-là qu'on avoit part au sacrifice , & aux graces qui le suivoient. Tout le reste de la victime étoit consumé par l'assemblée.

Telemaque, il n'est plus tems d'être retenu par la honte] Minerve voit qu'un jeune homme comme Telemaque , qui n'est jamais sorti de son île & qui n'a encore rien vû , sera embarrassé à aborder un homme de l'âge de Nestor & de sa réputation. C'est pourquoi elle l'encourage. Et Minerve est ici la prudence même de ce jeune Prince & les leçons qu'il se donne à lui-même & qui lui sont suggerées par la sagesse.

Prions-le de vous dire la vérité avec sa franchise ordinaire] En effet nous avons vû dans l'Iliade que Nestor étoit un homme vrai & qui parloit toujours avec beaucoup de liberté & de franchise. Homere suit parfaitement dans l'Odyssée les caracteres qu'il a formés dans l'Iliade.

Il hait naturellement le mensonge, car c'est un homme plein de probité & de sagesse] Plus on est sage, plus on a d'horreur pour le mensonge, c'est-à-dire, pour le mensonge qui nuit avec malice, car il y a une sorte de mensonge qui instruit & qui est utile; comme sont les mensonges d'Homere & ceux des fables; ces mensonges sont des vérités déguisées sous la fiction.

Page 188. *Comment irai-je aborder le Roi de Pylos?*] Voici les embarras où Telemaque se trouve, & ces embarras marquent bien que c'est un Prince dont Minerve a pris soin & qui est plein de sagesse. Tout jeune homme prudent & bien élevé est aussi embarrassé que lui dans les occasions semblables, & tant pis pour celui qui ne l'est pas.

Car les Dieux qui ont présidé à votre naissance & à votre éducation] Le texte dit mot-à-mot, *car vous n'êtes point né malgré les Dieux, & vous n'avez pas été élevé malgré eux*. Sur quoi Eustathe avertit qu'il y avoit des gens qui prétendoient qu'Homere vouloit faire entendre par-là que Telemaque étoit né d'un légitime mariage. Mais je ne crois pas qu'Homere ait pensé à ce raffinement inconnu au Paganisme. J'aime mieux expliquer ce passage tout simplement & tout naturellement; *vous n'êtes point né en dépit des Dieux, c'est-à-dire, vous êtes beau, bien fait & de bonne mine; vous avez de bonnes inclinations; en un mot votre naissance est heureuse*. On ne peut mieux expliquer Ho-

mere que par Homere même. Ce que dit ici Minerve à Telemaque qu'il n'est pas né malgré les Dieux, est la même chose que ce que Menelas dit à ce jeune Prince dans le Livre suivant : *On reconnoît toujours facilement les enfans de ceux à qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance.* Le reste, & vous n'avez pas été élevé malgré eux, c'est-à-dire, ils ont présidé à votre éducation, vous avez été bien élevé, & vous avez profité des bons préceptes qu'on vous a donnés. Car il n'y a de bonne éducation, d'éducation qui réussisse, que celle à laquelle président les Dieux, & qu'ils daignent benir; ainsi Telemaque tirera des préceptes, qu'il a déjà reçûs, une partie de ce qu'il doit dire, & ce que ces préceptes ne lui auront pas appris, quelque Dieu favorable le lui inspirera. Car c'est Dieu qui donne les lumières, & qui suggere des paroles qu'on n'auroit pas trouvées de soi-même.

Page 189. *Et faisoient rôtir les viandes du sacrifice*] Il y a dans le texte *κρίειν ἄπτωι, ἀλλὰ δ' ἐκρυπον.* C'est-à-dire, que pendant que l'on faisoit rôtir une partie de ces viandes, on remplissoit des broches de l'autre partie. Ces broches étoient des broches à cinq rangs, avec lesquels on faisoit rôtir, ou plutôt griller les viandes qui restoient du sacrifice. On peut voir ce qui a été remarqué sur le 1. Livre de l'Iliade.

Sur des peaux étendues sur le sable du

voyage] Voilà la simplicité de ces tems héroïques. Au-lieu de beaux tapis de pourpre, il n'y a que des peaux étendues à terre.

D'abord il leur présenta une portion des entrailles] Afin qu'ils eussent part au sacrifice. Car ce n'est pas encore le festin.

Car c'est à son festin que vous êtes admis à votre arrivée.] Pisistrate leur dit cela comme une chose heureuse pour eux. En effet, c'est un grand bonheur pour des étrangers d'arriver chez des peuples qui honorent les Dieux & qui leur font des sacrifices. Par ce discours de Pisistrate on voit bien que c'est un Prince bien élevé.

Page 190. *Car je pense qu'il est du nombre de ceux*] Pisistrate fait entendre par-là qu'il y a aussi des peuples impies qui ne reconnoissent point de Dieux, & en même tems il fait voir leur aveuglement & leur injustice, en ajoutant qu'il n'y a point d'homme qui n'ait besoin de leur secours.

Page 191. *Comblez de gloire Nestor & les Princes ses enfans*] Minerve ne demande pour Nestor & pour ses fils que la gloire; car voilà ce qui est le plus nécessaire aux Princes; & pour le peuple elle demande une gracieuse récompense sans la déterminer.

Elle fit elle-même ces prières, & elle-même les accomplit] Cela est heureusement imaginé pour faire entendre que la sagesse

peut seule combler de gloire les Princes, & faire le bonheur de leurs sujets. D'ailleurs Homere dit que Minerve accomplit elle-même les prières qu'elle faisoit, parce qu'elle ne pouvoit s'attendre que Neptune accomplît ce qu'elle demandoit pour Telemaque, puisque c'étoit Neptune qui persécutoit Ulyse. Mais comment Homere dit-il que Minerve accomplit ces prières ? cela dépend-il d'elle, & n'est-ce pas à Jupiter seul d'accorder ce qu'elle vient de demander ? Il n'y a que deux mots à dire pour répondre à cette difficulté. Les Anciens ont feint avec raison que Minerve étoit la seule Déesse à qui Jupiter eût donné ce glorieux privilège d'être en tout comme lui & de jouir des mêmes avantages. On peut voir sur cela une remarque de M. Dacier sur la douzième ode du 1. Liv. d'Horace. La sagesse de Dieu n'a-t-elle pas les mêmes droits que Dieu ? & n'est-ce pas toujours elle qui accomplit ce qu'elle demande ?

Page 192. *Ou ne faites-vous qu'écumer les mers comme les pirates qui exposent leur vie*] Si le métier de pirate avoit été honteux, Nestor n'auroit eu garde de faire cette question à des étrangers qu'il ne vouloit ni offenser ni désobliger ; mais non seulement il n'étoit pas honteux, il étoit même honorable ; les Princes Grecs ne trouvoient rien de plus glorieux que de vivre de rapine. On n'a qu'à voir le commencement de l'histoire de Thucydide, où ces mœurs sont fort bien marquées.

Page 193. *Combattant avec vous, a saccagé la superbe ville de Troie*] Il ne dit pas, *qui a saccagé la superbe ville de Troie*, mais il associe Nestor à cette gloire, en ajoutant, *en combattant avec vous.*

Page 194. *Nestor lui répondit, Etranger, vous, &c.*] Nestor lui dit, *mon ami*, mais cela ne seroit pas agréable en notre langue.

Soit en courant les mers, soit sous la conduite d'Achille] Ce qu'Achille dit dans le 1x. Livre de l'Iliade tome 2. pag. 367. sert de commentaire à ces paroles de Nestor. *J'ai essuyé pour les Grecs, dit-il, des fatigues infinies ; j'ai passé les nuits sans dormir & les jours dans le sang & dans le carnage ; j'ai pris douze grandes villes par mer avec mes seuls vaisseaux, & onze par terre autour de Troie.* Homere rappelle dans son Odyssée beaucoup de choses qu'il a déjà touchées dans son Iliade, & il en rapporte beaucoup d'autres dont il n'a point parlé dans ce premier Poëme, qui sont les suites de ces aventures qui n'ont pû entrer dans la composition de sa fable, & des épisodes de la guerre de Troie, comme Longin l'a remarqué chap. 7. Par-là ce Poëte n'embellit pas seulement son Poëme, & ne satisfait pas seulement la curiosité du Lecteur, mais il donne encore à son Iliade & à son Odyssée un air de vérité qui trompe & qu'on ne sçauroit démentir.

Page 195. *Là gît Achille*] Nestor nomme

Ajax , Patrocle & son fils même Antiloque avec éloge , *Ajax semblable à Mars , Patrocle égal aux Dieux , &c. le brave & sage Antiloque.* Mais pour Achille , il le met sans épithete & ne lui donne pas la moindre louange. Et en vérité , comme la colere d'Achille avoit été la cause de tous les maux dont il parle , & de la mort de tous ces héros , ce n'étoit pas là le lieu de le louer. Cette conduite d'Homere est très-sage.

Plusieurs années suffiroient à peine à faire le détail] Sur-tout si sur chaque action on faisoit un Poëme comme Homere en a fait un sur la colere d'Achille. Cette hyperbole de Nestor est pour faire voir les maux sans nombre que les Grecs ont soufferts dans cette guerre. Ces hyperboles excessives sont permises , & elles sont autorisées même dans nos Livres saints.

Page 196. *Pendant tout le tems qu'a duré le siege , le divin Ulysse & moi n'avons jamais été de différent avis]* Il y a ici une politesse qui me paroît remarquable. Nestor vient de dire qu'Ulysse surpassoit tous les Grecs en prudence , & que personne n'étoit si fécond que lui en ressources , il n'est pas possible après cela qu'il s'égale à lui , & la bienséance ne le permet pas. Que fait-il donc ? Il dit seulement qu'ils n'ont jamais été de différent avis , expression équivoque qui laisse douter si Nestor étoit égal à Ulysse en prudence & en sagesse , ou si Ulysse lui étoit supérieur.

. Soit dans les assemblées, soit dans les conseils] Les assemblées *ἀγοαί*, & les conseils *βουλαι*, sont deux choses fort différentes. Les assemblées étoient générales, tout le peuple s'y trouvoit. Et les conseils étoient des assemblées particulières de gens choisis.

Page 197. *Et dès ce moment il étoit aisé de voir que Jupiter leur préparoit]* C'est ainsi, à mon avis, qu'il faut traduire ce passage. Jupiter ne commença pas dès ce moment à préparer aux Grecs un retour funeste, mais ce fut dès ce moment là qu'on pût s'apercevoir qu'il avoit ce dessein, & qu'il alloit faire tomber sur eux les effets de sa colère.

Parce qu'ils n'avoient pas été tous prudents & justes] Il veut parler d'Ajax le Locrien qui avoit violé Cassandre dans le temple de Pallas sous les yeux mêmes de la Déesse. Ajax étoit le seul coupable, comment donc la plupart des autres furent-ils enveloppés dans sa punition ? ce fut pour ne l'avoir pas empêché, ou pour ne l'avoir pas puni. Au reste il faut bien remarquer ici la retenue & la pudeur de Nestor, il ne s'explique pas plus ouvertement sur le crime d'Ajax, parce qu'il parle à un jeune homme, & parce qu'il ne veut pas insulter à un mort.

Ces deux Princes ayant sans nécessité & contre la bienséance convoqué tous les Grecs à une assemblée à l'entrée de la nuit] Homère ne veut pas faire entendre que l'entrée de la nuit est une heure indue pour tenir des

assemblées , car les histoires sont pleines d'assemblées & de conseils tenus la nuit & tenus avec beaucoup de prudence & de sagesse. On a même souvent appelé la nuit *ὑφ' ὄνι* , comme *propre au conseil*. Mais il veut faire entendre qu'en cette occasion il n'y avoit rien de plus imprudent que de convoquer une assemblée pour la nuit ; car que ne devoit-on pas attendre de troupes victorieuses , la nuit , dans la licence & l'emportement de la victoire ? ces troupes ne passoient pas les journées bien sobrement.

Page 198. *Menelas étoit d'avis qu'on s'embarquât*] Strabon liv. 10. nous apprend que Sophocle , qui de tous les Poètes est celui qui a le plus imité Homere , avoit traité cette particularité dans la Tragedie de Polyxene : *Sophocle* , dit-il , *faisant dans sa Polyxene que Menelas veut partir de Troie sans differer , & qu'Agamemnon veut attendre pour appaiser la colere de Minerve par des sacrifices , il introduit Menelas qui dit à Agamemnon :*

Ζὸ δ' αὖδ' ἰ μίμων πῆς κατ' ἰδαίαν χθόνα

Ποίμαις ὀλύμπου συναγάγων δηπόλει.

Pour vous demeurez ici , & rassemblant au pied du mont Ida tous les troupeaux du mont Olympe , amusez-vous à sacrifier. Le sçavant Casaubon auroit pû ajouter cela au catalogue qu'il a fait des pieces de Sophocle dans ses commentaires sur Athenée.

Jusqu'à ce qu'on eût offert des hécatombes

pour désarmer la terrible colere de Pallas] Mais n'étoit-ce pas un prétexte très-juste & très-louable ? non , & Homere ne fait pas difficulté d'appeller Agamemnon *insensé*. Car il devoit sçavoir que le crime d'Ajax ne pouvoit être expié par des hecatombes. Le seul sacrifice expiatoire c'étoit la punition du criminel. Ce passage est remarquable.

Et que les Dieux immortels justement irrités ne se laissent pas si facilement fléchir par des sacrifices] Cependant Homere nous a dit dans le xi. Livre de l'Iliade que les Dieux se laissent fléchir , & que tous les jours on parvient à les appaiser par des sacrifices. *Ἐπειὸς δὲ καὶ θεῶν ἀβροί , &c.* Comment dit-il donc ici qu'ils ne se laissent pas facilement fléchir ? C'est pour nous faire entendre l'aveuglement d'Agamemnon qui croyoit pouvoir expier le crime d'Ajax par des sacrifices. Il y a des crimes que les sacrifices ne peuvent expier. Si Platon avoit bien médité sur cet endroit , il n'auroit pas fait à Homere le reproche dont j'ai assez parlé dans ma Préface de l'Iliade.

Car Jupiter avoit donné le signal de notre perte] Mot-à-mot, *Car Jupiter préparoit la punition de notre crime.* Πῆμα est ici à la peine , la punition.

Page 199. *S'en retournerent avec le prudent Ulysse retrouver Agamemnon pour plaire à ce Prince]* Nestor , par politesse pour Telemaque , ne dit pas que ce fut Ulysse qui

voulut retourner à Troye, il le confond seulement avec les autres, & il cache à ce jeune Prince le véritable motif qui l'obligea de retourner sur ses pas. Ce ne fut nullement en vûe de plaire à Agamemnon, ce fut un scrupule de conscience; il crut que comme il avoit enlevé par force la statue de Minerve, cette action avoit déplu à la Déesse, & qu'il étoit obligé de se joindre à Agamemnon pour l'appaiser.

Page 200. *Parce que je prévoyois les maux que Dieu nous préparoit*] On demande ici comment il le prévoyoit. Jupiter lui envoya-t-il quelque signe? cela n'étoit pas nécessaire. Il sçavoit qu'on avoit offensé la Déesse, & c'en étoit assez pour un homme comme Nestor. Aussi a-t-il déjà dit qu'il étoit aisé de voir d'abord que Jupiter leur préparoit de grands maux.

Les uns vouloient qu'en côtoyant la petite île de Psyria, nous prissions au-dessus de Chio] C'est-à-dire, que les uns vouloient qu'en partant de Lesbos ils gagnassent le dessus de Chio & qu'ils passassent entre l'île de Psyria, qui est à quatre-vingts stades de Chio, & cette île de Chio, en côtoyant Psyria, ainsi ils auroient eû Chio à la gauche & Psyria à la droite. Les autres vouloient qu'ils prissent au dessous de Chio, entre cette île & le rivage de l'Asie où est le mont Mimas vis-à-vis de Chio. Ainsi ils auroient eû Chio à droite. Le dernier chemin étoit le plus droit & le plus court, mais il

Page 201. *Et le lendemain avant le jour ils arriverent à Gereste*] C'est ainsi, à ce qu'il me paroît, qu'il faut entendre *ἰνύχαι*, sur la fin de la nuit, avant le jour. Didyme l'a expliqué de même, *ἰνύχαι*, dit-il, *ἰωδμαὶ τῶν νύκτων*. Le mot *ἰνύχαι* signifie le matin avant le jour. La question est de sçavoir si Homere a voulu dire que les vaisseaux de Nestor arriverent à Gereste le lendemain de leur départ de Troye. Je l'avois crû d'abord; mais après avoir examiné plus attentivement tout le passage, j'ai vû que ce n'étoit que le lendemain du second jour. Le premier jour Nestor ne put arriver qu'à Lesbos, parce qu'il s'étoit arrêté à Tenedos pour y faire des sacrifices, & qu'il y avoit été retenu assez long-tems par la nouvelle contestation qui s'y étoit élevée. Menelas joignit Nestor à Lesbos à l'entrée de la nuit. Apparemment la nuit se passa à délibérer sur la route qu'ils devoient prendre, & le lendemain dès le matin ils partirent & employèrent tout ce jour-là & la plus grande partie de la nuit suivante à faire le trajet de Lesbos à Gereste, qui est un port au bas de l'Eubée, *Negrepon*t. Nestor dans la suite trouve que c'est un grand trajet; en effet il est de seize cens stades; c'est tout ce que pouvoient faire ces sortes de vaisseaux en un jour & une nuit. Strabon écrit que Gereste est le lieu le plus commode pour ceux qui partent d'Asie pour aller en Grece. Il y avoit un beau temple de

Neptune qui étoit le plus célèbre de tous ceux qui étoient dans cette île.

Et moi je continuai ma route] C'est le sens de ces mots , *αὐτὰρ ἔργα Πύλον δ' ἔχει* , car *ἔχει* signifie *tenir la route*. Puisque Diomede n'étoit arrivé à Argos que le quatrième jour , il falloit plus de tems à Nestor pour arriver à Pylos , qui étoit plus éloignée. Il falloit doubler tout le Peloponèse.

Page 202. *Quel grand bien n'est-ce point de laisser en mourant un fils plein de courage]* Telemaque a souvent appelé son pere *le plus malheureux de tous les hommes*. Nestor dit qu'un homme n'est point malheureux quand il laisse un fils capable de le venger. Nestor veut par-là exciter le courage de Telemaque & le porter à venger Ulyse de l'insolence des Poursuivans.

Page 204. *Où si ce sont les peuples d'Ithaque, qui pour obéir à la voix de quelque Dieu]* Nestor ne peut pas s'imaginer que les peuples d'Ithaque manquent de fidélité à Ulyse, à moins qu'ils n'ayent reçu quelque oracle qui leur ordonne de l'abandonner. Il n'y a que Dieu qui puisse délier les peuples.

Si Minerve vouloit vous protéger comme elle a protégé le célèbre Ulyse] Nestor vient de dire , *qui sçait si Ulyse venant un jour sans être attendu , ne punira pas lui seul les Poursuivans !* Pour fonder cette proposition, qui paroît étonnante , qu'un homme seul pût

pût venir à bout de tant de Princes, il fait voir que cela seroit facile, si Minerve vouloit favoriser Telemaque aussi ouvertement qu'elle favorisoit son pere. Avec quelle adresse Homere prépare le denouement de son action pour lui donner de la vraisemblance.

Page 205. *Il n'y auroit assurément bientôt aucun de ces Poursuivans*] Eustathe a fort bien remarqué que le mot τῆς qui signifie ordinairement *quelqu'un*, signifie aussi quelquefois *chacun*, ἕκαστος, & qu'il embrasse tous ceux dont on parle. Que c'est ainsi que Sophocle l'a employé dans ce vers où le chœur des Salamiens dit : ὅς νῦν καί ποτ' ἐπιποδοῖν κλονεῖν ἀπίδοι. *Il est tems que chacun de nous prenne secretement la fuite.* Il est ici dans le même sens. Car parmi le grand nombre de Poursuivans, ce ne seroit pas une grande avance que quelqu'un d'eux pérît.

Car mes espérances seroient vaines, quand même les Dieux voudroient me favoriser] Telemaque est si persuadé que son pere a péri, ou que sa destinée l'a si certainement condamné à périr, qu'il n'est pas au pouvoir des Dieux mêmes de le ramener dans sa patrie. Et comme ce qu'il dit approche fort du blasphême, Minerve le reprend, en faisant voir qu'il est aisé à Dieu de ramener des bouts de la terre un homme qu'on avoit desespéré de voir.

Page 206. *Pour moi j'aimerois bien mieux*] Le discours de Minerve est fort adroit &c

très-vrai. Pour consoler Telemaque elle lui fait voir qu'il ne faut pas juger du bonheur ou du malheur des hommes absens de chez eux, par la facilité ou par la difficulté qu'ils ont à retourner dans leur patrie, que souvent c'est un bonheur d'en être long-tems éloigné, & un malheur d'y arriver trop promptement. Et la preuve qu'elle en donne c'est le sort d'Agamemnon même; il fait un heureux voyage, & à son arrivée il est assassiné dans ses États, au-lieu qu'Ulysse après avoir trouvé mille obstacles pourra arriver heureusement & vaincre ses ennemis. Ce ne sont donc pas les moyens qui font le bonheur ou le malheur d'un homme, c'est la fin.

Les Dieux n'en sçauroient exempter l'homme qui leur seroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à sa dernière heure]
Voici un point de la Théologie payenne qu'il est bon d'éclaircir. Les Payens étoient persuadés qu'il étoit ordonné à tous les hommes de mourir, mais en même tems ils croyoient que Dieu pouvoit dispenser de cette loi générale ceux qu'il lui plaisoit d'en exempter. C'est ainsi que dans le Livre suivant nous verrons Protée annoncer à Menelas qu'il ne mourra point, & que les Dieux l'enverront aux Champs Elysées sans le faire passer par la mort. Aussi Minerve ne dit pas ici que Dieu ne sçauroit exempter de la mort l'homme qui lui seroit le plus cher, mais elle dit qu'il ne sçauroit l'en exempter quand la Parque l'a conduit à sa dernière heure.

Car la Parque n'étant que l'ordre de la providence, Dieu ne le change point quand il l'a donné une fois, quoiqu'il le pût, s'il le vouloit, comme Homere l'a reconnu ailleurs. Cette Théologie s'accorde fort bien en cela avec la nôtre; on voit même qu'elle en est tirée: nous disons de même que tous les hommes sont nés pour mourir; mais nous disons en même tems que comme Dieu est le maître de la vie & de la mort, il peut retirer de ce monde ceux qu'il lui plaît, sans leur faire goûter la mort. Et nous avons dans l'Écriture sainte des preuves de cette vérité, que les Payens avoient sans doute connue. On peut voir ce qui est remarqué sur la fin du Liv. suivant.

Dans le 15.
Livre de l'I-
liade.

Page 207. *Aussi dit-on qu'il a regné sur trois générations*] Car le grand âge enseigne la justice & la prudence, par la grande expérience qu'il donne. Au reste il faut remarquer ici l'exactitude d'Homere à bien marquer l'âge de Nestor. Dans le premier Livre de l'Iliade il a dit que *ce Prince avoit déjà vû passer deux âges d'hommes, & qu'il regnoit sur la troisième génération.* Et ici, il dit qu'il a regné sur trois générations. Cela prouve la vérité de ma remarque sur ce passage de l'Iliade pag. 75. où j'ai fait voir que la dernière année de la guerre de Troye, Nestor avoit quatre-vingts-cinq ou six ans. Si l'on ajoûte à ce nombre les huit ou neuf années qui se sont passées depuis le départ de Troye jusqu'à ce voyage de Telemaque à Pylos, Nestor avoit alors quatre-vingts-qua-

torze ou quatre-vingts-quinze ans , & par conséquent il avoit déjà vû trois générations, chacune de trente ans , & il y avoit quatre ou cinq ans qu'il regnoit sur la quatrième.

Et véritablement quand je le regarde , je crois voir une image des Immortels] Le propre des Dieux est l'immortalité , & rien ne ressemble tant à l'immortalité qu'une longue vie , & par conséquent un homme d'un grand âge est la plus ressemblante image de Dieu. Platon avoit sans doute ce passage en vuë , lorsqu'il a écrit dans son 2. liv. des Loix, que nos peres & meres sont les images vivantes de Dieu , & que plus ils sont vieux , plus ils lui ressemblent , & plus ils méritent notre culte.

Comment a été tué le Roi Agamemnon] Telemaque ne fait pas cette demande sans raison & par une vaine curiosité , outre qu'il avoit lui-même des embûches à craindre , & qu'il vouloit se mettre en état de les éviter , il veut aussi s'instruire pour pouvoir servir son pere si les Dieux lui font la grace de le ramener , & lui aider à éviter les pièges que les Pourfuivans pourroient lui dresser.

N'étoit-il point à Argos] Argos n'est pas ici pour la ville d'Argos , mais pour le pays, pour tout le Peloponèse. Comme nous l'avons déjà vû dans le Liv. 1. Voyez Strabon livre 8.

Page 208. Car il avoit commis le plus hor-

SUR L'ODYSSÉE. Livre III. 247
rible de tous les forfaits] Ce forfait renfer-
moit tous les plus grands forfaits , l'adul-
te , le parricide , l'usurpation. Il avoit cor-
rompu la femme de son Roi ; il avoit assa-
finé ce Prince , & s'étoit mis en possession
de ses Etats.

Page 209. *Qui vivoit dans une lâche oi-*
siveté] Qu'Homere peint bien l'infamie de
ce traître ! Pendant que tous les Princes de
la Grece sont occupés à une guerre très-ju-
ste , & livrent tous les jours des combats
pour venger l'affront fait à Menelas , & pour
punir le corrupteur d'Helene , ce malheu-
reux Egisthe vit seul dans l'oïsveté ; & com-
me l'oïsveté est la mere de tous vices , il s'a-
muse à corrompre la femme d'Agamemnon.

Car outre que son esprit étoit encore sain &
entier] Le Grec dit , car elle étoit encore
d'un bon esprit , Homere appelle bon esprit
un esprit sain & entier , & qui a résisté à la
corruption. Les passions criminelles ne ga-
gnent sur nous qu'après que notre esprit est
gâté & corrompu.

Elle avoit auprès d'elle un Chantre qu'A-
gamemnon lui avoit laissé] Ces chantres é-
toient des gens considérables , qui par leur
poésie & par leur musique enseignoient la
vertu , & réprimoient les passions qui lui
sont opposées. C'étoient les philosophes de
ces tems-là. Je ne sçaurois mieux illustrer ce
passage , qu'en rapportant ce que Strabon
a écrit dans son 1. liv. pour répondre à Era-

tosthene, qui avoit eû le mauvais sens d'avancer que les Poëtes ne cherchoient qu'à divertir & nullement à instruire. *Les Anciens*, dit il, *ont pensé tout le contraire. Ils ont dit que l'ancienne Poësie étoit une espèce de Philosophie, qui dès notre enfance nous apprend à bien vivre, & qui sous l'appas du plaisir, nous enseigne les bonnes mœurs, & nous forme aux passions & aux actions honnêtes; aussi nos Stoïciens assûrent que le seul sage est Poëte. C'est-pourquoi dans les villes Grecques on commence l'éducation des enfans par la Poësie, non pour leur procurer seulement du plaisir, mais pour leur apprendre la sagesse. Et l'on voit même que les simples Musiciens qui enseignent à chanter & à jouer de la flute & de la lyre, font profession d'enseigner la vertu, car ils se disent précepteurs & reformateurs des mœurs. Et ce ne sont pas les seuls Pythagoriciens qui disent cela de la Musique, Aristoxene le prouve, & Homere lui-même fait voir que les chantres étoient de bons précepteurs, quand il dit qu'Agamemnon avoit laissé un chantre auprès de la Reine sa femme pour avoir soin de sa conduite, & qu'Egiste ne triompha de cette Princesse qu'après avoir éloigné d'elle ce chantre, dont les instructions la soutenoient, &c.*

Mais quand l'heure marquée par les Destins fut arrivée, où ce malheureux devoit triompher de sa chasteté] Homere ne veut pas dire que cette action infame devoit nécessairement arriver par l'ordre du Destin, car Clytemnestre ne seroit plus coupable.

Rien n'est plus opposé à la doctrine de ce Poëte : il veut dire seulement, quand l'heure fut arrivée que Clytemnestre , par un choix de sa pure volonté renonceroit à sa vertu. Cette heure fatale n'emporte point la nécessité de pécher , mais elle marque seulement le moment de sa détermination toute libre.

Il commença par éloigner d'auprès d'elle ce chantre] Homere sçait bien relever l'honneur & la gloire de son art , & en faire l'éloge d'une manière bien fine & bien glorieuse. Jamais Egisthe n'auroit triomphé de la vertu de Clytemnestre , si ce chantre avoit été toujours auprès d'elle à lui donner ses instructions. Ce Poëte fait bien voir aussi par cet exemple de quel secours est pour la vertu le commerce des sages , puisque pour jetter dans le vice une femme qui a encore de la vertu , il faut commencer à éloigner d'elle ses amis les plus vertueux.

Il le mena dans une île déserte , & l'abandonna en proie aux oiseaux] Il ne dit pas qu'il le tua , mais il le fait entendre , car on n'abandonne pas aux oiseaux un homme vivant. Aussi Athenée , qui n'a fait qu'abrèger le passage de Strabon que j'ai rapporté , dit qu'*Egisthe ne put corrompre Clytemnestre qu'après avoir tué dans une île déserte le chantre qu'Agamemnon lui avoit laissé.*

Page 210. *Il se vit enfin maître de la Reine , qui le suivit volontairement dans son palais]* Le Grec dit : *Il emmena volontaire-*

ment dans sa maison la Reine, qui le suivit volontairement. Ce n'est pas sans raison qu'il met deux fois volontairement, ἰθὺν, ἰθὺςαι, c'est pour marquer que cette action étoit volontaire dans l'un & dans l'autre; qu'elle venoit de leur propre choix; qu'il dépendoit d'eux de s'empêcher de la commettre, & qu'on n'en pouvoit accuser ni les Dieux ni les Destins. Et il ajoute cela pour déterminer le sens de ce qu'il a dit trois vers plus haut: mais quand l'heure marquée par les Destins fut venue, &c. comme je l'ai expliqué.

Alors il offrit sur les autels une infinité de victimes, &c. pour remercier les Dieux] Voici un mélange bien surprenant de religion & d'impieeté! Egisthe, après avoir commis un si grand crime, a l'insolence d'en remercier les Dieux par des offrandes & par des sacrifices, comme si les Dieux l'avoient aidé à commettre ce crime, que sa propre corruption avoit seule imaginé & accompli.

Les offrandes les plus précieuses] Il y a dans le Grec ἀγάλματα, qui signifie proprement ce que nous disons des *joyaux*. Les Grecs postérieurs à Homere, dit Eustathe, ont appelé les statues ἀγάλματα; mais ce Poëte n'a employé ce terme que pour dire des joyaux, des choses précieuses, en un mot tout ce dont on aime à se parer.

D'avoir réussi dans une entreprise si difficile, & dont il avoit toujours désespéré]

Je sçai bon gré à Homere, après l'horrible chute de Clytemnestre, de lui avoir au moins fait l'honneur de dire qu'elle avoit résisté long-tems ; & que ce ne fut qu'après une infinité de grands & de longs combats que sa vertu fut vaincue. Il n'est pas naturel qu'une femme bien élevée se porte sans peine & sans une longue résistance à de si grands forfaits. Mais il est bon aussi de remarquer que cette Princesse, qui avoit résisté si long-tems, n'eut pas plutôt été vaincue, que les autres crimes ne lui coûtèrent plus rien, & qu'elle aida ensuite Egisthe à tuer Agamemnon.

Le Pilote Phrontis fils d'Onetor] Les seuls noms qu'Homere donne à ses personnages, enseignent souvent des choses utiles & curieuses, comme je l'ai déjà remarqué. Le premier pilote de Menelas s'appelle *Phrontis*, c'est-à-dire, *prudent*, & il est fils d'*Onetor*, qui signifie *utile*, *profitable*. C'est pour faire entendre que l'art des pilotes demande beaucoup de prudence, & que c'est en cet art que consiste toute la marine, qui est aux hommes d'une grande utilité. Au reste les arts mécaniques sont si peu honorés dans notre siècle, que j'ai vû des gens s'étonner de voir qu'Homere nomme ici le pere d'un pilote, & que dans le v. Liv. de l'Iliade il a fait la généalogie d'un charpentier. *Phereclus*, dit-il, *fils d'un charpentier très-habile & petit-fils d'Harmonus*. Mais dans ces tems là les arts étoient honorés, & ceux qui s'y distinguoient étoient mis parmi les personnages.

les plus considérables ; & c'est ainsi que l'Écriture sainte a traité les célèbres artisans. Dans le III. liv. des Rois 7. 14. elle marque qu'Hiram, célèbre fondeur, étoit fils d'une femme veuve de la Tribu de Nephtali, & que son pere étoit de Tyr. *Misit quoque Rex Salomon, & tulit Hiram de Tyro, filium mulieris viduæ, de Tribu Nephtali, patre Tyrio, & artificem ærarium & plenum sapientiâ, & intelligentiâ, & doctrinâ ad faciendum omne opus ex ære.* Je prends plaisir à rappeler ces conformités d'idées & de style, parce que rien ne fait tant d'honneur à Homere.

Page 211. *Quelque pressé que fût Menelas de continuer sa route, il fut retenu là pour enterrer son compagnon*] Car il n'y avoit rien qui pût dispenser de rendre ce dernier devoir. Le négliger étoit un très-grand crime.

Et que sa flotte eut gagné les hauteurs du promontoire de Malée] Malée est un promontoire de Laconie au bas du Peloponèse, à la pointe Orientale au dessus de l'île de Cythere. La mer est là fort dangereuse, ce qui donna lieu au proverbe, *doubler le cap de Malée*, pour dire, courir un très-grand danger.

Du côté qu'habitent les Cydoniens] C'est vers le côté Occidental de l'île.

Là vis-à-vis de Gortyne] C'est un des

SUR L'ODYSSÉE. Livre III. 253
plus difficiles endroits d'Homere. Je crois
l'avoir rendu sensible.

Page 212. *Un rocher appelé Lisse, c'est le promontoire Occidental de l'île du côté de Pheste*] Eustathe écrit que ce rocher s'appelloit *Blissé & Blissen* selon Crates. Et je ne sçais si sur cela il ne faudroit point corriger le texte de Strabon liv. 10. pag. 330. Καὶ Ὀλύσσην δὲ τῆς Φαισίας. Est & Olyssa Phæstia. Strabon n'avoit-il point écrit, καὶ Ἰβλυσσῆν τῆς Φαισίας, & le promontoire *Blyssen* de la ville de Pheste.

Les porterent à l'embouchure du fleuve Egyptus] Du tems d'Homere le fleuve d'Egypte n'avoit pas encore le nom de *Nil*, & n'étoit connu que sous le nom d'*Egyptus*. Et c'est ce qui donna ensuite le nom d'*Egypte* à toute l'île, qu'on a regardée avec raison comme le don du Nil, car c'est ce fleuve qui fait sa fertilité. Ce nom de *Nil* qui n'a pas été connu d'Homere, l'a été d'Hesiode; & c'est un argument qu'on peut ajouter à ceux qu'on a d'ailleurs, pour prouver qu'Hesiode vivoit après Homere.

Ce Prince amassa quantité d'or & d'argent, en parcourant ce fleuve] Homere n'explique pas comment Menelas amassa toutes ces richesses, mais il y a de l'apparence que c'est en piratant.

Pendant ce tems-là Egisthe exécuta ses pernicieux desseins] Agamemnon fut assas-

finé la premiere nuit de son arrivée.

Page 213. *Le divin Oreste revint d'Athenes pour le punir*] Dans le vers d'Homere , *ἀψ ἀπ' Ἀθηνάων* , revint d'Athenes , Il y a des Critiques qui ont lu , *ἀψ ἀπὸ Φωκίδος* , revint de la Phocide. Parce que ce fut dans la Phocide qu'Oreste fut élevé. Mais on sauve la premiere leçon , en disant qu'avant que de revenir à Mycenes , il passa par Athenes , comme Sophocle dit qu'il passa à Delphes ; ou même qu'il avoit fait quelque séjour à Athenes pour s'instruire & se former.

Et après l'avoir tué , il donna aux peuples le festin des funerailles de son abominable mere & de son lâche assassin] Comme Egisthe & Clytemnestre , après avoir assassiné Agamemnon , avoient fait une grande fête qu'ils renouvelloient tous les ans , pour célébrer la memoire de ce meurtre , Oreste fait de même le festin des funerailles de ces assassins.

De son abominable mere] Il faut bien remarquer la sagesse de Nestor : il n'a pas dit un mot de la part qu'eut Clytemnestre à cet assassinat ; & il ne le fait connoître qu'en parlant des funerailles de cette malheureuse Princesse.

Ce jour-là même le vaillant Menelas arriva à Lacedemone] Menelas fut donc errant près de huit ans après son départ de Troye.

Quelle esperance cela ne doit-il point donner à Telemaque qu'Ulyffe de même pourra être bien-tôt de retour !

Page 214. *Dont tout homme, qui y auroit été poussé par les tempêtes au travers de cette mer immense, n'oseroit jamais esperer de revenir.*] Pourquoi cela, puisqu'Homere lui-même assure qu'en cinq jours on peut aller de Crete en Egypte ? mais Nestor parle peut-être ainsi au jeune Telemaque pour l'étonner, & pour le détourner de prendre la résolution d'aller à Crete, en lui faisant craindre d'être poussé par les tempêtes dans ces regions éloignées, d'où il est difficile de revenir.

Et d'où les oiseaux mêmes ne reviendroient qu'à peine en un an.] Cette hyperbole est bien forte, mais elle est très-propre au dessein de Nestor, & il faut se souvenir qu'il parle à un jeune homme qui n'a encore rien vu. On peut voir sur cela Eustathe.

Page 215. *Présentement donc que l'on offre en sacrifice les langues des victimes.*] Il y a dans le texte, *τίμιετι μὲν γλώσσας.* Coupez les langues. Mais ce mot coupez, dans la langue des Ioniens, signifie sacrifiez. *Τίμιετω ἀπὸ τῶν θυσιῶν τὸ ἄνωγόν τῆς λέξης.* Au reste voici une coutume bien remarquable, qui se pratiquoit en Ionie & dans l'Attique. Les festins des sacrifices finissoient par le sacrifice des langues que l'on faisoit brûler sur l'autel à l'honneur de Mercure, & sur les langues on

faisoit des libations. La raison de cela étoit ; à mon avis , que comme ces peuples craignoient que le vin & la joie ne les eussent portés pendant le festin à dire des choses qui ne convenoient pas à la sainteté de la cérémonie pour laquelle ils étoient assemblés , par ce sacrifice des langues , qu'ils faisoient brûler sur l'autel , ils vouloient marquer qu'ils purifioient par le feu tout ce qui avoit été dit pendant le repas , & qu'ils en demandoient pardon à Mercure , comme au Dieu qui présidoit au discours , afin qu'ils n'emportassent chez eux aucune souillure qui les empêchât de participer aux benedictions que le sacrifice devoit leur procurer.

Et il ne convient pas d'être si long-tems à table aux sacrifices des Dieux] Cette remontrance est digne de Minerve. Il y avoit des fêtes où l'on passoit les nuits entières , & ces fêtes étoient ordinairement pleines de licence & de débauche , & c'est ce que la Déesse condamne ici : elle ne veut pas que l'on pousse bien avant dans la nuit les festins des sacrifices , de peur qu'il ne s'y passe des choses contraires à la religion & à la pureté.

Les herauts donnent à laver] On s'étoit lavé en se mettant à table. Pourquoi donc se laver encore en en sortant ? C'étoit pour se nettoyer de toutes les ordures que l'on avoit pû contracter pendant le repas , & pour se mettre en état d'offrir ce sacrifice des langues.

Page 216. *Et fait ses libations sur les langues*] C'est ainsi qu'il faut traduire, *ἐπίλειβον*, car *ἐπιλείβειν* est *σπίνδειν ἐπὶ γλώσσαις*, *libare super linguas*, verser le vin sur les langues qui brûlent sur l'autel.

Ni robes] Pour bien recevoir ses hôtes il falloit avoir non seulement tout ce qui étoit nécessaire pour les bien coucher, mais encore des robes, des habits pour changer. C'étoit une nécessité que l'hospitalité si pratiquée dans ces tems-là avoit amenée. Eustathe rapporte que Tellias d'Agriente ouvroit sa maison à tous les étrangers, & qu'un jour cinq cents cavaliers étant arrivés chez lui, il leur donna à chacun un manteau & une tunique. L'Auteur du Parallele a si peu compris le fondement de ces paroles de Nestor, qu'il s'en moque avec cette finesse de critique, qui étoit son grand talent. *Telemaque étant chez Nestor, dit-il, vouloit s'en aller & rentrer dans ses vaisseaux, mais Nestor le retint en lui disant qu'il sembleroit qu'il n'eût pas chez lui des matelats & des couvertures pour le coucher. Telemaque alla donc coucher dans une galerie bien résonnante; & le Roi Nestor alla coucher au haut de sa maison dans un lieu que sa femme lui avoit préparé.* Ce grand Critique n'entre pas mieux dans les sentimens que dans les expressions du Poëte. Il s'est bien applaudi d'avoir trouvé cette *galerie bien résonnante*, qui lui a paru très-ridicule. En quoi il fait paroître qu'il ne se connoissoit pas mieux en bâtimens qu'en poésie. Car cette épithete *résonnante*

ne signifie que *fort exhaussée*, & par conséquent *superbe, magnifique.*

Page 217. *J'irai chez les magnanimes Caucons*] Les Caucons étoient des peuples voisins de Pylos & sujets de Nestor, ils habitoient dans la Triphylie près de Lepreum. On peut voir Strabon livre 8.

Page 218. *Où il m'est dû depuis long-temps une assez grosse somme*] Tobie conduit par un ange va à Rages ville des Medes pour se faire payer d'une dette que Gabel devoit à son pere; il s'arrête chez Raguel, & l'ange va à Rages retirer ce paiement. Tob. 19. Ce que Minerve dit comme homme, lui convient aussi comme Déesse. Mentor pouvoit avoir une dette chez les Caucons, & Minerve y en avoit une certainement; ces peuples lui devoient des sacrifices.

Et un des Princes vos fils pour le conduire] Minerve ne vouloit pas aller à Lacedemone. Les Anciens en ont cherché la raison; & ils disent que Menelas celebrait alors les noces de son fils & de sa fille; ceremonie à laquelle Minerve ne se trouvoit pas volontiers.

Que vous ne soyez un jour un grand personnage, puisque si jeune vous avez des Dieux pour conducteurs] C'est un beau sentiment. On doit attendre de grandes choses de ceux qui ont eu de bonne heure un Dieu pour conducteur.

Page 219. *Que celle qui avoit soin de sa dépense, venoit de percer*] Le Grec dit : *Que celle qui avoit soin de sa dépense venoit d'ouvrir, en ôtant le couvercle dont il étoit bouché.* Ils ne tenoient pas leur vin comme nous dans des tonneaux, mais dans de grandes cruches bien bouchées, & qu'on ouvroit en ôtant le couvercle, qu'il appelle *απήδερον*, par une métaphore empruntée de la coëffure des femmes, & que nous avons aussi, car nous disons des bouteilles *coëffées*.

Et commença à faire les libations] Il est bon de remarquer ici la piété de Nestor : il vient d'un sacrifice ; il a fait des libations après le festin, & il n'est pas plutôt de retour dans son Palais, qu'il fait encore des libations avant que de se coucher.

Page 220. *Le seul de ses enfans qui n'étoit pas encore marié, couchât près de lui*] Homère explique ici la raison pourquoi Nestor choisit Pisistrate pour le faire coucher par honneur auprès de Telemaque, c'est qu'il étoit le seul qui n'étoit point marié. Il ne vouloit pas séparer les autres de leurs femmes. C'est par la même raison qu'il l'envoie accompagner Telemaque à Sparte. Voilà un scrupule bien remarquable pour un siècle comme celui-là.

Où la Reine sa femme lui avoit préparé sa couche] Car ce soin regardoit les femmes. C'est pourquoi dans le premier Livre de l'Iliade, Agamemnon dit de Chryseis, *qu'elle aura soin de son lit* : car il la traite comme

la femme. On peut voir là les remarques. Au reste la femme de Nestor est appelée ici *δισπινα*, maîtresse, & cela mérite d'être remarqué.

Et alla s'asseoir sur des pierres blanches] Telle étoit la simplicité de ces tems héroïques. A la porte de leurs maisons ils avoient des bancs de pierre blanche, où le pere de famille alloit s'asseoir tous les matins, & assembloit autour de lui ses enfans. Et là les Princes rendoient la justice.

Polies & plus luisantes que l'essence] Polies ou par l'art ou par l'usage; car les pierres qui ont long-tems servi de siege sont lissées & polies. Il ajoûte, *& plus luisantes que l'essence*. Ou, comme il y a dans le Grec, *luisantes d'essence*, *ἀποτίθοντες αἰθέρα*. Eustathe dit qu'il faut sousentendre *δύμας*, *comme*; *comme de l'essence*. Il pourroit être aussi que ces pierres étoient sacrées, parce que les Princes s'y asseyoient quand ils rendoient la justice; & que pour témoigner le respect qu'on avoit pour elles, on les frottoit d'huile, comme par une espèce de religion; mais j'aimerois mieux croire que cette expression *luisantes comme de l'essence* est une figure pour marquer l'éclat de ces bancs, qui sans doute étoient de marbre. L'Auteur du Parallele ne manque pas de profiter de l'expression de ce passage qu'il a entendue à son ordinaire, pour s'en mocquer. *Le lendemain*, dit-il, *Nestor étant sorti de son lit, alla s'asseoir devant sa porte sur des pierres*

Page 221. *S'y assit après lui, tenant dans sa main son sceptre*] C'est pour faire entendre que Nestor assis sur ce siege rendoit la justice à ses peuples.

Que l'un de vous aille donc] Nestor ne fait pas faire tout ceci par ses serviteurs, mais par ses enfans, non seulement parce que tout ce qui regardoit les sacrifices étoit honorable, mais encore parce que dans ces tems héroïques les plus grands Princes faisoient eux-mêmes, ce qu'une délicatesse peut-être trop grande a fait faire ensuite par des valets. J'ai assez parlé de cette coûtume dans ma Preface sur l'Iliade.

Qu'un autre aille au vaisseau de Telemaque avertir tous ses compagnons] Nestor est si pieux, qu'il veut que les compagnons de Telemaque assistent au sacrifice.

Page 222. *L'eau & le bois pour le sacrifice*] Le bois pour brûler les parties de la victime qui devoient être consumées sur l'autel, & pour rotir les autres, & l'eau pour laver les mains.

La genisse vint de la maison de campagne] J'ai employé toujours le même terme, *vint, vinrent*, comme Homere, ἦλθε, ἦλθον. Cette répétition a de la grace, & c'est un vice de chercher l'art quand le naturel suffit.

Le doreur vint aussi en même tems , portant lui-même les instrumens de son art , l'enclume , le marteau , les tenailles] Le Critique moderne , dont je parle si souvent , s'étoit servi de cet endroit , pour prouver qu'Homere étoit très-ignorant dans les arts ; voici un doreur qui vient avec son enclume & son marteau. *A-t-on besoin , dit-il , d'enclume & de marteau pour dorer ?* Voilà une critique qui fait voir que l'ignorance n'étoit pas du côté d'Homere. Ce Doreur étoit batteur d'or , & il préparoit lui-même l'or dont il doroit : on lui fournissoit l'or , & il le battoit lui-même pour le réduire en feuilles ; c'est pourquoi il avoit besoin de son enclume & de son marteau , & pour ce travail on n'avoit besoin que d'une petite enclume portative. M. Despreaux a fort bien justifié Homere dans ses *Reflexions sur Longin* , & fait voir l'ignorance de ce Critique , qui ne sçavoit pas que les feuilles d'or dont on se sert pour dorer , ne sont que de l'or extrêmement battu.

Page 223. *Portant d'une main un bassin magnifique avec une aiguiere d'or , & de l'autre une corbeille où étoit l'orge*] Je n'ai osé toucher au texte ; cependant il me semble qu'il a besoin d'être corrigé , car il n'est pas possible qu'un homme porte d'une main un bassin avec une aiguiere , & de l'autre une corbeille. Afsûrement le bassin & l'aiguiere demandent les deux mains. Je crois donc qu'au lieu d'*etiam , de l'autre* , il faut lire *ergo , un autre* , & qu'il faut traduire , *Arctus*

vint du Palais portant un bassin magnifique avec une aiguiere, & un autre portoit une corbeille où étoit l'orge sacré, &c. d'autant plus même qu'il n'y a pas de terme qui réponde à *εἰρήη*.

Page 224. *Fout des prieres accompnées de grands cris*] J'ai voulu conserver toute la force du mot *ὀλόλυξαν*, qui signifie, *prient avec de grands cris*. *Ὀλόλυξεν*, *ὀλολυγμός* & *ὀλολυγή* se disent proprement des prieres des femmes, parce qu'elles prient ordinairement avec de grands cris. *Ὀλόλυγή*, dit Hesychius, *φωνή γυναικῶν ἢ παιδῶν ἐν τοῖς ἱεροῖς εὐχαρισμαῖς*. *Ololuzein* & *ololuga* se disent des cris que les femmes font aux sacrifices en priant. Mais il y a plus encore. Le Scholiaste d'Eschyle nous apprend que ce mot ne s'employoit proprement que pour les prieres que l'on faisoit à Minerve, *καὶ γὰρ μόνη τῆ Ἀθηναῖ δαίμονι οὕση πηλομικῆ ὀλολύξοι τοῖς δ' ἄλλοις θεοῖς πημονίζοι*. Ce qu'il confirme par ce vers du VI. Livre de l'Iliade vers. 301. où les dames Troyennes levont les mains vers la Déesse Minerve, *priant avec de grands cris* :

Αἰ δ' ὀλολυγῆ πᾶσαι Ἀθήνη χεῖρας ἀνίσχον,

Et par cet autre passage de l'Odyssée.

Ils la dépouillent & la mettent en pieces] On ne donne d'ordinaire au mot *δίχωναι* que la dernière signification, qui est celle de partager & de mettre en pieces. Hesychius & Eustathe ne marquent que celle là ; mais l'autre y est aussi renfermée, car on ne met-

toit en piéces la victime qu'après l'avoir dépouillée. Au reste tout ce qui regarde ce sacrifice a été expliqué dans mes Remarques sur le 1. Liv. de l'Iliade; il n'est pas nécessaire de le repeter ici.

Nestor lui-même les fait brûler sur le bois de l'autel & fait les aspersions de vin] Nestor fait ici la fonction de sacrificateur, parce que les Rois avoient l'intendance de la Religion, & que le Sacerdoce étoit joint à la Royauté.

Page 225. *Cependant la plus jeune des filles de Nestor, la belle Polycaste, met Télémaque au bain*] Rien ne nous paroît aujourd'hui plus opposé à la pudeur & à la bienséance que d'avoir poussé les devoirs de l'hospitalité jusqu'à commettre des femmes, & sur-tout de jeunes & belles Princesses, pour mettre des hommes au bain & pour les parfumer d'essences. Mais telles étoient les coûtumes de ces tems-là, & tout s'y passoit avec sagesse. Cependant avec toute cette sagesse, cette coûtume ne pourroit subsister aujourd'hui; cela est entièrement incompatible avec la pudeur que la Religion enseigne & qu'elle exige, & elle a été abolie avec raison.

E: de jeunes hommes bien faits presentoient le vin] C'étoient des herauts.

Page 226. *Arriverent à Pheres*] Qui est à moitié chemin de Pylos à Lacedemone au

SUR L'ODYSSE'E. Livre III. 265
dessus du lac de la Messénie sur les bords du
fleuve Pamise.

Page 227. *Qui dans un moment traversent
la plaine grasse & fertile]* Ils traversent la
plaine de la Messénie, qui est un pays gras
& fertile, τῆς Μεσσηνιακῆς καλλιάρτου, dit
Strabon, qui rappelle ces deux vers d'Eu-
rypide.

Κατὰ ἄρουρόν τε μεγάλοις ἄρμασι,
καὶ βουσι, καὶ ποιμῖσιν ἐυβοτατόττω.

*Terre grasse arrosée de fleuves & pleine de
bons pâturages suffisans pour nourrir plusieurs
milliers de chevaux, & de bœufs, & de grands
troupeaux de moutons.*



Argument du Livre IV.

Telemaque est reçu à Lacedemone dans le Palais de Menelas avec Pisistrate, & raconte à ce Prince tous les désordres que les amans de sa mere commettent dans Ithaque. Menelas lui apprend ensuite tout ce qu'il sçait du retour des Grecs, & lui fait part de l'oracle de Protée, qui lui avoit appris la mort d'Agamemnon & l'arrivée d'Ulysse auprès de la Nymphé Calypso. Les Poursuivans tiennent un conseil pour délibérer des moyens de se défaire de Telemaque. Minerve console Penelope affligée du départ de son fils, & lui apparoit en songe sous la figure d'Iphtime, sœur de cette Princesse.



L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE IV.

TELEMAQUE & le fils du sage Nestor arrivent à Lacedemone, qui est environnée de montagnes, ville d'une vaste étendue : ils entrent dans le Palais de Menelas, & trouvent ce Prince qui célébroit avec sa cour & ses amis le festin des noces de son fils & de celles de sa fille, qu'il marioit le même jour. Car il envoyoit sa fille Hermione au fils d'Achille ; il la lui avoit promise dès le tems qu'ils étoient encore devant Troye, & les Dieux accomplissoient alors ce

mariage, qui avoit été arrêté. Il se préparoit donc à envoyer cette belle Princesse à Neptoleme, dans la ville capitale des Myrmidons, avec un grand train de chars & de chevaux. Et pour son fils unique, le vaillant Megapenthes, qu'il avoit eû d'une esclave, car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfans après Hermione, qui avoit toute la beauté de Venus, il le marioit à une Princesse de Sparte même, à la fille d'Alector. Menelas étoit à table avec ses amis & ses voisins; le Palais retentissoit de cris de joie mêlés avec le son des instrumens, avec les voix & avec le bruit des danses. Un chantre divin chante au milieu d'eux en jouant de la lyre, & au milieu d'un grand cercle deux fauteurs entonnant des airs, font des faits merveilleux

D'HOMERE. *Liv. IV. 269*
qui attirent l'admiration de l'assemblée.

Telemaque & le fils de Nestor montés sur leurs chars , entrent dans la cour du Palais. Eteonée, un des principaux Officiers de Menelas , va annoncer leur arrivée au Prince , & s'approchant , il lui dit : Divin Menelas, deux étrangers viennent d'entrer dans la cour ; on les prendroit aisément tous deux pour les fils du grand Jupiter ; ordonnez si nous irons dételer leur char , ou si nous les priérons d'aller chercher ailleurs des hôtes qui soient en état de les recevoir.

Menelas offensé de ce discours lui répondit : Fils de Boëthois , jusques-ici vous ne m'aviez pas paru dépourvû de sens , mais aujourd'hui je vous trouve très-insensé de me venir faire une telle demande. En vérité , j'ai eu

» grand besoin moi-même de trou-
 » ver de l'hospitalité dans tous les
 » pays que j'ai traversés pour reve-
 » nir dans mes Etats ; veuille le
 » grand Jupiter que je ne sois plus
 » réduit à l'éprouver, & que mes
 » peines soient finies. Allez donc
 » promptement recevoir ces étran-
 » gers , & les amenez à ma table.

Il dit , & Eteonée part sans
 répliquer , & il ordonne aux au-
 tres esclaves de le suivre. Ils dé-
 tellent les chevaux , qui étoient
 tout couverts de sueur ; les font
 entrer dans de superbes écuries ,
 & leur prodiguent le froment
 mêlé avec le plus bel orge. Ils
 mettent le char dans une remise
 dont l'éclat éblouit les yeux. Et
 ensuite ils conduisent les deux
 Princes dans les appartemens.
 Telemaque & Pisistrate ne peu-
 vent se lasser d'en admirer la ri-
 chesse ; l'or y éclatoit par-tout ,

D' H O M E R E. *Liv. IV.* 271
& le rendoit aussi resplendissant
que le soleil. Quand ils furent
rassasiez de voir & d'admirer
toute cette magnificence , ils fu-
rent conduits dans des bains d'u-
ne extrême propreté. Les plus
belles esclaves du Palais les bai-
gnerent , les parfumerent d'es-
sences , leur donnerent les plus
beaux habits , & les menerent à
la sale du festin , où elles les pla-
cerent auprès du Roi sur de beaux
siéges à marchepied. Une autre
esclave porta en même tems dans
un bassin d'argent une aiguiere
d'or admirablement bien travail-
lée , donna à laver à ces deux
Princes , & dressa devant eux
une belle table , que la maîtresse
de l'office couvrit de mets pour
regaler ces hôtes , en leur prodi-
guant tout ce qu'elle avoit de plus
exquis. Et le maître d'hôtel leur
servit des bassins de toutes sortes

272 L'ODYSSE'E
de viandes , & mit près d'eux des
coupes d'or.

Alors Menelas leur tendant
les mains , leur parla en ces ter-
mes : Soyez les bien-venus , mes
hôtes ; mangez & recevez agréa-
blement ce que nous vous of-
frons. Après votre repas nous
vous demanderons qui vous êtes.
Sans doute vous n'êtes pas d'une
naissance obscure ; vous êtes af-
sûrément fils de Rois , à qui
Jupiter a confié le sceptre ; des
hommes du commun n'ont point
d'enfans faits comme vous.

En achevant ces mots , il leur
servit lui-même le dos d'un bœuf
rôti , qu'on avoit mis devant lui
comme la portion la plus hono-
rable. Ils choisirent dans cette di-
versité de mets ce qui leur plut
davantage ; & sur la fin du repas
Telemaque s'approchant de l'o-
reille du fils de Nestor , lui dit

tout bas , pour n'être pas enten-
 du de ceux qui étoient à table ,
 Mon cher Pisistrate , prenez-
 vous garde à l'éclat & à la ma-
 gnificence de ce vaste Palais :
 l'or , l'airain , l'argent , les métaux
 les plus rares & l'ivoire y brillent
 de toutes parts ; tel doit être sans
 doute le Palais du Dieu qui lan-
 ce le tonnerre. Quelles richesses
 infinies ! Je ne fors point d'admi-
 ration.

Menelas l'entendit , & lui dit :
 Mes enfans , il n'y a rien en
 quoi un mortel puisse s'égalér à
 Jupiter ; le Palais qu'il habite &
 tout ce qu'il possède , sont im-
 mortels comme lui : certaine-
 ment il y a des hommes qui sont
 au-dessus de moi pour les richesses
 & pour la magnificence , il
 y en a aussi qui sont au-dessous.
 Dans les grands travaux que j'ai
 essuyés & dans les longues cour-

» ses que j'ai faites , j'ai amassé
 » beaucoup de bien que j'ai char-
 » gé sur mes vaisseaux , & je ne suis
 » revenu chez moi que la huitième
 » année après mon départ de Troye.
 » J'ai été porté à Cypre , en Phe-
 » nicie , en Egypte ; j'ai été chez
 » les Ethiopiens , les Sidoniens ,
 » les Erembes ; j'ai parcouru la Li-
 » bye , où les agneaux ont des cor-
 » nes en naissant , & où les bre-
 » bis ont des petits trois fois l'an-
 » née. Les maîtres & les bergers
 » ne manquent jamais de fromage
 » ni de viande , & ils ont du lait
 » en abondance dans toutes les fai-
 » sons.

» Pendant que les vents me font
 » errer dans toutes ces regions éloi-
 » gnées , & que , mettant à pro-
 » fit ces courses involontaires , j'a-
 » masse de grands biens , un traî-
 » tre assassine mon frere dans son
 » Palais , d'une maniere inouïe ,

par la trahison de son abominable
femme ; de-sorte que je ne possé-
de ces grandes richesses qu'avec
douleur. Mais vous devez avoir
appris toutes ces choses de vos
peres , si vous les avez encore ;
car tout le monde sçait que j'ai
foutenu des travaux infinis , &
que j'ai ruiné une ville très-riche
& très-florissante. Mais plutôt aux
Dieux que je n'eusse que la troi-
sième partie des biens dont je
jouis , & moins encore , & que
ceux qui ont péri sous les murs
d'Ilion , loin d'Argos , fussent
encore en vie ; leur mort est un
grand sujet de douleur pour moi.
Tantôt enfermé dans mon Palais
je trouve une satisfaction infinie
à les regretter & à les pleurer ,
& tantôt je cherche à me conso-
ler ; car on se lasse bien-tôt de
soupleurs & de larmes. De tous
ces grands hommes il n'y en a

point dont la perte ne me soit sen-
 sible , mais il y en a un sur-tout
 dont les malheurs me touchent
 plus que ceux des autres : quand
 je viens à me souvenir de lui , il
 m'empêche de goûter les dou-
 ceurs du sommeil , & me rend la
 table odieuse ; car jamais homme
 n'a essuyé tant de peines ni souf-
 fert tant de maux que le divin U-
 lyssé ; comme ses maux sont infi-
 nis , l'affliction que sa perte me
 cause sera infinie & ne passera ja-
 mais. Nous n'avons de lui aucune
 nouvelle , & nous ne sçavons s'il
 est en vie ou s'il est mort : il ne
 faut pas douter que le vieux Laer-
 te , la sage Penelope & Telema-
 que son fils , qu'il laissa encore
 enfant , ne passent leur vie à le
 pleurer.

Ces paroles reveillerent tous
 les déplaisirs de Telemaque , &
 le plongerent dans une vive dou-

D'HOMERE. *Liv. IV. 277*
leur : le nom de son pere fit cou-
ler de ses yeux un torrent de lar-
mes , & pour les cacher il mit a-
vec ses deux mains son manteau
de pourpre devant son visage. Me-
nelas s'en apperçut , & il fut quel-
ques momens à déliberer en lui-
même s'il attendroit que ce jeune
Prince commençât à parler de
son pere , ou s'il l'interrogeroit
le premier , & s'il tâcheroit d'é-
claircir les soupçons qu'il avoit
que c'étoit le fils d'Ulyffe.

Pendant qu'il déliberoit , He-
lene sort de son magnifique appar-
tement , d'où s'exhaloient des
parfums exquis ; elle étoit sem-
blable à la belle Diane dont les
flèches sont si brillantes. Cette
Princesse arrive dans la sale & en
même-tems Adreste lui donne un
beau siege bien travaillé : Alcippe
le couvre d'un tapis de laine très-
fine , rehaussé d'or ; & Phylo , la

troisième de ses femmes lui apporte une corbeille d'argent que cette Princesse avoit reçue d'Alcandre, femme de Polybe, qui habitoit à Thebes d'Egypte, une des plus riches villes de l'Univers. Polybe avoit fait present à Menelas de deux grandes cuves d'argent pour le bain, de deux beaux trepieds & de dix talens d'or; & sa femme de son côté avoit donné à Helene une quenouille d'or & cette belle corbeille d'argent, dont le bord étoit d'un or très-fin & admirablement bien travaillé. Phylo met près de la Princesse sa corbeille qui étoit remplie de pelotons d'une laine filée de la dernière finesse; la quenouille coiffée d'une laine de pourpre violette étoit couchée sur la corbeille. Helene se place sur le siege qu'A-dreste lui avoit présenté & qui avoit un beau marchepied, & a-

dressant la parole à son mari : Di-
vin Menelas, lui dit-elle, sçavons-
nous qui sont ces étrangers qui
nous ont fait l'honneur de venir
dans notre Palais ? Me trompai-
je , ou si j'ai découvert la vérité ?
je ne puis vous cacher ma con-
jecture ; je n'ai jamais vû ni par-
mi les hommes ni parmi les fem-
mes personne ressembler si par-
faitement à un autre , j'en suis
dans l'étonnement & dans l'admi-
ration , que ce jeune étranger res-
semble au fils du magnanime U-
lysse , c'est lui-même ; ce grand
homme le laissa encore enfant
quand vous partîtes avec tous les
Grecs , & que vous allâtes faire
une cruelle guerre aux Troyens ,
pour moi malheureuse qui ne mé-
ritois que vos mépris.

J'avois la même pensée , ré-
pondit Menelas , je n'ai jamais
vû de ressemblance si parfaite ;

» voilà le port & la taille d'Ulyffe ;
 » voilà ses yeux , sa belle tête. D'ail-
 » leurs quand je suis venu par ha-
 » zard à parler de tous les travaux
 » qu'Ulyffe a essuyés pour moi , ce
 » jeune Prince n'a pû retenir ses
 » larmes , & il a voulu les cacher
 » en mettant son manteau devant
 » ses yeux.

Alors Pisistrate , prenant la pa-
 » role , Grand Atride , lui dit-il ,
 » Prince si digne de commander à
 » tant de peuples , vous voyez assû-
 » rément devant vos yeux , le fils
 » d'Ulyffe ; mais comme il est très-
 » modeste , le respect l'empêche la
 » premiere fois qu'il a l'honneur de
 » vous voir , d'entamer de longs
 » discours devant vous , que nous
 » écoutons avec le même plaisir
 » que si nous entendions la voix
 » d'un Dieu. Nestor , qui est mon
 » pere , m'a envoyé avec lui pour
 » le conduire chez vous ; car il sou-

haitoit passionément de vous voir
 pour vous demander vos conseils
 ou votre secours ; car tous les
 malheurs qui peuvent arriver à un
 jeune homme dont le pere est ab-
 sent , & qui n'a personne qui le
 défende , sont arrivés à Telema-
 que : son pere n'est plus , & par-
 mi ses sujets il n'en trouve pas un
 qui lui aide à repousser les maux
 dont il se voit accablé.

O Dieux , s'écria alors le Roi
 Menelas , j'ai donc le plaisir de
 voir dans mon Palais le fils d'un
 homme qui a donné tant de com-
 bats pour l'amour de moi. Cer-
 tainement je me préparois à le
 préférer à tous les autres Grecs ,
 & à lui donner la premiere place
 dans mon affection , si Jupiter ,
 dont les regards découvrent tout
 ce qui se passe dans ce vaste Uni-
 vers , eût voulu nous accorder
 un heureux retour dans notre pa-

» trie ; je voulois lui donner une
 » ville dans le pays d'Argos & lui
 » bâtir un magnifique Palais , afin
 » que quittant le séjour d'Ithaque ,
 » il vînt avec toutes ses richesses ,
 » son fils & ses peuples se transpor-
 » ter dans mes États , & habiter une
 » ville que j'aurois évacuée de ses
 » habitans ; nous aurions vécu tou-
 » jours ensemble , & il n'y auroit
 » eû que la mort qui eût pû séparer
 » deux amis qui se seroient aimés si
 » tendrement , & dont l'union au-
 » roit été si délicieuse. Mais un si
 » grand bonheur a peut-être attiré
 » l'envie de ce Dieu , qui n'a refusé
 » qu'à Ulyffe seul cet heureux re-
 » tour.

Ces paroles les firent tous fon-
 dre en larmes ; la fille du grand Ju-
 piter , la belle Helene se mit à
 pleurer ; Telemaque & le grand
 Atride pleurèrent , & le fils du sa-
 ge Nestor ne demeura pas seul in-

sensible; son frere Antiloque, que
 le vaillant fils de l'Aurore avoit
 tué dans le combat , lui revint
 dans l'esprit , & à ce souvenir ,
 le visage baigné de pleurs , il dit
 à Menelas : Fils d'Atreé , toutes
 les fois que mon pere & moi nous
 entretenant dans son Palais , nous
 sommes venus à parler de vous ,
 je lui ai toujours oui dire que vous
 étiez le plus sage & le plus pru-
 dent de tous les hommes , c'est
 pourquoi j'espere que vous vou-
 drez bien suivre le conseil que j'o-
 se vous donner ; je vous avoue que
 je n'aime point les larmes qu'on
 verse à la fin du festin. Demain la
 brillante aurore ramenera le jour.
 Je n'ai garde de trouver mauvais
 qu'on pleure ceux qui sont morts
 & qui ont accompli leur destinée ;
 je sçai que le seul honneur qu'on
 puisse faire aux miserables mortels
 après leur trépas , c'est de se cou-

» per les cheveux sur leur tombeau
 » & de l'arroser de ses larmes. J'ai
 » aussi perdu sous les murs de Troye
 » un frere qui n'étoit pas le moins
 » brave des Grecs : vous le sçavez
 » mieux que moi ; car je n'ai jamais
 » eû le plaisir de le voir ; mais tout
 » le monde rend ce témoignage à
 » Antiloque , qu'il étoit au-dessus
 » des plus vaillans , soit qu'il fallût
 » poursuivre l'ennemi , ou combat-
 » tre de pied ferme.

Le Roi Menelas , prenant la
 » parole , lui répondit : Prince ,
 » vous venez de dire ce que l'hom-
 » me le plus prudent & qui seroit
 » dans un âge bien plus avancé que
 » le vôtre , pourroit dire & faire de
 » plus sensé. A vos discours pleins
 » de sagesse on voit bien de quel
 » pere vous êtes sorti ; car on recon-
 » noît toujours facilement les en-
 » fans de ceux à qui Jupiter a dé-
 » parti ses plus précieuses faveurs

dans le moment de leur naissance ^{ce}
 & dans celui de leur mariage , ^{ce}
 comme il a fait à Nestor , qu'il a ^{ce}
 toujours honoré d'une protection ^{ce}
 singulière , & à qui il a accordé ^{ce}
 la grace de passer tranquillement ^{ce}
 & à son aise sa vieillesse dans ses ^{ce}
 Etats , & d'avoir des fils distin- ^{ce}
 gués par leur sagesse & par leur ^{ce}
 courage. Cessons donc nos re- ^{ce}
 grets & nos larmes , & remet- ^{ce}
 tons-nous à table ; que l'on appor- ^{ce}
 te de l'eau pour laver les mains. ^{ce}
 Demain , dès que le jour aura pa- ^{ce}
 ru , nous pourrons Telemaque ^{ce}
 & moi avoir ensemble une con- ^{ce}
 versation aussi longue qu'il le vou- ^{ce}
 dra. ^{ce}

Il parla ainsi , & Asphalion un
 des plus fidèles serviteurs de Me-
 nelas , donna à laver. On se remet
 à table , & on recommence à
 manger.

Cependant la fille de Jupiter ,

la belle Helene , s'avisa d'une chose qui fut d'un grand secours. Elle mêla dans le vin , qu'on servoit à table , une poudre qui affoupiſſoit le deuil , calmoit la colere , & faisoit oublier tous les maux. Celui qui en avoit pris dans sa boisson n'auroit pas versé une seule larme dans toute la journée , quand même son pere & sa mere seroient morts , qu'on auroit tué en sa présence son frere ou son fils unique , & qu'il l'auroit vû de ses propres yeux : telle étoit la vertu de cette drogue que lui avoit donnée Polydamna , femme de Thonis Roi d'Egypte , dont le fertile terroir produit une infinité de plantes bonnes & mauvaises , & où tous les hommes sont excellens medecins , & c'est de-là qu'est venue la race de Peon.

Après qu'Helene eut mêlé cette merveilleuse drogue dans le

vin, elle prit la parole, & dit :
Roi Menelas, & vous jeunes
Princes, le Dieu suprême, le
grand Jupiter, mêle la vie des
hommes de biens & de maux
comme il lui plaît, car sa puissance
est sans bornes ; c'est pourquoi
jouissez presentement du plaisir
de la table, & divertissez-vous à
faire des histoires qui puissent vous
amuser ; je vous donnerai l'exem-
ple, & je vous raconterai une
histoire qui ne vous déplaira pas.
Il me seroit impossible de vous
faire ici le détail de tous les tra-
vaux du patient Ulysse, je vous
raconterai seulement une entre-
prise qu'il osa tenter au milieu des
Troyens, & dont je suis mieux
instruite que personne. Un jour
après s'être déchiré le corps à
coups de verges, & s'être cou-
vert de vieux haillons comme un
vil esclave, il entra dans la ville

• ennemie ainsi déguisé & dans un
• état bien different de celui où il
• étoit dans l'armée des Grecs , car
• il paroissoit un véritable mendiant.
• Il entra donc ainsi dans la ville des
• Troyens ; personne ne le recon-
• nut ; je fus la seule qui ne fus
• point trompée par ce déguise-
• ment ; je lui fis plusieurs questions
• pour tirer la vérité de sa bouche ,
• mais lui avec sa finesse & sa sou-
• plesse ordinaire , il évita toujours
• de me répondre & de m'éclaircir.
• Mais après que je l'eus baigné &
• parfumé d'essences ; que je lui
• eus donné des habits , & que je
• l'eus rassuré par un serment invio-
• lable que je ne le décelerois aux
• Troyens qu'après qu'il seroit re-
• tourné dans son camp , alors il
• s'ouvrit à moi & me découvrit de
• point en point tous les desseins des
• Grecs. Après cette confiance ,
• il tua de sa main un grand nombre

de Troyens & repassa dans l'ar-
 mée des Grecs , auxquels il porta
 toutes les instructions qui leur é-
 toient nécessaires pour l'exécution
 de leur grand dessein. En même
 tems toute la ville retentit des
 cris & des hurlemens des Troyen-
 nes , & moi je sentis dans mon
 cœur une secrete joie ; car entie-
 rement changée , je ne désirois
 rien tant que de retourner à Lace-
 demone , & je pleurois amère-
 ment les malheurs où la Déesse
 Venus m'avoit plongée , en me
 menant dans cette terre étrange-
 re , & en me faisant abandonner
 mon Palais , ma fille & mon ma-
 ri , qui en esprit , en beauté & en
 bonne mine ne cedit à aucun
 homme du monde.

Tout ce que vous venez de di-
 re d'Ulysse , reprit Menelas , est
 vrai dans toutes ses circonstances.
 J'ai connu à fonds plusieurs grands

» personnages ; j'ai pénétré leur
 » cœur & leur esprit, sources de
 » leurs actions, & j'ai voyagé dans
 » plusieurs contrées, mais jamais
 » je n'ai vû un homme tel qu'Ulyffe,
 » pour le courage, la patience, la
 » prudence & la force. Quel grand
 » service ne rendit-il pas aux Grecs
 » dans le cheval de bois, où les
 » principaux de l'armée s'étoient
 » enfermés avec moi, portant aux
 » Troyens la ruine & la mort. Vous
 » sortîtes de la ville pour voir cette
 » machine énorme, & il faut bien
 » croire que c'étoit quelque Dieu
 » qui se déclarant contre les Grecs
 » & voulant donner aux Troyens
 » une gloire immortelle, vous for-
 » ça à venir. Deiphobus semblable
 » à un Dieu vous accompagnoit :
 » vous fites trois fois le tour de ce
 » cheval ; vous portâtes trois fois
 » les mains sur ces embûches ca-
 » chées, comme pour les sonder ;

vous

vous appellâtes les plus braves capitaines Grecs , en les nommant chacun par leur nom , & en contrefaisant la voix de leurs femmes ; mais le fils de Tydée , le divin Ulyffe & moi , qui étions assis au milieu , nous reconnûmes votre voix , & d'abord Diomede & moi nous voulûmes prendre le parti de sortir l'épée à la main , plutôt que d'attendre que nous fussions découverts : Ulyffe nous retint & refrena cette impatience trop imprudente. Tous les autres capitaines qui étoient avec nous , demeurèrent dans un profond silence ; le seul Anticlus alloit vous répondre , mais dans le moment Ulyffe lui portant les deux mains sur la bouche sauva tous les Grecs ; car il la lui ferra si fort , qu'il l'empêcha de respirer , jusqu'à ce que la favorable Minerve vous eût emmenée d'un autre côté.

Le sage Telemaque répondit à
 » Menelas : Fils d'Atrée , tout ce
 » que vous venez de dire ne fait
 » qu'augmenter mon affliction ;
 » tant de grandes qualités n'ont pas
 » mis mon pere à couvert d'une fin
 » malheureuse , & c'est en vain que
 » son courage invincible a résisté à
 » tant de périls. Mais permettez que
 » nous allions nous coucher & que
 » le doux sommeil vienne suspen-
 » dre pendant quelques momens
 » nos chagrins & nos inquietudes.

En même tems la divine He-
 lene ordonne à ses femmes de leur
 dresser des lits sous un portique ,
 d'étendre à terre les plus belles
 peaux , de mettre sur ces peaux
 les plus belles étoffes de pourpre,
 de couvrir ces étoffes de beaux
 tapis , & d'étendre sur ces tapis
 des plus belles couvertures. Ces
 femmes obéissent ; elles sortent
 aussi-tôt de l'appartement avec

D'HOMERE. *Liv. IV.* 293
des flambeaux , & vont dresser
les lits , & un heraut conduit les
deux Princes.

Le fils d'Ulyffe & le fils de Ne-
stor coucherent ainsi dans le por-
tique au bout de la cour , & le
grand Menelas alla coucher dans
son appartement au fond de son
Palais , & Helene pleine de ma-
jesté & de grace se coucha près
de lui.

L'aurore n'eut pas plutôt an-
noncé le jour , que Menelas se
leva , prit ses habits & son épée ,
couvrit ses beaux pieds de brode-
quins magnifiques , & s'étant ren-
du dans l'appartement de Tele-
maque , il s'assit près de ce Prin-
ce , & lui parla ainsi : Genereux
Telemaque , quelle pressante af-
faire vous a amené à Lacedemo-
ne , & vous a fait exposer aux pé-
rils de la mer ? Est-ce une affaire
publique , ou une affaire parti-

culiere ? Expliquez-moi le sujet
de votre voyage.

Grand Roi, que Jupiter honore
d'une protection particuliere ; lui
répond le sage Telemaque , je
suis venu dans votre Palais pour
voir si vous ne pourriez point me
dire quelque mot qui me donne
quelque lumiere sur la destinée
de mon pere. Ma maison périt ;
tout mon bien se consume ; mon
Palais est plein d'ennemis ; les
fiers Pourfuivans de ma mere
égorgent continuellement mes
troupeaux , & ils me traitent avec
la derniere insolence : c'est pour-
quoi je viens embrasser vos ge-
noux & vous prier de m'appren-
dre le malheureux sort de mon pe-
re , si vous en avez été temoin ,
ou si vous l'avez appris de quel-
ques voyageurs ; car il est bien
sûr que sa mere en le mettant au
monde , l'a livré à un cruel destin.

Qu'aucun égard pour moi, ni aucune compassion ne vous portent à me menager; dites-moi fans nul déguifement tout ce que vous avez vû ou fçû, je vous en conjure; fi jamais mon pere vous a rendu quelque fervice, foit en vous donnant les confeils, foit en s'expoſant pour vous aux plus perilleuſes aventures ſous les remparts de Troye où vous avez tant ſouffert avec tous les Grecs, témoignez - moi aujourd'hui que vous n'avez pas oublié ſes ſervices, & dites-moi la vérité.

Menelas penetré d'indignation de ce qu'il venoit d'entendre, ſ'écria, O Dieux, ſe peut-il que des hommes ſi lâches prétendent ſ'emparer de la couche d'un ſi grand homme! Comme lorsqu'une biche timide prend ſes jeunes faons, encore ſans force & à qui elle donne encore à tetter, &

20 après les avoir portés dans le re-
20 paire d'un fort lion au milieu d'une
20 forêt, elle sort pour aller paître
20 sur les collines & dans les vallons;
20 pendant ce tems-là le lion revient
20 dans son antre, & trouvant ces
20 nouveaux hôtes, il les met en
20 pieces: il en sera de-même de ces
20 Poursuivans; Ulyffe revenu, con-
20 tre leurs esperances, les mettra
20 tous à mort. Grand Jupiter, &
20 vous, Minerve & Apollon, fai-
20 tes qu'Ulyffe tombe tout-à-coup
20 sur ces insolens, tel qu'il étoit lors-
20 qu'au milieu de la belle ville de
20 Lesbos, défié à la lutte par le
20 vaillant Roi Philomelides, il le
20 terrassa, & réjouit par sa victoire
20 tous les Grecs spectateurs de son
20 combat. Ah! ces lâches périroient
20 bien-tôt, & feroient des noces
20 bien funestes. Mais, Prince, sur ce
20 que vous souhaitez de moi, je ne
20 biaiſerai point, & je ne vous trom-

perai point. Je vous dirai sincère-
ment ce que j'ai appris d'un Dieu
marin qui ne dit jamais que la véri-
té ; je ne vous celerai rien de tout
ce que j'ai entendu de sa bouche.

A mon retour de Troye les
Dieux, bien-loin de favoriser l'im-
patience que j'avois d'arriver dans
mes États, me retinrent en Egy-
pte, parce que je ne leur avois
pas offert les hecatombes que je
leur devois ; car les Dieux veu-
lent que nous nous souvenions
toujours de leurs commande-
mens, & que nous leur rendions
nos hommages. Dans la mer d'E-
gypte, vis-à-vis du Nil, il y a
une certaine île qu'on appelle le
Phare ; elle est éloignée d'une des
embouchures de ce fleuve d'au-
tant de chemin qu'en peut faire en
un jour un vaisseau qui a le vent en
poupe : cette île a un bon port
d'où les vaisseaux se mettent com-

modément en mer après y avoir
fait de l'eau. Les Dieux me retin-
rent là vingt jours entiers , sans
m'envoyer aucun des vents qui
sont nécessaires pour sortir du
port , & qui accompagnent heu-
reusement les vaisseaux qui font
voile. Mes provisions étoient dé-
jà presque toutes consumées , le
courage de mes compagnons ab-
batu , & j'étois perdu sans res-
source , si une Déesse n'eût eû
compassion de moi. Eidothée ,
fille de Protée Dieu marin ,
touchée de l'état malheureux où
elle me voyoit , vint à maren-
contre comme j'étois séparé de
mes compagnons , qui dispersés
dans l'île , pêchoient à la ligne ;
car la faim les portoit à se servir
de tous les alimens que la fortu-
ne leur présentoit. Cette Déesse
s'approchant de moi , m'adresse la
parole , & me dit : Etranger , est-

ce folie , négligence ou deſſein
 formé qui vous retiennent dans
 la triſte ſituation où vous êtes ,
 & prenez-vous plaisir à être mal-
 heureux ? Pourquoi demeurez-
 vous ſi long-tems dans cette île ,
 ſans trouver aucune fin à vos tra-
 vaux ? Cependant vos compa-
 gnons perdent tout courage.

Elle parla ainſi , & frappé d'ad-
 miration , je lui répondis : Grande
 Déeſſe , car il eſt aiſé de voir que
 je parle à une Divinité , je ne
 m'arrête point ici volontairement ;
 il faut ſans doute que j'aye of-
 fenſé les Immortels qui habi-
 tent les cieux : mais puiſque vous
 êtes ſi bonne & ſi généreufe ,
 dites-moi , je vous prie , quel
 Dieu me retient dans cette île
 deſerte & me ferme tous les che-
 mins de la vaſte mer ; & enſei-
 gnez-moi les moyens de retour-
 ner dans ma patrie. J'eſpere qu'ap-

paifé par mes facrifices , il voudra bien me laiffer partir.

Etranger , me repartit la Déesfe, je ne vous déguiferai rien , & je vous dirai tout ce que je fais. Un vieillard marin de la race des Immortels , & toujours vrai dans fes réponfes , vient tous les jours fur ce rivage ; c'est Protée l'Egyptien , qui connoît les profondeurs de toutes les mers , & qui eft comme le principal ministre de Neptune , c'est de lui que j'ai reçu le jour ; fi vous mettez tant en embuscade , vous pouvez le furprendre , il vous dira la route que vous devez tenir , & vous enseignera les moyens de retourner dans votre patrie ; il vous apprendra même , fi vous voulez , tout le bien & tout le mal qui eft arrivé chez vous pendant votre abfence depuis que vous êtes parti pour ce voyage si long & si périlleux.

Mais, divine Nymphé, je ne puis rien sans votre secours, lui répondis-je, enseignez-moi, je vous prie, quelles sortes d'em- bûches il faut dresser à ce Dieu marin, afin qu'il ne puisse les prévoir pour les éviter. Car il est bien difficile à un mortel de surprendre un Dieu.

La Déesse exauça ma prière, & me dit : Je vais vous enseigner la manière dont vous devez vous conduire, prenez bien garde de ne pas l'oublier. Tous les jours, à l'heure que le soleil parvenu au plus haut des cieux enflamme l'air de ses rayons, ce Dieu, qui est toujours vrai dans ses réponses, sort des antres profonds de la mer aux souffles du Zephyre, & tout couvert d'algue & d'écume, il va se coucher dans des grottes fraîches & charman- tes. Quantité de monstres marins,

peuples de la Déesse Amphitrite ;
sortent aussi des abymes de la mer ,
vont se reposer tout autour de lui ,
& remplissent ces grottes d'une
odeur de marine que l'on ne peut
supporter. Demain dès que l'au-
rore commencera à paroître , je
vous cacherai dans ces grottes ;
cependant ayez soin de choisir
trois des plus braves & des plus
déterminés de vos compagnons
qui sont sur vos vaisseaux. Je vais
vous découvrir toutes les ruses &
tous les stratagèmes dont ce Dieu
se servira contre vous. A son arri-
vée il commencera par compter &
faire passer en revue devant lui
tous ses monstres ; quand il les au-
ra tous vus & bien comptés , il se
couchera au milieu comme un
berger au milieu de son troupeau.
Lorsque vous le verrez assoupi ,
rappelez toutes vos forces & tout
votre courage , & vous jettant

tous sur lui , ferrez-le très-étroite-
ment malgré ses efforts , car pour
vous échapper il se metamorpho-
fera en mille manieres : il pren-
dra la figure de tous les animaux
les plus feroces. Il se changera
aussi en eau ; il deviendra feu : que
toutes ces formes affreuses ne
vous épouvantent point , & ne
vous obligent point à lâcher pri-
se ; au-contraire liez-le & le rete-
nez plus fortement. Mais dès que
revenu à la premiere forme , où
il étoit quand il s'est endormi , il
commencera à vous interroger ,
alors n'usez plus de violence.
Vous n'aurez qu'à le délier & à
lui demander qui est le Dieu qui
vous poursuit si cruellement.

En achevant ces mots , elle se
plongea dans la mer ; les flots fi-
rent un grand bruit & se blanchi-
rent d'écume. Sur l'heure même je
repris le chemin de mes vaisseaux ,

qui étoient retirés sur le sable , &
en marchant mon cœur étoit agité
de différens penfers. Quand je fus
arrivé à ma flotte , nous préparâ-
mes le souper , & la nuit venue
nous nous couchâmes sur le riva-
ge. Le lendemain à la pointe du
jour , après avoir fait mes prieres
aux Dieux , je me mis en chemin
pour me rendre au même lieu où
la Déesse m'avoit parlé , & je me-
nai avec moi trois de mes compa-
gnons les plus hardis pour tout
entreprendre , & dont j'étois le
plus afsûré.

Cependant la Nymphé , qui
s'étoit plongée dans la mer , en
fortit , portant avec elle quatre
peaux de veaux marins qui ne ve-
noient que d'être dépouillés , c'é-
toit la ruse qu'elle avoit imaginée
pour tromper son pere. En même
tems elle creusa dans le sable une
espèce de caverne où elle se tint ,

en nous attendant ; nous arrivons
auprès d'elle ; elle nous place &
nous met sur chacun une de ces
peaux qu'elle avoit apportées.
Voilà donc notre embuscade dressée,
mais une embuscade insupportable
& où nous ne pouvions durer ;
car l'odeur empoisonnée de ces
veaux marins nous suffoquoit.
Eh , qui est-ce qui pourroit
se tenir long-tems dans une peau
de monstre marin ? Mais la Déesse
nous sauva , en s'avisant d'un remède
qui nous fut d'un très-grand secours.
Elle nous mit à chacun dans les
narines une goutte d'ambrosie ,
qui répandant une odeur celeste ,
surmonta bien-tôt celle des veaux
marins. Nous demeurâmes en cet
état toute la matinée avec tout
le courage imaginable. Cependant
les monstres marins sortent de la
mer en foule & se couchent le
long du rivage. Sur

» le midi le Dieu marin sortit de la
» mer , & trouva son troupeau en
» bon état ; car il visita tous ses
» monstres les uns après les autres
» & les compta. Il nous passa en
» revue avec eux , sans entrer dans
» le moindre soupçon que ce fût
» une embûche. Il se couche au
» milieu : nous ne le vîmes pas
» plutôôt assoupi , que nous nous
» jettâmes tous sur lui avec des cris
» épouvantables , & nous le ferrâ-
» mes très-étroitement entre nos
» bras. Le vieillard n'oublia pas
» en cette occasion son art ordina-
» re ; il se changea d'abord en un
» énorme lion ; il prit ensuite la fi-
» gure d'un dragon horrible ; il de-
» vint léopard , sanglier ; il se chan-
» gea en eau ; enfin il nous parut
» comme un grand arbre.

» A tous ces changemens nous
» le ferrions encore davantage sans
» nous épouvanter , jusqu'à ce

qu'enfin las de ses ruses , il nous
questionna le premier : Fils d'A-
trée , me dit-il , quel Dieu vous
a suggeré ce conseil & vous a
donné le moyen de me prendre
dans vos pieges? Que desirez-vous
de moi ?

Alors , le lâchant & n'usant
plus de violence , je lui répondis
avec respect : Divinité de la mer ,
pourquoi me faites-vous ces que-
stions pour éviter de me répondre?
vous n'ignorez pas les maux qui
me pressent ; vous savez que je
suis retenu dans cette île , & que
je ne puis trouver le moyen d'en
sortir ; mon cœur se consume de
douleur & d'impatience. Dites-
moi donc , je vous prie , car rien
n'est caché aux Dieux , dites-moi
qui est le Dieu qui me retient ici
malgré moi , & qui me ferme les
chemins de la vaste mer , &
enseignez - moi le moyen de

- » m'en retourner dans ma patrie.
» Vous deviez avant toutes cho-
» ses , me répondit le Dieu marin ,
» offrir vos sacrifices à Jupiter & à
» tous les autres Dieux , & ne vous
» embarquer qu'après vous être ac-
» quité dignement de ce devoir.
» C'étoit le seul moyen de retour-
» ner heureusement dans vos États;
» le Destin inflexible ne vous per-
» met de revoir vos amis , votre Pa-
» lais & votre chere patrie , que
» vous ne soyez retourné encore
» dans le fleuve Egyptus , qui des-
» cend de Jupiter , & que vous
» n'ayez offert des hecatombes par-
» faites aux Dieux immortels qui ha-
» bitent l'Olympe ; alors seulement
» les Dieux vous accorderont cet
» heureux retour que vous désirez
» avec tant d'ardeur & d'impatien-
» ce.
» Il dit , & mon cœur fut saisi de
» douleur & de tristesse , parce que

ce Dieu m'ordonnoit de rentrer «
dans le fleuve Egyptus dont le «
chemin est difficile & dangereux; «
mais faisant effort sur moi-même «
& surmontant mon chagrin, je «
lui répondis: Sage vieillard, j'é- «
xécuterai vos ordres. Mais avant «
que je me sépare de vous, dites- «
moi, je vous prie, sans me rien «
déguiser, si tous les Grecs que «
nous quittâmes Nestor & moi à «
notre départ de Troye, sont arri- «
vés heureusement dans leur pa- «
trie, ou s'il y en a quelqu'un qui «
soit mort sur ses vaisseaux ou entre «
les mains de ses amis, après avoir «
terminé une si cruelle guerre. «

Fils d'Atrée, me répond le «
Dieu, pourquoi me faites - vous «
toutes ces questions? il n'est pas «
nécessaire que vous sachiez tout «
ce qui s'est passé; votre curiosité «
vous coûteroit cher, & vous ne «
pourriez le savoir sans verser bien «

» des larmes. Plusieurs sont morts ;
» plusieurs autres sont échappés.
» Vous avez perdu deux généraux
» dans le voyage ; car je ne vous
» parle point des pertes que vous
» avez faites dans les combats ; vous
» y étiez présent ; un autre de vos
» généraux , encore plein de vie ,
» est retenu dans la vaste mer. Ajax
» fils d'Oilée a péri malheureuse-
» ment avec sa flotte ; car son vais-
»seau ayant été brisé par la tempê-
»te , comme il luttoit contre les
» flots , Neptune le poussa sur les
» roches Gyréenes & le tira de ce
» grand peril ; il avoit évité la mort
» malgré la haine de Minerve , s'il
» n'eût prononcé une parole trop
» superbe qui le fit périr ; il dit que
» par ses seules forces il s'étoit tiré
» de ces gouffres malgré les Dieux.
» Neptune , qui entendit cette im-
»piété , prit son redoutable trident ,
» & en frappa la roche sur laquelle

ce Prince étoit assis. La moitié de la roche demeura ferme sur ses racines, & l'autre moitié se détachant comme une montagne, tomba dans la mer, & le précipita avec elle dans ses abymes. Voilà la mort malheureuse dont il périt, enseveli dans les ondes. Le Roi votre frere échappa de cette tempête avec ses vaisseaux; car Junon lui prêta son secours; mais comme il étoit prêt d'aborder au promontoire de Malée, un tourbillon de vent emporta ses navires & les poussa à l'extrémité du golphe, dans ce coin de terre qu'habitoit autrefois Thyeste, & où Egisthe regnoit alors. Quoiqu'il fût encore éloigné de Lacedemone, il ne laissa pas de se regarder comme heureusement arrivé dans sa patrie. Les Dieux calmerent les vents; il descendit de son vaisseau, & embrassant la ter-

» re de cette chère patrie qu'il re-
» voyoit avec tant de plaisir , il ver-
» sa des larmes de joie. Il fut d'abord
» apperçu par une sentinelle que le
» traître Egisthe avoit placée sur le
» sommet du promontoire pour ob-
» server son arrivée , & il lui avoit
» promis pour recompense deux ta-
» lens d'or. Il y avoit un an entier
» que cette sentinelle étoit aux a-
» guets pour empêcher qu'il ne lui
» échappât & qu'il n'eût le tems de
» se mettre sur ses gardes. Le voyant
» donc arrivé , il va en diligence
» annoncer cette nouvelle au Roi,
» qui en même tems se met à dres-
» ser ses embuscades. Il choisit dans
» le peuple vingt garnemens des
» plus déterminés , les met en em-
» buscade , fait préparer un magni-
» fique festin , & sortant avec un
» nombreux cortège de chars & de
» chevaux , il va au-devant d'Agamemnon pour le recevoir & le

mener dans son Palais où il devoit exécuter son infame entreprise. Il mene en pompe ce Prince , qui ne se doutoit point de sa trahison , le fait mettre à table , & là il le tue comme on tue un taureau à sa creche. Tous les compagnons de ce Prince ont le même sort ; mais quoique surpris , ils ne laissèrent pas de vendre chèrement leur vie , car ils tuerent tous les assassins dont Egisthe s'étoit servi pour ce crime abominable : il n'en échappa pas un seul.

Il parla ainsi , & moi pénétré de douleur je me jette sur le sable , que je baigne de mes larmes , & m'abandonnant au désespoir , je ne veux plus vivre ni jouir de la lumière du soleil. Mais après que j'eus bien répandü des pleurs , le Dieu marin me dit : Fils d'Atrée , le tems est précieux , ne le perdez

pas ; cessez de pleurer inutilement ;
avec toutes vos larmes nous ne
trouverons point la fin de vos
malheurs ; cherchez plutôt les
moyens les plus prompts de re-
tourner dans vos Etats : vous trou-
verez encore ce traître plein de
vie , à moins qu'Oreste ne vous
ait prévenu , qu'il n'ait déjà ven-
gé son pere , & fait tomber ce
meurtrier sous ses coups. Mais en
ce cas-là vous pourriez toujours
assister au repas de ses funeraillles.
Ces paroles ranimèrent mon cou-
rage ; je sentis mon cœur repren-
dre sa vigueur , & j'eus quelques
mouvemens de joie. Etant donc
revenu à moi , je lui dis : Vous
m'avez fort bien instruit du sort
des deux generaux qui ont peri à
leur retour de Troye , mais je
vous prie de me nommer le troi-
sième qui est retenu mort ou vif
dans une île de la vaste mer ; quel-
que

que triste que soit cette nouvelle, ce
je desire de l'apprendre. En mê- ce
me tems, sans balancer, il me ré- ce
pondit : C'est le fils de Laerte, ce
Roi d'Ithaque ; je l'ai vû moi- ce
même fondre en larmes dans le ce
Palais de Calypso qui le retient ce
malgré lui, & qui le prive de tous ce
les moyens de retourner dans sa ce
patrie, car il n'a ni vaisseaux ni ce
rameurs qui puissent le conduire ce
sur les flots de la vaste mer. Pour ce
vous, Roi Menelas, continua- ce
t-il, ce n'est pas l'ordre du Destin ce
que vous mouriez à Argos ; les ce
Immortels vous enverront dans ce
les Champs Elysiens à l'extrémité ce
de la terre, où le sage Rhadaman- ce
the donne des loix, où les hom- ce
mes passent une vie douce & tran- ce
quille, où l'on ne sent ni les nei- ce
ges ni les frimats de l'hyver, ni ce
les pluies, mais où l'air est tou- ce
jours rafraichi par les douces ha- ce

» leines des Zephyres que l'Océan
 » y envoie continuellement ; &
 » ces Dieux puissans vous accorde-
 » ront ce grand privilége , parce
 » que vous avez épousé Helene , &
 » que vous êtes gendre du grand
 » Jupiter.

» En finissant ces mots , il se
 » plonge dans la mer , & moi je
 » pris le chemin de mes vaisseaux
 » avec mes^o fidèles compagnons ,
 » l'esprit agité de différentes pen-
 » sées.

» Quand nous fûmes arrivés à
 » notre flotte , on prépara le sou-
 » per , & la nuit vint couvrir la ter-
 » re de ses ombres. Nous couchâ-
 » mes sur le rivage , & le lende-
 » main dès que la brillante aurore
 » eut ramené le jour , nous tirâmes
 » les vaisseaux en mer , nous dres-
 » sâmes les mâts , nous déployâmes
 » les voiles , & mes compagnons
 » se plaçant sur les bancs , firent

blanchir la mer sous l'effort de leurs rames. J'arrivai bien-tôt à l'embouchure du fleuve Egyptus qui tire ses sources de Jupiter. J'arrêtai là mes vaisseaux, j'offris des hecatombes parfaites, & quand j'eus appaisé la colere des Dieux immortels, j'élevai un tombeau à Agamemnon, afin que sa gloire passât d'âge en âge. Après m'être acquitté de ces devoirs, je remis à la voile. Les Dieux m'envoyèrent un vent très-favorable, & en peu de tems ils me ramenerent dans mes Etats. Voilà tout ce que je puis vous apprendre. Mais Telemaque demeurez chez moi encore quelque tems. Dans dix ou douze jours je vous renverrai avec des présens; je vous donnerai trois de mes meilleurs chevaux & un beau char. J'ajouterais à cela une belle coupe d'or, qui vous servira à

» faire vos libations , & qui vous
 » fera souvenir de moi.

Le sage Telemaque répondit :
 » Fils d'Atrée , ne me retenez pas
 » ici plus long-tems. Si je ne con-
 » sultois que mon inclination , je
 » resterois de tout mon cœur avec
 » vous une année entiere , & j'ou-
 » blierois ma maison & mes parens,
 » tant j'ai de plaisir à vous entendre.
 » Mais les compagnons que j'ai
 » laissés à Pylos s'affligent de mon
 » absence , & vous voulez encore
 » me retenir. Pour ce qui est des
 » présens que vous voulez me faire ,
 » je vous prie de les garder , ou
 » souffrez que je ne reçoive qu'un
 » simple bijou. Je n'emmenerai
 » point vos chevaux à Ithaque ,
 » mais je vous les laisserai ici , car
 » ils sont nécessaires à vos plaisirs.
 » Vous regnez dans un grand pays,
 » qui consiste en des campagnes
 » spacieuses , où tout ce qui est né-

cessaire pour la nourriture des chevaux, croît abondamment, au-lieu que dans Ithaque il n'y a ni plaines où l'on puisse faire des courses, ni pâturages pour des haras ; elle n'est propre qu'à nourrir des chevres, & avec cela elle m'est plus agréable que les pays où l'on nourrit des chevaux. D'ordinaire les îles, sur-tout celles qui sont dans nos mers, n'abondent pas en pâturages & n'ont pas de grandes plaines, & Ithaque encore moins que les autres.

Ménelas l'entendant parler ainsi se mit à sourire, & en l'embrassant, il lui dit : Mon cher fils, par tous vos discours vous faites bien connoître la noblesse du sang dont vous sortez. Je changerai donc mes présens, car cela m'est facile, & parmi les choses rares que je garde dans mon Palais, je choisirai la plus belle &

la plus précieuse. Je vous donnerai une urne admirablement bien travaillée ; elle est toute d'argent & ses bords sont d'un or très-fin ; c'est un ouvrage de Vulcain même. Un grand heros , le Roi des Sidoniens , m'en fit present , lorsqu'à mon retour il me reçut dans son Palais. Je veux que vous la receviez de ma main.

C'est ainsi que s'entretenoient ces deux Princes. Les Officiers du Roi arrivent pour préparer le dîner ; ils amènent des moutons & apportent d'excellent vin , & leurs femmes les suivent avec des corbeilles pleines des dons de Cérés.

Cependant les désordres continuent dans Ithaque ; les fiers Pourfuivans se divertissent devant le Palais d'Ulyffe à jouer au disque & à lancer le javelot dans des cours spacieuses préparées avec

soin , & qui étoient le theatre ordinaire de leurs insolences. Antinoüs & Eurymaque , qui en étoient les plus considérables & comme les chefs , car ils surpassoient tous les autres en courage , étoient assis à les regarder. Noëmon , fils de Phronius , s'approchant du premier , lui dit : Antinoüs , fait-on quand Telemaque doit être de retour de Pylos , car il a emmené mon vaisseau , & j'en ai grand besoin pour passer en Elide où j'ai douze belles cauales & plusieurs mulets , qui ne sont pas encore domptés , & je voudrois en dresser quelqu'un & l'accoûtumer au joug.

Il parla ainsi , & les Pour suivans sont fort étonnés de cette nouvelle , car ils ne pensoient pas que Telemaque fût allé à Pylos , mais ils croyoient qu'il étoit aux champs pour voir ses trou-

peaux , & pour s'entretenir avec celui qui en avoit l'intendance.

Le fils d'Eupeithes , Antinoüs , prenant la parole , & l'interrogeant à son tour : Noëmon , dites-moi la vérité , quel jour est parti Telemaque ? Qui sont les jeunes gens qui l'ont suivi ? Les a-t-il choisis dans Ithaque , ou n'a-t-il pris que de ses domestiques & de ses esclaves ? car il pourroit bien ne s'être fait accompagner que par ces fortes de gens. Dites-moi aussi sans déguisement s'il a pris votre vaisseau malgré vous , ou si vous le lui avez donné de votre bon gré sur ce qu'il vous l'a demandé lui-même ?

C'est moi-même qui le lui ai volontairement prêté , répondit le sage Noëmon ; quelque autre en ma place auroit-il pû faire autrement , quand un Prince comme celui-là , accablé de chagrins ,

D'HOMERE. *Liv. IV.* 323
& qui roule de grands desseins
dans sa tête, l'auroit demandé? il
étoit difficile & dangereux même
de le refuser. Les jeunes gens qui
l'ont suivi sont la fleur de notre
jeunesse, & je remarquai Men-
tor à leur tête, à moins que ce
ne fût quelque Dieu; je puis
pourtant assurer qu'il ressembloit
parfaitement à Mentor. Mais ce
qui m'étonne, & que je ne com-
prends point, c'est qu'hier encore
avant le point du jour je vis Men-
tor de mes yeux, & je l'avois vû
embarquer de mes yeux avec
Telemaque pour Pylos.

Après avoir ainsi parlé, il re-
tourna dans la maison de son pe-
re, & ces deux Princes demeu-
rerent fort étonnés. Les autres
Poursuivans de Penelope quittant
leurs jeux, vinrent s'asseoir en
foule, & Antinoüs l'esprit agité
de noires pensées & les yeux étin-

celans de fureur , éclata en ces
 termes : O Dieux , quelle auda-
 cieuse entreprise pour Telema-
 que , que ce voyage ! Nous pen-
 sions que ses menaces seroient
 sans effet. Ce jeune homme est
 pourtant parti à notre insçû , &
 a mené avec lui notre plus bra-
 ve jeunesse ; ce mal pourroit al-
 ler plus loin , mais il retombera
 sur sa tête avant qu'il puisse exé-
 cuter contre nous ses pernicieux
 desseins. Donnez-moi donc prom-
 ptement le vaisseau le plus le-
 ger & vingt bons rameurs ; j'i-
 rai l'attendre à son retour , & je
 lui dresserai une embuscade en-
 tre Ithaque & Samos , afin que
 le voyage qu'il a entrepris pour
 apprendre des nouvelles de son
 pere , lui soit funeste.

Il dit , & tous les Princes loue-
 rent son dessein & l'exhorterent
 à l'exécuter. En même tems ils

D' H O M E R E. *Liv. IV. 325*
rentrent dans le Palais d'Ulyffe.
Penelope fut bien-tôt informée
des discours que ces Princes a-
voient tenus & du complot qu'ils
avoient formé. Le heraut Me-
don , qui avoit tout entendu hors
de la cour , lui en alla faire un
rapport fidèle. Car pendant que
ces Princes tenoient leur conseil
secret dans le Palais , ce heraut
alla à l'appartement de Penelope
pour l'instruire de ce qui s'étoit
passé. Dès que Penelope l'apper-
çut à la porte de sa chambre , He-
raut , lui dit-elle , pourquoi les
fiers Pourfuivans vous envoient-
ils ici ? Est-ce pour ordonner à
mes femmes de quitter leur travail
& d'aller leur préparer un festin ?
Ah , pourquoi ont-ils jamais pen-
sé à moi ! Pourquoi le ciel a-t-il
permis qu'ils aient jamais mis
le pied dans ce Palais ! Au-
moins si ce repas étoit leur der-

» nier repas , & la fin de leur a-
 » mour & de leur insolence ! Lâ-
 » ches, qui vous êtes assemblés ici
 » pour consumer le bien du sage
 » Telemaque , n'avez-vous jamais
 » oui dire à vos peres dans votre
 » enfance quel homme c'étoit qu'U-
 » lyffe , & comment il vivoit avec
 » eux , sans jamais faire la moindre
 » injustice à personne , sans dire la
 » moindre parole désobligeante , &
 » ce qui n'est pas défendu aux Rois
 » mêmes les plus justes , sans mar-
 » quer aucune préférence en ai-
 » mant l'un & haïssant l'autre ; en
 » un mot , sans donner jamais au-
 » cun sujet de plainte au moindre
 » de ses sujets ? Ah ! votre mauvais
 » cœur ne se montre que trop par
 » toutes ces actions indignes. L'in-
 » gratitude est le prix dont on paie
 » aujourd'hui les bienfaits.

» Grande Reine , repartit le pru-
 » dent Medon , plût aux Dieux

que ce fût là le plus grand mal ;
 mais ces Princes en machinent
 un bien plus grand & plus terri-
 ble encore , veuille le fils de Sa-
 turne confondre leurs projets ! Ils
 se préparent à tuer Telemaque ,
 & ils vont lui dresser des embû-
 ches à son retour de Pylos & de
 Lacedemone , où il est allé pour
 apprendre le sort du Roi son pere .

A ces mots Penelope tombe
 en foiblesse. Tout d'un coup le
 cœur & les genoux lui manquent ;
 elle est long-tems sans pouvoir
 proferer une seule parole , & ses
 yeux sont noyés de pleurs. Enfin
 revenue de sa défaillance , elle dit
 à mots entrecoupés : Heraut ,
 pourquoi mon fils est-il parti ?
 quelle nécessité de monter sur des
 vaisseaux & d'aller courir les mers
 avec tant de peril ? est-ce pour ne
 laisser pas même la mémoire de
 son nom parmi les hommes ?

• Je ne fais , répondit Medon , si
 • quelque Dieu lui a inspiré ce des-
 • sein , ou si de lui-même il a entre-
 • pris ce voyage pour aller appren-
 • dre des nouvelles , ou du retour
 • du Roi ou de sa triste destinée.

En achevant ces mots , il se
 retire. Penelope demeure en proie
 à sa douleur ; elle n'a plus la force
 de se tenir sur son siege , elle se
 jette sur le plancher de sa cham-
 bre & remplit l'air de ses cris.
 Toutes ses femmes l'entourent
 & accompagnent ses cris de leurs
 gémissemens & de leurs plaintes.
 Enfin elle rompt le silence , & leur
 • dit : Mes amies , les Dieux m'ont
 • choisie préférablement à toutes
 • les femmes de mon siècle pour
 • m'accabler de douleurs. Premie-
 • rement j'ai perdu un mari d'une
 • valeur heroïque , orné de toutes
 • les vertus , & dont la gloire est
 • répandue dans toute la Grece. Et

mon fils unique vient de m'être enlevé par les tempêtes ; il est péri malheureusement. Je n'ai point été avertie de son départ. Malheureuses que vous êtes , n'étoit-il pas de votre devoir de m'éveiller, puisque vous étiez parfaitement instruites du tems où il s'embarquoit ? Si vous m'aviez découvert son dessein , ou je l'aurois retenu près de moi , quelque envie qu'il eût eû de partir , ou bien il m'auroit vû mourir à ses yeux avant son départ. Mais qu'on aille appeller le vieillard Dolius , ce serviteur fidèle que mon pere me donna quand je vins à Ithaque , & qui a soin de mes jardins. Il ira en diligence annoncer à Laerte tout ce qui se passe , afin que si sa prudence lui suggere quelque bon conseil , il vienne nous en faire part , & porter ses plaintes au peuple qui va laisser périr son

petit-fils, le fils du divin Ulysse.

Alors la nourrice Euryclée prenant la parole, dit : Ma Princesse, vous pouvez me faire mourir ou me retenir dans une étroite prison, je ne vous cacherais point ce que j'ai fait. J'ai su le dessein de ce cher Prince, je lui ai même donné tout ce qu'il a voulu ; c'est moi qui lui ai fourni toutes les provisions pour son voyage, mais il a exigé de moi un grand serment, que je ne vous apprendrois son départ que le douzième jour, à moins qu'en étant informée d'ailleurs vous ne m'en demandassiez des nouvelles ; car il craignoit que votre douleur ne vous portât à de trop grands excès contre vous-même. Mais si vous voulez bien suivre mon conseil, vous vous purifierez ; vous prendrez vos habits les plus magnifiques ; vous monterez au haut de votre

appartement suivie de vos femmes ; & là vous adresserez vos prières à la Déesse Minerve , qui est assez puissante pour tirer le Prince votre fils des bras mêmes de la mort. Ne fatiguez pas inutilement Laerte , qui est dans une si grande vieillesse & si abattu. Je ne faurois croire que la race d'Arcesius soit l'objet de la haine des Dieux immortels ; assurément il en restera quelque rejetton qui règnera dans ce Palais , & qui jouira de ces campagnes fertiles , qui dépendent d'Ithaque.

Ces paroles calmèrent la douleur de Penelope , & firent cesser ses larmes. Elle se purifie , prend ses habits les plus magnifiques , & suivie de ses femmes elle monte au plus haut de son Palais , & présentant à Minerve dans une corbeille l'orge sacré , elle lui adresse cette prière : Invincible

» fille du Dieu qui est armé de sa
 » redoutable égide , écoutez mes
 » vœux. Si jamais le sage Ulyffe
 » a fait brûler sur vos autels dans
 » son Palais la graisse de l'élite de
 » ses troupeaux , souvenez - vous
 » aujourd'hui de ses sacrifices ,
 » sauvez mon fils & délivrez-moi
 » de ces fiers Pourfuivans qui com-
 » mettent chez moi tant d'insolen-
 » ces. Elle accompagna cette prié-
 » re de cris & de larmes , & la
 » Déesse l'exauça.

Cependant les Pourfuivans ,
 qui avoient entendu le bruit que
 la Reine & ses femmes avoient
 fait , alloient & venoient dans
 le Palais , & il y en eut quel-
 qu'un des plus imprudens qui dit
 » tout haut : Assûrément la Reine
 » prépare aujourd'hui le festin de
 » ses nôces , & elle ne fait pas qu'u-
 » ne mort prochaine menace son
 » fils. Insensés qu'ils étoient ! les

Dieux préparoient à leurs complots détestables un succès bien différent de celui qu'ils attendoient.

Antinoüs entendant ce discours imprudent, prit la parole, & dit : Malheureux Princes, cessez ces propos teméraires, de peur que quelqu'un n'aille les rapporter dans ce Palais ; gardons le silence, & exécutons notre projet.

En même tems il choisit vingt bons rameurs. Ils vont tous sur le rivage, tirent un vaisseau en mer, dressent le mât, disposent les rames & déploient les voiles. Leurs esclaves, pleins de courage, portent leurs armes. Quand tout fut prêt, ils montent tous dans le vaisseau, préparent leur souper, & attendent que l'étoile du soir vienne leur donner le signal du départ.

.. Cependant la sage Penelope

s'étoit couchée sans prendre aucune nourriture, toujours occupée de son cher fils, & pleine d'inquiétude dans l'attente incertaine s'il éviteroit la mort, ou s'il tomberoit dans les pièges que lui dressoient ces insolens. Une lionne, qui se voit environnée d'une multitude de chasseurs qui l'ont surprise après lui avoir ôté ses lionceaux, n'est pas plus émue ni plus agitée: elle ne pouvoit trouver aucun repos. Enfin le sommeil vint calmer son agitation & fermer ses paupières. Minerve pour la consoler forma un phantôme qui ressembloit parfaitement à la Princesse Iphthimé sœur de Penelope & fille du magnanime Icarius, qu'Eumelus Roi de Pheres avoit épousée. Cette Déesse l'envoya au Palais d'Ulysse pour tâcher d'appaîser l'affliction de cette Princesse, &

de faire cesser ses plaintes & ses déplaisirs. Cette image entre donc dans la chambre où elle étoit couchée, quoique les portes fussent fermées; elle se place sur sa tête, & lui dit : Penelope, vous dormez accablée de deuil & de tristesse. Mais non, les Dieux immortels ne veulent point que vous pleuriez & que vous vous livriez en proie à la douleur. Votre fils va revenir; il n'a pas encore offensé les Dieux pour attirer leur vengeance.

La chaste Penelope, profondément endormie dans le Palais des songes, lui répondit : Mais sœur, pourquoi venez-vous ici, vous n'y êtes jamais venue, car vous habitez un pays fort éloigné. Vous me commandez de la part des Dieux d'essuyer mes pleurs & de calmer les douleurs qui me dévorent. Mais le puis-je ?

» Après avoir perdu un mari d'une
 » valeur fans égale , orné de tou-
 » tes les vertus & l'admiration de
 » toute la Grece ; pour comble de
 » malheurs j'apprends que mon fils
 » unique vient de s'embarquer.
 » C'est un enfant qui n'est point fait
 » aux travaux & qui n'a nulle expe-
 » rience pour parler dans les affem-
 » blées ; je suis encore plus affligée
 » pour ce cher fils , que je ne le suis
 » pour mon mari, & je tremble qu'il
 » ne lui arrive quelque chose de fu-
 » neste , soit dans les pays où il va
 » s'engager , soit sur la mer ; car il
 » a bien des ennemis qui lui dressent
 » des embûches , & qui épient son
 » retour pour exécuter leur perni-
 » cieux dessein.

L'image d'Iphthimé lui répond :
 » Prenez courage , ma sœur , &
 » dissipez toutes vos allarmes , vo-
 » tre fils a avec lui un guide que
 » les autres hommes voudroient

bien avoir , car sa puissance est in-
finie , c'est Minerve elle-même.
Cette Déesse , touchée de votre
affliction , m'a envoyée vous dé-
clarer ce que vous venez d'enten-
dre.

Ah ! je vois bien que vous n'êtes pas Iphthimé , repartit la sage Penelope ; si vous êtes donc quelque Déesse , & que vous ayez entendu la voix de Minerve , apprenez-moi , je vous en conjure , le sort de mon mari ; jouit-il encore de la lumière du soleil ? ou la mort l'a-t-elle précipité dans le séjour des ombres ?

Je ne vous apprendrai point le sort de votre mari , lui répondit Iphthimé , & je ne vous dirai point s'il est vivant ou s'il a fini sa destinée , c'est une très-mauvaise chose de parler en vain.

En achevant ces paroles , le phantôme passa au travers de la

porte fermée & disparut. Pénélope se reveilla en même tems, & elle sentit quelque sorte de joie de ce qu'un songe si clair lui étoit apparu.

Cependant les fiers Pourfui-
vans, qui s'étoient embarqués,
voguèrent sur la plaine liquide,
cherchant un lieu propre à exécute-
ter le complot qu'ils avoient for-
mé contre la vie de Telemaque.
Il y a au milieu de la mer, entre
Ithaque & Samos, une petite
île qu'on nomme *Asteris*; elle
est toute remplie de rochers, mais
elle a de bons ports ouverts des
deux côtés. Ce fut-là que les Prin-
ces Grecs se placèrent pour dres-
ser des embûches à Telemaque.



REMARQUES



REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE IV.

Page 267. **A** *Rrivent à Lacedemone, qui est environnée de montagnes*] C'est le sens du mot *κρίλιω*, basse, parce qu'elle est dans un fond, & toute ceinte de montagnes. Srabon appelle toute la Laconie, *κρίλιω, κ' ὄρεισι περὶδρομον, τραχίην τε, δυσίασβαλον τε παλμίοις*: basse, environnée de montagnes, rude & de difficile accès aux ennemis. Liv. 8.

Ville d'une vaste étendue] C'est ainsi que j'ai expliqué le mot *κηπίεσσαν*, grande, car la baleine étant le plus grand des poissons, on a tiré de son nom une épithete pour marquer quelque grandeur que ce soit. Et cela est plus vraisemblable que de dire que Lacedemone ait été appellée *κηπίεσσαν*, parce que la mer jette des baleines sur ses rivages. D'autres, au-lieu de *κηπίεσσαν*, ont écrit *κημιπίεσσαν*, pleine de fondrières, à cause des frequens tremblemens de terre qui avoient fait des ouvertures, des crevasses. Mais à la bonne heure qu'Homere eût dit cela du

pays, il n'est nullement naturel qu'il l'ait dit de la ville. On peut voir sur cela Strabon, Liv. 8.

Ils entrent dans le Palais de Menelas] Aristote dans le 26. chap. de sa Poétique nous apprend un reproche que quelques anciens Critiques faisoient à Homere sur ce passage. Ils l'accusoient d'avoir péché contre la bienséance, sur ce que Telemaque arrivant à Lacedemone, va plutôt loger chez Menelas, que chez son grand-pere Icarius. Aristote y répond par une tradition des Cephaleniens, qui disoient que le pere de Penelope s'appelloit *Icadius*, & non pas *Icarius*. M. Dacier y a mieux répondu & plus conformément à l'histoire, en faisant voir que le pere de Penelope étoit *Icarius*, mais qu'il ne demouroit pas à Lacedemone, & qu'il s'étoit établi dans l'Acarnanie. On peut voir ses Remarques, page 461.

Et trouvent ce Prince qui celebrait avec sa cour & ses amis] Ce commencement du iv. Liv. a donné lieu à de grandes critiques. Athenée prétend qu'Aristarque a rapporté ces cinq vers de la fin du xviii. Livre de l'Iliade, qu'Homere avoit employés dans la description du bouclier. *Aristarque*, dit-il, n'ayant pas compris que les festins des noces, dont Homere parle, étoient finis quand Telemaque arriva; que la fête étoit passée; que les mariées étoient déjà dans la maison de leurs maris, & que Menelas & Helene étoient retirés dans leur particulier, & ne

voulant pas que cette fête fût si maigrement décrite, a rapporté ici ces cinq vers depuis le 15. jusqu'au 20. qui sont, à son avis, entièrement déplacés & étrangers en cet endroit : il en donne plusieurs raisons. La première, que cette musique & ces danses étoient contraires aux mœurs severes des Lacedemoniens, qui n'admettoient point à leurs festins de pareils accompagnemens. La seconde, que le Poète ne nomme point le chantre, & ne dit pas un mot des piéces qu'on y chantoit. La troisième, qu'on ne peut pas dire des danseurs *μολπῆς ἐλάφοις*, qu'ils entonnent les airs, parce que ce ne sont pas les danseurs, mais les musiciens qui entonnent. Et la dernière enfin, qu'il n'est pas vraisemblable que Telemaque & le fils de Nestor eussent été assez impolis pour n'avoir pas été touchés d'abord de la musique, & pour s'amuser à admirer plutôt les beautés du Palais de Menelas. Voilà le fondement de la critique d'Athenée, qui me paroît injuste. Je répondrai à toutes ces raisons dans les Remarques suivantes. Ici je justifierai Aristarque en peu de mots. Peut-on s'imaginer qu'un Critique si habile qui a revû Homere avec tant de soin, n'ait pas entendu le texte, & qu'il se soit trompé assez grossièrement, pour avoir pris une fête absolument finie pour une fête qui dure encore ?

Ce n'est pas Aristarque qui s'est trompé, c'est Athenée lui-même. Il a crû que ces deux mots *πέρας*, *ἤγειτο*, &c. étoient des *préterits*, au-lieu qu'ils sont des *imparfaits*. Car Homere ne dit pas que Menelas avoit

déjà envoyé sa fille , qu'il l'avoit fait partir , mais qu'il l'envoyoit , ce qui se dit d'une chose qui va se faire. En un mot , Aristarque n'a jamais été accusé d'avoir ajouté des vers à Homere ; on lui a plutôt reproché d'en avoir retranché. Il avoit fait son édition sur celle d'Alexandre , sur celle de Zenodote & sur les meilleures copies qu'il avoit pu ramasser , & on ne peut douter qu'il n'eût trouvé le commencement de ce IV. Livre tel que nous l'avons ici. Si on fait que la fête est finie quand Telemaque arrive chez Menelas , Minerve n'aura pas raison de ne vouloir pas l'accompagner , car qu'est-ce qui l'en empêchoit ? & il s'ensuivra encore d'autres incongruités que je releverai dans la suite. Si cette critique d'Athenée est mal fondée , que ne doit-on pas penser de l'audace du Grammairien Diodore , qui ne trouvant pas vraisemblable qu'Homere eût décrit si séchement les noces du fils & de la fille de Menelas mariés dans le même jour , supprime les douze vers qui en parlent , & fait suivre le quinziesme vers après le second , au-lieu d'admirer la sagesse du Poëte , qui trouvant une occasion si naturelle de décrire des noces , ne se laisse pas aller à la tentation , mais se contente de douze vers & va où son sujet l'appelle.

Car il envoyoit sa fille Hermione] Πέπει , il envoyoit , & non pas il avoit envoyé , cela alloit s'exécuter d'abord après les noces. Aurreste voici une princesse mariée à un Prince absent & les noces faites dans la maison de

son pere ; soit que le Prince eût envoyé quelqu'un pour tenir sa place , & être son procureur , soit que Menelas eût nommé quelqu'un de sa cour pour le représenter & pour lui mener ensuite la Princesse. Quand Abraham envoya son serviteur en Mesopotamie pour chercher une femme à son fils Isac ; que ce serviteur fut arrivé chez Batuel neveu d'Abraham ; qu'il eut fait sa demande , & qu'il eut obtenu Rebecca , il fit ses présens à la fille , à sa mere & à ses freres : on celebra le festin de la noce & il partit le lendemain , malgré les instances du pere & de la mere , qui vouloient retenir leur fille encore dix jours pour mieux celebrer la fête. Ce sont les mêmes mœurs.

Page 268. *Le vaillant Megapenthes, qu'il avoit eü d'une esclave ; car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfans après Hermione*] Homere ne donne qu'une fille à Helene , afin de conserver sa beauté avec quelque vraisemblance ; car il auroit été ridicule qu'une Princesse , qui auroit eü plusieurs enfans , eût causé tant de maux & eût été le sujet d'une si grosse guerre : il ne lui donne pas aussi des enfans de Paris , car cela auroit été trop honteux.

Le Palais retentit de cris de joie mêlés avec le son des instrumens de musique, avec les voix & le bruit des danses] Tous ces divertissemens , dit-on , ne conviennent point aux mœurs des Lacedemoniens. Je réponds premierement qu'il faut distinguer les

mœurs des Lacedemoniens du tems de Menelas d'avec les mœurs des Lacedemoniens du tems de Lycurgue , plus de trois cens ans après Menelas. En second lieu , je dis que cette musique & ces danses étant en usage chez les peuples de Crete , dont la discipline étoit très-simple & très-austère , Menelas pouvoit fort bien avoir porté à Sparte un usage qui s'accordoit parfaitement avec la severité des mœurs. Et enfin il me paroît que quand même cette musique & ces danses n'auroient pas été en usage alors , Menelas auroit pû relâcher un peu de la severité des mœurs dans une aussi grande occasion que celle du mariage de son fils & de celui de sa fille , qu'il marioit dans le même jour. Ces divertissemens sont-ils plus opposés à la severité des mœurs de Sparte , que la magnificence du Palais que nous allons voir , l'étoit à sa simplicité ?

Un chantre divin chante au milieu d'eux en jouant de la lyre] Homere ne nomme point ce chantre , & ne marque point les pieces qu'il chantoit , donc il faut retrancher ces cinq vers. Qui a jamais raisonné de cette manière ? Ce Poëte ne s'amuse point à décrire toutes ces circonstances ; son sujet l'appelle ailleurs. Et en cela , au-lieu de retrancher ces vers , il faut admirer sa sagesse.

Deux Sauteurs très-dispos entonnent des airs] Ce n'est point , dit-on , aux sauteurs à entonner les airs , c'est au chantre. Et *ἰξάεχτο* ne peut se dire des sauteurs , c'est le terme

propre de la musique. Ainsi Homere devoit écrire *ἱεραρχους*. Le savant Casaubon a fort bien répondu à cette critique, quoiqu'il soit d'ailleurs du sentiment d'Athenée, dont je suis fort surprise. Il fait fort bien voir qu'*ἱεραρχεῖν* se dit généralement de tous ceux qui donnent l'exemple aux autres, & il en rapporte des autorités. Mais je dis plus encore : quand on accorderoit que ce mot seroit affecté à la musique, cela n'empêcheroit pas qu'Homere n'eût fort bien parlé en l'appliquant aux danseurs. Ces danseurs n'entonnoient pas ces airs pour les chanter, mais seulement pour marquer ceux qu'ils vouloient que le chantre chantât, afin de les danser. Cela se pratique de même encore tous les jours.

Page 269. *Ordonnez si nous irons dételeur leur char, ou si nous les priérons d'aller chercher ailleurs*] Ce passage seul suffiroit pour refuter toutes les critiques que j'ai rapportées, & pour prouver que Menelas faisoit actuellement les noces de ses deux enfans. Car c'est ce qui donne lieu à cet officier de lui aller demander si l'on recevroit ces étrangers, parce qu'il croyoit qu'ils arrivoient à contre-tems, & que ces noces étoient une excuse valable pour se dispenser de les recevoir. Dans un autre tems jamais cet officier n'auroit mis cela en question, & n'auroit fait une demande si injurieuse à son maître.

Menelas offensé de ce discours] Car ce

Prince étoit persuadé que rien ne devoit dispenser d'exercer l'hospitalité. Comment des noces l'auroient-elles fait ? Le deuil même ne le pouvoit faire. Un mari qui enterroit sa femme, recevoit ce jour-là même un étranger qui arrivoit chez lui. C'est ce que nous voyons dans l'*Alceste* d'Euripide. Hercule arrive chez lui le jour que le corps de sa femme est exposé devant sa porte, & il est reçu ; c'est pourquoi il lui dit : *Admete, vous ne m'avez pas dit que ce fût le corps de votre femme, vous m'avez reçu dans votre Palais comme si vous aviez fait les funeraillies d'un étranger. Je me suis couronné chez vous ; j'ai fait des libations dans votre maison, qui étoit si affligée, &c.* Admete lui répond : *Ce n'est point par mépris pour vous que je vous ai celé la mort de ma femme, mais je n'ai pas voulu ajoûter à mon affliction ce surcroît de douleur de vous voir aller loger chez quelqu'autre.*

En vérité j'ai eu grand besoin moi-même de trouver de l'hospitalité dans les pays] Homere enseigne ici que les hommes, qui ont éprouvé des traverses, & qui ont souvent eu besoin d'être secourus, sont ordinairement plus humains que ceux qui n'ont jamais connu que la prospérité, comme un medecin est meilleur medecin quand il a éprouvé lui-même les maladies qu'il traite.

Page 270. *Ils conduisent les deux Princes dans les appartemens]* Il faut bien remarquer qu'on leur fait traverser les apparte-

SUR L'ODYSSE'E. Livre IV. 347
mens pour les conduire à la chambre des
bains, avant que de les mener dans la salle
du festin où étoient le Roi & les deux noces.
Ainsi c'est une injustice de leur reprocher
qu'ils admirent la richesse des appartemens
au-lieu d'être charmés de la musique & des
danfes. Comment en seroient-ils charmés,
ils n'en approchent pas ?

*Telemaque & Pisistrate ne peuvent se las-
ser d'en admirer la richesse]* Il y a non seule-
ment du goût, mais de la politesse à admirer
les beautés d'une maison où l'on entre. Et
quelqu'un dit fort bien dans Athenée, *Celui
qui entre pour la première fois dans une mai-
son pour y manger, ne doit pas se présenter
d'abord pour se mettre à table, mais donner
auparavant quelque chose à la curiosité, &
admirer & louer ce qu'il y a dans la maison
de beau & qui merite des louanges.* Et il cite
cet endroit d'Homere, qu'il accompagne
d'un passage des Guêpes d'Aristophane, où
un fils voulant porter son pere à renoncer à
l'envie qu'il avoit de voir des procès & de
juger, & à embrasser une vie plus douce,
lui enseigne à aimer la table & la bonne com-
pagnie, & enfin il lui donne ces belles le-
çons : *Après cela louez la richesse & la somp-
tuosité du buffet ; paroissez attentif à consi-
derer les peintures des plafonds, & admi-
rez la beauté de la musique.*

Page 271. *Sur de beaux sièges à marche-
ped]* J'ai remarqué ailleurs que c'étoient
les sièges que l'on donnoit aux personnes les

plus considérables. Car en ces tems-là , comme aujourd'hui , il y avoit differens sièges , selon la dignité des personnes à qui on les presentoit.

Et dressa devant eux une belle table] C'est la même chose que pour le festin qui est dans le premier Livre. Et par ces passages il paroît que pour les derniers venus on servoit une table particulière , pour ne pas incommoder ceux qui étoient déjà placés.

Page 272. *Après votre repas nous vous demanderons qui vous êtes*] Il y auroit eû de l'impolitesse à faire cette demande auparavant.

En achevant ces mots il leur servit lui-même le dos entier d'un bœuf rôti] On peut voir ce qui a été remarqué sur le VII. Liv. de l'Iliade , tom. 2. p. 261.

Qu'on avoit mis devant lui comme la portion la plus honorable] Aux personnes de distinction on servoit la portion la plus honorable , & c'étoit le double des autres portions , afin qu'ils pussent en faire part à ceux qu'ils vouloient favoriser. Et de-là étoit venue la coûtume des Lacedemoniens de servir toujours une double portion à leurs Princes.

Lui dit tout bas pour n'être point entendu de ceux qui étoient à table] Télémaque parle bas à Pisistrate , ou par respect pour le Roi ,

SUR L'O DY S S E'E. *Livre IV.* 349
ou pour ne pas paroître flateur, ou enfin
pour ne pas témoigner trop de simplicité en
paroissant si surpris.

Page 273. *Prenez-vous garde à l'éclat & à la magnificence de ce Palais ? l'or, l'airain, l'argent, &c.*] S'il faut retrancher les vers où Homere vient de parler de la noce, parce que la musique & les danses à table ne conviennent pas à la sévérité des mœurs des Lacedemoniens ; il faut donc retrancher aussi tout ce que le Poëte dit de la magnificence du Palais de Menelas, qui est encore bien plus opposée à la simplicité de ce peuple. Mais j'ai assez découvert le peu de fondement de cette critique, en faisant voir que Lacedemone du tems de Menelas étoit bien différente de Lacedemone du tems de Lycurgue. Plutarque nous fait même entendre que le luxe & la magnificence avoient régné anciennement à Lacedemone, puisque Lycurgue travailla si sagement à les déraciner. Menelas avoit pû ajouter beaucoup au luxe qui reugnoit avant lui ; il avoit vû le luxe des Asiatiques, & il avoit rapporté des richesses immenses, dont il avoit déjà pû employer une grande partie à l'embellissement de son Palais.

Les metaux les plus rares] J'ai mis cela au lieu d'*électre*, que nous ne connoissons point, & qu'on prétend un métal mêlé d'or, d'argent & de cuivre.

Tel doit être sans doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre] C'est ainsi qu'Aristar-

que nous a donné ce vers dans son édition ;

Ζητός που τοιήδι γ' Ολυμπία ἐνδοθιν αὐλή.

Mais Athenée a mieux aimé suivre la correction d'un certain Seleucus, qui corrigeoit

Ζητός που τοιαῦτα δέμοις ἐν κτήμασι κῆται.

Et les raisons qu'il en donne sont, la première, que ces étrangers admirent deux choses, la magnificence de la maison, qu'ils appellent, *δῶμασι ἡχίοντα*, une maison résopnante, c'est-à-dire, haute, spacieuse, élevée, & la magnificence des meubles qui sont dans la maison ; car, dit-il, l'or, l'argent, l'ivoire, n'étoient point sur les murailles, mais sur les meubles. Puis donc que ce vers ne doit être entendu que des meubles, la leçon de Seleucus est meilleure que celle d'Aristarque. La seconde raison est qu'il paroît un solecisme dans celle d'Aristarque ; car après avoir dit *τοιήδι αὐλή*, il ne peut pas ajouter *ὅσασι τίσι' ἄσπινα παλά.* Il auroit dû continuer *ὅσασι ἢ τίσι' ἐστ*, & non pas *ὅσασι τίσι' ἐστ*. Et la troisième ; que le mot *αὐλή* ne se dit point du Palais, mais de la cour qui est devant le Palais. Toutes ces raisons sont également frivoles & indignes d'un bon Critique. La première est puerile ; car outre qu'en conservant la leçon d'Aristarque, on peut lui donner le même sens qu'à celle de Seleucus, comme Casaubon l'a remarqué, il est très vraisemblable que ces richesses, l'or, l'argent, l'airain n'étoient pas seulement employées dans les meubles, mais qu'elles embellissoient les murailles, les lambris, les portes du Palais. Est-ce une chose inconnue dans l'Antiquité

SUR L'ODYSSÉE. Livre IV. 351
que des plafonds, des lambris, des murs ornés d'or & d'ivoire ? Horace n'a-t-il pas dit :

Non ebur neque aureum

Mea renidet in domo lacunar.

La seconde raison ne l'est pas moins, & Casaubon l'a fort bien vû. Car en mettant un point après *αὐλή*, comme Aristarque a fait, le reste suit fort bien, *ὅσων τιῶν ἐστὶ*. Cela embrasse tout ce qu'il vient de dire. Enfin la troisième est encore plus frivole que les autres; car comme le même Casaubon l'a montré, quoique le mot *αὐλή* signifie proprement la cour, il se met aussi très souvent pour le Palais; c'est ainsi qu'Eschyle, le plus ancien des Poètes tragiques Grecs, & grand imitateur d'Homere, a dit dans son Prométhée, *ὄσσοι τῶν Διὸς αὐλὴν εἰχνηῦσι*, tous ceux qui fréquentent le Palais de Jupiter. La leçon d'Aristarque est donc la meilleure. Et rien ne relève davantage le jugement d'un bon Critique, que les raisons que les mauvais Critiques lui opposent pour le refuter.

Quelles richesses infinies ! je ne sors point d'admiration] Plutarque dans son traité de l'avarice ou convoitise d'avoir, fait ici à Telemaque un procès qui me paroît assez injuste. Il dit que la plupart des hommes sont comme Telemaque, qui faute d'expérience, ou plutôt par ignorance & par grossièreté, ayant vû la maison de Nestor où il y avoit des lits, des tables, des habits, des tapis, des couvertures, & d'excellent vin, ne jugea pas bienheureux le maître de cette mai-

son, qui avoit une si bonne provision des choses nécessaires & utiles. Mais ayant vû chez Menelas une infinité de richesses, l'ivoire, l'or, l'argent, il en fut tout ravi, & s'écria dans son ravissement, *tel doit être sans doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre. Quelles richesses infinies ! je ne sors point d'admiration.* Mais Socrate, ou Diogene auroient dit au contraire : *Quelles pauvretés, quel ramas de choses malheureuses, folles & vaines ! je ne puis m'empêcher d'en rire en les voyant.* J'en appelle ici à tout ce qu'il y a de gens sensés & qui connoissent les hommes, Homere auroit-il suivi la raison & la nature, s'il avoit fait un Socrate ou un Diogene d'un Prince de vingt ans ? Il en fait un homme poli qui a du goût, qui est frappé des belles choses & qui admire ce qui merite d'être admiré. Ce Prince fera assez voir bien-tôt la différence qu'il met entre les choses utiles & nécessaires, & les inutiles ou les superflues, quand il refusera les presens de Menelas.

*Il n'y a rien en quoi un mortel puisse s'égal-
ler à Jupiter]* Telemaque vient de dire, *tel doit être sans doute le Palais de Jupiter.* Menelas, qui l'a entendu, corrige cette sorte de blasphème.

Page 274. *J'ai été porté à Cypre, en Phénicie, en Egypte]* Remarquez, dit Eustathe, *quel fonds d'histoire fournit à Homere ce voyage de Telemaque à Sparte. Il y exposera non seulement beaucoup de curiosités étran-*

geres, mais encore beaucoup de particularités des Grecs & des Troyens. C'est donc avec beaucoup de raison & d'art que ce Poëte a feint ce voyage pour l'ornement de son Poëme; car par son moyen la Muse d'Homere a jetté une admirable variété dans sa Poësie, & en a fait comme un tapis merveilleux, digne d'être consacré à Minerve. J'ai trouvé cette Remarque si jolie, si pleine d'esprit & de goût, que j'ai voulu la conserver & en orner les miennes.

J'ay été chez les Ethiopiens] Ce passage a fort exercé les anciens Critiques & Geographes. Le Grammairien Aristonicus, contemporain de Strabon, dans un Traité qu'il avoit fait *des erreurs d'Ulysse*, avoit sur-tout examiné ces trois points, qui sont les Ethiopiens, qui sont les Sidoniens, & enfin qui sont les Erembes dont Homere parle; & il avoit rapporté sur cela les sentimens des Anciens. Par exemple il établissoit que l'Ethiopie où il est dit que Menelas alla, est l'Ethiopie Meridionale, & que Menelas fit le tour par la mer Atlantique, & que c'est par cette raison qu'il fut si long-tems. Strabon, qui a fait sur cela une longue dissertation, refute cette chimere, & il prouve que Menelas étant allé jusqu'à Thebes, il lui fut aisé de penetrer dans l'Ethiopie, qui s'étendoit jusqu'à Syene voisine de Thebes; & que pour ce voyage il fut aidé des Egyptiens, & du Roi-même chez qui il avoit été reçu.

Les Sidoniens] C'est sans nul fondement

qu'on a imaginé ici des Sidoniens dans l'Océan, d'où les Sidoniens de Phenicie étoient descendus ; il ne faut pas chercher ici d'autres Sidoniens que les peuples de Sidon. Mais, dit-on, si c'est ici la Sidon de Phenicie, comment Homere en parle-t-il, après avoir parlé de la Phenicie même ? la réponse n'est pas bien difficile. Car outre que c'est une figure familiere à Homere, il a voulu faire entendre que Menelas ne se contenta pas de parcourir les côtes de la Phenicie, mais qu'il fit quelque séjour à Sidon qui en est la capitale, où il fut fort bien traité par le Roi, qui lui fit même des presens, comme il le dira dans le xv. Livre.

Les Erembes] Ce sont les Arabes Troglodytes, sur les bords de la mer rouge, voisins de l'Egypte. On avoit même corrigé le vers d'Homere, & au-lieu de $\epsilon\gamma\epsilon\mu\beta\alpha\varsigma$, on avoit lû $\alpha\gamma\alpha\beta\alpha\varsigma$; mais il n'est nullement nécessaire de corriger le texte, & de changer une leçon qui est fort ancienne & la seule veritable. Strabon l'a fort bien vû, mais il n'a pas sù la véritable origine du nom que Bochatt a très-bien expliqué dans son Livre admirable de la Geographie sacrée. Car il a fait voir que l'Arabie a été ainsi nommée du mot Hebreu *arab*, noir ; qu'au-lieu d'*arab* on a dit *ereb*, & que du mot *ereb*, en ajoutant un *m*, on a fait *Erembi*. Les Erembes sont les mêmes que les Arabes, qui sont bassannés. Au - reste quand Menelas dit qu'il avoit été chez les Ethiopiens & chez les Arabes, ce n'est pas pour dire qu'il avoit

SUR L'ODYSSÉE. Livre IV. 355
tiré de-là de grandes richesses ; car avant la
guerre de Troye , ces peuples étoient très-
pauvres , c'est seulement pour se vanter qu'il
avoit été fort loir.

*J'ai parcouru la Libye , où les agneaux
ont des cornes en naissant]* Herodote écrit
que dans la Scythie les bœufs n'ont point de
cornes , à cause de l'extrême rigueur du
froid. Par la raison des contraires , en Li-
bye les agneaux peuvent avoir des cornes
en naissant , à cause de la chaleur excessive.
Aristote dit plus encore , car il dit que
dans la Libye les bêtes à corne naissent d'a-
bord avec des cornes , *ἐὐθὺς γίνονται κέρατα
ἔχοντες.*

*Et où les brebis ont des petits trois fois
l'année]* On a voulu expliquer ce vers &
où les brebis ont trois petits d'une portée.
Mais le sens que j'ai suivi est le plus naturel,
& le seul vrai. Il veut dire que les brebis
n'ont pas seulement des agneaux au prin-
tems , comme dans les autres pays , mais
qu'elles en ont en trois saisons , qu'elles ont
tous les ans trois portées.

*Un traître assassine mon frere dans son Pa-
lais d'une maniere inouïe par la trahison de
son abominable femme]* Le malheureux sort
d'Agamemnon est expliqué en quatre en-
droits de l'Odyssée. Nestor en parle dans le
Livre précédent ; Menelas en parle ici en peu
de mots ; Protée l'explique plus au long à la
fin de ce même Livre ; & enfin dans le xi.

Livre Agamemnon lui-même en instruit plus particulièrement Ulysse dans les Enfers. Tout cela est menagé avec beaucoup d'art & d'intelligence. Menelas n'en dit qu'un mot à cause de sa douleur.

Page 275. *De-sorte que je ne possède ces grandes richesses qu'avec douleur*] Homere combat ici visiblement la fausse opinion de ceux qui appellent heureux les riches. Voici un grand Prince, qui comblé de biens, avoue que toutes ces richesses ne le rendent pas heureux, &, comme dit le texte, *qu'il ne les possède pas avec joie*. Menandre a fort bien dit après Homere, *Je possède de grands biens, & tout le monde m'appelle riche, mais personne ne m'appelle heureux*. Tant il est vrai que le peuple même malgré la prévention où il est pour les richesses, est pourtant forcé de convenir qu'elles ne sont pas suffisantes pour rendre heureux.

Et que j'ai ruiné une ville très-riche & très-florissante] Je ne sai pas pourquoi on a voulu trouver ici de l'ambiguité, comme si l'on pouvoit entendre ceci de la ville même de Menelas; cela me paroît ridicule. Il parle manifestement de la ville de Troye, dont la prise avoit retenti dans tout l'univers.

Leur mort est un grand sujet de douleur pour moi. Tantôt enfermé dans mon Palais, &c.] Que cet endroit me paroît beau, & qu'Homere fait bien caractériser un bon

Prince, qui n'aime pas seulement ses sujets, mais qui aime tous les hommes ! Voici Menelas qui dix ans après la fin d'une guerre, & d'une guerre très-juste, pleure encore la mort, non seulement de ses officiers, mais encore de tous les autres braves capitaines qui ont été tués pour sa querelle. Où sont les Princes qui se souviennent si long-tems de ceux qui se sont sacrifiés pour eux ! La France en a vû qui ont payé aux petits-fils les services & le sang de leurs grands-peres.

Je trouve une satisfaction infinie à les regretter & à les pleurer] Car il y a une sorte de plaisir dans les larmes ; ceux qui pleurent une personne chere le sentent bien.

Page 276. *Car jamais homme n'a souffert tant de peines ni soutenu tant de travaux]* Qui pourroit exprimer la douleur & le plaisir que Telemaque sent en entendant ces paroles de Menelas ? Avec quel art & quel naturel cette reconnoissance de Telemaque est amenée ! Virgile en a bien connu la beauté.

Page 277. *Pendant qu'il déliberoit : Helene sortit de son appartement]* Il auroit manqué quelque chose à ce tableau, si Helene ne fût venue en augmenter & en achever la beauté. Quelle admirable variété Homere fait jetter dans sa Poësie ! Mais il se presente ici une difficulté. Si Menelas celebre le festin des noces de son fils & de sa fille, pourquoi Helene n'est-elle pas à table, & d'où vient-elle ? Helene avoit pû se retirer

sur la fin, avant l'arrivée des étrangers ; peut-être même qu'elle avoit une table dans son appartement où elle étoit avec les femmes. Comme nous voyons dans l'Écriture sainte que pendant qu'Assnerus fait un festin aux hommes dans son appartement, la Reine Vasti en fait un aux femmes dans le sien. Peut-être enfin qu'Helene avoit fini sa fête avant que Menelas eût fini la sienne.

Adreste lui donne un beau siège] Helene a ici trois femmes qui sont différentes de celles qui l'avoient servie à Troye, & qui sont nommées dans l'Iliade. Celles-ci pouvoient être mortes. Mais Eustathe nous avertit que les Anciens ont fort sagement remarqué ce changement. Il n'étoit pas prudent à Menelas, disent-ils, de laisser auprès de cette Princesse, des femmes qui avoient eû part à son infidélité, & qui en avoient été les confidentes. Il avoit fait maison neuve, & avec raison, on la feroit à moins.

Page 278. *Femme de Polybe*] Il faut remarquer un nom Grec *Polybe* à un Roi de Thebes d'Égypte, & un nom Grec pareillement à la Reine sa femme, *Alcandre*.

Polybe avoit fait present à Menelas] Homere a soin de marquer d'où venoient ces grandes richesses de Menelas. Elles venoient des grands presens que lui avoient fait les Princes chez qui il avoit passé. Il y en avoit sans doute aussi qui venoient de la piraterie. Mais Homere n'en dit rien.

Page 279. *Pour moi malheureuse, qui ne meritois que vos mépris.*] Le caractère d'Helene est le même dans l'Odyssée que dans l'Iliade. Par-tout elle parle d'elle-même avec le dernier mépris, & elle se souvient toujours si fort de sa faute, que par ce souvenir elle meritoit presque que les autres l'oubliaient, si c'étoit une faute qu'on pût oublier.

Page 282. *Afin que quittant le séjour d'Ithaque, il vint avec toutes ses richesses, son fils & ses peuples*] Y a-t-il de l'apparence qu'Ulyssée eût voulu quitter ses Etats, & aller se transplanter à Argos dans la ville que Menelas lui auroit donnée ? Cela n'est point hors de la vraisemblance. Une ville en toute souveraineté dans Argos valoit mieux qu'Ithaque, & Ulyssée n'auroit pas laissé de conserver ses Etats, qu'il auroit fait regir par les principaux de l'île. Cela n'est pas sans exemple.

Page 283. *Je vous avoue que je n'aime point les larmes à la fin d'un festin*] Ce que dit ici Pisistrate est très-sage. Car outre que les larmes, que l'on verse à la fin d'un festin, ne sont pas honorables à ceux qu'on pleure, parce qu'on peut les prendre pour le seul effet du vin; c'est en quelque façon offenser les Dieux & blesser la religion, que de pleurer à table où Dieu doit être benî.

Page 284. *A qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur*

naissance & dans celui de leur mariage.] Ce passage est parfaitement beau & renferme deux vérités fort instructives. Mais on l'avoit fort défiguré, en prenant le mot γαινομένη pour γαίανη, γαινοποιούνη, quand il a des enfans. Ce n'est point là du tout le sens d'Homere, qui rassemble ici les deux tems de la vie où l'homme a le plus besoin de la protection & du secours de Dieu. Le premier tems est celui de la naissance, γαινομένη, c'est alors que Dieu déploie sur nous ses premières faveurs. Et le second tems, c'est celui du mariage, qui est une sorte de seconde vie. La naissance a beau avoir été heureuse, si le mariage ne l'est aussi; & si Dieu n'y répand sa benediction, cette heureuse naissance sera gâtée & corrompue; tout ce premier bonheur sera perdu. Sans aller plus loin, Agamemnon & Menelas en font une belle preuve. Il n'y avoit pas de plus heureuse naissance que la leur. Dieu ne leur continua pas ses faveurs à leur mariage; l'un épousa Clytemnestre, & l'autre Helene, & ils se rendirent très-malheureux. Voilà pourquoi cela est très bien dans la bouche de Menelas, qu'un homme ne peut être heureux si Dieu ne benit & sa naissance & son mariage; ce qu'il confirme par l'exemple de Nestor, Dieu l'ayant benit en ces deux points cardinaux de la vie, son bonheur l'accompagna jusqu'au tombeau. Ces deux vers sont bien dignes de l'attention des hommes.

Page 285. *Qu'on apporte de l'eau pour laver les mains*] Menelas donne si bien

SUR L'ODYSSÉE. Livre IV. 361
dans le sens de Pisistrate, qu'il est persuadé
que les larmes, qu'ils ont versés, les ont
souillés, & qu'il ordonne qu'on apporte de
l'eau pour laver les mains, afin de purger
cette souillure avant que de se remettre à
manger.

Page 286. *Elle mêla dans le vin, qu'on
servoit, une poudre*] Cette drogue, ou
cette poudre qu'Helene versa dans le vin
pour tarir les larmes & bannir le deuil des
convives, n'est autre chose que les contes
agréables qu'elle leur fit; car il n'y a rien
de plus capable de faire oublier aux plus
affligés le sujet de leurs larmes qu'un conte
fait à-propos, bien inventé & accommodé
au tems, au lieu & aux personnes. Cette
fiction de la drogue appelée *nepenthes*, avec
laquelle Helene charmoit le vin, est très-
ingenieuse, & elle ne laisse pas d'avoir une
vérité pour fondement. Car Diodore écrit
qu'en Egypte, & sur-tout à Heliopolis, qui
est la même que Thebes, il y avoit des fem-
mes qui se vantoient de composer des boi-
sons, qui non seulement faisoient oublier
tous les chagrins, mais qui calmoient les plus
vives douleurs & les plus grands emportemens
de colere. Et il ajoûte qu'elles s'en servoient
encore de son tems. Et après lui Eusebe dans
le x. Liv. de sa préparation Evangelique dit
formellement: *Encore de notre tems les fem-
mes de Diospolis savent calmer la tristesse &
la colere par des potions qu'elles préparent.*
Que cela soit vrai ou faux, Homere profite
admirablement de la reputation de ces fem-

mes d'Egypte ; & par la maniere dont il fait ce conte , il fait assez connoître que ce secret d'Helene n'est autre que celui que j'ai dit , comme on va le voir dans la Remarque suivante. Ceux qui croient que c'étoit véritablement quelque simple comme la *buglose* , qui produisoit un effet si surprenant , me paroissent bien éloignés de trouver le secret d'Helene,

Que lui avoit donné Polydamna femme de Thonis Roi d'Egypte] Strabon rapporte qu'on disoit que non loin de Canope il y avoit une ville appelée Thonis , où regnoit ce Roi , mari de Polydamna. Mais Herodote raconte que les Prêtres d'Egypte l'avoient assuré que ce Thonis étoit le gouverneur de Canope. Pour moi encore une fois je suis persuadée que c'est ici un conte qu'Homere a bâti sur cette reputation des femmes de Diospolis , dont il avoit été instruit sur les lieux , & que quand ce Poëte a feint que cette prétendue drogue avoit été donnée à Helene par Polydamna femme du Roi Thonis , il a voulu faire entendre que ce secret d'amuser les hommes & de leur faire oublier leurs maux , est l'effet de l'éloquence , de la science de bien conter , qu'il appelle *Polydamna* , c'est-à-dire , *qui dompte toutes choses*. Et que cette science est la femme du Roi *Thonis* , nom formé de l'Egyptien *Thoust* ou *Thoth* , qui signifie *Mercur*e , le Dieu de l'éloquence.

Dont le fertile terroir produit] Tout ceci,
qui

qui est vrai à la lettre , a persuadé à beaucoup de gens que le reste devoit être vrai aussi ; mais ne fait-on pas que c'est là le grand secret d'Homere de mêler des verités avec ses fictions , pour mieux déguiser ses men-songes ?

Et où tous les hommes sont excellens medecins] Les Egyptiens ont toujours passé pour les plus sages des hommes , & pour les plus excellens esprits. Ils ont inventé une infinité de choses qui leur font honneur. On n'a qu'à lire Herodote. Quoiqu'ils habitassent le pays du monde le plus sain , ils ne laisserent pas d'inventer la medecine qui ne consistoit d'abord qu'en vomitifs , en lavemens & en regime. Chacun étoit son medecin. Ensuite les maladies s'étant augmentées , il y eut une infinité de medecins de profession , mais ils n'étoient chacun que pour une maladie particuliere , & même pour une seule partie du corps humain. L'art de la Medecine s'enrichit ensuite de leurs observations & de leurs experiences ; c'est pourquoi Homere ajoûte que de-là est venue la race de Peon.

Page 287. *Un jour après s'être déchiré le corps à coups de verges , & s'être couvert de vieux haillons*] C'est donc Ulysse qui est le premier auteur de ce stratagême que plusieurs grands hommes ont ensuite imité pour servir leur patrie , comme un Zopyre , un Megabise. Et d'autres pour l'assujettir , comme Pisistrate qui se blessa lui-même , & se mit tout le corps en sang pour émouvoir le peu-

ple, & pour le porter à lui donner des gardes contre la violence de ses ennemis, qui l'avoient mis en cet état, mais Solon, qui connut ce stratagème, lui dit : *Fils d'Hippocrate, tu representes mal l'Ulysse d'Homere; car tu t'es déchiré le corps pour tromper tes citoyens, & il ne le fit que pour tromper ses ennemis.* Plutarque dans la vie de Solon.

Page 288. *Car il paroïssoit un véritable mendiant*] C'est ce que signifie proprement *δέκνυς*, un mendiant, un gueux qui demande l'aumône, *πλεῖς*, inains. Quelques-uns en ont fait un nom propre, comme s'il y avoit eû un gueux appelé *Dectes*, ce qui ne me paroît pas si naturel.

Je fus la seule qui ne fus point trompée] Elle reconnut Ulysse qu'elle avoit vû plusieurs fois.

Mais après que je l'eus baigné & parfumé d'essences] Car ce transfuge fut d'abord mené dans le Palais de Priam, & on laissa à Helene le soin de le bien traiter, dans l'esperance qu'il s'ouvriroit plutôt à elle qu'à personne, & qu'elle tireroit de lui tous les secrets des Grecs.

Qu'après qu'il seroit retourné dans son camp] C'est-à-dire, que quand même elle le découvroit, ce ne seroit qu'après qu'il seroit en sûreté; elle veut l'assurer qu'elle ne le découvroit point du tout. Il y a beaucoup d'expressions semblables dans les Li-

SUR L'ODYSSE'E. Livre IV. 365
vres saints, qu'il faut prendre dans le même sens.

Page 289. *Auxquels il porta toutes les instructions qui leur étoient nécessaires*] Il est ridicule d'expliquer ici le mot *φρόνις*, butin, comme Helychius l'a fort bien marqué; Ulysse n'étoit point entré à Troye en l'état qu'il faut pour en remporter quelque butin, mais pour observer l'état de la ville, & pour tâcher d'y découvrir les desseins des ennemis. Ainsi *φρόνις* signifie ici toutes les instructions nécessaires, tout ce que les Grecs vouloient savoir pour faire réussir le stratagème qu'ils méditoient.

Et je pleurois amèrement les malheurs où la Déesse Venus m'avoit plongée] Homere a parlé plus d'une fois dans l'Iliade des larmes qu'Helene avoit versées après son repentir. En voici la confirmation. Si elle avoit perseveré dans sa faute, Homere n'auroit eû garde de la mettre dans son Poème, qui n'est fait que pour l'instruction; ou s'il l'y avoit mise, il lui auroit donné une fin malheureuse pour faire détester le crime qu'elle avoit commis.

En me menant dans une terre étrangere] Il y a ici une bienséance dont je suis charmée, & qui n'a pas échappé au bon Archevêque de Theffalonique. Helene ne nomme ni Pâris ni Troye. Au-lieu de dire que c'est Pâris qui l'a emmenée, elle dit que c'est Venus, & au-lieu de dire qu'elle l'a menée à

Troye, elle dit qu'elle l'a menée dans une terre étrangere. Elle ne peut se résoudre à proférer des noms qui lui sont devenus si odieux.

Et mon mari , qui en esprit , en beauté & en bonne mine] Ceci est encore fort adroit : Helene savoit bien que dans l'infidélité des femmes , ce qui pique le plus les hommes , c'est la préférence qu'elles donnent à d'autres sur eux ; car c'est une marque qu'elles les trouvent mieux faits & plus agréables. Voilà pourquoi elle lui fait ici une belle réparation , en avouant que celui qu'elle avoit suivi , n'avoit aucun avantage sur lui , ni du côté de l'esprit , ni du côté de la beauté & de la bonne mine.

Page 290. *J'ai pénétré leur cœur & leur esprit]* Voilà ce que c'est que connoître à fond ; c'est pénétrer le cœur & l'esprit de ceux que l'ont fréquente ; sans cela , il est inutile de converser avec les hommes.

Et il faut bien croire que c'étoit quelque Dieu qui se déclarant] Ni les anciens Critiques , ni Eustathe même n'ont compris l'adresse & la finesse de cette réponse de Menelas. Les premiers l'ont condamnée sans raison , & le dernier ne l'a pas bien justifiée. Helene vient de dire que dans le tems qu'Ulysse entra dans Troye ainsi déguisé , elle étoit déjà changée , & que touchée de repentir , elle ne desiroit rien avec tant de passion que de retourner à Lacedemone. Que répond à cela Menelas ? Il n'est pas trop

persuadé de la sincérité de cette conversion, mais il ne veut pas convaincre sa femme de mensonge, cela seroit trop grossier, sur-tout après l'avoir reprise; il se contente donc de lui dire simplement que quelque Dieu, ami des Troyens, l'avoit apparemment forcée de faire malgré elle ce qu'elle fit bien-tôt après lorsque le cheval de bois fut construit; car elle fit bien des choses contraires à ces sentimens. Elle sortit de la ville avec Deïphobus; elle fit trois fois le tour de ce cheval; elle fonda ses embûches cachées; elle fit tout ce qu'elle put pour surprendre les capitaines qu'elle y soupçonnoit enfermés; elle les appella par leur nom, en contrefaisant la voix de leurs femmes, comme si elle avoit été là seule avec elles. En un mot, elle n'oublia rien de tout ce qui pouvoit sauver les Troyens & perdre les Grecs. Voilà une grande violence que lui faisoit ce Dieu de la forcer d'agir ainsi contre ses desirs. Il y a là une ironie fine, mais très-amère. Au reste Virgile a suivi une autre route dans ce récit qu'il a fait au 2. livre de l'Eneïde, des circonstances de la fable du cheval de bois. La simplicité de l'Odyssée ne convenoit pas à la majesté de l'Eneïde, qui est sur un ton plus fort & plus soutenu que celui de l'Odyssée, & sur le même ton que l'Iliade. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette fable du cheval de bois est fondée sur ce qu'il y avoit une machine de guerre dont on se servoit pour abbatre les murailles des villes, & qu'on appelloit un *cheval*, comme les Romains en avoient qu'ils appelloient des *beliers*.

Page 291. *Et en contrefaisant la voix de leurs femmes*] Voici une autorité bien ancienne pour les personnes qui sont habiles dans le dangereux art de contrefaire les autres ; elles ont à leur tête la belle Helene qui contrefaisoit si admirablement & si parfaitement la voix de toutes les femmes pour peu qu'elle les eût entendues, qu'elle fut appelée l'*Echo*. On dit que ce fut un present que Venus lui fit quand elle épousa Menelas, afin que si ce Prince venoit à être amoureux, elle pût le convaincre & le prendre sur le fait en imitant la voix de la personne aimée. Mais revenons au passage d'Homere, où l'on ne laisse pas de trouver quelque difficulté. Comment Helene prétendoit-elle tromper ces officiers, en contrefaisant la voix de leurs femmes ? Quelle apparence y avoit-il que ces officiers pussent croire que leurs femmes fussent arrivées depuis le peu de tems qu'ils étoient enfermés dans cette machine ? Ce n'est pas connoître la nature que de faire ces objections. La voix d'une personne aimée, ou même simplement connue, peut arracher sur le moment & par surprise un mot involontaire, avant que la réflexion soit venue, & il y a une infinité d'exemples qui confirment cette vérité.

Ulysse lui portant les deux mains sur la bouche, sauva tous les Grecs, car il la lui serra si fort, &c.] Politien, & après lui quelqu'autre encore, ont crû qu'Homere disoit ici qu'Ulysse serra si fort la bouche à Anticlus, qu'il l'étouffa ; ils ont fondé ce

sentiment sur le témoignage de l'Egyptien Tryphiodore, qui vivoit sous l'Empereur Anastase ; car dans un ouvrage qu'il a fait sur la prise de Troye , il dit formellement que cet Anticlus fut étouffé , & que ses compagnons fort affligés l'enterrent dans une des cuisses du cheval. N'est-ce pas là un témoignage bien respectable , & peut-on rien imaginer de plus ridicule ? Il ne faut que le vers suivant pour détruire cette vaine imagination , puisqu'Homere ajoute qu'Ulyffe ne tint les mains sur la bouche d'Anticlus que jusqu'à ce qu'Helene fût passée.

Page 292. *Le sage Telemaque répondit*] Telemaque a senti l'ironie cachée dans la réponse de Menelas , c'est pourquoi pour empêcher les suites de cette conversation , qui auroit pû devenir trop aigre , il prend la parole & va à son fait.

D'étendre à terre les plus belles peaux] Dans le dernier Livre de l'Iliade tom. 4. pag. 530. j'ai expliqué la façon de ces lits , & l'usage de ces peaux , de ces étoffes , de ces tapis & de ces couvertures.

Page 294. *Si vous ne pourriez point me dire quelque mot qui me donne quelque lumiere sur la destinée de mon pere*] Il faut bien conserver ici l'idée du mot du texte *καληδονα* , que j'ai déjà expliqué , & qui signifie un mot dit par hazard , & que l'on regardoit comme une sorte d'oracle. Cela est nécessaire pour bien entendre la réponse de Menelas.

Ma maison perit ; tout mon bien se confirme ; mon Palais est plein d'ennemis] Ces membres de période coupés , *incisa* , sont convenables à la colere & à la douleur , qui ne permettent pas de faire des périodes arrondies.

Page 295. *O Dieux , se peut-il que des hommes si lâches*] Il avoit appris à ses dépens que cela se pouvoit , & c'est ce qui augmente son indignation.

Comme lorsqu'une biche timide prend ses jeunes faons encore sans force] Telemaque avoit demandé à Menelas quelque mot sur la destinée de son pere κληθὲν , un mot qui soit pour lui comme un oracle. Et Menelas , échauffé par l'indignation que lui donne l'insolence des Pour suivans , prophétise & rend une espece d'oracle. *Comme lorsqu'une biche timide* , dit-il , *prend ses jeunes faons* , &c. L'indignation tient souvent lieu de fureur divine , & fait prononcer des choses qui ne paroissent d'abord que des souhaits , & que l'évenement justifie enfin comme de véritables oracles. Voilà quelle est la beauté cachée dans cette réponse de Menelas.

Page 296. *Défié à la lutte par le vaillant Roi Philomelides*] C'étoit un Roi de Lesbos qui défióit à la lutte tous les Etrangers qui arrivoient dans son île. Eustathe refute ici avec beaucoup de raison la ridicule tradition , qui disoit que ce Roi Philomelides étoit Patrocle même , parce qu'il étoit fils de Phi-

Ulysses. Outre que l'analogie ne le souffre point ; car de Philomela on ne fera jamais *Philomelides*, & que d'ailleurs jamais Homere n'a tiré ses *patronimiques* du nom des meres : la raison y répugne encore davantage ; car comment les Grecs se seroient-ils réjouis de la défaite de Patrocle, qui étoit si honnête homme & l'intime ami d'Achille.

Je ne biaiserai point] C'est proprement ce que signifient ces mots, *ὅσα ἔγωγε ἄλλα παρὲς εἰποιμι παρακλιδὸν*, c'est pour éviter de dire ce qu'on fait, prendre des détours, & dire des choses fardées au-lieu de dire la vérité.

Page 297. *Car les Dieux veulent que nous nous souvenions toujours de leurs commandemens*] Voilà un beau précepte, il semble qu'Homere avoit lû cet ordre de Dieu, *custodite mandata mea*, qui est si souvent répété dans l'Écriture. Or le premier commandement de la loi naturelle c'est d'honorer Dieu & de lui offrir des sacrifices.

Il y a une certaine île, qu'on appelle le Phare, elle est éloignée d'une des embouchures de ce fleuve, d'autant de chemin qu'en peut faire en un jour un vaisseau] Homere étoit trop savant en Géographie pour ne pas savoir que de son tems l'île du Phare n'étoit éloignée de l'embouchure de Canope que de six vingts stades ; mais comme il avoit oui dire que le Nil, à force de traîner du sable & du limon, avoit par succession de tems beaucoup augmenté le continent

par ses alluvions, il a voulu faire croire qu'anciennement & du tems de Menelas cette île étoit plus éloignée de la terre & plus avant dans la mer ; il a même tellement exagéré cette distance qu'il a dit qu'elle étoit tout ce que pouvoit faire de chemin en un jour un vaisseau, & par un bon vent ; c'est-à-dire, qu'il la fait dix ou douze fois plus grande qu'elle n'est ; car un vaisseau peut faire en un jour & une nuit quatorze ou quinze cens stades quand il a le vent bon. Homere, pour rendre sa narration plus merveilleuse, a donc déguisé la vérité, en s'accommodant à ce qu'il avoit oui dire des embouchures du Nil & de ses alluvions. Jamais cette île n'a été plus éloignée du continent qu'elle l'est aujourd'hui, & en voici une preuve bien certaine ; c'est que si elle eût été éloignée du continent de quatorze cens stades du tems de Menelas & qu'en deux cens cinquante ou soixante ans qu'il y a du tems de Menelas au tems d'Homere, elle s'en fût rapprochée jusqu'à six vingts, les alluvions auroient augmenté le continent de douze cens quatre-vingts stades dans cet espace de tems ; & par cette raison, depuis Homere jusqu'à nous, le continent auroit été si fort poussé, que cette île du Phare se trouveroit aujourd'hui bien éloignée de la mer. Il n'est pas même possible, comme l'a fort bien remarqué Bochart, que le Nil ait jamais augmenté le continent par ses alluvions ; car l'agitation de la mer auroit toujours dissipé plus de sable & plus de limon que le fleuve n'auroit pû en apporter.

Et le même Bochart le prouve par un fait qui est sans réplique. C'est que cette île du Phare n'est éloignée que de sept stades, ou huit cens soixante & quinze pas d'Alexandrie, qui est vis-à-vis sur le rivage de la mer à une embouchure du Nil, & cette distance est aujourd'hui la même qu'elle étoit il y a deux mille ans; le Nil n'a pas augmenté le continent d'un pouce. Ce n'est donc point par ignorance qu'Homere a péché, mais il s'est accommodé à un bruit commun, & il a beaucoup augmenté cette distance, *Ἐ μυσθιδὸς χίλιον*, pour la fable, comme dit Strabon, dans son 1. Liv.

Page 298. *Après y avoir fait de l'eau*] Ce n'étoit pas de l'eau qu'on prenoit dans l'île, mais de l'eau qu'on alloit chercher dans le continent voisin, de l'eau du Nil, & que l'on chargeoit facilement sur les vaisseaux à cause de la commodité du port.

Sans m'envoyer aucun des vents qui sont nécessaires pour sortir du port] Il dit *aucun des vents*, parce que comme le port a deux entrées, & par conséquent deux issues, on en pouvoit sortir & par le vent du levant & par celui du couchant.

Car la faim les portoit à se servir de tous les alimens] Menelas excuse ses compagnons de ce qu'ils pêchoient à la ligne, parce que du tems de la guerre de Troye les gens de guerre ne mangeoient point de poisson. Il n'y avoit que la faim qui pût les réduire à cette nourriture.

Page 299. *Est-ce folie, negligence, ou dessein formé?*] Voilà les trois sources de l'oubli de nos devoirs. *Folie*, *folie*, nous n'avons pas l'esprit d'en connoître la nécessité & l'importance. *Negligence*, nous en connoissons la nécessité ; mais elle ne fait pas assez d'impression sur notre esprit vain & léger, nous négligeons de les remplir, & nous remettons de jour à autre. Enfin *dessein formé*, nous connoissons la nécessité de ces devoirs ; nous savons qu'il seroit mieux de les suivre & de nous tirer de cet état ; mais malgré tout cela, trompés par nos passions, nous voulons y demeurer. C'est volontairement & de propos délibéré que nous y demeurons & nous y prenons plaisir. Cela me paroît bien approfondi & digne d'un grand Philosophe.

Je ne m'arrête point ici volontairement] Menelas ne répond qu'à la dernière question, & par cette seule réponse il répond aussi aux deux autres ; car dès qu'il est retenu là malgré lui, on ne peut plus l'accuser de folie ni de négligence, comme Eustathe l'a fort bien remarqué.

Page 301. *Il sort des antres profonds de la mer aux souffles du Zephyre, & tout couvert d'algue & d'écume*] Homere représente ici Protée sortant des antres de la mer agitée par le Zéphyre, & tout couvert de l'écume que l'agitation cause sur la surface des flots, & c'est ce qu'il peint fort bien par ces mots, *μελαίη φεικί καλυφθεῖς*, car *φεικί* est proprement l'écume que le vent excite sur

la surface des ondes quand il commence à souffler. *Φεξὶ ὁ ἰπιπολάζων τὰ κύματι ἀφρὸς ὅταν ἀρχήται ἄνεμος πνεῖν*, Hesych. Pour le faire mieux entendre, j'ai mis tout couvert d'algue & d'écume ; car ce mouvement que fait l'écume, assemble aussi beaucoup d'algue qu'il pousse vers le bord.

Page 303. *Car pour vous échapper il se metamorphosera en mille manieres, il prendra la forme de tous les animaux les plus féroces*] Il s'agit ici de trouver les raisons de cette fiction, & sur quoi Homere a imaginé un Dieu marin capable de tous ces changemens ; car il ne faut pas penser que ce soit une fable toute pure, & que ce Poète n'ait voulu que désigner par-là la matiere premiere qui subit toutes sortes de changemens, ou que donner un emblème de l'amitié qui ne doit paroître sûre qu'après qu'on l'a éprouvée sous toutes les formes. Ce sont-là de vaines subtilités & des songes creux ; car, comme Strabon nous en a avertis plus d'une fois, *ce n'est pas la coûtume d'Homere de n'attacher à aucune vérité ces fables prodigieuses. Il a ajouté la fable à des faits certains pour rendre par-là sa narration plus agréable, comme un orfevre ajoute l'or à un ouvrage d'argent.* Pour bien démêler le mystere merveilleux de cette fiction, il faut d'abord trouver le vrai qui en est le fondement, & ensuite nous verrons facilement le mensonge dont il l'a enveloppé selon sa coûtume. Diodore écrit que les Grecs avoient imaginé toutes ces differentes metamorphoses de

Protée, sur ce que les Rois d'Égypte portoient d'ordinaire sur la tête des mufles de lion, de taureau ou de dragon pour marques de la Royauté, quelquefois même des arbres, d'autres fois du feu, &c. tant pour s'orner que pour imprimer la terreur & une crainte religieuse dans l'esprit de ceux qui les voyoient. Mais rien n'est plus mal imaginé ni plus frivole. Aujourd'hui nous pouvons mieux connoître que Diodore le fondement de cette fable par le secours de nos Livres saints. Démêlons donc la vérité & le mensonge. Le vrai est qu'il y avoit à Memphis un Roi appelé Protée, qui avoit succédé à Pheron, voilà la première vérité : la seconde, qui n'est pas moins constante, c'est que l'Égypte étoit le pays des plus habiles enchanteurs qui opéroient les plus grands prodiges. Nous voyons dans l'Écriture sainte que les enchanteurs de Pharaon imitoient une partie des miracles de Moïse ; que par leurs enchantemens ils changerent une verge en serpent, comme avoit fait ce grand serviteur de Dieu ; qu'ils convertirent comme lui l'eau en sang ; qu'ils couvrirent comme lui de grenouilles toute la terre d'Égypte. Il y a donc de l'apparence que Menelas étant à Canope, alla consulter un de ces enchanteurs qui se mêloient de prédire l'avenir. Et voilà le fondement qu'Homere a trouvé & sur lequel il a bâti sa fable, qu'il a attachée ensuite à un nom connu, à Protée, dont il fait un Dieu de la mer, & à qui il donne des monstres marins à conduire, & auquel il impute tous ces changemens, par rapport

à tous les prodiges qu'operoient les Enchanteurs. Voilà donc le vrai & la fable qui lui sert d'enveloppe, sensiblement démêlés, & voilà la séparation des deux métaux, de l'or & de l'argent qu'Homere employe. Eustathe rapporte qu'il y a eû des Anciens qui ont été dans ce sentiment, que Protée étoit un faiseur de prodiges. *Quelques-uns*, dit-il, *ont pris ce Protée pour un de ces faiseurs de prodiges*, τῶν θαυματοποιῶν. Et je m'étonne que cette vue ne l'ait pas conduit à la source de la vérité. On dira peut-être que les enchanteurs dont il est parlé dans l'Écriture, operoient ces prodiges hors d'eux, & que Protée les operoit sur lui-même; mais outre que la fable ne rend pas toujours les vérités telles qu'elle les a prises, peut-on douter que ces magiciens, qui faisoient des choses si surprenantes hors d'eux, n'en fissent aussi sur eux-mêmes, qui n'étoient pas moins prodigieuses, & qu'ils ne se fissent voir sous différentes formes très-capables d'effrayer, puisque parmi les Grecs, qui certainement dans cet art magique, n'auroient été tout-au-plus que les apprentifs des Egyptiens, il s'en est trouvé qui ont operé sur eux-mêmes des prodiges de cette nature. Eustathe rapporte l'exemple de Callisthene Physicien, qui, quand il vouloit, paroissoit tout en feu, & se faisoit voir sous d'autres formes, qui étonnoient les spectateurs. Il en nomme encore d'autres qui s'étoient rendus celebres, comme un certain Xenophon, un Scymnus de Tarente, un Philippide de Syracuse, un Heraclite de Mitylene, &c. Je ne croi pas

qu'il puisse rester le moindre doute sur cette fable, d'autant plus même que les anciens Scholiastes ont écrit que ces *φάρμακα*, ces monstres marins de Protée étoient des animaux dont on se servoit pour les enchantemens & pour les opérations de la magie.

Mais dès qu'on est revenu à la première forme où il étoit] Cela est fondé sur ce que les enchanteurs ne rendoient leurs réponses qu'après avoir étonné par leurs prestiges l'imagination de ceux qui les consultoient.

Page 307. *Elle nous mit à chacun dans les narines une goutte d'ambrosie*] Eustathe dit fort bien que cette ambrosie fut l'espérance qu'elle leur donna ; que par ce moyen ils viendroient à bout de leurs desseins & retourneroient dans leur patrie. Qu'est-ce que l'espérance ne fait pas supporter ? & y a-t-il une plus douce ambrosie ?

Page 308. *Vous deviez avant toutes choses, me répondit le Dieu marin, offrir vos sacrifices à Jupiter, &c.*] Voilà comme Homere recommande toujours la piété, en faisant entendre qu'aucune action ne peut être heureuse, si avant que de la commencer on n'a fait ses prières & ses sacrifices. C'est ce que Pythagore a enseigné après Homere : *Ne commence jamais, dit-il, à mettre la main à l'œuvre qu'après avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.* Sur quoi on peut voir l'admirable Commentaire d'Hierocles, tom. 2. pag. 174.

Que vous ne soyez retourné encore dans le fleuve Egyptus qui descend de Jupiter] Homere appelle non seulement les torrens , mais généralement tous les fleuves , *διουτίαι* , descendus de Jupiter , parce que les pluies les grossissent. Mais , comme le remarque Strabon , ce qui est une épithete commune par quelque sorte de convenance , peut être une épithete particuliere affectée singulièrement à un seul à qui il convient préferablement à cause de son excellence. C'est ainsi qu'Homere appelle le Nil *descendu de Jupiter* d'une maniere qui lui est absolument propre ; car l'accroissement du Nil , qui fait la fertilité de l'Egypte , que pour cette raison on a fort bien appelée le *don du Nil* , vient des pluies qui tombent en Ethiopie depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne : le Nil croît pendant tout ce tems-là , & décroît ensuite. Homere est donc le premier qui a connu la véritable raison de cette inondation du Nil. Cependant je vois que le savant Casaubon en a douté : *Je ne sais pas* , dit-il , *si nous devons accorder que les pluies soient la véritable cause de la crue du Nil. Pourquoi le Nil seroit-il le seul à qui cela arriveroit ? Voilà pourquoi les plus savans hommes de notre siècle croient que cette crue vient de quelque cause souterraine , & ils donnent cette raison , qu'à Delos il y a une fontaine appelée Inope , qui croît comme le Nil ; c'est pourquoi elle est même appelée un écoulement du Nil. Dirait-on que cette crue de l'Inope vient aussi des pluies , qui sont alors ou nulles ou très-peu considerables ?*

Dans ses
Remarques sur
le 17. livre de
Strabon.

Ce doute poussé si loin fait certainement honneur à ce mot d'Horace ,

..... *Fontium qui celat origines
Nilus.*

Le Nil qui cache ses sources. Mais je crois que ce doute ne subsiste plus , & que l'opinion d'Homere , confirmée par le rapport des voyageurs de ces derniers tems , a été enfin généralement suivie.

Page 309. *De rentrer dans le fleuve Egyptus dont le chemin est difficile & dangereux*] Homere a si parfaitement connu les lieux dont il parle , que les Géographes , qui sont venus long-tems après lui , & qui les ont soigneusement observés pour les décrire , ne les ont pas marqués plus exactement. Strabon nous dépeint la mer qui est entre le Phare & Alexandrie , comme une mer très-difficile : car outre que l'issue du port est fort étroite , elle est pleine de roches , les unes cachées sous les eaux , & les autres élevées sur la surface qui irritent les flots qui viennent de la haute mer. D'ailleurs le port étoit gardé par des bouviers accoutumés au brigandage , qui détrouffoient les passans. Voilà pourquoi Menelas avoit raison de trouver ce chemin difficile & dangereux.

Page 310. *Plusieurs sont morts , plusieurs autres sont échappés. Vous avez perdu deux généraux*] En quel état se trouve Telemaque

qui entend tout ceci ! & avec quel art Homere par ce récit remplit son cœur tantôt de crainte , tantôt d'espérance , & le tient ainsi en suspens , sans l'éclaircir du sort de son pere !

Neptune poussa sur les roches Gyréennes] Les roches appellées *Gyræ* & *Choerades* étoient près du promontoire de l'Eubée, lieu très-dangereux ; & c'est ce qui avoit fait donner à ce promontoire le nom de *Capharée*, du Phenicien *Capharus*, qui signifie, un *écueil briseur*, *scopulus contritor*, selon la remarque de Bochart.

Neptune, qui entendit cette impiété] Il y a dans le texte, *Neptune l'entendit proferer ses grandes choses*. Les Anciens appelloient *grand* tout ce qui est fier, superbe & hautain. Ils avoient raison ; car tout ce qui est hautain & superbe est trop grand pour les hommes qui sont si petits.

Page 311. *Voilà la mort malheureuse dont il perit]* Il y a dans le Grec, *ainsi périt-il après avoir bu l'eau salée*,

Ὡς ὁ μὲν ἐνθ' ἀπόλωλεν ἐπεὶ πίνετο ἁλμυρὸν ὕδωρ.

Et Eustathe nous avertit que les Anciens ont remarqué que ce vers ne se trouvoit dans aucune. édition, parce qu'il est trop simple, & qu'ils s'étonnoient comment Aristarque avoit oublié de marquer qu'il devoit

être rejeté. En effet, ajoute-t-il, ce vers est d'une trop grande simplicité, non par les termes, mais par le sens, & il ne convient point à un Dieu comme Protée de traiter une aventure si funeste avec cette sorte de plaisanterie, car c'est un trait qui n'a rien de sérieux & qui n'est que plaisant, de dire après qu'il eut bû l'eau salée; ce qui est ici hors de propos. Je ne sai si ces Critiques ont tout-à-fait raison, & si Aristarque ne peut pas être très-bien justifié d'avoir conservé ce vers, il savoit que *πικρὸν ἄλμυρον ὕδωρ*, boire l'eau salée, est une phrase poétique, pour dire être noyé, être enlevé dans les ondes.

Dans ce coin de terre qu'habitoit autrefois Thyeste] On prétend que c'étoit au bas du golphe de la Laconie, vis-à-vis de l'île de Cythere. Les Poètes tragiques n'ont pas suivi la même Tradition qu'Homere, qui fait entendre qu'Agamemnon fut assassiné dans le Palais d'Egiste; ces Poètes font passer cette sanglante catastrophe dans Mycenes, dans le Palais même d'Agamemnon.

Page 313. Il le tue comme on tue un taureau à sa creche] Eustathe dit fort bien qu'Homere ne pouvoit se servir d'une comparaison plus noble pour un Roi plein de valeur qui est tué à un repas, puisque même dans l'Iliade, qui est sur un ton plus fort, ce Poète compare ce même Roi au milieu des combattans à un taureau: *Tel qu'un fier taureau qui regne sur les troupeaux d'une prairie, tel parut alors Agamemnon,*

On peut voir là ma Remarque, tome I. page 193.

Mais quoique surpris ils ne laisserent pas de vendre chèrement leur vie] Qu'auroient-ils donc fait si Egilthe leur avoit donné le tems de se précautionner & de se mettre sur leurs gardes ? Homere releve bien le véritable courage au-dessus du courage des traîtres. Cela me fait souvenir d'un beau mot d'un Seigneur Espagnol, qui étant attaqué une nuit par plusieurs assassins, leur cria sans s'étonner: vous êtes bien peu pour des traîtres.

Page 314. *Nous ne trouverons point la fin de vos malheurs] Il dit nous au pluriel, pour faire connoître combien il compatit à ses malheurs.*

Mais je vous prie de me nommer le troisième qui est retenu mort ou vif dans la vaste mer] Protée lui a dit: un autre de vos généraux, encore plein de vie, est retenu dans la vaste mer. Pourquoi donc Menelas dit-il ici, nommez-moi celui qui est retenu mort ou vif. Eustathe répond que Menelas profere ces paroles troublé par sa douleur. Ou peut-être que c'est l'expression même de Protée, qui lui est suspecte & qui le tient dans le doute ; car Protée dit, est retenu dans la vaste mer. Ces derniers mots le frappent & le font douter des premiers.

Page 315. *Mais les Immortels vous enverront dans les Champs Elysiens à l'extré-*

mité de la terre] Nous avons vû dans le III. Liv. que Minerve dit à Telemaque, *Qu'il est ordonné à tous les hommes de mourir ; que les Dieux ne sauroient exempter de cette loi generale l'homme même qui leur seroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à sa dernière heure* : Et voici Protée qui dit à Menelas qu'il ne mourra point, & que les Immortels l'envoyeront dans les Champs Elysiens. Et la raison qu'il donne de ce grand privilege que les Dieux lui accorderont, c'est qu'il est gendre de Jupiter. Les Payens ont donc connu que Dieu pouvoit retirer de ce monde ceux qu'il vouloit, sans les faire passer par la mort, ce qui justifie l'explication que j'ai donnée aux paroles de Minerve dans le III. Liv. pag. 244. Je ne doute pas qu'ils n'eussent puisé ce sentiment dans la Tradition qui s'étoit répandue de la plûpart des faits miraculeux qui sont racontés dans le vieux Testament. Ils avoient apparemment entendu parlé d'Henoc qui fut enlevé du monde afin qu'il ne mourût pas : *Et non apparuit, quia tulit eum Deus. Henoc placuit Deo, & translatus est in paradisum.* Et du Prophete Elie qui fut enlevé au ciel dans un tourbillon. *Et ascendit Elias per turbinem in cœlum.* Voici donc un de ces oracles flateurs que l'on rendoit aux Princes. Protée ne pouvoit pas mieux s'y prendre pour consoler Menelas de la mort de son frere, qu'en lui prédisant que pour lui il ne mourroit point. Voyons sur quoi cette fable est fondée, & ensuite nous examinerons le sens que le Poëte a donné à ce prétendu privilege dont Protée flate Menelas.

Genes. 5. 24.

Eccl. 44. 16.

S. Paul aux

Heb. 11. 5.

Rois. 4. 2. 11.

Strabon a fort bien remarqué qu'Homere sachant que beaucoup de ces heros , qui venoient de la guerre de Troye , avoient été jusqu'en Espagne , & ayant appris d'ailleurs par les Pheniciens la bonté , l'heureuse temperature & les richesses de ce climat , avoit placé là les Champs Elysées , dont il fait cette description si admirable & qui s'accorde si parfaitement avec le rapport des Historiens. On peut voir ce qu'il en dit dans son premier & dans son 3. livre. Une marque sûre que c'est des Pheniciens qu'Homere avoit appris ce qu'il dit de ces Champs heureux , c'est le nom même qu'il leur donne ; car selon la savante remarque de Bochart , *Elysius* vient de l'Hebreu *Alizuth* , qui signifie *joie , exultation*. Du mot *Alizuth* les Grecs en changeant l'*a* en *e* ont fait *Elyzius* , terre de *joie & de volupté*. Comme Virgile les appelle , *lata arva*. Voilà pourquoi la Fable a feint que les Champs Elysées étoient dans les Enfers le lieu destiné à recevoir les gens de bien après cette vie. Voyons presentement la raison que Protée donne de ce beau privilege accordé à Menelas d'aller habiter cette heureuse terre sans passer par la mort.

Page 316. *Parce que vous avez épousé Helene , & que vous êtes gendre de Jupiter*] Nous avons vû dans le xvi. Liv. de l'Iliade que Jupiter n'a pas arraché à la mort Sarpedon le plus cher de ses enfans qui est tué par Patrocle. Pourquoi accorde-t-il donc à Menelas , qui n'est que son gendre , un privilege qu'il a refusé à un fils si cher ? Ce privi-

lege est-il une consolation & un dédommagement des chagrins & de l'affront qu'Helene lui avoit fait ? si cela est, on trouveroit bien des Princes qui se consoleroient à ce prix-là des mêmes affronts, & l'on pourroit peut-être appliquer en cette occasion ce qu'Ovide dit dans une autre,

Atque aliquis de Dis non tristibus optet

Sic fieri turpis.

Au-reste il faut bien remarquer ici la sagesse d'Homere ; quoiqu'il soit bien favorable à Helene, il ne dit pas pourtant qu'elle aura part à ce privilege & qu'elle sera aussi envoyée aux Champs Elysées ; il ne le dit que de Menelas, & il n'a garde d'associer à un si grand bonheur celle qui avoit fait une si grande faute.

Page 317. *J'élevai un tombeau à Agamemnon*] Voici encore un vain tombeau. Menelas ne se contente pas d'offrir les sacrifices, que Protée lui avoit ordonnés ; pour une plus grande marque encore de sa pieté, il élève un tombeau à son frere.

Je vous donnerai trois de mes meilleurs chevaux] C'étoit un attelage complet & le plus ordinaire. Deux chevaux pour le timon & un pour la volée. Ce qu'Eustathe remarque ici, que Menelas n'offre trois chevaux à Telemaque, que parce que les attelages de quatre chevaux n'étoient pas encore en usage, n'est pas vrai. Nous avons vû des chars à quatre chevaux dans l'Iliade.

Page 318. *Je n'emmenerai point vos chevaux à Ithaque*] Cette réponse de Telemaque fait voir beaucoup de sagesse: à quoi bon se charger des choses inutiles & dont on ne peut se servir ? Il n'y a que les choses d'usage qui nous soient propres, & les choses d'usage par rapport à notre âge, à notre état, à notre condition & aux lieux que nous habitons. Un million de choses sont pour nous ce que des chevaux étoient pour Telemaque. Horace a bien senti la beauté de la morale que cet endroit présente ; & il l'a mise dans un grand jour dans son épît. 7. du liv. 1. où l'on peut voir les Remarques de M. Dacier, qui a eu grande raison de s'étonner que celui qui a traduit Homere il y a trente ans, ait eû le mauvais sens de passer tout cet endroit sous silence & de n'en pas conserver un seul mot.

Ou souffrez que je ne reçoive qu'un simple bijou] C'est le sens de ce vers, *δῶρον δὲ ὅ, τί κί μοι δίδης, κειμήλιον ἴσω* : *Que le présent que vous voulez me faire soit un simple bijou que je puisse garder.* On appelloit κειμήλια les choses que les Princes gardoient dans leurs cabinets.

Page 319. *Elle n'est propre qu'à nourrir des chevres*] Car en effet Ithaque étoit un pays fort rude & tout rempli de rochers ; & c'est cela même qui lui avoit donné ce nom. Car Ithaque, comme Bochart l'a remarqué, est formé de l'Hebreu *athac*, *dur*, *intraitable*, qui ne peut être cultivé. Il faut bien

s'empêcher de joindre *αιγίβοις* avec *λέμων* comme a fait ce savant homme ; ce sont deux mots très-séparés & très-contraires. Elle n'a point de prairies , elle est seulement propre à nourrir des chevres. C'est-à-dire , elle est montagneuse ; car les chevres paissent sur les montagnes & sur les rochers.

Et avec tout cela elle m'est plus agréable que les pays] Telemaque met son Ithaque au dessous de toutes les îles , & cependant il déclare qu'elle lui plaît davantage que les pays les plus gras. On ne peut pas mieux relever l'amour de la patrie.

Et parmi les choses rares que je garde dans mon palais] Telemaque lui a dit : Si vous voulez me faire un présent , que ce soit un simple bijou , *κιμήλιον ἔσω*. Et c'est pour condescendre à ce desir que Menelas parmi ses curiosités les plus rares , *κιμήλια* , choisit une urne.

Page 320. *Un grand heros , le Roi des Sidoniens*] Le mot *φαιδμος* que j'ai pris pour une épithete , d'autres l'ont pris pour le nom propre du Roi , comme s'il se fût appelé *Phedime*. D'autres l'ont appelé *Sobatus*. Selon d'autres il s'appelloit *Sethlon*. Menelas nous a déjà dit qu'il avoit été chez les Sidoniens. Et dans mes remarques sur l'Iliade, j'ai assez parlé de la magnificence qui regnoit dans les villes de Tyr & de Sidon. Homere n'a pas connu Tyr , elle n'étoit pas encore bâtie ; mais pour Sidon , c'étoit le trône du

SUR L'ODYSSÉE. *Livre IV.* 389
luxe, soit en maisons, soit en meubles, soit
en habits. Et cette ville étoit pleine d'ex-
cellens ouvriers dans toutes sortes d'arts,
qui contribuent à la magnificence & qui la
nourrissent par leur industrie, toujours fa-
tale aux Etats. *Voyez l'Iliade Livre VI. tom.*
II. page 196. & Livre XXIII. tome IV.
page 433.

Les officiers du Roi arrivent] Eustathe
a rapporté ceci à Ithaque. Et je croi qu'il
n'a pas raison. Homere parle encore ici
de ce qui se passoit dans le Palais de Me-
nelas.

Page 322. *Quand un Prince comme celui-*
là] Quand un jeune prince, fils de notre
Roi, & accablé de chagrins, & qui a de
grands desseins dans la tête, &c. demande
un vaisseau à un de ses sujets, peut-il le re-
fuser ? Cette justification de Noëmon est
pleine de sagesse & de force, & très-capable
d'allarmer les Poursuivans.

Page 324. *Quelle audacieuse entreprise*
pour Telemaque] Ce qui fait l'étonnement
d'Antinoüs, c'est qu'un Prince aussi jeune
que Telemaque, sans experience, ait osé
former le dessein de ce voyage, & qu'il l'ait
exécuté avec tant de secret & de conduite,
qu'il les ait tous trompés. De quoi cela ne
menace-t-il point ces Princes ?

Nous pensions que ses menaces seroient sans
effet] Ils s'en mocquoient même comme

nous l'avons vû dans le II. Liv. & c'est à quoi Antinoüs fait ici allusion.

Et je lui dresserai une embuscade entre Ithaque & Samos] Dans l'île d'Asteris, qui est justement entre Samos ou l'île de Cephalenie & Ithaque. Eustathe a fort bien remarqué que c'est très-à-propos qu'Homere fait dresser cette embuscade par les Poursuivans, pour rendre sa Poësie plus vive & plus agissante.

Page 325. *Est-ce pour ordonner à mes femmes*] Car ces Princes avoient séduit presque toutes les femmes de la maison d'Ulyffe, & en dispofoient à leur gré. Ils vivoient avec elles dans une licence affreuse.

Ah ! pourquoi ont-ils jamais pensé à moi] J'ai tâché d'exprimer tout le sens & toute la force de ces deux vers, *μη μνηστέουσαι*, qui sont assez difficiles. L'expression de Penelope se sent du trouble où elle est.

Page 326. *Lâches, qui vous êtes assemblez ici*] Penelope a l'imagination si remplie de ces insolens, qu'elle leur adresse tout d'un coup la parole. Ces sortes de transitions imprévûes où l'on quitte tout d'un coup le discours pour apostropher les absens, font fort bien dans la passion & sont un des grands secrets de l'éloquence. Longin en a fait un chapitre, où parmi les exemples qu'il rapporte, il n'a pas oublié celui-ci. *Il en est de même*, dit-il, *de cet emportement de Pene-*

SUR L'ODYSSE'E. Livre IV. 391
lope dans Homere , quand elle voit entrer chez elle le heraut qu'elle croit envoyé par ses amans. Et il fait voir ensuite que Demosthene a imité ces apostrophes impreu es plus heureusement & plus fortement que les autres.

Et comment il vivoit avec eux] Le beau portrait que Penelope fait ici d'Ulyss  !

Et ce qui n'est pas défendu aux Rois mêmes les plus justes , sans marquer aucune préférence] Voici un passage qui me paroît bien remarquable. Il n'est pas défendu aux Rois les plus justes d'avoir leurs favoris , & de choisir des hommes pour les honorer de leur affection préférablement à d'autres ; cela est donc permis : cependant Homere loue ici Ulyss  de ne s'être pas servi de ce droit. Et en effet c'est un grand sujet d' loge. Il a déjà dit qu'Ulyss  étoit doux à ses sujets comme un pere à ses enfans. Un pere peut avoir plus d'inclination pour un de ses enfans que pour un autre ; mais il ne la marque point , & il les traite tous également. Un Roi est très-louable de faire de même & de suivre moins son inclination que la justice dans les distinctions qu'il fait.

Page 327. Quelle nécessité de monter sur des vaisseaux & d'aller courir les mers] Il y a mot-à-mot dans le Grec : Il n'étoit pas nécessaire qu'il mont t sur des vaisseaux qui sont les chevaux dont les hommes se servent sur la mer. La metaphore , comme Eustathe

l'a remarqué, est très-bonne & très-juste ; car les vaisseaux sont sur la mer ce que les chevaux sont sur la terre. Mais la question est de savoir, si Penelope dans la douleur où elle est, a dû s'en servir. Il est certain que les figures si recherchées ne conviennent point dans l'affliction. Mais on peut dire que Penelope ajoute cela par une espèce d'indignation. La douleur où elle est que les hommes aient trouvé le moyen de voyager sur la mer comme ils font sur la terre, lui a fourni cette figure qui se présente fort naturellement, & les figures conviennent à la passion.

Page 330. *Vous vous purifierez*] Le Grec dit, *ὀδυναμίζω*, après vous être lavée. C'est à-dire, après vous être purifiée par le bain, ou plutôt en lavant simplement les mains.

Page 331. *Et là vous adresserez vos prières à la fille du grand Jupiter*] Ce conseil d'Euryclée est plein de sagesse. Penelope avoit ordonné qu'on allât chercher Laerte, & Euryclée conseille à sa maîtresse d'avoir plutôt recours à la Déesse Minerve, que de fatiguer ce vieillard. Il vaut mieux recourir à Dieu qu'aux hommes.

Je ne saurois croire que la race d'Arcefius] Arcefius étoit fils de Jupiter & pere de Laerte : Euryclée a donc raison de conclure que cette famille n'est pas l'objet de la haine des Dieux. Les Dieux ne haïssent pas leurs enfans. Arcefius étoit fils de Jupiter ; Laerte &

Ulyffe étoient de bons Rois, & répondoient par leur sagesse & par leur vertu à cette haute naissance; leur race ne fera donc pas éteinte, il en restera quelque rejetton. Voila la seule esperance qui puisse consoler & soutenir les peuples dans une situation semblable; & c'est celle qui soutient aujourd'hui les François.

Qui regnera dans ce Palais & qui jouira de ces campagnes fertiles, qui dépendent d'Ithaque] Ce passage étoit plus difficile qu'on n'avoit crû. Comment a-t-on pû s'imaginer que ces campagnes fertiles fussent les campagnes d'Ithaque qu'Homere nous dépeint toujours comme un pays sauvage & dur, & dont Plutarque nous a fait cette description : *La terre d'Ithaque montueuse & âpre, qui n'est bonne qu'à nourrir des chevres, & qui après plusieurs façons & plusieurs travaux, ne rend à ceux qui la cultivent que très-peu de fruits & encore très-maigres, & qui ne valent pas la peine que l'on a prise pour les faire venir.* Les interpretes n'ont pas pris garde à un mot qu'Homere a ajouté *ἀπόμακρον*, qui signifie *au loin, dans les pays qui sont vis-à-vis.* De-sorte que par ce seul mot Homere fait entendre qu'il parle des pays voisins d'Ithaque & qui étoient sous la domination d'Ulyffe, comme Cephallenie d'un côté, & de l'autre côté dans le continent l'Acarnanie.

Page 332. *Afsûrément la Reine prépare aujourd'hui le festin de ses noces*] Ils en ju-

gent ainsi par le bruit qu'ils avoient entendu, & parce qu'ils avoient sans doute appris qu'e'le s'étoit purifiée & parée plus magnifiquement qu'à l'ordinaire.

Page 333. *Cessez ces propos téméraires, de peur que quelqu'un n'aille rapporter dans ce Palais*] Antinoüs parle ainsi sur ce que cet imprudent avoit dit : *Elle ne fait pas qu'une mort prochaine menace son fils.* Il a peur que Penelope, venant à apprendre leur dessein, ne prenne des mesures avec les sujets qui lui étoient demeurés fidèles, pour le faire échouer.

Page 334. *Une lionne qui se voit environnée d'une multitude de chasseurs*] Eustathe fait fort bien remarquer ici la sagesse d'Homere, qui voulant comparer Penelope à une lionne, ne la compare pas à une lionne qui agit & qui tente des efforts dignes de son courage ; car cela ne conviendrait point à Penelope : mais il la compare à une lionne qui est émue & agitée ; car cette Princesse peut être agitée des mêmes passions que la lionne.

Forma un phantôme qui ressembloit parfaitement à la Princesse Iphtimé] Le Grec dit *idole*. On prétend que tous les passages où Homere parle des idoles, ont donné lieu à Democrite de former son opinion, que, non seulement les songes, mais tout ce qui frappe les yeux & l'esprit, sont des images qui se forment des corps, & que nous ne voyons que par *εἰδῶν ἐν ἐπιπέδῳ*. Si cela est, on peut

dire que d'une idée très-sage Democrite en a tiré une opinion très-insensée. Homere feint que l'imagination de ceux qui songent, forme elle-même ces images qu'elle croit voir.

Page 335. *Quoique les portes fussent fermées*] Le texte dit qu'elle entra, ἔδρα κληίδος ἰμαίνου, par le trou par où passoit la courroye de la clef. Un corps formé d'air peut fort bien passer par le trou de la serrure.

Elle se place sur sa tête] Comme le songe d'Agamemnon dans le II. Livre de l'Iliade. La tête étant le siege de l'ame & par-consequent de la faculté imaginative, le songe ne peut se placer que là, puisque c'est là qu'il se forme.

Il n'a pas encore offensé les Dieux pour attirer leur vengeance] Homere connoissoit donc que l'innocence est toujours sûre de la protection des Dieux, & que leurs vengeances ne tombent que sur ceux qui les ont offensés par leurs crimes.

Profondément endormie dans le Palais des songes] Le véritable Palais des songes c'est le sommeil.

Page 336. *Je suis encore plus affligée pour ce cher fils, que je ne le suis pour mon mari*] Il ne faut pas faire à Penelope des reproches de ce sentiment, car il est très-naturel & très-juste. Cette Princesse avoit tout sujet de croire qu'Ulysse étoit mort; ainsi toutes ses

espérances, toute son amour, étoient réunies dans ce cher fils, dont par - conséquent la perte lui devoit être plus sensible. Il ne lui restoit rien après lui, & les dernières ressources sont toujours les plus chères.

Page 337. *C'est une mauvaise chose de parler en vain*] Si cette ombre avoit expliqué à Penelope la destinée d'Ulyffe, il n'y avoit plus de Poëme : Penelope ne doit pas être informée de son sort, il faut qu'Ulyffe arrive inconnu ; mais cette ombre ne le savoit pas elle-même, c'est pourquoi elle dit que c'est une chose mauvaise *de parler en vain*, ἀνεμώλια βάλων. Ce que l'écriture appelle *in ventum loqui*, comme Grotius l'a remarqué.

Page 338. *Mais elle a de bons ports ouverts des deux côtés*] C'est le sens de ce passage. Cette île d'Asteris a deux ports, l'un du côté d'Ithaque, & l'autre du côté de Samos ou Cephallenie ; & ces deux ports elle les fait, comme dit Virgile en parlant du Phare d'Alexandrie, *objectu laterum*. C'est pourquoi ils sont ἀμφίδυμοι, *ouverts des deux côtés* ; car on y entre & on en sort du côté du Peloponnese, & du côté opposé qui est celui de Corcyre.

Fin du Tome premier.

